

A propos d'Alésia

Alise au pays des merveilles

ou

le passage du stips

Auteur : Yves de Bermond

(Publication internet Août 2006 : <http://www.alise-expansive.fr>)

(Publication sous le nom : <http://www.alesia-et-dependances.fr> le 15/09/07)

(Suivi des mises à jour de l'étude : <http://blog.alesia-et-dependances.fr> depuis le 09/11/08)

L'essentiel de cette étude a été transmis au Collège de France le 25 novembre 2002

*Etenim non modo auctoritatem, sed etiam nomen iudicum amittemus, nisi hic ex ipsis causis
judicabimus, si ad causas iudicia jam facta domo deferemus.*

Pro A. Cluentio Oratio II-6

Cicéron

SOMMAIRE

<i>A propos d'Alésia</i>	1
<i>Notice préliminaire</i>	6
<i>Avant propos</i>	8
PARTIE I	9
<i>Arguments liminaires en faveur de l'hypothèse privilégiant le site de Givry comme emplacement d'Alésia</i>	9
<i>Une visite à Guillon</i>	11
<i>Alésia</i>	13
<i>Alésia : Le camp nord</i>	23
<i>Ambiorix</i>	28
<i>Labienus</i>	31
<i>Portrait de Jules César</i>	33
<i>Puzzle et rébus</i>	36
<i>Le Lis</i>	40
<i>Alise, village gaulois, dit mandubien</i>	44
<i>La tour Malakoff</i>	51
<i>Xavier Guichard</i>	52
<i>Vercingétorix</i>	55
<i>Passés composés</i>	59
<i>La cavalerie gauloise</i>	64
<i>Avaricum</i>	70
<i>Gergovie : Les pertes de César</i>	72
<i>Détours en Gaule</i>	74
<i>Le temple de Montmarte</i>	79
<i>L'armée Romaine</i>	80
<i>Syam</i>	81
<i>Christophe et Montaigne</i>	88
<i>Si ce n'est toi, c'est donc ton frère</i>	89
<i>Périmètres</i>	91
<i>Maceria</i>	93
<i>Progression dramatique du récit dans la Guerre des Gaules</i>	95
<i>César et Napoléon</i>	97
<i>Le but de la manœuvre</i>	99
<i>Stoffel</i>	101
<i>L'Alésia de M. Reddé</i>	102

<i>L'imaginaire au service de l'archéologie.....</i>	<i>107</i>
<i>Carcopino.....</i>	<i>109</i>
<i>Tribuli.....</i>	<i>111</i>
<i>Une heure au Collège de France Leçon de Monsieur le professeur Goudineau au Collège de France, le 3 décembre 2007.....</i>	<i>112</i>
Partie II.....	114
<i>Miettes adventices.....</i>	<i>114</i>
<i>Les villes fortes et les autres.....</i>	<i>115</i>
<i>Aire de lancement.....</i>	<i>116</i>
<i>A propos de César.....</i>	<i>117</i>
<i>Mobilité de l'armée gauloise.....</i>	<i>118</i>
<i>Per extremos lingonum fines.....</i>	<i>119</i>
<i>Temps de course à Gergovie.....</i>	<i>120</i>
<i>Constans, le maître d'Alise.....</i>	<i>121</i>
<i>Grandes manœuvres.....</i>	<i>123</i>
<i>La fiabilité de César.....</i>	<i>125</i>
<i>Wikipedia et Alésia.....</i>	<i>126</i>
<i>Les légions de César en 52.....</i>	<i>131</i>
<i>La plaque d'Alise.....</i>	<i>133</i>
<i>Éclair professoral.....</i>	<i>136</i>
<i>Historia fait Le Point.....</i>	<i>141</i>
<i>Considérations sur die III.....</i>	<i>145</i>
Article de Berthier et Wartelle - Considérations sur die III Commentaires VII-62-10. Rencontre de César et Labienus. .	145
<i>M. MOUREY contre Mme PORTE.....</i>	<i>149</i>
<i>Des puits à Alise.....</i>	<i>153</i>
<i>Alise : la carte de Constans.....</i>	<i>155</i>
<i>Chatillon.....</i>	<i>157</i>
<i>De l'inpugnabilité d'Alise-Alésia.....</i>	<i>161</i>
<i>Alésia, un site remarquable.....</i>	<i>163</i>
<i>Monnaies.....</i>	<i>166</i>
<i>De la prétendue imprécision de César.....</i>	<i>169</i>
<i>Monsieur Grapin contre César.....</i>	<i>171</i>
<i>Grandeur et servitude du Beustiau.....</i>	<i>174</i>
<i>« Inventer de nouvelles erreurs » (Lichtenberg).....</i>	<i>176</i>
<i>La cavalerie Germaine.....</i>	<i>180</i>
<i>La plaque de marbre d'Avallon (ou Puzzle et Rébus - Suite).....</i>	<i>182</i>
<i>Alésia la supercherie dévoilée.....</i>	<i>184</i>

<i>Supercherie et imposture</i>	185
<i>Le temps retrouvé de M. Voisin</i>	187
<i>Une vue d'Alise Sainte Reine</i>	189
<i>La victoire en chutant</i>	191
<i>La lettre volée (D'après C. Scudéri : entre social et individuel)</i>	193
<i>Le Gaulois à la chaîne</i>	196
<i>Plaque du temple Montmartre DEO.. M EX. STIPIBUS ET CURA I V LII</i>	197
<i>La plaque de marbre du temple Montmartre (variation)</i>	199
<i>L'ombre d'un doute</i>	200
<i>Jura, mais un peu trop</i>	202
<i>Tu es pierre et sur cette pierre</i>	204
<i>Apogées Alisiens</i>	205
<i>Refaire l'histoire</i>	207
ANNEXES	210
<i>Annexe - La Cure</i>	210
<i>Annexe - La bourgeoisie qui brûle</i>	211
<i>La Bourgeoisie qui brûle</i>	211
<i>Un mot sur l'auteur</i>	213
<i>Alesia Icaunais* (*de l'Yonne)</i>	214
<i>Alesia Icaunais (from Yonne)</i>	216
<i>Annexes : Photos et documents graphiques</i>	218
<i>Confluent de La Cure et du Cousin</i>	218
<i>Carte IGN du confluent de la Cure et du Cousin</i>	218
<i>Champ de bataille, le Beustiau dans le fond</i>	220
<i>Le Beustiau</i>	220
<i>Double mur et fossé intérieur</i>	220
<i>Le camp nord</i>	222
<i>Labiénius</i>	223
<i>Plaque du temple de Montmartre</i>	224
<i>Le Lis</i>	225
<i>E. BENOIST (Hachette 1912) Guerre des Gaules p.467</i>	225
<i>Alise village gaulois</i>	226
<i>Chariots de guerre des Gaulois / Gaulois en marche</i>	228
<i>Le tour de France par deux enfants</i>	229
<i>Détours en Gaule - Texte de Benoist</i>	229
<i>Le temple de Montmartre</i>	230
<i>Le portrait robot dans la recherche d'Alésia / Syam</i>	233
<i>La bourgeoisie qui brûle</i>	235
<i>(Si ce n'est toi...) p.290 – 109^e congrès national des Sociétés Savantes – Dijon 1984</i>	236
<i>Maceria (schéma)</i>	237
<i>Fragments de la note de présentation de M. Goudineau à sa leçon du 3 Décembre 2007</i>	238
<i>Dures extrémités</i>	239

La guerre selon César (Le Nouvel Observateur Hors-Série Juillet-Aout 2011 p 45 à 49) 240

Notice préliminaire

En 52 avant J.C. la guerre des Gaules dure depuis 58. César entreprend sa 7ème campagne (sujet du 7ème livre des Commentaires). En face de lui se dresse un jeune Arverne, issu d'une grande famille, qui a servi dans l'armée romaine. Loin d'être écervelé, pas accessible au découragement comme ses compatriotes, il leur fait accepter une nouvelle tactique, peu conforme à leur tempérament, celle de la terre brûlée. La campagne commence fort mal pour les Gaulois. Leurs déboires culminent avec la prise d'Avaricum (Bourges) défendue malgré l'avis contraire de Vercingétorix. Les habitants sont presque tous massacrés, la ville mise à sac, Vercingétorix se replie vers Gergovie qu'il atteint sans que César, à la tête de la moitié de son armée, ne parvienne à l'en empêcher : César assiège la ville, attaque, échoue. Il décide alors de rejoindre son lieutenant, le très habile Labiénus, qui, avec l'autre partie de l'armée romaine, a réussi dans sa mission, écraser les Parisiens. Labiénus retrouve César après trois jours de marche depuis Sens. Ici se situe l'événement sans doute le plus incompréhensible de la guerre des Gaules : Vercingétorix renonçant à sa tactique de la terre brûlée lance sa cavalerie contre les Romains. Ils la battent. Il se réfugie dans un oppidum proche, Alésia. Ces événements, compte tenu que Clermont-Ferrand (Gergovie) d'où venait César, est volontiers situé au sud de Sens, et que César écrit vouloir aller au sud, protéger la Province, et que ses affirmations devaient quand même être justifiées par les faits, auraient pu se dérouler aux environs d'Avallon si les spécialistes ne s'y refusaient au bénéfice de sites divers, antagonistes et très dispersés. Vercingétorix, lui, vient de Bibracte. (L.VII-63). Vercingétorix pouvait soit de nouveau refluer sur Gergovie soit, dans les meilleurs délais, trouver un oppidum aux ressources en eau évidentes et inaccessibles à César. En effet celui-ci affectionnait, parmi les contrariétés qu'il infligeait à ses adversaires, les priver d'eau lors des sièges.

Le confluent de la Cure et du Cousin, un peu au nord d'Avallon (Yonne) offre cette possibilité : il est dominé par un petit massif abrupt, qui permet à ses occupants de défendre l'approche de la partie de ces cours d'eau qui le baignent contre l'ennemi. Dès l'arrivée de César devant Alésia la cavalerie gauloise affronte celle des Romains et se fait étriller : cet échec condamne la volonté gauloise de fuir Alésia, refuge en rien prémédité.

Y a-t-il par ailleurs des indices confortant l'hypothèse ci-dessus ? Il en existe quatre qui retiennent l'attention :

- a) L'ensemble du site correspond à la description de César.
- b) A cet endroit se situait un très beau temple, construit sous Dioclétien trois siècles plus tard (245-313). Or ce type d'édifice se voyait généralement en ville et non en pleine campagne. Cette présence infère la commémoration d'un événement y trouvant sa reconnaissance.
- c) Au musée d'Avallon repose une plaque de marbre en mauvais état trouvée dans les ruines du temple. On peut y lire l'inscription suivante, telle qu'elle a été reconstituée :

DEO MERCURIO (?) EX STIPIBUS ET CURA JULII.

AU DIEU MERCURE (?) DE PAR LES TRONCS D'ARBRES ET GRACE A JULIUS

On sait que les inscriptions impériales en l'honneur d'un Romain divinisé était précédé d'une invocation plus générale à un dieu.

Ici le personnage illustre est un César mais désigné sous son nom de famille ce qui dispense de toute confusion avec un autre des 12 Césars de Suétone.

D'autre part et à condition de se référer au texte latin, les stipites ou stipes, forme diminutive, ont constitué, soit verticaux soit horizontaux, l'élément capital des fortifications romaines à Alésia .

d) Enfin à l'endroit où, dans ce contexte, devrait se trouver le camp de Labiénus (le fameux camp nord), sur la montagne d'Orient dominant le charmant village de Sermizelles subsistent des vestiges de murailles en pierres sèches avec un fossé, conformes à la description de César.

Les murs de pierres sèches (maceria) constituèrent un des dispositifs de défense utilisés à Alésia. De nos jours encore ces pierres sèches (et plates) abondent dans la région et en sont une des spécificités.

Les remarques qui précèdent ne prétendent susciter d'autre intérêt que celui accordé à l'hypothèse moins contradictoire sans doute que l'affirmation lorsqu'elle est plurielle. Ces lignes, résumé de l'étude suivante, ne veulent que faire gagner du temps au lecteur bienveillant et qu'éviter d'en perdre au contempteur structurel.

Avant propos

Les amateurs d'énigmes historiques et plus particulièrement ceux intéressés par celle d'**Alésia** ne manqueront pas de juger que les théories à propos de l'**oppidum** des **Mandubiens** sont déjà assez nombreuses pour n'en point créer d'autres. Ils auraient raison s'il ne s'agissait ici que de présenter une hypothèse. Ne vaut-il pas mieux suggérer un site contesté fidèle au texte de César que d'en imposer ensemble d'autres incontestés et infidèles à **César**, dont l'invraisemblance, pour certains, est un renforcement implicite de la thèse officielle ? Quoique le site de **Syam**, cher au **professeur Berthier** soit du nombre, la thèse du portrait-robot compatible avec César a inspiré aussi l'étude qui suit. Parmi les nombreux travaux qu'a suscités le site d'Alise, certains (**Carcopino**, **Berthier**, etc.) sont encore une source de réflexion, parfois de surprises propres à inciter le lecteur à se poser des questions.

Une objection a été formulée à l'égard **du site d'Alise**. Le mont Auxois serait trop exigu pour accueillir quatre-vingt mille hommes. La nuit était divisée en quatre veilles et c'est au repos que les soldats prennent le plus de place. On peut considérer que vingt mille hommes étaient nécessaires pour monter une garde efficace soit autant, à déduire du total des troupes. A cet égard les précautions prises par César à Alésia durant la nuit sont révélatrices et il faut se souvenir aussi que la chute d'**Avaricum** fut provoquée par l'insuffisance et l'inattention des troupes postées sur les murailles de la ville. (La garnison la nuit précédente n'avait pas beaucoup dormi puisqu'elle avait essayé de s'enfuir). L'objection du manque de place n'est pas décisive d'autant que **Gergovie** n'est pas étendue non plus.

Alors que l'emplacement d'Alésia est en cause, il n'est pas sans doute hors du sujet de se préoccuper de celui de la Gaule puisque, paraît-il, elle n'aurait pas existé, ce qui ne nuit pas à la cohérence du propos qui installe Alésia en plusieurs lieux à la fois. L'avis d'un contemporain de César, à moins que lui aussi soit en l'occurrence "inutile et dangereux", celui de Critognatus (VII-77) est tout à fait révélateur : "Et si certains peuples à cause de leur éloignement l'ignorent, tournez vos regards vers la frontière de la Gaule, vers cette province, où réduite au changement de son droit et de ses lois, soumise à la hache, elle est opprimée à tout jamais par la servitude" (VII-77-16).

A propos encore de l'étendue du camp gaulois, Benoist estime que le chiffre de 80.000 hommes donné par **Vercingétorix** au VII-71-3 "paraît exagéré" ; le plateau du mont Auxois dans sa plus grande étendue a 2100 m. de long sur 800 m. de large. L'hypothèse objet de ces notes propose près de **Givry (Yonne)** un petit massif de 2250 m de long sur 1800 m de large avec **le Beustiau**, le bois des Plantes et le Galimard et, peut-être le Teuriat (longueur 3000 m avec lui). (Forme losangée dans ce cas correspondant à une possibilité évoquée par le professeur Berthier) au confluent de **la Cure** et du Cousin.

Cette étude se garde d'affirmer qu'Alésia fut à Givry faute des compétences nécessaires pour prétendre à une quelconque autorité telles celles qui prévalaient à Alise, Alaise, Syam etc. En revanche elle n'écarte pas qu'au confluent de la Cure et du Cousin se pose une question qui attend sinon sa réponse du moins ses chercheurs.

PARTIE I

Arguments liminaires en faveur de l'hypothèse privilégiant le site de Givry comme emplacement d'Alésia

L'étude suivante s'étant développée avec le temps au profit de sujets annexes à l'hypothèse formulée, il a paru utile de rédiger un petit préambule concentré sur celle-ci énumérant les indices relevés.

1) Labiénus retrouve César à trois étapes de Sens (VII-62-10) ce que ne traduit pas Constans:

a) La jonction et le cantonnement subséquent de César a été plus à l'ouest (note 7, Benoistv VII-62) qu'il est généralement admis.

b) Constans, partisan d'Alise omet cette précision ce qui, peut-être malgré lui, a servi des localisations plus orientales.

2) A 7 Km au nord d'Avallon (89) en allant à Auxerre, donc dans la limite de trois étapes indiquée ci-dessus, se trouve une grande colline, le Montmarte où a été bâti un temple important sous Diocletien. Edifié en rase campagne on peut se demander quelle fut la raison de sa construction.

3) Dans les ruines de ce temple ont été retrouvés les débris d'une plaque de marbre consacrée à un dieu au nom indéchiffrable portant les mots suivants : *ex stipibus et cura Julii* : grâce aux troncs et par le soin de Julius. Les stipes (ou stipites) (troncs d'arbres) ont été l'élément défensif essentiel des fortifications de César (Julius est son nom de famille⁽¹⁾ qui évite la confusion avec un autre César).

4) Percepto urbis situ (VII-68-3)

Dès que César voit Alésia, il entreprend de construire 16 KM de fortifications autour. Il ne parle pas de priver d'eau les assiégés comme à Gergovie ou Uxellodunum.

Il voit que le siège sera long car l'eau était abondante et toujours accessible de l'oppidum. Certes tous les endroits analogues pourraient convenir mais le professeur Berthier a démontré qu'il n'y en a pas (au seul

profit de Syam).

5) A l'endroit où aurait dû être le camp nord (colline surplombant Sermizelles) se trouvent des ruines de murs en pierres sèches (maceria) correspondant à la description de César.

6) Enfin des débris ont été exhumés au début du 19^e siècle à Sermizelles et Givry, "des tombeaux, ossements et vieilles armes, des ornements calcinés et du bois en partie réduit à l'état de charbon" (Victor Petit, p.87).

7) Une étude toponymique mériterait d'être menée sur le petit massif du Beustiau et ses alentours : notons que ces lieux où furent construits 23 castella se trouve un Chatillon (origine castellum).

Le site desservi par la voie romaine d'Autun à Auxerre est conforme à la description de César (et au portrait-robot de Berthier) .

Sur le Beustiau se trouvent des traces de ruines, vestiges d'un oppidum suivant l'avis d'un médiéviste .

(1) Durant le consulat de César, l'autre consul, Marcus Bibulus, ayant été conduit à rester chez lui, les Romains disaient qu'ils avaient deux consuls, César (cognomen) et Julius (nomen) .

Une visite à Guillon

M. Fèvre est mort. Il nous avait reçus ma femme et moi à [Guillon](#) en Novembre 2003. Il nous proposa de nous emmener sur le site de Guillon que je connais depuis quarante ans ou plus exactement que je croyais connaître. En effet j'ignorais tout de l'endroit qu'il nous fit visiter, à la nuit tombante, impressionnant dans sa solitude rugueuse, parsemé de vestiges oubliés auxquels la ténacité fervente de M. Fèvre tentait de rendre un sens. Très intéressé et aussi parce que l'étude des mouvements conjoints de [Labienus](#) et César me donnaient à croire qu'Alésia n'est peut-être pas très éloigné de Guillon, nous acceptâmes l'invitation de M. Fèvre qui nous proposa, dès qu'il ferait meilleur, de passer une journée à visiter les lieux susceptibles de s'inscrire dans les événements de 52 et en particulier le site de [Talcy](#) dont je ne lui cachais pas que la complexité échappait au "non peritus" que j'étais.

Le nom de Talcy comprend le suffixe alesis, dont l'analogie onomastique (comme dirait M. Berthier) est intéressante.

M. Fèvre nous montra des excavations, sortes de grottes dont les services archéologiques connaissaient l'existence sans les situer. Il les avait trouvées mais s'était vu opposer une interdiction de fouille, le site étant gelé pour une durée de 100 ans. Il en était blessé, jugeant à juste titre être peu récompensé en retour. A cet égard j'avais l'intention de le mettre en garde : sa situation d'inventeur le constituait en quelque sorte gardien de lieux auxquels des pilliers pouvaient éventuellement s'attaquer, d'autant plus qu'il affirmait que ces excavations contenaient des trésors gaulois. (Son hypothèse me paraît peu plausible car les Romains, particulièrement cupides, ce fut par exemple une des raisons de l'anéantissement des cohortes de [Sabinus](#) et [Cotta](#) , avaient les moyens d'investigations acquis aux vainqueurs).

M. Fèvre en revanche m'a posé un problème, citant le participe "intermissae" à propos des collines entourant "Alésia Guillon". En fait c'est au chapitre VII-70 que César apporte une précision sur la plaine qui s'étend devant [Alésia](#) : elle est entrecoupée de collines. Si j'ai bien compris M. Fèvre, Alésia selon lui était entourée d'une plaine entrecoupée de collines. Ce n'est pas ce qu'écrit César : "Reliquis ex omnibus partibus colles... cingebant". Il avait visité le site avec M. Reddé dont les recherches sur le site d'[Alise Sainte-Reine](#) acceptaient, nous confia-t-il, l'expression de certaines réserves. En revanche, il nous fit part avec beaucoup d'énergie, du peu de crédit qu'il accordait à certaines opinions plus traditionnelles.

Cet homme aux convictions généreuses n'aura eu qu'un seul tort à mes yeux, celui de disparaître alors qu'il se promettait de nous faire découvrir le résultat de ses investigations.

En 2007 la Montagne de Verre a été l'objet d'un projet de carrière en vue de la construction d'une autoroute. La fin dernière de ce lieu cher à M. Fèvre serait donc de participer à l'expansion des rites pétroliers grâce à l'empierrement des autels consacrés à leur célébration avant l'épuisement des saintes huiles. Le préjudice infligé au site sera sans commune mesure avec celui qui aurait pu être provoqué, hypothèse peu vraisemblable mais très frustrante, par le chercheur de Guillon.

Ne pouvait-il être intégré à un projet dont l'exécution eût été guidée par les autorités compétentes. Son bénévolat a été refusé par celles-ci sans doute furieusement absorbées par ailleurs et par elles-mêmes.

Cette fidélité au décret Carcopino et à la pensée vichyste épanouie d'autant plus qu'elle aboutira à une attitude répressive n'est donc pas une garantie d'évolution sauf possibilité de désastre : fouiller non, détruire oui et dans les meilleurs délais. La tradition de l'utilisation des monuments historiques pour construire des routes ne date pas d'hier et a encore de beaux jours, surtout si elle contribue à saccager un paysage.

1 M. Fèvre évoqua la théorie de M. Berthier qu'il contestait alors qu'elle n'est pas en contradiction avec les Commentaires et qu'elle peut s'avérer exacte si un jour Alésia est déterminée avec certitude. L'ensemble du Beustiau et de Sermizelles est dans ce cas. M. Fèvre était tout proche. Chose curieuse Givry comporte un endroit appelé le Guillon.

Alésia

Les arguments des historiens ou des archéologues transmis avec ferveur de génération en génération, en faveur d'un site plutôt qu'un autre, ne résistent pas en général aux critiques de la partie adverse. Certaines analogies tactiques, concevables pourquoi pas, avec l'abcès de fixation de Dien Bien Phu n'incitent pas à penser qu'il était nécessaire à Vercingétorix de choisir un site défavorable pour attendre une armée de secours (à constituer) et alors que les Lingons² étaient alliés de Rome. Chercher un lieu assez proche d'Alise et conforme au portrait-robot de M. Berthier sera une tentative de conciliation des deux thèses³, il est vrai sur le thème de la Lettre Volée d'Edgar A. Poe: trouver une évidence dans un ensemble qui la contrarie. Un fait intrigue : pourquoi Vercingétorix, dès le début du siège, renvoie-t-il sa cavalerie ? (15 000 cavaliers) (V11-64-1).

Cette cavalerie bénéficiait d'un grand prestige auprès des soldats gaulois. C'était se priver de cet appoint psychologique et aussi à partir du moment où les Romains s'enfermaient à l'intérieur de leur retranchement du moyen de les empêcher de fourrager. On a évalué la cavalerie romaine à 4000 hommes. Ce chiffre paraît faible malgré le renforcement des Germains (voir plus loin). Sans doute y eut-il des défections gauloises mais l'estimation reste à faire. Les Romains auraient combattu à un contre quatre et alors que les Gaulois (VII-80) renforçaient leur cavalerie avec des archers et des fantassins légèrement armés. Le grand nombre des Gaulois les privait sans doute d'une aptitude à manoeuvrer qui leur fera complètement défaut lors de leur troisième défaite. Enfin le nombre des cavaliers germains semble singulièrement faible en regard des masses engagées. Ils sont 400 à la première bataille de cavalerie, plus à Alésia après les demandes de renfort de César.

On estime que 100 tonnes par jour étaient nécessaires pour nourrir les Romains. Les Gaulois avaient un mois de vivres ; avec deux mois de vivres, ils auraient sans doute embarrassé les Romains, eux mêmes sous la menace d'un siège ce que ne tentera pas l'armée de secours. A 600 kg par cheval, et malgré les pertes subies, il y avait des vivres pour un mois (par exemple, le tiers des chevaux, 5 000, aurait assuré 3 000 tonnes soit 100 tonnes par jour durant un mois. Cela valait mieux que de s'entre-dévorer ainsi que l'envisagea Critognatus (VII-77) . La veille d'un siège, c'est curieux, d'autant plus que s'il pensait s'installer là, il avait intérêt aussi à incendier les forêts alentour (c'était le mois d'août) afin de contrarier l'édification d'ouvrages d'investissement. Les Parisiens de la même manière brûlent Lutèce et détruisent les ponts mais non les embarcations qui transporteront les trois légions de Labienus. 15 000 cavaliers environ se sont échappés de nuit, en silence sans qu'un cheval ne hennît, qu'un chien n'aboyât (qu'une oie ne cacardât). C'est étonnant : César n'a-t-il pas laissé ses adversaires commettre une erreur toujours bonne à prendre, révélatrice des intentions de Vercingétorix ?

Il pouvait réduire le nombre de ces messagers à quelques centaines sans risquer d'encourir le reproche implicite de Napoléon à Soult déclarant qu'à Waterloo, le Duc de Neuchâtel, mieux vaut éviter l'homonymie fâcheuse ici, habituel chef d'État-major, aurait su envoyer à Grouchy les estafettes nécessaires.

Une autre explication se présente alors : les courriers ne pouvaient plus traverser les lignes. Il fallait qu'une masse de cavalerie passât en force alors que Vercingétorix constatait que l'armée romaine l'encerclait, combat à l'avantage des Gaulois tu par César. César n'avait-il pas enfin trouvé ce qu'il cherchait⁴ alors que les deux armées avaient sans doute pris l'habitude de camper non loin l'une de l'autre (avant Avaricum et après, cf.VII-34, marche le long de l'Allier) sans qu'il n'en résultât rien. En 58, César à la poursuite des Helvètes, avait pensé découvrir un lieu favorable pour une bataille à un endroit où ils

compaiaient : une faute d'un de ses subordonnés (I-21) l'en avait dissuadé. Il ne dédaignait pas d'être aux aguets de la contingence.

Alésia a-t-il été le lieu d'une bataille préconçue par Vercingétorix (Pratzen en tant qu'aboutissement d'un plan de ce type serait plus encourageant que Diên Biên Phu) destiné à attirer César dans un piège ?

Il lui eût quand même fallu affronter les Romains dans une bataille en ligne. Or, le Gaulois n'en voulait pas (VII-64). S'il restait enfermé dans son camp, rien ne se produisait sur le plan offensif. Il refuse (VII-64) un renforcement de son infanterie. Il ne pense pas qu'il serait nécessaire puisqu'il écarte ce risque d'une bataille rangée.

La défaite de sa cavalerie sur la Vingeanne (VII-67 et non 66 comme indiqué dans [Constans](#)) condamnera son dernier projet, accabler César durant son mouvement vers la Province et la panique des fantassins gaulois lors de la déroute de l'ordre équestre à l'ultime engagement de cavalerie devant Alésia (VII-70) est un hommage supplémentaire à sa clairvoyance. Les vaines tentatives pour enfoncer les lignes romaines lorsque l'armée de secours sera là ne sont pas de nature à remettre en cause la pertinence du jugement de Vercingétorix. Déjà, durant le siège de Bourges (VII-19), quand il occupait son deuxième camp, il n'avait pas voulu prendre le risque d'une bataille avec les Romains d'où le commentaire méprisant de César « inani simulatione sese ostentare cognosceret ».

A propos de la reddition de Vercingétorix, trois remarques :

- 1) Y eut-il des otages ? César n'en fait pas mention. Un otage constitue un gage négociable. Les Gaulois n'ont plus rien à négocier. Il n'est question que de la remise des armes et des chefs qui devaient redouter de subir le même sort qu'Acco (VII-I), une des raisons du soulèvement de 52 (queruntur de Aconis morte ; posse hunc casum ad ipsos recidere demonstrant).
- 2) César a rapporté avec beaucoup de minutie le discours très énergique de Critognatus (VII-77). La solution évoquée par ce chef gaulois consistait à dévorer certains des assiégés. Or il n'en est plus question par la suite alors que ce conseil aussi barbare soit-il mais pas plus que certaines habitudes des Gaulois (simulacra, sort des Mandubiens) aurait permis un sursis.
- 3) Doit-on se demander quelles armes sont projetées aux pieds de César ? La lecture des Commentaires montre que les armes ne sont pas laissées aux mains des vaincus, a fortiori en l'occurrence à de futurs esclaves, exception faite des [Eduens](#) et des [Arvernes](#). La reddition des Aduatuques (II-32-4) donne une idée du volume important représenté par les armes remises par des vaincus. Bien qu'il en manquât un tiers, effet de la fourberie des Aduatuques, leur entassement atteignait presque le haut des remparts. On a pu écrire que César à Alésia eût été enseveli en quelques minutes. Il avait déjà échappé à un tel enfouissement.

Les décisions de Vercingétorix dans leurs apparentes contradictions (VII-64 il réitère ses instructions en faveur d'une tactique de la terre brûlée, au VII-66 au contraire, il passe, mal lui en prend, à l'attaque⁵, au VII-65, César demande de la cavalerie aux [Germanes](#)) ne sont-elles pas un moyen pour César de masquer ses projets véritables en faisant prononcer à Vercingétorix les discours qui lui serviront de prétextes ? Au ch. 64 la stratégie gauloise est d'affamer les légions sans qu'il soit question d'un mouvement vers la Province comme au 66.

Mais César avait-il au 66 plus qu'au 64 l'intention de se diriger vers la Province avant d'en avoir fini ? A Rome cet esprit offensif au détriment de la défense prioritaire de la Province eût-il été apprécié ? Dans le silence du texte on peut imaginer que l'auteur nous cache un piège tendu par César à Vercingétorix pour provoquer l'affrontement décisif, son issue du point de vue du Gaulois ne pouvant être qu'une victoire, outre

qu'il ne parait pas encore une fois dans la nature du proconsul de revenir avec un échec dans ses bagages (Gergovie).

Tout le monde va se retrouver à Alésia. Cela ne garantit pas à César que l'armée de secours appelée sans discrétion par Vercingétorix ne va pas se ruer sur la Province plutôt que de venir s'enfermer à Alésia⁶. Rien ne prouve que de toute manière l'armée gauloise, avec ou sans contrevallations, n'était pas encerclée sans espoir; celles-ci comme les circonvallations constituaient une seule muraille contre l'armée de secours superflue sinon, mais aussi une cible : Lichtenberg a écrit "Si quelqu'un est assez fou pour tracer une cible sur sa porte, il se trouvera bien quelqu'un de plus fou pour tirer dessus." Hitler, contre l'avis de son état-major, est allé se briser contre le saillant de Koursk, attractif lui aussi. César à Gergovie, avec la moitié de ses légions n'hésite pas à attaquer. César aurait-il eu à craindre un obstacle sérieux s'il avait voulu rejoindre la Province ? Certes non. Le seul serait d'imaginer qu'il pourrait y en avoir un. On a voulu l'envoyer vers Langres sous prétexte d'une crainte des Gaulois dont il serait difficile de trouver la trace dans les Commentaires.

César poursuivait un ennemi dont la tactique était de le faire courir, c'est entendu, mais qui accumulait les déboires et même dans son incapacité à profiter de ses avantages, finalement encerclé et terrifié à Alésia. Et là César attend le choc des 250.000 hommes de l'armée de secours avec l'inconvénient de devoir combattre sur deux fronts, tel Nero et Salinator à Métaure dans des circonstances plus tragiques mais tout aussi ultimes.

Si vraiment César avait l'intention de revenir dans la Province qu'a-t-il fait en juin et juillet⁷ tandis que les Gaulois réunissaient leurs forces ce qu'il évitait absolument et lorsqu'on se rappelle sa promptitude par exemple contre les Helvètes (le temps qu'ils quittent la Suisse et atteignent la Saône (I-12), César a eu celui d'aller en Italie, de lever deux légions, d'en prendre trois qui hivernaient à Aquilée sur l'Adriatique, de revenir par les Alpes, de disperser trois peuplades qui prétendaient l'arrêter; tandis que les Suisses parcourent 150 km, il en fit 600. (Benoist).

En quoi a-t-il besoin de cavaliers germains qu'il faut attendre pour gagner rapidement la Province ? Certes le renforcement de sa cavalerie paraît une nécessité alors que les Gaulois renforçaient la leur mais mieux valait encore ne pas attendre que celui-ci fût effectif pour battre en retraite.

Les tentatives pour localiser Alésia ont en commun d'être séduisantes, leur fondement s'abritant sous la légitimité de vestiges de fortifications ou d'analogies phoniques, parfois sur les deux. Les sites conformes à la description de César sont assez rares pour qu'il soit besoin d'en reconnaître là même où l'identification n'est pas complète tel Alise soit qu'elle le fût assez pour nécessiter de multiples confrontations avec le terrain pour finalement en trouver un, tel Syam avec M. Berthier.

Ces démonstrations ont aussi en commun de déterminer un point fixe essentiellement à partir du chapitre 69 du livre VII alors qu'il peut être aussi celui de la rencontre de deux mobiles César et Labienus dans un cas, César et les cavaliers germains dans un second, avec Vercingétorix dans un troisième.

César après Gergovie avait une priorité : rejoindre Labienus dans le Sénonais (VII-56). Il traverse la Loire aux environs de Nevers (Bourbon -Lancy ?) tandis que Labienus hésite encore à Sens sur la conduite à suivre. Que fait Labienus alors qu'il sait (VII-59) que Gergovie a été un échec ? Il part pour Lutèce sans qu'en soit encore évidente l'obligation, dans l'étau près de se resserrer des Parisiens et des Bellovaques, mouvement téméraire pour un moins habile. Il exécute assez tardivement les ordres de César en sachant qu'il ne fera pas plus mal.

La campagne éclair de Labienus, son retour à Sens, sa jonction avec César (3 jours VII-62-10) surtout, autorisent à penser que celui-ci est fort avancé dans l'Yonne et désireux de remettre de l'ordre au

plus vite dans la hiérarchie du succès. Derrière suit Vercingétorix avec ses fantassins (sans doute aux environs de 80 000). Sa venue à l'assemblée de **Bibracte** (VII-63-4) ne va pas à l'encontre de cette conséquence et alors qu'il va déclarer que son infanterie lui suffit (VII-64-2).

L'Yonne était à l'extrémité occidentale des territoires lingons; la proximité des deux armées n'a-t-elle pas été effective lorsque Vercingétorix remontant "ex Arvenis" (VII-66-1) a menacé de couper la route de César quelque part entre Bibracte et Auxerre.

On a dit qu'Alésia était sur le territoire des Séquanais et que César s'y rendait par l'extrémité du pays lignon (VII-66-2). Aller vers ne signifie pas être là. Au dernier chapitre du livre VII, le 90, César, lors de la répartition des légions en Gaule pour les quartiers d'hiver, ordonne à Labienus de partir chez les Séquanais il suffisait d'y rester et non de faire le trajet deux fois inutilement à travers le Morvan. Lorsque César écrit au VII-66-2 "in Sequanos ... fines ites fecit" (César faisait route vers le pays des Séquanais (Constans)) il emploie "in" et l'accusatif, en revanche lorsqu'il envoie ses lieutenants à l'intérieur d'un territoire où ils se trouvent déjà il emploie "in" et l'ablatif (VII-90-7) "in Haeduis"

Par ailleurs dès la perte de sa remonte à Noviodum (VII-55) César a su qu'il aurait un problème de cavalerie, hommes et chevaux d'où l'appel aux Germains (VII-65). Leur arrivée (VII-65 aussi) n'a pas dû tarder et à un point peu éloigné de celui de la rencontre avec Labienus (cantonnement de l'Yonne note Benoist 7 (VII-63)). Et la distribution des chevaux des tribuns militaires et autres personnages, des chevaliers et des "evocati" (VII-65) aux cavaliers germains n'était elle pas aussi un signe de l'imminence de l'engagement final comme avant Montmort contre les Helvètes (I-25) ? Vercingétorix n'était pas aveugle. Le choix d'Alésia, dans l'hagiographie de Vercingétorix, n'est certes pas un des éléments les plus démonstratifs de son génie, mesuré à l'aune d'antagonismes partisans de solutions contradictoires. En effet il n'apparaît pas clairement en quoi était plus génial d'aller à cet endroit plutôt qu'à un autre, le plus judicieux étant celui où il serait écrasé. En revanche, si on admet que Vercingétorix n'a pas perdu la tête entre les chapitres 64 et 66 du livre VII, une autre explication, celle-ci conforme à l'esprit de prudence propre à la tactique de l'Arverne ne peut elle être proposée ? Vercingétorix n'a-t-il pas attaqué César à la faveur d'une configuration du terrain qui en cas d'échec lui offrait une chance d'échapper à la poursuite durant quelque heures, le temps pour le proconsul de dépasser une position gauloise dissimulée à ses yeux et où Vercingétorix pensait que son infanterie terrifiée se croirait cachée.

Que cet oppidum, d'un petit peuple, ait échappé depuis plus de 2 000 ans à la recherche en dit long sur l'adresse de l'Arverne, et sa connaissance du terrain ignoré par exemple des chefs de l'armée de secours (locorum peritos adhibent VII-83-I). Au pire il se retrouverait dans la situation précédant l'embuscade (VII-67), dans un camp dont il ne pouvait savoir qu'il serait le dernier.

Les chevaux romains ont remplacé ceux d'une partie des cavaliers germains qui les avaient parfaitement dressés. Il est étonnant que les Germains eussent échangé des chevaux certes d'aspect chétif mais bien à leur main contre des bêtes qui n'auraient pas été dressées en particulier à les attendre sur place lorsqu'ils en descendaient pour combattre à pied, ce qui se passe à Alésia. On peut penser que les premiers cavaliers germains parvenus aux fortifications étaient montés sur les chevaux les plus rapides donc ceux des Romains. Ils avaient été dressés en deux mois ce qui est possible (surtout s'ils ont l'habitude de rester groupés). On peut ainsi penser que les Germains plutôt que d'arpenter l'Yonne et la Côte d'Or en plein soleil se sont astreints dans un camp à entraîner leurs nouvelles montures.

Au contraire César, pressé de faire reposer l'ensemble de ses troupes, a dû installer son camp dès qu'il a eu retrouvé Labienus, très probablement à trois jours de marche de Sens, à l'est de cette ville et dans la direction du sud, celle de Nevers probablement d'où il venait. On notera que le texte de Constans est incomplet par rapport à celui de Benoist (VII-62-10). Le texte complet est : « inde die III cum omnibus copiis ad Caesarem pervenit ». L'omission de cette précision est bien entendu préjudiciable à l'analyse précise des mouvements de César. César en définitive ne redoute pas de se priver de toute mobilité en

assiégeant Alésia. Pourtant il ignore ce que fera l'armée de secours (voir plus haut). Le début de la campagne de 52 (VII-7) est marqué par un mouvement de **Luctérius** sur Narbonne. Le même **Luctérius** en 51 reprend la même tactique avec des troupes disparates qui mobilisent quand même deux légions (VIII-30). César était-il renseigné en sous-main sur les intentions de l'armée de secours ? Il ne le dit pas alors que souvent il précise d'où lui viennent les informations, transfuges, prisonniers et chefs gaulois en désaccord avec d'autres factions politiques. Outre l'issue toujours incertaine d'une bataille, il arrivait de Gergovie, ce renoncement à sa mobilité surprend. En fait on a l'impression qu'il est le dos au mur. En assiégeant Alésia il évitait un retour sur la Province qui eût été un échec. Le discours de Vercingétorix à ses troupes avant le combat de cavalerie sur la Vingeanne montre bien le dilemme que risque de rencontrer César. Ou les troupes romaines seront encombrées par leurs bagages ou elles devront les abandonner. La honte aussi aurait été lourde à porter.

Les ambitions de César et la situation politique à Rome le condamnaient à en finir sans attendre. Il n'était pas sûr que Pompée et le Sénat lui auraient donné une seconde chance après un retour en Province. Au contraire le dictateur pointait déjà sous le général et l'économie d'un triomphe ne leur répugnait sans doute pas. Déjà à Alésia le Rubicon était-il la troisième rivière. Alésia, il suffit de lire le discours de Vercingétorix (VII-66) aux chefs de sa cavalerie, n'a en rien été le terrain choisi par celui-ci en prévision d'un affrontement majeur mais un camp de refuge qu'il pensait provisoire. Il a voulu une bataille de cavalerie (non de cavaliers "car personne parmi les cavaliers romains n'oserait seulement quitter les rangs de l'armée") qui priverait les Romains de l'approvisionnement nécessaire et de leur honneur. L'Arverne ignorait la présence des cavaliers germains a-t-on dit. La déroute de Noviodum (Biturigum) (VII-13) aurait dû le rendre méfiant.

DRAPPES ET LUCTERIUS MARCHENT SUR LA PROVINCE

VIII-30 (Traduction)

(L'armée de secours n'a pas tenté ce qu'avait fait Luctérius (VII-7) et qu'il refait en 51: marcher sur la province.)

1- Après cette déroute⁸ (des Gaulois) il apparut que le Sénonais Drappès s'apprêtait à marcher sur la Province. Au début de la révolte des Gaulois il avait réuni des hommes perdus venus de toutes parts, des esclaves à qui on avait promis la liberté, accueilli des exclus de toutes les cités avec lesquels il avait intercepté les bagages et le ravitaillement des Romains. Il y adjoignit un peu plus de deux mille soldats échappés à la déroute. Il associa à ce projet le Cadurque Luctérius, qui, comme on le sait grâce aux Commentaires à la première défection de la Gaule avait tenté une offensive contre la Province. (Constans - VII-5-I - omet de traduire "summa hominem audaciae") . Il fallait pourtant de l'audace, surtout pour cette seconde tentative; il s'agissait de prendre César de vitesse).
2 - Le légat Caninius entreprit de les poursuivre afin de ne pas être pris de court par la grande infamie et les brigandages infligés à une Province terrifiée.

Hirtius

ALESIA (Traduction)

VII-68-2 : César après avoir laissé sur une colline proche deux légions à la garde des bagages qu'il ne prenait pas, suivant l'ennemi et lui ayant tué environ trois mille hommes de son arrière-garde, parvint le jour d'après au camp d' Alésia.

3 - Ayant vu l'emplacement de la ville et la terreur des ennemis, parce que leur cavalerie en qui l'armée avait une très grande confiance avait été repoussée, il exhorta ses soldats au travail et entreprit des circonvallations.

VII-69-1: Cet oppidum d'Alésia était au sommet d'une colline très élevée, de telle sorte, qu'on voyait qu'elle était imprenable sauf en en faisant le siège.

2 - Deux cours d'eau baignaient des deux côtés le pied de la colline.

3 - Devant l' oppidum s'étendait une plaine d'environ 4,5 km de longueur.

4 - De tous les autres côtés des collines, à peu de distance, d'une égale hauteur, entouraient l' oppidum.

5 - Sous l'enceinte, dans cette partie de la colline qui regardait vers l'est, tout l'espace était rempli par les troupes gauloises et ils avaient aménagé un fossé et un mur de pierres sèches de 6 pieds de haut.

6 - Les lignes d'investissement romaines étaient longues de 16,5 Km.

7 - Des camps avaient été établis aux endroits stratégiques et en même temps 23 redoutes où des détachements se tenaient le jour afin d'éviter toute surprise. Des sentinelles et de forts détachements les occupaient la nuit.

César

			
<p><i>Confluent de La Cure et du Cousin (© IGN - PARIS 2006 - Licence n°2006CUEC0163 - reproduction interdite)</i></p>		<p><i>Champ de la bataille, Le Beustiau dans le fond</i></p>	<p><i>Le Beustiau</i></p>

LE RETOUR DE CESAR EN GAULE (52)

La révolte de Vercingétorix qui l'imposait en tant que chef unique de celle-ci, a sonné le glas d'une stratégie et de l'homme qui l'avait illustrée, Ambiorix, qui au demeurant a renoncé à la lutte et a demandé aux **Eburons** de se mettre à l'abri (VI-3I). César est en Italie. Il décide de la quitter Pompée étant capable de maintenir seul le calme après l'élimination de **Clodius** par Milon. Il écrit "virtute Cn. Pompéi". Benoist estime qu'il faut rendre simplement par "grâce à **Pompée**", Constans par "grâce à la fermeté de **Pompée**". Benoist semble juger implicitement que la situation est suffisamment tendue entre les deux hommes pour que César n'en soit plus à évoquer une qualité, l'énergie, du consul unique. Benoist juge cependant que la brouille n'est pas consommée. On peut en déduire aussi sans solliciter le texte que si Pompée avait eu des difficultés à rétablir l'ordre, César serait resté en Italie. Il avait besoin de son armée pour faire le poids face au Sénat et à Pompée (problème qui se posera avec acuité en 51 lorsque le Sénat lui reprendra deux légions pour l'affaiblir ce dont il ne fut pas dupe). Était-il très sûr des intentions de Labienus à son égard ? Les Gaulois connaissaient la situation à Rome. César avait sans doute plus besoin de son armée qu'elle de lui. Labienus était fort capable de ramener les légions : contre les Parisiens et les **Bellovaques**, avec en fait quatre légions il se tire brillamment de la situation périlleuse où l'avait mis César. Il n'est donc pas interdit de penser qu'il aurait aussi bien réussi avec le double sinon le triple de soldats à revenir dans la Province. Tout cela incline à penser que César ne ment pas mais choisit sa vérité et l'impose au lecteur.

Son intention affichée est de protéger la Province. En revenir sans en avoir fini avec Vercingétorix paraît exclu. En somme Vercingétorix a servi ses projets en lui offrant 80.000 fantassins en qui il était le premier à ne pas avoir confiance. Et les efforts inouïs fournis par César pour rejoindre son armée (en particulier la traversée des Cévennes malgré 6 pieds de neige VII-8-2) suggèrent que la geste triomphe afin de dissimuler les vrais projets de l'auteur soi-disant pressé de secourir la Province alors qu'il n'est pas attaqué et y renonce lorsqu'il l'est et alors que l'ennemi est en fuite mais l'obligerait à cerner Alésia au détriment d'un retour soudain oublié.

César regroupe ses troupes chez les **Lingons** au début de ce 7ème livre. La campagne se terminera chez eux. Deux légions ont hiberné là ce qui implique des fortifications destinées à durer, un ensemble habité puisque les troupes vivent sur l'habitant, une possibilité d'extention du camp puisque 8 légions vont le rejoindre (6 en provenance du S énonais et 2 de la frontière des Trèves ("Reliquas legiones VII-9-5".))

Alors que selon toute vraisemblance Ambiorix courait toujours, que Vercingétorix commençait à mener campagne, César n'avait pas de raison de rester à Rome, bien plus aucun prétexte à la faire.

QUESTIONS DE TEMPS

C'est presque incidemment que César annonce (VII-34) qu'il scinde en deux son armée : six légions sous les ordres de Labiénus partent vers Sens et Paris, les six autres, sous ses ordres se lancent à la poursuite de Vercingétorix (Il répartit la cavalerie entre Labiénus et lui). Cette décision est à vrai dire déconcertante : au chapitre I9(VII) il se refuse à affronter l'armée gauloise, sans son chef, avec l'ensemble de ses légions et alors que de son aveu même le camp gaulois n'est pas sur une position très forte en tout cas moins redoutable d'accès que Gergovie.

César, s'il tient en haleine son lecteur, une fois de plus reste peu explicite sur certains aspects de sa tactique. Il ne l'est pas non plus sur celle de son adversaire. Sa décision constituait une chance inattendue pour Vercingétorix . Il se retrouve face à une armée réduite de moitié à laquelle il échappa facilement grâce aux problèmes posés par les Eduens. Il s'ensuit, le long de l'Allier, et de chaque côté de celle-ci, une poursuite dans laquelle César trompera la vigilance de Vercingétorix qui en définitive se réfugie à Gergovie ce qui constitue au demeurant un échec de sa tactique.

Après la déconfiture de la cavalerie gauloise (VII-67) le récit de César conduit à l'inéluctabilité (c'est lui qui la suggère) de l'enfermement des Gaulois dans Alésia, coup de génie spontané pour les uns, résultat d'un plan concerté pour les autres. César, lui, insiste sur l'état moral de l'infanterie gauloise qui ne devait quand même pas être éprouvée physiquement par les batailles qu'elle n'avait pas livrées. Vercingétorix jusque là, chaque fois qu'il avait levé un camp avait échappé à César. A-t-il cru que comme par exemple au chapitre I9(VII) ou à Gergovie César renoncerait ? Comptait-il sur l'intervention de l'armée de secours dans des délais propres à ce qu'elle découvrit des assiégés morts de faim ? Vercingétorix avait après le combat de cavalerie de 67-VII plus de temps pour se mettre à l'abri que dans le reste de la campagne et, on reprend l'exemple ci-dessus, quand César, le talonnant sur les bords de l'Allier, le surprenait.

Pourtant les Gaulois savaient prendre leurs distances. Pourquoi Alésia ? "Ils pouvaient creuser l'écart". L'exégèse, au sujet du délai nécessaire à César pour atteindre Alésia, a compté une journée ou deux (Napoléon III) à propos du fameux "altero die" du 68-2 du livre VII : les Gaulois avaient un ou deux campements d'avance. Napoléon Ier disait que le fuyard allait plus vite, dans son angoisse d'être rattrapé, que le poursuivant dans sa volonté de le rejoindre. Il fallait que "altero die" dans les calculs de Napoléon III octroyât deux jours soit deux ou trois étapes pour qu'il soit possible de rallier Alésia à 90 km. Constans traduit par le lendemain.

Ces décisions inexplicables, une de César, deux de son adversaire ajoutent au mystère d'Alésia et alors qu'on connaît la valeur des deux adversaires c'est-à-dire l'absence de place laissée à l'incompétence.

ITA INTERMISSA EST (VII-70)

Les collines qui entouraient Alésia faisaient place à une plaine devant l'oppidum (ante id oppidum), César précise que là où ne s'étend pas cette plaine de toutes parts (VII-69-4) des collines ceignaient (cingebant) celui-ci.

Benoist et Constans traduisent ce passage ainsi : Benoist écrit en note (VII-70-I) "intermissam collibus" "laissée libre par les collines" ou qui s'étendait entre les collines. Constans le rejoint. Il traduit : (Un combat de cavalerie eut lieu) "dans la plaine qui, comme nous l'avons expliqué tout à l'heure, s'étendait entre les collines" (sur une longueur de trois mille pas). César n'a pas écrit cela mais que devant Alésia s'étendait une plaine, sans se référer à des collines qui auraient entouré la plaine.

La plaine est interrompue (intermissa) par les collines ou des collines : le participe passé "interrompue" pour traduire "intermissa" est celui qui est appliqué 30 lignes plus loin (VII-71-5) à propos des fortifications romaines.

Pourquoi en VII-70-I César répéterait-il mot à mot ce qu'il vient d'écrire en VII-69-I sinon pour ajouter une indication supplémentaire ? Il n'est pas homme à se répéter.

Comment expliquer cet "intermissa collibus" si l'on veut bien admettre que Constans s'éloigne du texte latin en écrivant que la plaine "s'étendait entre les collines". En note il précise que le site d'Alise peut être considéré désormais avec certitude comme celui d'Alésia. Alors quel besoin de cette extrapolation sinon parce que ces collines dans la plaine le dérangent ? Les collines faisaient place à une plaine, voilà ce qu'écrivit César. En fait si la plaine est interrompue c'est par une seule colline devant laquelle elle s'étend, celle d'Alésia. Soit colline doit être au singulier soit il s'agit de collines dont César précise la présence dans la plaine.

En résumé seule une colline interrompait la plaine et celle dont il s'agissait excluait un pluriel qui ne peut concerner que d'autres collines que celles qui auraient soit-disant entouré la plaine.

L'analyse qui précède se présente suivant le schéma suivant :

I) "Intermissa" signifie interrompue non s'étendait.

- 2) Interruption provoquée soit par la colline d'Alésia (singulier)
- 3) Soit par des collines dont César nous apprend l'existence dans la plaine.

La plaine des Laumes ne comporte pas de collines intérieures (voir Alise, point 2. de Quelles sont les différences entre Alise et Alésia ?) alors que celle d'Alésia est "entrecoupée de collines" (HAUMONT, Archiviste, Paléographe , BONNOT 1970) .

MANIERE DONT LES GAULOIS CONSTRUISAIENT LEURS MURAILLES

VII-23-I - *Tous les murs gaulois d'autre part sont à peu près⁹ construits ainsi :*

(1) Des poutres perpendiculaires à la direction du mur sont disposées sur le sol sans interruption sur toute sa longueur à un intervalle de deux pieds.

(2) Elles sont reliées à l'intérieur et couvertes d'un fort terrassement ; les intervalles dont nous avons parlé sont comblés avec de grandes pierres sur la face extérieure.

(3) Cet ensemble rendu compact, une autre épaisseur est ajoutée, afin que le même intervalle soit gardé et que les poutres ne se touchent pas entre elles mais soient séparées par des espaces égaux ; les pierres étant adaptées les unes aux autres sont fixées grâce à ce dispositif.

(4) Ainsi par la suite : tout l'ouvrage est assemblé jusqu'à ce que la hauteur de la muraille soit portée à sa hauteur normale.

(5) L'aspect de ces murailles en raison de leur variété n'est pas désagréable. L'alternance des poutres et des pierres grâce à leur disposition rectiligne contribue à donner une apparence ordonnée alors que la défense des villes en est très renforcée : la pierre protège des incendies, le bois (par sa souplesse) du bélier. L'assemblage de bois, avec à l'intérieur ses poutres reliées d'environ quarante pieds ne peut être ni brisé ni arraché.

César

Voilà donc la description du mur gaulois, donnée par César mais les murs gaulois pouvaient être de nature différente, ainsi à Gergovie où il est question d'un mur de six pieds de haut monté avec de grandes pierres ou d'un autre à Alésia, de même hauteur, construit en pierres sèches. La nécessité imposée par les circonstances pouvait aller à l'encontre du cadre étroit d'une définition trop élémentaire pour ne pas être insuffisante. Ou si l'on préfère les Gaulois savaient construire des murs qui n'étaient pas gaulois.

Il est vrai que dans une approche inverse, des murs gallo-romains ont pu être considérés comme une preuve de la seule présence gauloise avant la conquête romaine ...

² Il est d'ailleurs curieux que dans ces circonstances si périlleuses pour les Romains, César n'ait pas renouvelé auprès des Lingons l'interdiction d'aider Vercingétorix qu'il leur avait faite à propos des Helvètes (I-26) et d'autant plus qu'ici il s'agissait des Gaulois et non d'invasisseurs.

³ La description d'Alésia figure au chapitre 69 (VII). Elle est en quelque sorte le plus petit commun multiple offert aux différentes hypothèses. Elle est suffisamment vague pour cela : voir des indications comme "une plaine devant l'oppidum", ou "des collines à peu de distance" (traduction Constans) ou moyenne distance. César, au fur et à mesure du déroulement de l'action commente avec des précisions très sélectives : par exemple sur l'orientation de la plaine, son relief, le camp nord, l'altitude des collines autour de l'oppidum, sur son accessibilité.

⁴ Ce qui ne doit rien à la conjecture « Sive obsidione premere posset » (VII-32-2)

⁵ Après Gergovie les Gaulois croient que César décampe vers la Province. La nécessité de le détruire ne les guide pas alors qu'il n'a que six légions (VII-56).

6 *Lucterius VII-7.*

7 *Cf. Contans p 259*

8 *Défaite des Andes et de Dumnacus par Fabius.*

Cette préoccupation d'attirer César vers la Province ne quitte pas Vercingétorix. Ainsi au ch. 64 du livre VII-4 César écrit que Vercingétorix envoie des Eduens et des Ségusiaves avec 800 cavaliers vers la Province afin de la ravager.

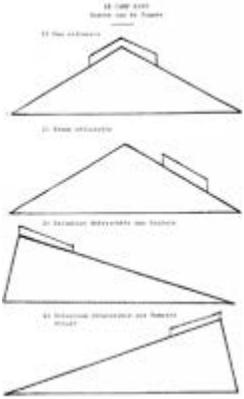
9 *Constans traduit, avec Benoist, "fere" par en général qui n'est pas compatible avec tous.*

Alésia : Le camp nord

Quoique la situation du camp nord de César soit l'objet de bien des controverses tout le monde est d'accord pour lui conférer une importance essentielle dans le dispositif romain. Le cinquième pratiquement des troupes de César l'occupe soit deux légions (VII-83-3), 39 cohortes à la fin du combat.

Pour que la position d'un camp soit favorable il convenait, pour peu que la topographie s'y prêtât, qu'il fût au sommet d'un relief, une colline en général, que des éclaireurs spécialisés recherchaient chaque jour pour l'installation le soir du camp de l'armée en marche. César écrit que la position du camp était presque défavorable : deux fois il insiste (VII-83-2 et VII-85-4). D'autre part, il précise, inconvénient supplémentaire, que le camp n'avait pu être intégré à l'intérieur des circonvallations déjà fort étendues (XIV millia passum, soit environ 21 kilomètres, VII-74-I). César souligne que c'est sa pente qui rend l'endroit défavorable sans indiquer si celle-ci est en direction d' Alésia ou non.

Si la position favorable pour un camp est d'être au sommet d'une colline et puisque César lui-même dit que sa situation était presque désavantageuse on en a conclu, avec une certaine logique (principe du tiers exclu) que le camp n'était pas au sommet d'une colline. Puisque par ailleurs il n'était pas non plus en terrain plat, il était forcément à flanc de colline, sur la pente sud évidemment (vers Alésia).

 <p>Armée de secours Alesia</p> <p>Le camp nord : 4 cas de figure</p>	 <p><i>Double mur (Maceria) et fossé intérieur (Sermizelles)</i></p>	 <p><i>Double mur (Maceria) et fossé intérieur (Sermizelles)</i></p>	 <p><i>Double mur (Maceria) et fossé intérieur (Sermizelles)</i></p>
 <p>Vue prise de La Chapelle d'Orient (Sermizelles)</p>	 <p><i>La Tour Malakoff</i></p>	<p><i>Double mur (Maceria) et fossé intérieur (Sermizelles)</i></p>	

Cette logique comporte des conséquences contradictoires. Si le camp nord était à flanc de colline, sa position défavorable ou presque, indiquée deux fois par César, les Gaulois étant au sommet, était bien pire : sa position est totalement défavorable. Compte tenu de l'avantage donné par une pente favorable dans le lancer du javelot cela revenait, à l'inverse, à distribuer à des soldats des fusils sans cartouche.

D'autre part si César juge indispensable d'occuper l'emplacement en question, en dehors des lignes, c'est à l'évidence pour en tirer le meilleur parti : il faut que le camp soit au sommet d'une position que les Gaulois ne doivent pas tenir.

Si le camp n'est pas en terrain plat, n'est pas non plus à flanc de colline, où pouvait-il bien se trouver sinon au sommet d'un relief ? Or qu'écrit César à ce propos ? Si on revient au chapitre 80 du livre VII, celui de l'ultime engagement de cavalerie, il nous dit que tous les camps étaient installés au sommet de collines (cf *ex omnibus castris, quae summum undique jugum tenebant VII-80-2*) et de toutes parts on voyait. Il faut donc se livrer à une interprétation du texte si on y sous-entend qu'il ne s'agirait que de tous les camps sauf le camp nord.

La solution d'Alise présente aussi l'inconvénient de situer la plaine de l'ultime bataille de cavalerie à l'ouest d'Alésia alors que les cavaliers germains iront dans leur poursuite des cavaliers gaulois attaquer et terrifier l'infanterie gauloise, sous l'oppidum derrière fossé et mur de pierres sèches, déployée à l'est (VII-69-5 et VII-70-5). « Entre le mur de pierres sèches et le mur de l'oppidum » (Benoist).

Quelle solution proposer à cette énigme ? Comment un camp peut-il être au sommet d'une colline dans une position presque défavorable ? Une explication s'offre alors qui a entre autres l'avantage de "dessiner" en quelque sorte le terrain. Tenir une faible pente (*leniter declivi VII-83-2*) n'a d'intérêt que par la contrepartie induite d'un escarpement symétrique. Le camp nord serait à l'extrémité d'un plateau montant en légère pente terminée par un versant méridional abrupt.

Cette hypothèse, si son examen conduisait à la retenir, pourrait éventuellement permettre de déterminer un site qui éclairerait mieux les dernières décisions et manœuvres de Vercingétorix.

Sur ce point Le Gall a écrit (après Nisard) : "Les lignes passaient à mi-pente et au pied il y avait là un camp dans une position presque défavorable, légèrement en pente, dominé par le sommet de la colline."

Rien dans le chapitre 83 du livre VII ne justifie cette hypothèse : César veut occuper une colline sans distendre ses lignes et il ne laisse pas le choix à d'autres solutions. Le camp nord pouvait être au sommet du Réa mais dans ce cas l'inconvénient de l'emplacement souligné par César tombait. Nisard a surmonté cette contradiction par un raccourci avantageux en traduisant "*paene iniquo loco*" par "sur un terrain à mi-côte", Nisard (1806-1888) tout d'abord républicain fougueux se rallia à Louis-Philippe, fut élu à l'Académie Française en 1850 et sous l'empire nommé inspecteur général de l'enseignement, professeur d'éloquence française à la Sorbonne et directeur de l'École Normale Supérieure.

On est tenté de penser que la traduction de Nisard incorrecte et absurde (avait-il jamais lancé un javelot de sa vie ?) n'était pas innocente non plus sur ce point précis et important. N'a-t-il pas senti que les preuves trouvées sur le terrain aux Laumes ne souffriraient pas d'un appui supplémentaire ? Il est vrai que cette aide paraît d'une nature inhérente à sa cause.

César écrit que le camp nord n'a pu être intégré à l'intérieur des circonvallations (*propter magnetudinem circuitus VII-73-2* étant donné que *circuitus* au VII-69-6 désigne l'encerclement et semble éliminer *collis*). Cependant lors de la bataille il ne perdra jamais le contact avec les deux légions qui le tiennent et ensuite avec Labienus qui sera parvenu comme Brutus et Fabius à rejoindre la garnison¹⁰. Cela aurait été impossible si ce camp avait été encerclé par les Gaulois ce qui n'aurait pas manqué au Réa. En revanche une contiguïté du camp avec les autres forces romaines est possible à Sermizelles, objet de cette hypothèse.

Sur le **Beustiau** sont visibles les traces d'un oppidum. Bien entendu cela ne prouve rien dans un sens comme dans l'autre. Sur le camp nord des vestiges correspondant aux camps romains habituels devraient

être décelables. C'est le cas. César au VII-87-5 écrit "aggeres neque fossae"¹¹. Sur l'arête dominant la N 6 un mur en ruine court, que longe un fossé vers l'intérieur. De l'autre côté du fossé on aperçoit des restes de fortifications linéaires. César en somme a refait un type de défense analogue à celui des Gaulois sur la partie est d'Alésia VII-69-5. A signaler des ruines de cadoles.

L'installation du camp nord à mi-pente du Réa a aussi l'avantage pour les tenants d'Alise d'expliquer que les Gaulois aient pu se cacher sur un autre versant : en effet du haut du Réa cette approche se serait faite à la vue des Romains. Le seul abri proche dans cette hypothèse est là alors que pourtant le mont Réa n'est pas assez excentré pour justifier le 2 du 83-VII.

En résumé l'alternative est la suivante : soit la taille de la colline interdit son intégration dans le dispositif romain soit elle est excentrique par rapport à lui. Napoléon n'a pas le choix car le mont Réa n'est ni plus ni moins loin d'Alise que les autres collines mais il ne justifie pas le "magnitudinem". A Sermizelles les deux hypothèses sont respectées.

C'est à propos du camp nord (VII-83-I) que César note que les Gaulois de l'armée de secours après un échec s'avisent de se renseigner sur la configuration des lieux auprès des gens les connaissant c'est à dire des gens du pays mettant fin à une insouciance qui surprendrait chez d'autres qu'eux. De surcroît les cavaliers renvoyés par Vercingétorix auraient pu les renseigner : ils n'avaient pas dû prêter attention aux environs d'un camp qui dans leur esprit était de passage ce qui va à l'encontre d'un stratagème de Vercingétorix qui n'avait pas pris soin d'occuper la colline de Sermizelles alors que, on l'a vu (L.I) Arioviste sur une échelle infiniment plus vaste avait cherché à s'emparer du point d'appui qu'était Besançon. Enfin ne fallait-il pas se débarrasser avant tout des Mandubiens les plus faibles : dès l'installation à Alésia si le projet était de soutenir un long siège ?

La pente à Sermizelles surplombe le village sans possibilité pour les Gaulois de s'y installer mais ce saillant pouvait être atteint de l'intérieur par les romains : César (VII-87-4) avec 4 cohortes et une partie de la cavalerie va au secours du camp nord par l'intérieur des lignes puisque l'autre partie de sa cavalerie tourne les Gaulois au contraire par l'extérieur, opposition induite par César.

Atteindre le mont Réa sans sortir des lignes était impossible à Alise. Il faut l'inclure dans les circonvallations (p.86 et 140, Alésia, Michel Reddé) en dépit de ce qu'écrivait César. L'hypothèse d'un saillant concilie l'accessibilité du lieu aux Romains de la plaine et la solution de continuité précisée par César.

NOTE SUR LES VESTIGES DE SERMIZELLES

VII-69-5 - "Sous la muraille"¹², dans cette partie de la colline qui regardait vers le soleil levant¹³ la totalité de cet endroit était rempli par les troupes gauloises derrière un fossé et un mur de pierres sèches de six pieds de haut" : la pente en dessous des murs de l'oppidum n'était pas abrupte comme celle du flanc ouest de la colline de Sermizelles. C'est pourquoi le mur de pierres sèches (maceria) derrière lequel s'abritaient les troupes gauloises était bordé à l'extérieur par un fossé. Lors de la bataille de cavalerie livrée à l'initiative de César (VII-70), les cavaliers germains traverseront sans difficulté ce dispositif ce qui démontre que la pente était accessible à des chevaux lancés dans une poursuite énergique. A Sermizelles ce fossé extérieur était inutile puisque le flanc de la colline est abrupte. L'abondance des pierres sèches utilisées par les Gaulois, qui leur permettait de monter rapidement un mur, apportait les mêmes commodités aux Romains (légèreté et vitesse de construction). Cette rapidité excluait un travail de creusement de la roche. En revanche ce mur derrière lequel s'abritaient les légionnaires n'était évidemment pas appuyé par une puissante fortification à l'instar de celle de l'oppidum d'où la nécessité de monter un second mur de maceria. Cette abondance de pierres sèches est caractéristique de la région. (Ces murs ont fait l'objet d'un recensement de l'abbé Parrat). La construction de ce mur s'est effectuée à la hâte ce qui ne milite pas en faveur d'un choix prémédité d'Alésia.

Une note de Benoist (VII-69-5) est de nature à remettre en cause cette analyse. Benoist écrit "maceria", un mur de pierre sèches comme à Gergovie (VII-46-3). En effet les fortifications de la capitale arverne excluent a priori l'idée d'improvisation liée à ce genre de matériaux facile à manipuler. Or, cela est rare, Benoist se trompe. César écrit "ex grandibus saxis sex pedum murum". La hauteur du mur est la même mais sa nature est tout à fait différente de celle du mur longeant celui de l'oppidum d'Alésia. L'argument en faveur de sa construction précipitée s'en trouve renforcée par voie de conséquence.

Proches de ces vestiges mais dans la plaine, au pied du saillant du mont d'Orient, dite de la bataille, d'autres disparus donnèrent son nom à une "rue des vieux murs". Les uns et les autres suggèrent le dilemme consacré en la matière :

a) Soit il ne reste rien de ce qu'on pensait trouver et dans le meilleur des cas la trace de cette absence, le nom de la rue, demeure la seule preuve.

b) Soit malgré la conformité de l'objet de la recherche avec le résultat de celle-ci cette reconnaissance échappe et même l'interrogation susceptible de porter le doute. Sûr d'un appui grégaire en la matière surgiront des objections dont le principe essentiel est l'inafaillibilité. Celle-là par exemple : ces travaux considérables et ruinés étaient destinés à parquer des moutons ; l'inverse, se garder des béliers, paraîtrait plus plausible car le délabrement du dispositif induit celui du mouton local depuis des siècles. L'abondance en murs de pierres sèches dans la région, (maceria) à la différence d'autres sites ayant abrité Alésia, conduit à penser que ces vieux murs, tels ceux du mont d'Orient avaient dû être imposants et nécessaires, au-delà du mouton, pour obtenir la consécration d'une voie au détour de quelque "agger".

Cette "macéria" est en bordure d'une pente au très fort pourcentage, comme on l'a vu. Vers la plaine il n'y a rien de pareil : la fuite des moutons étaient donc censée être empêchée par le mur du seul côté où ils ne pouvaient s'enfuir.

Cette localisation du camp nord est un corollaire de l'hypothèse qui situe Alésia au confluent de la Cure et du Cousin qui ne repose sur aucune analogie liée à l'onomastique ou éléments traditionnels : il faut admettre que c'est un désavantage au regard d'autres Alésia. Dès lors qu'ils sont connus le chemin qui y mène ne se détermine pas à partir d'un point inconnu mais à partir du but : l'arrivée donne le départ.

La proposition exposée ici est beaucoup moins vagabonde : il faut quitter les quatre coins de la France pour revenir à César et non pas à Constans, c'est à dire à son fructueux oubli de la durée du trajet de Labienus pour rejoindre César (III jours) depuis Sens (VII-62-10), et aux pauvres analyses du "in Sequanos" du VII-66-I. Pauvres au moins pour deux raisons. On sait que Labienus fonce vers le sud d'où vient César dont le projet officiel est de retourner vers la Province :

1) Il peut y aller par le territoire sequanais puisque celui-ci est limité au sud par le confluent du Doubs et de la Saône. Aller chez les Séquanais n'est donc pas aller nécessairement à l'est.

2) A quelle latitude se situe ce confluent ? A celle de Bibracte. Où va s'installer César la campagne terminée ? A Bibracte. Il part (VII-90-I) "in Haeduos ". Partir "in Sequanos" ou "in Haeduos" était également aller au sud, préoccupation qui devait rester la sienne malgré son succès et la dispersion des légions, remarque qui ne peut que faire sourire les spécialistes qui ont décidé qu'aller "in Sequanos" était aller à l'est (Alise, Alaise, Syam) surtout lorsqu'ils ne sont pas à 20 ou 25 Km près. A vol d'oiseau Bibracte est à une soixantaine de kilomètres de la Saône. Et que les routes (VII-65-4) fussent fermées aux secours, venant du sud ne signifie pas qu'elles le fussent à César qui allait démontrer combien il s'en souciait.

Pourquoi aurait-il craint les Gaulois avec la totalité de son armée alors qu'il revenait de Gergovie qu'il avait atteint à travers la Gaule révoltée avec la moitié de ses troupes ? Sans doute le prestige gaulois est-il plus vendeur que le romain.

¹⁰ Deux légions occupaient le camp nord soit vingt cohortes. Il y eut des pertes. Cependant Labienus réunit quarante cohortes (Benoist) pour tenter une sortie.

11 *Remblais et fossés ne résistent pas aux Gaulois.*

12 *Muraille de préférence à "rempart" mot venu du vieux français, ce qui évite un néologisme réductible.*

13 *Les Latins s'orientent par rapport à la position de Rome. Leur orient n'était pas exactement le même mais leur soleil était nôtre.*

Ambiorix

Ambiorix passait pour un ami de César (Benoist V-41 note 4). Roi des Eburons, pouvoir qu'il partageait avec le vieux Catuvolcus (VI-31-5), il donna en 54 le signal du soulèvement. Il est assez important pour que H. Martin, fort justement, y voie un exemple propre à exalter le jeune Vercingétorix, Funck-Brentano un des deux chefs capables de diriger efficacement l'armée venue au secours d'Alésia. Ce ne sera pas le cas.

En 54, César, au retour de la deuxième expédition en Grande-Bretagne avait disséminé les légions dans plusieurs états pour cause de disette. Jamais elles n'étaient éloignées cependant de plus de 100 000 pas¹⁴ (V-24-7) Ambiorix avait décidé de profiter de cette dispersion pour les anéantir l'une après l'autre. Ce sera la tactique victorieuse de la première campagne d'Italie (1796) ou de la campagne de France en 1814. Entre autres.

Ambiorix fait le siège du camp de Sabinus et de Cotta. Une légion et cinq cohortes sont anéanties. Ce succès encourage Ambiorix. Avec l'aide des Nerviens, des Aduatuques et de leurs clients, il parvient à marche forcée au camp de Cicéron (le frère cadet) et manque de le surprendre après avoir massacré de nombreux fourrageurs. César interviendra de justesse avant un nouveau désastre¹⁵.

L'année suivante (53 avant J.C.), César reprend la campagne contre Ambiorix, (VI-30). Il divise l'armée en trois corps dont un avec les bagages, confié à Cicéron. Les Eburons se réfugient dans les bois et les marais rendant la poursuite difficile. César fait appel aux peuples voisins dont les Sicambres et les encourage à ravager le territoire des Eburons. L'histoire, encore récemment, a démontré les risques d'une telle manoeuvre. Les Sicambres sont prompts à trouver plus d'attrait au butin escompté chez Cicéron qu'à celui des Eburons. Ils fondent sur son camp, massacrent deux cohortes (VI-40 et VI-44-1) en train de fourrager, le mettent dans un péril extrême avant une nouvelle et audacieuse intervention de César.

1) Ambiorix, directement ou non, a provoqué la perte de plus de dix-sept cohortes. Pourquoi César aurait-il dissimulé le chiffre de ses pertes à Gergovie alors qu'il avoue celui-ci et alors que ses plans, s'ils avaient échoué, en 54 et en 53, ce dernier hasardeux, le condamnaient sur la Meuse et devant l'histoire ? Si la perte de dix-sept cohortes a un caractère anecdotique, on n'ose imaginer de combien étaient les « pertes énormes » à Gergovie au lieu de la cohorte perdue chiffrée par César. Le mensonge en effet devient patent et d'autant plus difficile à cacher à Pompée, au Sénat et à Rome. Et en 51 (cf VIII-34 Hirtius), il court encore derrière lui alors que dès 57, les Eburons faisaient partie de la coalition belge. Enfin un plan intelligent, exécuté avec persévérance, ne suscite aucun intérêt chez certains historiens alors que Vercingétorix n'a pas pu l'ignorer et aussi l'exemplarité de ce petit peuple pour le sien¹⁶.

2) On a cru devoir traiter les deux affaires sans les relier, « guérilla » que le désastre de Sabinus, alors que c'est le premier échec considérable que César ait subi en Gaule (Napoléon, Réflexion sur la Guerre des Gaules), chaude alerte que la guerre des Sicambres mais les deux événements sont indissociables.

3) Ambiorix donne le signal du soulèvement en 54. Fourbe et cruel mais ni plus ni moins que les chefs militaires de l'époque, il était admiré et apprécié par son peuple. César ne mentionne pas à son égard des actes de cruauté propres à rallier les hésitants à la différence de Vercingétorix. Et sur le point d'être pris par les Romains ses proches se sacrifient pour le protéger.

Ce qui sans doute joue contre Ambiorix est qu'il était Eburon, peuple de la Gaule Belgique, entre Meuse et Rhin et qu'ainsi il sortait des limites de l'épure impériale ... Aix-la-Chapelle étant déjà prise, il se rabattit sur Alise. Faute d'être français, il n'était pas gaulois.

L'échec personnel de César contre Ambiorix (La colère de César à l'égard d'Ambiorix fut telle qu'il décida de ne pas raser sa barbe avant de l'avoir capturé. Il ne semble pas y être parvenu.) malgré l'extermination des Eburons a profité à Vercingétorix et servit Napoléon III qui préfère une défaite à

Gergovie qui il est vrai rend évidente l'incapacité de l'Arverne à achever son ennemi malgré les pertes énormes, paraît-il, de celui-ci et une cavalerie gauloise renommée. Ambiorix n'existe plus. Alise-Alésia existe. N'est-ce pas l'inverse ?

Ambiorix n'a pas participé à Alésia. Le poids des Eburons, petit peuple, était sans doute insuffisant face à celui des Eduens ou des Arvernes pour lui confier le commandement ou du moins un commandement important. On se rappelle que les Eduens pensaient l'obtenir et qu'il leur échappa. Ce ne fut certainement pas un facteur de succès. Lorsqu'on compare les pertes infligées aux Romains on voit qu' Ambiorix l'emporte largement sur Vercingétorix qui ne peut exciper que de trois déroutés de sa cavalerie (VII-13, VII .67, VII-70) et de son incapacité, à Gergovie, à venir à bout des deux légions de Fabius alors que l'armée gauloise était au complet, cela durant l' épisode Littavicus. Cet échec laissait mal présager de l'avenir.

Une certaine complaisance prébendée à l'égard de la thèse officielle impose Alise et exclut Ambiorix malgré les Commentaires. Ceux-ci ont pourtant leur importance dans l'étude de la Guerre des Gaules.

La nature de ce procédé est la même. Réfléchir à cette éviction d' Ambiorix contribuant à garder une importance usurpée à Alésia (sauf en terme de défaite) ne rend pas inconcevable qu'elle usurpe aussi sa place sur le terrain.

Le site d'Alise trouve son origine dans des considérations postérieures qui ne sont pas de nature à éclairer la compréhension du texte de César.

César, durant la guerre des Gaules, codait ses messages afin qu'ils ne puissent, au cas où ils auraient été interceptés, être compris de ses adversaires. Il y avait donc parmi ces peuples des éléments sachant lire et en particulier chez les Eburons d'Ambiorix. (Les Eburons étaient un peuple probablement d'origine germanique installé en Gallia belgicae). Or huit siècles plus tard, Charlemagne, fils, petit fils, arrière petit fils de maires du palais ne savait, paraît-il, pas lire. Cela ne laisse pas de surprendre. Interrogé (02.03.2008) M. Alain Rey tempère le propos. Vers

la quarantaine, le prestigieux prosélyte de l'instruction publique, aurait tenté d'apprendre à lire. Quoi qu'il en soit il maîtrisait le latin et le grec qu'il parlait parfaitement, "alors qu'il avait d'autres chats à fouetter que d'apprendre à lire". Il est permis de se demander si les chefs de ces peuples, (ou leurs proches alphabètes) sans cesse en guerre entre eux quand ce n'était pas César qu'ils avaient aux trousses lequel de son côté enrichissait la littérature mondiale, n' avaient pas aussi d'autres chats à fouetter ...

"Cesar hanc epistulam Graecis conscriptam litteris mittit, ne, intercepta epistula, nostra ab hostibus consilia cognoscantur"...

Ici l'alphabet grec sert de code. On s'en est étonné puisque les Gaulois l'utilisaient normalement, bien qu'il s'agissait en l'occurrence d'être indéchiffrable à des Eburons plus lettrés que Charlemagne.

14 Un pas = 1,478 m

15 Theodor Mommsen a-t-il lu les Commentaires ? Il écrit : "On vit éclater dans cette circonstance, (la guerre civile) pour la première fois, l'inconvénient qui résultait de ce qu'il n'avait jamais laissé se former dans ses camps des lieutenants capables de commander isolément". C'est tout le contraire comme le montre par exemple la dispersion de ses légions dans plusieurs Etats au retour de la deuxième expédition en Bretagne (V-24) sans compter les délégations que César confiait à ses lieutenants pour des opérations souvent difficiles (Cf. Labienus, Brutus, Fabius, etc). Rombaldi (p.247)

16 A Gergovie une légion aurait été mise en déroute écrit Suétone, ce qui correspond au récit de César. Que pensait d'ailleurs César de l'anéantissement des cohortes de Sabinus et Cotta ? Il emploie le terme "incommodum" (V-53-4). Constans traduit par désastre. Certes, c'en fut un mais le mot employé par César, en deçà de la réalité, soit conduit à penser qu'il a voulu diminuer la

portée de l'affaire en la réduisant à un simple désagrément soit qu'il manie l'ironie et l'euphémisme. Il parle d'incommodum tant à l'égard des désastres gaulois que romains. Par exemple César place le mot dans la bouche de l'envoyé helvète Divicus (I-13-4) à propos du désastre subi par Cassius face aux Tigurins. Constans passe à côté de César et de son sel, difficile à saisir à la fourche caudine du gai savoir.

Les Commentaires ne parlent pas de désastre à Gergovie et certains fervents de Vercingétorix reprochent à César de travestir la vérité. En revanche César considère que l'anéantissement des cohortes de Sabinus et Cotta en fut un. Les mêmes (fervents) ne l'évoquent que comme une contrariété mineure qui ne saurait balancer l'échec de Gergovie. A la cohorte perdue comptabilisée par César, ils opposent les pertes énormes qui auraient dû le vouer à une destruction totale.

Labienus

La campagne contre [Arioviste](#) (Livre I ch.30) débute par une marche rapide de César vers Besançon ([Vesontio](#)) afin de prendre de vitesse le chef germain qui veut s'emparer de la ville. La campagne s'arque toute sur cette ville qui échappe à son adversaire, mauvais signe pour celui-ci dans une confrontation où le présage aura son importance. Le camp nord est en quelque sorte homothétique de Besançon dans le siège d'Alésia : un site excentré qu'il faut tenir à tout prix. Dans la bataille du camp nord, celle où les Gaulois furent le plus près de l'emporter, il a fallu quand même deux échecs à l'armée de secours pour apprécier l'importance de cette position (VII-80 et 81) laissée inoccupée par Vercingétorix, où se joua le sort de César. Son premier lieutenant, encore une fois, lui permettra de sauver l'affaire. Qui était Labienus ? Benoist écrit "Son caractère ne paraît pas avoir été à la hauteur de son talent comme général, talent qui était tout à fait de premier ordre." (Le jugement de Benoist reprend mot à mot, peu s'en faut, celui de Chamfort à propos de Montesquieu – N° 844 Caractères et Anecdotes) - Benoist se réfère au fait suivant: [Commius](#), un chef gaulois fait roi des [Atrébates](#) par César, après l'avoir servi rejoint la révolte gauloise. Il sera un des quatre chefs de l'armée de secours envoyée à Alésia. Au livre VIII les Bellovaques et leurs alliés se soumettent (VIII 21 et 23), Commius s'y refuse. Labienus ordonne à Volusenus, tribun militaire, d'approcher Commius et, sous prétexte d'une entrevue, de le tuer. Tandis que Volusenus prendrait la main du Gaulois, un centurion le frapperait. Le plan échoue. Le centurion troublé par le côté inhabituel de la chose rate son coup (Ce qui constituerait un des premiers actes manqués de la littérature).

Cette tentative d'assassinat datait probablement de l'année 52 selon Benoist (p.520). Elle n'est pas relatée par César. Labienus n'avait pas encore rejoint Pompée: César et Labienus sont morts lorsque Hirtius raconte ce fait dont la conception ne paraît pas étrangère à la nature de Labienus si on se réfère au pro Rabirio (Cicéron). Labienus avait tenté de faire condamner à mort un sénateur qui trente ans avant, Labienus n'était pas né (environ -98), en l'an 100 avait participé au massacre d'un Labienus qui était son oncle.

Tribun du peuple il agissait pour le compte de César qui voulait affaiblir le Sénat et son droit de prononcer sa plus redoutable prérogative, le *senatus consultum ultimum*. Cette machination à l'encontre de Rabirius, un vieillard, aussi cruelle (Rabirius risquait d'être crucifié) que bien conçue avait échoué de peu et en dernier ressort grâce à Cicéron.

Les recherches entreprises sur l'oppidum mandubien privilégient le contenant au contenu, les hommes. Labienus prend sa dimension psychologique en dehors d'Alésia si on ne se réfère pas exclusivement à sa qualité militaire exceptionnelle. Alésia et sa querelle révèlent plus les caractères de ceux qui en ont parlé, à commencer par Napoléon III qui y chevauche une gloire sans aucun talent militaire. Tout le contraire.

[Mommsen](#) (1817-1903) Nobel de littérature 1902 s'est intéressé à Labienus. Il écrit à propos de l'épisode parisien que César, après l'échec de Gergovie, remonte à Sens et donne l'ordre à Labienus de se "retirer en arrière". Or César n'a pas revu Labienus avant que celui-ci ne le rejoigne, les Parisiens vaincus, après 3 jours de marche depuis Sens (VII-67-IO). Mommsen ajoute que Labienus avait ramené avec beaucoup d'autres le chef celte. La cavalerie romaine, après la mort de [Camulogène](#), le vieux chef gaulois et le seul nommé, massacre les fuyards qu'elle avait pu rejoindre. Il écrit aussi que les Celtes empêchèrent la réunion des deux armées romaines. Or César écrit (VII-57-2) qu' à l'approche de Labienus des troupes importantes venant des territoires voisins et des cités avaient convergé sur Lutèce. Il n'y eut aucune intention d'empêcher César et Labienus de se rejoindre de la part d'éléments gaulois dispersés qui tentèrent seulement

de résister à un ennemi venant de Sens (II6 Km) qui semble les avoir en partie surpris. On compte donc en 8 lignes une demi-douzaine de révélations qui chez tout autre que Mommsen seraient considérées comme de grossières erreurs (p. 149 Rombaldi). Il décrète ensuite, sans doute pour faire bonne mesure que Labienus combattit César pendant toute la guerre civile avec "une obstination irritée", jugement peu flatteur qui laisse plus de place à l'imagination qu'aux faits. Si Labienus n'avait pas pris le parti de Pompée, il n'aurait pas fait partie des rares à avoir battu César (Dyrrachum). Enfin il le compare aux maréchaux de Napoléon, bornés politiquement, alors qu'il fut d'abord un politique (tribun du peuple en - 63) . Les maréchaux de l'empire lorsqu'ils firent une carrière politique la firent après la chute de Napoléon¹⁷ et de toute manière la diversité de leur destin à tous interdit toute comparaison globale.

Labienus



Crédit : Bibliothèque Nationale de France - Droits de reproduction acquités

Tentative d'assassinat de Commius par Labienus (traduction du texte d'Hirtius)

LIVRE VIII – 23

Les Bellovaques et leurs alliés se soumettent mais Commius s'y refuse.

1) La nuit suivante les envoyés remportent les réponses aux (Bellovaques), et ils choisissent les otages. Les envoyés des autres cités, qui surveillaient ce qui s'était passé, accourent.

2) Ils donnent les otages, exécutent les ordres, sauf Commius qui, craignant pour sa vie, n'avait pas du tout confiance.

3) L'année précédente, en effet, T. Labienus, alors que César rendait la justice en Gaule cisalpine, ayant appris que Commius tentait de réunir les cités dans une ligue contre César, estima qu'il pouvait en finir avec les trahisons de celui-ci sans la moindre perfidie de sa part.

4) Estimant qu'il ne viendrait pas s'il l'appela au camp afin de ne pas éveiller sa méfiance en l'y attirant, il envoya C. Volusenus Quadratus qui sous prétexte d'une entrevue tenterait de le tuer. A cet effet il lui adjoignit des centurions à toute épreuve.

5) Ils arrivèrent pour l'entrevue et, comme convenu, Volusenus s'empara de la main de Commius; soit parce qu'il fut troublé par le côté inhabituel de l'entreprise soit que les proches de Commius l'en empêchèrent, le centurion ne put achever celui-ci; cependant il lui infligea du premier coup une grave blessure à la tête.

6) On avait dégainé de part et d'autre mais des deux côtés on préféra fuir que combattre : du nôtre parce qu'on croyait Commius mortellement blessé, du côté des Gaulois, après ce guet-apens, ils craignaient plus qu'ils ne voyaient. Après cette affaire on dit que Commius avait décidé que jamais plus un Romain ne le verrait.

Hirtius

¹⁷ Sauf Bernadotte, Murat faisant un tour à Naples sous le fouet du chef de manège.

Portrait de Jules César

César, en qui la nature m'a montré comment les vices les plus grands pouvaient être liés avec la plus grande fortune, en un seul repas pouvait dépenser cent sesterces. Porté par son seul génie, il trouvait à peine suffisant les impôts de trois provinces pour faire un repas.

Sénèque

Combattant et cavalier très expérimenté, il était dur au mal plus que quiconque. En campagne quelquefois à cheval, le plus souvent à pied, il allait devant tête nue, au soleil comme sous la pluie ; il parcourait de très longues étapes à une vitesse incroyable, de 150 Km par jour, légèrement équipé, suivi de chariots de louage. S'il était arrêté par un fleuve, il le traversait à la nage ou porté par des outres gonflées, de telle sorte que très souvent il arrivait avant ses messagers. Lorsqu'une expédition devait être entreprise il était d'une méfiance et d'une prudence extrêmes ; il ne conduisit jamais l'armée par des routes comportant des pièges et jamais sans un examen attentif du terrain et ne fit la traversée vers l'Angleterre qu'après avoir été renseigné sur les ports, la navigation et les endroits où débarquer. Et le même, à la nouvelle qu'un camp était assiégé en Germanie, rejoignit les siens en passant à travers les postes ennemis déguisé en gaulois.

L'hiver il traversa de Brundisium à Dyrrachium les flottes en faction et les troupes à qui il avait ordonné de suivre tardant, ses nombreux appels pour qu'elles arrivent étant restés vains, un soir à la nuit tombante il monta en secret, seul, la tête voilée sur un petit bateau et ne souffrit pas ou que quelqu'un le découvrit ou qu'un pilote le conduisît à travers la tempête, de telle sorte qu'il manqua être broyé par les flots. Pas même la religion ne le détourna d'un projet quelconque. Il glissa à l'arrivée du bateau alors qu'on abordait l'Afrique : « Je te tiens Afrique », dit-il, n'ayant cure du présage.

Suétone

Que cherchait César dans la conquête de la Gaule ? Sa conquête pour la plus grande gloire de Rome ou écarter le danger germanique (il calme l'envahisseur germain pour 450 ans a écrit Ferdinand Lot), à s'assurer une armée fidèle et à toute épreuve, des ressources pour financer ses ambitions, un sujet d'épopée ? A être César ? Trop vieux pour Pascal approuvé par La Bruyère, au service d'un grand capitaine, Condé, donc enclin à ménager un grand exemple. Afin de civiliser les Gaules lui qui eut pour précepteur l'illustre rhéteur gaulois M. Antonius Gnipho ?

La gloire de Rome, son attachement à ses origines donnaient une cohérence à la poursuite de son propre destin. L'histoire de sa famille et celle de Rome sont entrelacées.

Dès le premier livre apparaît cet entrelacement de l'état et de la famille. César au nom de Rome veut maintenir les Hélicètes sur leurs territoires mais le premier combat lui permet, en écrasant les Tigurins (7-12) de venger la mort de Cassius, l'épisode des Fourches Caudines, la mort du légat L. Pison, aïeul de son beau-

père.

Cependant les [Commentaires](#) sont le récit aussi, au-delà de la grandeur de Rome de massacres, d'anéantissements de peuples, de pillages. Certes le légionnaire romain est un soldat exceptionnel mais il est difficile de ne pas y voir un bandit de grand chemin sanguinaire. Le butin est un objectif digne des plus grands sacrifices. Dans l'épisode des Fourches Caudines l'honneur est malmené mais les Romains peuvent garder la moitié de ce qui est dans le camp (Benoist) ce qui demeure une excellente affaire pour les rares survivants. César (VII-45-8) réunit ses lieutenants avant l'attaque de Gergovie pour qu'ils empêchent leurs hommes de se disperser pour courir au pillage. Par là il réjouit les Gaulois de la cité qui tenteront d'apitoyer les légionnaires en leur offrant leurs plus belles étoffes.

César, sans oublier Labienus dont la fortune était considérable, trouva sans doute dans cette guerre interminable des ressources qui lui étaient indispensables pour distraire le peuple mais surtout pour assurer la solde de ses hommes. A côté de lui [Catilina](#), [Verrès](#) semblent des amateurs. Verrès pillait les biens publics, n'hésitait pas à humilier et dépouiller les particuliers avec une maîtrise qui rend honneur à la modernité des moeurs romaines. L'éloignement relatif des provinces permettait d'ignorer les abus sans se priver des appuis nécessaires, de terrifier les peureux sans se priver de la complicité des véreux. Verrès et beaucoup d'autres savaient s'assurer le financement de réparations imaginaires ou, si elles ne l'étaient pas, jamais effectuées, s'acquiescer avec les entrepreneurs malhonnêtes pour mieux ruiner ceux qui ne l'étaient pas, emprunter afin de financer des projets grandioses dont l'avenir reposait sur la crédulité publique. César sut associer le ravage de la Gaule à ses intérêts et aux lettres.

Hirtius mentionne la clémence naturelle de César :

VIII-38-5 – « César, contre sa nature, est forcé, sous la pression des soldats de le (Gutruatus) livrer aux supplices. Ils le tenaient pour responsable des dangers et des souffrances endurés et son corps sous la hache avait déjà perdu la vie sous le fouet ».

CÉSAR et un Vétéran

Un quidam plaidait devant le divin César, avec emportement, contre des proches, la cause des vétérans : "Te souviens-tu, général, en Espagne, lorsque tu t'es tordu le talon auprès du Sucron ?" César ayant dit qu'il se rappelait : "Tu te rappelles sans doute, dit-il, que tu aurais voulu t'asseoir le soleil étant brûlant, sous un arbre quelconque, alors qu'il n'y avait aucune ombre et que le terrain était très aride, un de tes compagnons étendu sous son manteau ?" Pourquoi ne me rappellerais-je pas dit César ? Certes j'étais accablé par la soif, parce que mon pied m'empêchait de bouger et que je ne pouvais aller à une fontaine toute proche. Je voulais ramper sur les mains mais un homme particulièrement solide m'apporte de l'eau dans son casque. "Tu peux donc, général, dit l'autre, reconnaître cet homme ou son casque ?". César répondit qu'il ne pourrait reconnaître le casque, qu'il pourrait très bien reconnaître l'homme et ajouta : "En tout cas ce n'est pas toi". "Tu as raison César, dit-il, tu ne peux me reconnaître; en effet avec ce qui m'est arrivé je ne suis plus le même; après la marche de l'armée sur Munda j'ai perdu un œil et on m'a enlevé des os de la tête. Et tu ne reconnaîtrais pas mon casque si tu le voyais : un coup de sabre, en Espagne, l'a fendu en deux." César donna à son soldat des parcelles de terrain entre lesquelles un chemin vicinal avait été tracé pour éviter les procès.

Sénèque

CESAR et POMPEE (LA PHARSALE) vers 125 à 150

Il n'est pas possible de soutenir que quelqu'un devança César ou égala Pompée. Qui conduisit plus judicieusement les armées ? On ne peut le savoir : chacun des deux montre un grand jugement. La cause du vainqueur plut aux dieux, celle du vaincu à Caton. Et leur affrontement fut inégal : les ans inclinaient l'un vers la vieillesse, assagi par l'habitude de la vie publique. Il a grâce à la paix déjà oublié le général, désireux de la gloire

de beaucoup donner au peuple, autant que ses oreilles pourraient en être frappées et de réjouir avec les applaudissements de son théâtre et non pas de préparer de nouvelles troupes et de croire en premier à la chance.

Il reste l'ombre d'un grand nom ; tel un chêne élevé, dans un champ fertile supportant les anciennes dépouilles du peuple et les dons sacrés des généraux et désormais privé de l'assise de racines vigoureuses, fixé par son seul poids et répandant à travers les airs ses branches dépouillées, ne faisant d'ombre qu'avec son tronc et non avec son feuillage ; et autant que, prêt à tomber, il vacille au premier souffle de l'Eurus, tout autour la forêt le soutient fermement. Cependant seul il est honoré. Mais en César n'était pas un tel nom ni une pareille réputation de général mais un courage insoupçonné en tenait lieu et une modération unique pour ne pas demander la victoire qu'à la guerre. Energique et indomptable, parce que l'espoir et la violence appelaient la conquête du pouvoir et de ne jamais se priver de prendre les armes avec excès, de presser sa marche en avant, impatient de la faveur accordée à son nom, bousculant tout ce qui s'opposait à son ambition, il fit son chemin parmi les décombres.

(Lucain 39-65)

Commentaires : Chateaubriand et Lucain privilégient l'humain pour apprécier l'inhumain. Pompée est un plus grand homme car son génie est plus à l'écoute du peuple, au propre et au figuré.

Chateaubriand préfère César, plus cultivé et plus grand écrivain que Napoléon.

César a vaincu un homme qui plie presque sous le poids des ans. Napoléon, à Ste Hélène ne comprend pas que des régimes fatigués n'aient pas vu en lui un sauveur. L'un et l'autre si pressés ont pesé sur le temps en l'accéléralant.

Lucain juge le talent militaire de Pompée supérieur à celui de César. L'histoire n'a pas ratifié cet avis. Elle n'élit pas ses grands capitaines en fonction de leurs vertus ou de leurs cultures : la guerre des Gaules par exemple eut connu sans doute un autre déroulement sans une fripouille et un ivrogne , à savoir Labienus qui amassa une fortune considérable en Gaule, Antoine dont Cicéron a vanté les mérites. Le rival d'Hortensius le paiera de sa vie.

Puzzle et rébus

Une conclusion inespérée est donnée à cette étude par une traduction en filigrane de l'inscription gravée sur la plaque retrouvée sur [le Montmartre](#). La traduction au premier degré de la plaque est facile "Au dieu (?) issu des oboles et du soin de Julius (opposition entre "stips", banal, et Julius, singulier). Si on se rappelle qu'un des mots fétiches du siège est stipites l'attention est retenue : le stips est à Alésia ce qu'étaient la sphère et le cylindre à la tombe d' Archimède, perdue et retrouvée grâce à cela par Cicéron. Soit les lecteurs de l'inscription ne songeaient pas à Alésia soit ils y pensaient trop (comme à d'autres lieux d'ailleurs consacrés par d'égales passions. Les chapelles aussi ont leurs guerres de religion.)



Julius n'est pas un autre comme sous son consulat avec [Bibulus](#) qu'il avait mis sur la touche : les Romains disaient que le consulat était exercé par deux consuls, Julius et César. Julius le différencie de ceux qui après lui furent César et c'est son nom de famille.

- L'inscription est reprise p. 183 de l'ouvrage de V. Petit (Librairie Voillot - Avallon).

DEO. N(u)rc(...)
EX.STIPIBVS.ET
CVRA. **IVLII**

Au dieu N(u)rc au moyen des troncs et par le soin de Jules. L'ablatif pluriel de stipes-pitis est stipitibus mais il existe une forme stips-stipis, homonyme de stips, obole.

La référence serait triple :

- 1) Aux commerçants d'Orléans (N(u)rs...
- 2) Un jeu de mots, la métonymie tronc tente de le rendre, une homonymie, qui sait, un jeu de mot avec [CURA18](#) (cf annexe la Cure- Société d'études d'Avallon-1938)
- 3) Une clef avec les Commentaires (voir en particulier le ch. 73 - VII).

Cicéron dans des circonstances aussi graves que la guerre contre [Mithridate](#) et la nomination de Pompée pour le combattre, n'hésite pas à faire un jeu de mots du même genre à propos de son jeune âge qui jusqu'ici avait fait qu'il n'était pas monté à la tribune des harangues : "omne meum tempus amicorum temporibus transmittendum putavi ?"

Cicéron en l'occurrence fait un jeu de mots sur le double sens de tempus. Temporibus ici signifie "affaires, intérêts".

(De imperio Cn. Pompeii ad quirites oratio) - I-2

ou bien

"ab eo bello Sullam in Italiam res publica, Murenam Sulla revocavit" (idem III-8).

La traduction de la première citation retrouverait son esprit dans l'interprétation suivante :

"Ne pouvais-je penser que les minutes des procès que j'ai plaidés s'ajouteraient à celles que j'y avais consacrées".

"La situation en Italie rappela **Sylla** de la guerre, Sylla rappela **Murena**" correspond à la deuxième citation.

Un troisième exemple se trouve dans le Pro A.Cluentio Oratio (XXVI-7I p.11319) . Cicéron plaide dans une affaire d'assassinat et de corruption. Il joue sur des homonymies. Deux des corrompus en même temps que corrupteurs, des sénateurs, se nomment l'un Bulbus (l'oignon) l'autre Gutta (la goutte). Le professeur Ramain commente en expliquant que les Romains ne répugnaient pas à ce genre de plaisanterie et que Cicéron s'y laissait aller volontiers. Cicéron explique que le corrupteur, Staienus fait tout à l'envers en s'adressant d'abord à Bulbus alors que les Romains avaient coutume de manger de l'oignon à la fin des repas et non au début et qu' ensuite il rajoute une goutte d'huile.

Voir aussi In Verrem livre II-52-12920 page 5, note Ramain, jeu de mot sur caelum, ciel et ciseau et In Verrem livre III-2-64 page 16, note Ramain , double sens de quaestus : profit et prostitution.

En dehors de ces jeux de mots possibles et sans s'y référer l'inscription utilise Stips qui veut dire tronc, moyen de la victoire de César à Alésia. Il va de soi qu'il faut connaître le texte latin, la traduction seule n'est pas parlante et ne pas ignorer la plaque du musée d'Avallon.

Certaines victoires romaines en Gaule furent commémorées par des monuments (Cicéron Pro Fonteio V-12) sur les lieux mêmes de ces succès. **Domitius Ahenobarbus** et **Fabius Maximus** élevèrent après leurs victoires sur les **Allobroges** et les mêmes unis aux **Arvernes** (Pro Fonteio VI page 42 Ramain) des tours de pierre surmontées de trophées. Absent à Alise, un temple existe à Blannay. Il n'est pas obligé de le priver a priori de toute valeur commémorative. Quant à **la tour Malakoff** peut-être s'agit-il aussi d'un clin d'oeil à l'histoire romaine du curé de Sermizelles qui la fit construire. A l'époque bien des curés de village parlaient le latin à la différence de certains archéologues spécialistes de la res romana de nos jours.

La foi chancelante des chrétiens joua dans la consécration d'Alise vers le milieu du IXe siècle explique Madame Sloïmovici, (**Mythes et Médecines de la Bourgogne - Editions Jeanne Laffitte**). "Le souvenir des cultes d'antan n'était pas éteint" et " ainsi les malheurs présents apparaissaient-ils comme un effet de l'abandon des idoles au profit du christianisme qui, par voie de conséquence devait être abjuré". Alésia (Alise) était démonstrative de l'inefficacité des dieux païens. En revanche un temple élevé à Montmartre (ou ses ruines) en souvenir du succès de César aurait eu un effet inverse. Et à Blannay il ne coule pas de source susceptible d'être miraculeuse. Montesquieu dans ses pensées (N° 263) note le profit que les couvents pourraient tirer de l'ignorance et de la crédulité des fidèles à Bigorre et Bagnères. Ce sera Lourdes. Les raisons religieuses et pratiques, les clercs trouveraient leurs ressources dans la source, militaient pour Alise non pour Blannay dont les raisons d'être Alésia s'opposaient à ce qu'elle le soit d'autant que ce temple restait en grande vénération dans les campagnes (Victor Petit p.96).

	
<p><i>Inscription antique</i></p>	<p><i>Inscription restituée</i> Victor Petit (Librairie Voillot)</p>

Benoist note (V-40-6) que "ex" et l'ablatif marquent la matière dont la chose est faite. César écrit : ex cratibus (V-40-6), ex grandibus saxis (VII-46-3) à propos précisément de moyens de défense.

Divinités gauloises ; leur culte (les Commentaires VI-17)

1) Le dieu le plus révérend est **Mercur** ; ses représentations sont les plus nombreuses. Ils (les Gaulois) le tiennent pour l'inventeur de tous les arts, le guide des chemins et des routes et jugent qu'il a la plus grande efficacité pour les affaires d'argent et le commerce.

2) Derrière lui viennent **Apollon, Mars, Jupiter et Minerve**. A leur sujet ils ont les mêmes croyances que les autres peuples : Apollon écarte les maladies, Minerve transmet les principes des métiers et des arts, Jupiter a le pouvoir des cieux, Mars règne sur la guerre.

3) A lui (Mars) est consacré d'ordinaire, lorsqu'ils se préparent à la guerre, tout ce qu'ils prendront, lorsqu'ils sont victorieux ils immolent hommes et bêtes capturées et rassemblent les restes dans un même lieu.

4) Chez beaucoup de peuples il est courant de voir des tumulus de ces dépouilles offerts au regard dans des lieux consacrés.

5) Il n'arrive pas souvent, que quelqu'un au mépris de la loi religieuse, ose dissimuler du butin chez lui ou le prendre sur lui : on le condamne alors aux plus effroyables supplices.

VI-17 p.33I (Benoist)

César

C'est par une invocation à un dieu non identifié que commence donc l'inscription sur la plaque du temple du Montmarte ainsi qu'il était habituel lorsqu'il s'agissait de rendre grâce à un personnage déifié, par exemple un empereur. Ici il est question simplement d'un certain Julius ce qui était le nom de famille cependant de César, exclusif d'une confusion avec un autre César pour l'auteur de l'inscription.

L'inscription est très simple à traduire quelque soit le sens dévolu à stips (obole ou tronc) dont le choix n'est sans doute pas sans malice car générateur d'ambiguïté ce qui échappait moins facilement au scripteur car lui connaissait le latin qu'au chercheur actuel. De toute façon l'inscription a deux sens parfaitement recevables sauf aux latinistes assez distingués pour ne lui en trouver aucun.

Le nom du dieu, resté indéchiffrable, requiert l'attention de la recherche au détriment du reste de l'inscription, qui est sans difficulté apparente pour qui néglige le texte latin ce qui ne vaut pas d'être blâmé tant l'exemple vient sinon de haut, mais du moins d'en haut.

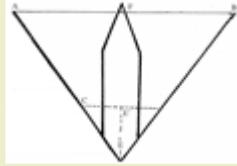
On peut ne pas traduire stips par tronc. C'est même ce qui se passe. Cela revient évidemment à dire que l'inscription invoque un dieu qui consacre la divinité du constructeur du temple édifié aussi avec les oboles des pèlerins. Seule objection : le bâtisseur fut Dioclétien non Julius et la corrélation liant les bâtisseurs (pèlerins et personnage divin) rompue au profit de l'autre choix dans l'alternative. Cette analyse ne troublera certes pas les prébendiers de chacun des sites, acharnés à se partager le bénéfice des impostures qu'ils se jettent à la face.

¹⁸ Stips, tronc, en dehors de cette hypothèse suggère fortement un rappel à César. Autrement dit le traduire immédiatement par tronc est le plus simple.

19 *Ramain Hachette - Plaidoiries de Cicéron.*

20 *Ramain Hachette – Plaidoiries de Cicéron.*

Le Lis



La traduction d'un mot par un autre peut avoir des conséquences plus ou moins importantes, par exemple : "exculcabantur" suivant qu'on le traduit par *fouler avec les pieds* ou non permet d'apprécier le diamètre d'un lis suivant le calcul ci-dessous ou non (VII-73-7).

Quelle importance dira-t-on ? La traduction de Constans "foulée" est incomplète. Le sens suivant Quicherat est précis : c'est "fouler avec les pieds". (Le lexicographe prend d'ailleurs son exemple dans le passage concerné des Commentaires). Cela permet le calcul suivant.

Profondeur des trous : 3 pieds (un pied = 0,2957) soit environ 90 cm. Chaque pieu (stipes-itis) est enfoncé dans un pied de terre tassée avec les pieds (exculco : je foule avec les pieds L. Quicherat VII-73-6).

Si on estime l'épaisseur d'une cuisse à 20 cm, celle d'un pieu selon César, la largeur d'un pied à 12 cm, le rayon CE' à la base est de 22 cm et on a pour CE 37 cm ($CE^2 = CE'^2 + EE'^2 = 484 + 900 = 1384$), $AF^2 = AE^2 - FE^2$ ($12\ 321 - 8100 = 4\ 221$). ($AE = (90 \times 37) : 30 = 111$ cm)
 $AF = 65$ cm d'où un diamètre AB des trous de 1,30 mètre environ.

Les stipites (trons) figurent de deux manières dans les travaux de César (VII-73) : avec des branches taillées en pointe, reliés entre eux en 5 rangs de fossés (cippes) et avec les lis disposés en quinconces sur huit rangs. L'importance des stipites est donc double.

Cette remarque sur "exculcabantur" ne doit être jugée que sur le plan de la précision grammaticale qui, il est permis de l'espérer, n'est pas préjudiciable à la détermination de son objet.

Par conséquent des trous creusés dans la pierre ne correspondent pas à la description de César (sans compter qu'une telle tâche prendrait infiniment plus de temps et que César était pressé). Et puis fouler la roche aux pieds ...

D'autre part les camps, sauf le camp nord, étaient à l'intérieur des lignes, défendus par elles. César n'accorde pas une ligne à leur description : les nommer suffit à leur description.

Que l'archéologie en ait mis à jour autour d'Alise bien loin de prouver qu'Alésia était là prouve le contraire puisqu'ils ne sont pas du tout conformes à la description des Commentaires. Reprendre de surcroît ce que dit César à propos des fortifications d'investissement pour l'appliquer au camp de Labienus est un travestissement du texte pour habiller une réalité archéologique différente d'Alésia.

A propos des camps, César écrit simplement qu'ils étaient installés où c'était nécessaire VII-69-7. Grâce au camp nord on sait que tous les camps sauf lui étaient à l'intérieur des circonvallations. La disposition des lignes romaines, imaginée par Napoléon III est manifestement erronée si on se réfère à César puisqu'elle laisse les collines en dehors du « circuitus » des fortifications romaines. Quant aux fortifications du camp nord elles sont constituées, César l'écrit incidemment (VII-87-5) par un "agger" (un terrassement) et un fossé. Les camps devaient permettre d'effectuer des sorties quasi instantanément ce qui sera envisagé par Labienus au camp nord (VII-87-5). Les travaux accomplis sur les lignes d'investissement à Alésia ne concernaient pas les camps. Si César n'a rien dit de spécial sur les camps c'est qu'il n'avait rien à en dire de spécial.

En revanche la trace des lis sur le terrain et dans certaines études consacrées à Alise ne correspond pas à ce

qui fut un des éléments essentiels de la défense des Romains disposés sur huit rangs en quinconce sur 15 et 21 kilomètres. Pour certains un javelot, en tout cas un morceau de bois, au fond d'un trou peut permettre à ce dernier de jouer le rôle d'un lis et même de représenter l'armée des lis (procédé emprunté au théâtre) alors que les pieux (de la taille d'une cuisse) auraient disparu .

César (VII-74-I) écrit que son plan évite que les garnisons (le pluriel est important) puissent, grâce à l'étendue de ses lignes (21km) être encerclées.. C'est la ligne de circonvallation qui protège avec sa "garnison" les camps et non l'inverse.

Les "munitionum praesidia", eux, interviendront au coup par coup sur les points sensibles : Antoine et Trebonius (VII-8I-6), Labienus, César. Les soldats des lignes d'encerclement, affectés à des postes précis (destinatos operi VII-72-2) ne pouvaient intervenir ailleurs. Des camps extérieurs, même tangentiels aux lignes en auraient fait partie et les troupes destinées à leur défense comme celles des lignes n'auraient eu aucune possibilité d'intervention "tous azimuts".

Bien plus ces cohortes ne pouvaient intervenir qu'entre les circonvallations et les contrevallations sinon elles se seraient enferrées dans les défenses de celles-ci et les leurs.

Il est vrai que les fouilles de Napoléon III avaient permis la découverte de restes de camps romains correspondant tout à fait à des hypothèses contraires à celles exposées ci-dessus. Par malheur, du jour où l'attention s'est portée sur ces levées de terre visibles à l'époque, elles ont pour la plupart disparu sous la poussée agricole insoucieuse des desseins de l'Empire (autoritaire) et alors qu'elles avaient résisté 19 siècles avant que les cultivateurs locaux ne s'avisassent de l'intérêt aratoire de l'endroit²² . Des vestiges retrouvés à Blannay en revanche semblent avoir été détruits.

FORTIFICATIONS DES ROMAINS : TERRASSES, REMPARTS, TOURS. (Benoist)

VII-72-

1. *Ces événements ayant été connus de transfuges et de captifs, César décida de mettre en place les fortifications suivantes. Il fit tracer un fossé de 20 pieds de large à parois verticales de façon à ce que sa largeur soit la même au fond et à l'ouverture.*
2. *Il disposa tout le reste des fortifications à quatre cents pieds derrière ce fossé, cela avec l'idée que puisque ce dispositif nécessitait une si grande étendue et que tout l'ensemble ne serait pas ceint par un cordon de troupes, que la multitude des ennemis ne parvînt pas à l'improviste de nuit aux fortifications ou qu'ils ne pussent de jour lancer des javelots sur les nôtres retenus à leur poste²³ .*
3. *Il conduisit au-delà de cette zone deux fossés de quinze pieds de large, de même profondeur ; il remplit le fossé intérieur dans les terrains bas de la plaine d'eau dérivée de la rivière.*
- 4.- *Derrière ces fossés il établit un "agger" (remblai) et une palissade de 12 pieds. Il lui ajouta des fascines avec des créneaux; des branches fourchues de belle taille faisant saillie aux points de jonction entre les fascines et l'agger qui retarderaient l'escalade des ennemis et il entoura l'ouvrage de tours à quatre vingt pieds les unes des autres.*



E. BENOIST (Hachette 1912) *Guerre des Gaules* p.467

OUVRAGES DE DEFENSE : CHEVAUX DE FRISE; LIS; CHAUSSES-TRAPPES (Titre de Benoist)

VII-73-

1. *En même temps on amassait du bois de construction et on allait s'approvisionner en blé tout en renforçant les retranchements autant qu'il était nécessaire, si nos troupes amoindries sortaient du camp durant trop longtemps ; les Gaulois parfois s'efforçaient de troubler nos travaux et de faire des sorties de l'oppidum par plusieurs portes et avec la plus grande énergie.*
2. *C'est pourquoi César pensa qu'il devait de nouveau ajouter à ces travaux pour que les fortifications puissent être défendues avec ce trop petit nombre de soldats. Ainsi, des arbres qui avaient de très fortes branches, avaient été coupés et les extrémités de celles-ci avaient été écorcées et taillées en pointe, et des fossés continus d'une profondeur de cinq pieds avaient été tracés.*
3. *Dans ces fossés ces troncs, ayant été disposés et attachés à la base, afin qu'ils ne puissent être arrachés, ne dépassaient que par les branches.*
4. *Il y en avait cinq rangs assez rapprochés pour que leurs branches s'emmêlent ; de cette manière ceux qui pénétraient s'enferraient eux-mêmes sur ces pieux très acérés. Ils les appelaient cippes.*
5. *Devant eux, en rangées obliques et en quinconces, des trous profonds de trois pieds avaient été creusés, qui se rétrécissaient peu à peu vers le fond.*
6. *Des troncs ronds de l'épaisseur d'une cuisse, aiguisés et brûlés au bout y avaient été placés, de manière à ce qu'ils ne ressortent pas plus que de quatre doigts du sol.*
7. *En même temps pour ajouter à la stabilité, de la terre était piétinée à une hauteur d'un pied à partir du fond du trou ; l'autre partie du trou était recouverte d'un bâti d'osier et de broussailles.*
8. *Huit rangées de trous de ce genre avaient été tracées à trois pieds de distance les unes des autres.*
9. *Les soldats à cause de leur ressemblance avec la fleur, les appelaient des lis. Devant les lis, des bâtons, avec des crocs en fer à leur extrémités étaient enfoncés dans le sol à peu de distance les uns des autres. Semés partout les soldats les appelaient aiguillons.*

TRAVAUX DE DEFENSE CONTRE L'ARMEE GAULOISE VENANT AU SECOURS D'ALESIA (Benoist).

VII-7424

1. *Ces travaux terminés, en suivant les endroits où le terrain s'y prêtait le mieux, une enceinte de 14 mille pieds du même genre en sens opposé aux autres ouvrages, fut faite contre des ennemis venant de l'extérieur, afin que, si cela arrivait par suite du départ de la cavalerie, les garnisons des ouvrages de défense ne pourraient pas même être encerclées par une grande multitude.*
2. *Mais afin qu'on ne risquât pas d'être en danger en sortant du camp, il ordonna que tous aient un mois de fourrage et de blé en réserve.*

22 (Epigramme :)

Tel le, parti doctrinaire 1830-1848

Notre Parti, qui croît à l'ombre

A besoin d'un public discret ;

Vous jouerez le rôle du nombre ;

Placez-vous sur ce tabouret.

M. de Rémusat Cf D. Halévy "la Fin des Notables" p.293.

23 Voir VII-80-I "afin que chacun tienne son poste et l'ait reconnu".

24 Le texte de Benoist et celui de Constans ne sont pas les mêmes: entre autre il n'est pas question de cavalerie chez Constans (equitatus discessu).

Alise, village gaulois, dit mandubien

Le site d'Alise a été depuis [Napoléon III](#) l'objet de nombreuses controverses. Certains doutent de la bonne foi de César : en premier lieu la bataille d'Alésia n'a-t-elle pas été prétexte à une mise en scène de César ? Lorsqu'il a compris que le départ de la cavalerie gauloise signifiait qu'une armée de secours interviendrait il a immédiatement vu que le piège où il enfermait Vercingétorix risquait de se refermer sur lui sauf à renoncer au siège et à gagner la Province, attitude honteuse prévue par Vercingétorix (VII-66) qui en faisait un argument pour attaquer. César avait commencé les contrevallations à son arrivée à Alésia (VII-68), les circonvallations après le départ de la cavalerie gauloise (VII-72),

En résumé ce siège grandiose n'a pas été une opération conçue et dominée dès le départ par Julius mais aussi le fruit des circonstances. César se serait-il lancé dans cette affaire s'il avait prévu le péril qu'il aurait à courir au camp nord ? Vercingétorix a-t-il été imprudent en renvoyant sa cavalerie en masse et en attirant l'attention de César ? Un esclave gaulois avait permis à [Qintus Tullius Cicéron](#) de prévenir César de la situation où l'avait mis [Ambiorix](#) (V-45). Cet homme a porté véritablement le sort du monde caché au creux de son javelot. En agissant plus discrètement l'Arverne pouvait-il éviter ou au moins différer les circonvallations ? Alésia où qu'elle soit, n'a tout son sens, sa vérité qu'à travers la pensée qui y prévalut, comme à Cannes, Mètaure ou ailleurs. En prenant le problème à l'inverse, le site d'Alésia étant supposé connu, ce qui compterait n'est pas l'endroit mais les manoeuvres des uns et des autres.

Alésia aurait été une manifestation du génie tactique de César à condition que la Gaule ne se mobilisât pas pour secourir Vercingétorix à son appel. Le choix de ce refuge ne convainc pas non plus du génie de l'Arverne. Après son renoncement à une tactique éprouvée (VII-66) et n'est-ce pas là le grand mystère du septième livre sinon des Commentaires, Alésia n'accueille plus qu'une cavalerie étrillée, une armée terrifiée, un chef soupçonné de trahison (VII-20) durant le siège d'[Avaricum](#). Les circonstances furent en faveur de César, dos au mur sous le regard de Rome. [Labienus](#), [Antoine](#), [Vitruve](#), peut-être, la ténacité des légions permirent à César de tirer la couverture de l'apparence à lui.

Les Romains ont-ils fourni un leurre à cette apparence, celui du mont Auxois ? Il aurait écarté les Gaulois du Montmartre de même qu'[Autun](#) remplaça [Bibracte](#), ici pour donner une cohérence géographique aux situations relatives des deux oppidums dans une translation vers l'est.

L'hypothèse développée ici repose sur le texte latin de César, le respect de ses indications et sur l'existence d'une inscription. Une certaine indifférence à la lecture de César, sinon ignorance, a été encouragée par la consultation de traductions qui ne peuvent aucunement permettre un rapprochement des Commentaires et du texte de la plaque. Seul ici le texte de César prévaut à l'exclusion de vestiges, pièces de monnaie ou autres, qui feraient par exemple de celles-ci des preuves qui n'existeraient pas dans les villes non assiégées par les Romains et ne se trouveraient que sur le passage de Vercingétorix !

Il paraît curieux qu'Alise recèle une pareille richesse de souvenirs du passage de Vercingétorix alors qu'il a passé en bien d'autres camps avec son armée et moins aux abois : il ne devrait pas y avoir plus de traces que, par exemple, dans ces deux camps où il se tint pendant le siège d'[Avaricum](#). Et le propre d'une pièce de monnaie étant de circuler, sa présence là ou ailleurs ne prouve rien. Si elle n'était qu'aux endroits où était Vercingétorix, c'est qu'elle ne circulait pas.

La majesté du mont Auxois convenait aux visées de Napoléon III et à l'importance qu'Alésia comporte dans les Commentaires. Que Vercingétorix ait voulu avant tout cacher son armée dans un endroit discret, en tout état de cause plus que celui d'Alise, ne semble pas faire partie des idées en cours sur le sujet. Napoléon III a voulu assurer sa légitimité en fonction d'une date arbitraire dont la France s'était passée jusque -là, s'accommodant fort bien d'un lieu certes digne de ses ambitions mais tout aussi arbitraire. Vieil-Castel raconte dans ses mémoires que le [Deux décembre](#) fit 3000 victimes à Paris ce qui, quoiqu'il fût bonapartiste, lui parut beaucoup. C'est pourtant le genre d'argument qui convainc les hésitants mais ne

dissuade point la cour de maints hommes liges

Douter d'Alise n'assure pas la vérité d'autres choix. Statique. Alise résiste : le décor tient à peu près tant que les acteurs n'y sont pas. La prééminence affirmée d'Alise sur tout autre hypothèse est un aspect d'un pouvoir universitaire dont la force est essentiellement sélective et la tradition post-bonapartiste, soucieux de protéger le pré carré de ses privilèges. L'admiration respectueuse d'un Grasset à l'égard de **Jullian** en est un signe par exemple.

Quelles sont les différences entre Alise et Alésia ?

1. La plaine (des Laumes) devrait être contiguë à la partie est de l'**oppidum** (VII-69-5 et VII-70-6). Constans traduit "intra minitiones" par derrière la muraille alors que c'est entre le mur en pierres sèches et le mur oriental de l'oppidum (voir aussi note de Benoist) que sont disposées les troupes gauloises. L'est est à l'opposé de la plaine des Laumes. Cette inflexion majeure du sens conduit à celle de l'événement incompatible sinon avec le mythe bonapartiste.

Le chapitre 82 (§2) du livre VII précise "[Les Gaulois] craignant d'être tournés par leur flanc droit, si on faisait une sortie du camp qui domine la plaine, se retirèrent sur leur position" (Constans).

Le camp qui domine la plaine est le mont Réa, le camp nord suivant les tenants d'Alise. Or il aurait été sur le côté gauche de l'armée gauloise de secours dans cette deuxième attaque, et non à leur droite.

2. Il n'y a pas de collines dans la plaine des Laumes (intermissam collinibus VII-70-I) au contraire de celle de **Blannay**.

3. VII-80-5 - Le combat de cavalerie avec l'armée de secours se déroule "in conspectu omnium". Ce n'est pas possible à Alise. Le même Alise n'aurait pas permis à César de trouver un endroit convenable pour connaître tout l'ensemble du combat (VII-85-1) ce qui est possible au BRULE-GOUE qui avec ses 330m, au sud, domine tout le massif de BLANNAY d'une trentaine de mètres.

4. Le mont Réa n'est pas immense mais par in paribus. Il n'est pas non plus excentrique ce qui serait la deuxième possibilité de l'alternative dans le texte de César. Le mont Réa n'est pas non plus vraiment au nord.

5. Un camp peut être établi au sommet du Réa comme sur les autres collines autour d'Alise situées en dehors des lignes romaines supposées, contrairement à ce qu'écrit César (VII-83).

6. La situation d'Alise et des autres collines est parfaitement claire. (cf VII-83-I "locorum peritos")²⁵. Ce n'est pas le cas à Alésia puisque l'armée de secours subit deux échecs avant de s'aviser u'il vaudrait mieux se renseigner auprès des gens du pays sur la nature des lieux.

7. Un camp à mi-pente aurait été inaccessible aux Romains de l'extérieur (voir ci-dessus Camp Nord). Deux légions tenaient le camp nord. (VII-83). Labienus parvient à en extraire 40 cohortes (VII-87), 39 selon Constans, en ne dégarnissant qu'une partie des postes de combat. Il ne perd jamais le contact avec César par exemple quand il lui annonce qu'il va devoir tenter une sortie. Ce serait également impossible d'un camp au sommet du Réa, qualifié d'immense par certains tenants d'Alise (voir ci-dessus 4), ce qui n'est pas le cas; il suffit d'aller voir sur place.

8. Les fouilles de Napoléon III permirent la mise à jour paraît-il, de huit camps romains, quatre d'infanterie, quatre de cavalerie (Benoist note 7, VII-69 p. 462). Si on s'en tient aux reconstitutions de Napoléon III et des partisans d'Alise il y aurait un camp I et un camp K à l'entrée de la plaine des Laumes. Vercingétorix, dès l'arrivée des Romains, a tenté de perturber les travaux de contrevallations en envoyant sa cavalerie à l'attaque (VII-70-I Opere instituto). Les camps étaient installés le jour même. De ceci on peut induire que la brèche dans les fortifications romaines était à l'entrée de la plaine mais que le passage était étroit en raison de la proximité des camps I et K. D'autre. part le gros des légions de César aurait été installé à cet endroit

puisqu'on sait qu'il fait avancer devant le camp ses légions pour soutenir le moral de sa cavalerie. On voit mal comment 15.000 cavaliers (VII-64-I), auraient pu se frayer un chemin.

Par ailleurs, Vercingétorix au centre d'un cirque de collines et quelle que soit l'hypothèse retenue, Alise ou ailleurs, ne pouvait savoir ce qu'elles cachaient. César pouvait tendre des traquenards.

Certes la cavalerie gauloise avait subi des pertes qui diminuaient d'autant sa masse. Celle-ci était cependant facile à reconstituer si les chevaux sans cavalier avaient suivi la fuite générale et d'autre part les cavaliers blessés étaient faciles à remplacer: les cavaliers gaulois combattaient, à l'instar des Germains, par deux. Les expediti, (VII-I8-1-VII-80) fantassins légèrement armés, capables de suivre le cheval à la course suspendus à la crinière, pouvaient sans peine prétendre à une place moins périlleuse sur l'animal. Le fantassin romain aussi savait monter à cheval. César lors de son entrevue avec Arioviste dont il se méfie remplace les cavaliers gaulois en qui il n'a pas confiance par les hommes de la 10^{ème} légion (I-42).

9. L'arx.

Benoist (note historique n°196) qui se range parmi les partisans du site d'Alise ce qui devrait contribuer à les convaincre de son sérieux, remarque que deux fois il est question "d'arx" (citadelle) dans les Commentaires. A Vesontio (Besançon) où la configuration du sol permet d'admettre qu'il existait une citadelle distincte de l'oppidum (I-38-6). A Alésia aussi mais à Alise, écrit Benoist, la configuration du sol ne s'y prête pas (VII-84-I), traduction de Constans " Vercingétorix, apercevant les siens du haut de la citadelle d'Alésia, sortit de la place".

10. L'eau alésienne.

Certains spécialistes ont mis en doute les possibilités de ravitaillement en eau à Alise compte tenu que la préoccupation première de César était dans un siège d'assoiffer les assiégés : le débit des sources est faible à l'intérieur du village et l'accès aux deux ruisseaux l'Oze et l'Ozerain n'est pas direct. Ce n'est pas le cas au dessus de Blannay ou le flanc nord du massif domine directement le confluent de la Cure et du Cousin.

Les contrevallations de 16,5 Km (VII-69-6) encerclaient très largement l'oppidum, elles-mêmes calculés de manière à éviter les traits gaulois mais écartant de ceux-ci les risques inverses. Ceci permet de penser que César, hormis les dérivations destinées à remplir ses fossés, n'eut pas la volonté de couper les ressources en eau à Alésia, la Cure et le Cousin étant plus importants que l'Oze et l'Ozerain. (Pour couper l'accès de l'eau à Uxellodum (VII-40-41) César utilisa des frondeurs, des archers et des tormenta). Ces ressources n'excluaient pas pour autant d'autres intérieures à l'oppidum, connues de César, le dissuadant de travaux de captage.

Les spécialistes ci-dessus, dont l'enquête in situ n'a pas paraît-il soulevé l'enthousiasme, n'eurent pas de réponse sur le débit des sources et ont sans doute sous-estimé le caractère miraculeux de celles-ci.

L'alinéa 1 ci-dessus fournit une occasion de mesurer les conséquences de traductions différentes, portant ici sur la préposition "intra". Le passage concerné est celui-ci :(VII-70-6)

" Non minus, qui intra munitiones, perturbantur Galli." Benoist, dans une note d'explication, traduit ainsi : " les Gaulois qui étaient entre le mur en pierres sèches et le mur de l'oppidum ne sont pas moins affolés (que les cavaliers qui venaient d'être battus dans la plaine)." Constans (avec Balland) traduit : "Un trouble égal à celui des fuyards s'empare des Gaulois qui étaient derrière la muraille". Or ils étaient devant²⁶.

La première conséquence de cette traduction de "intra" par "derrière" (Sommer, dictionnaire français-latin 1912, ne retient aucunement ce sens) est que l'orientation indiquée par César (l'est) est annulé ce qui bien entendu est l'intention cachée. Constans indique, il a raison de le faire car cela ne viendrait pas à l'esprit sinon, qu'il s'agit d'une muraille qui barrait le seuil qui unit le mont Auxois au mont Penneville donc au sud. Qu'à cette occasion il soit permis de saluer Monsieur Tétard, notre professeur de latin à Rocroy Saint

Léon (Paris 10ème) qui n'aurait pas manqué à ce sujet de parler de "roman romanesque". Bien entendu ce genre de traduction induit en erreur le lecteur qui s'abstrait du latin, en somme d'une façon opportune pour les partisans d'Alise.

Il faut remarquer à ce propos que l'existence de murs appelés "maceria" (mur en pierres sèches VII-69-5) peut constituer une indication géologique et géographique. Selon les spécialistes ces murs abondent depuis l'antiquité au nord d'Avallon. Ils permettaient donc d'édifier rapidement des fortifications aux Gaulois et aux Romains.

A Gergovie et à Alésia, César emploie l'expression "sub muro" (VII-48-2 et VII -69-5), à Gergovie quand les Gaulois reviennent au devant des assaillants et à Alésia lorsque Vercingétorix dispose des troupes à l'est de la colline ce qui s'avéra un mauvais calcul. Cette tendance à protéger des fortifications avec la poitrine des soldats placés devant doit être une constante de l'art militaire : il en fut question à propos de la ligne Maginot et sur le front allemand face aux troupes soviétiques en 1944-45. (« A la tête des panzers » Guderian trouva absurde une décision du même ordre d'Hitler.)

Une remarque complémentaire concerne en commun les paragraphes 1 et 4 ci-dessus. Elle trouve sa substance dans l'alinéa 2 du chapitre 83 du livre VII "Il y avait du côté du nord une colline que les nôtres, à cause de la longueur de nos lignes, n'avaient pu intégrer dans leurs travaux". (Erat a septentrionibus collis, quem propter magnitudinem circuitus opere, circumplecti non poterant nostri). César emploie circuitus (VII-69-6) pour désigner la ligne des contrevallations (circuitus XI millia passuum). "Il y avait au nord une montagne qu' en raison de sa vaste superficie nous n'avions pu comprendre dans nos lignes:"magnitudinem" ne concerne plus les lignes romaines extérieures, incroyablement étendues (21 Km - VII-74-I). Constans traduit ici circuitus sans tenir compte de l'emploi qu'en fait César (VII-69) et le mont Réa n'est ni plus ni moins vaste, plutôt moins, que les collines autour d'Alise. De la part de César on s'attendrait plutôt alors à «ejus magnitudinem » ou « imagnitudinem ejus circuitus »: L'avantage historique de cette traduction est d'exclure que la montagne nord soit excentrée par rapport aux autres collines encerclant le mont Auxois ce qui est le cas, à Blannay, du mont d'Orient. (Cela dit l'intérêt d'Alise n'est pas contestable en tant que leurre il repose par hypothèse sur des similitudes).

Le dilemme se pose ainsi : soit le mont Réa est "immense" soit il est plus éloigné: aucun de ces deux cas ne s'avère exact.

Le mont Réa est situé au nord-ouest d'Alésia (voir aussi note Benoist VII-83-2 et I-I-5 où il commente septentriones « César, comme Cicéron, emploie de préférence le pluriel, qui est d'ailleurs plus exact. Dans ce passage et les passages suivants l'orientation est prise relativement à l'Italie »). Mais, scrupuleux il précise que le mont Réa est au nord-ouest. La plaine des Laumes est à l'ouest mais on a vu que Constans en donnant à "intra" un sens qui n'est pas le sien fait passer sans difficulté à l'ouest une plaine qui est à l'est.

Concilier Alise et César peut conduire à des contradictions. Ainsi Xavier Guichard l'écrit avec beaucoup d'honnêteté : le mont Réa est à l'est d'Alise mais le plan qui accompagne son texte montre qu'il est à l'ouest d'Alise Ste Reine. (Voir reproduction X.Guichard "Eleusis Alésia").

X.Guichard en quelques lignes expose fort clairement les doutes des partisans du site d'Alaise (P.31 d°) « Mais d'autres savants se basant sur ce que César d'abord, puis Strabon, Dion Cassius et Plutarque n'eussent point manqué de parler du pays des Eduens, si Alésia avait été là où se trouve Alise-Sainte-Reine, et qu'ils n'ont cité au contraire, à propos d'Alésia, que le pays des Lingons et celui des Séquanais cherchèrent Alésia en Séquanie. Ils affirmèrent leur conviction qu'elle était située, au sud de Besançon, sur le plateau qu'occupe le village aujourd'hui nommé Alaise ».

Guichard ne paraît pas s'aviser que dans l'alternative proposée, un des deux termes est exclu par les tenants d'Alaise à savoir la possibilité, il est vrai la plus simple, que le site d'Alésia soit en territoire lignon, plus favorable à un retour sur la Province ou du moins à une volonté affichée d'y retourner.

Certains partisans du site d'Alise reprochent à ses détracteurs une soi-disant foi aveugle en César. Ce ne serait que naïveté. En supposant que ce soit exact on ne voit pas bien quel intérêt César aurait pu avoir à travestir la vérité à propos d'Alésia. Qu'en aurait-il retiré ? Rien. Qui ensuite l'aurait cru ? Personne. Tous à l'époque, les officiers, les évocatis, les commerçants, les envoyés du Sénat, etc, pouvaient vérifier sur place ce qu'il en était. Il aurait perdu tout crédit et remis en question, fort maladroitement, l'authenticité de l'ensemble des Commentaires. Il y a certes beaucoup à reprocher à César mais jamais sa maladresse. En modifiant l'aspect du site d'Alésia à propos de l'orientation de la plaine, des mouvements de son sol, de la hauteur relative des collines, du camp nord, il eût travesti l'évidence. L'immutabilité du terrain n'en fait pas un lieu propice aux avatars complaisants de l'histoire.

Cette suspicion à l'égard de César et plus particulièrement à l'égard de sa description d'Alésia, sans le fondement d'un quelconque avantage pour lui, s'accompagne parfois sans nulle crainte d'une quelconque incohérence, de l'affirmation inverse, à savoir, en d'autres circonstances, que pour l'essentiel il dit vrai. On est alors porté à soupçonner que César dit vrai lorsqu'il se conforme aux visions de notre siècle, qu'il ment s'il les infirme.

En résumé s'il y a un sujet sur lequel César ne peut que dire vrai c'est à propos du site d'Alésia, description qui avait tout à craindre, si elle avait été fautive, de ses lecteurs. Et ainsi que disait Thiers « dites la vérité, on ne vous croira pas ». Ajoutons de sitôt.

Enfin l'intérêt de vouloir que César mente échappe alors que les mêmes s'accordent fort bien d'erreurs de traduction opportunes. N'est-on pas jamais si bien servi que par soi-même ? On peut aussi douter de certaines hypothèses, de celles en particulier peu préoccupées de l'éloignement d'Alésia et de Sens. La cupidité des soldats romains est connue. Or c'est au moment de la jonction de César et de Labienus que le butin des légions a été le plus considérable (si l'on préfère après la partie de la campagne qui se termine avec la prise d'Avaricum). César a dû à coup sûr tenir compte du souci de ses soldats de mettre en sûreté le fruit de leurs rapines. Cela se concilie mal avec des détours vers l'est (Alaise ou Syam). Au VII-57-I, au VII-67-3, au VII-68-I, César précise le soin mis à protéger les bagages (deux légions ainsi au VII-68-I).

On peut évaluer à 2 légions les troupes laissées à la garde des bagages à Sens (VII-57-1). César avait levé pendant l'hiver 52 en Gaule Cisalpine Cf.VII-I-I ce supplément de juniores, citoyens âgés de 17 à 46 ans. (Voir ce qui a été dit à propos de l'adulescens Vercingétorix). En effet César partage ses troupes en deux parties en prenant avec lui la moitié soit six légions et Labienus marchant sur Lutèce avec les 4 légions qui lui restaient, les deux autres l'attendant à Sens car sans expérience.

Cette hypothèse sur l'incidence du rôle des bagages sur les mouvements de César pourrait paraître douteuse puisqu'elle soumet les dits mouvements à la rapacité de son armée. Cependant elle sera maintenue car corroborée par Vercingétorix (VII-66-5) "Si l'infanterie apporte son aide aux siens (la cavalerie et les bagages) et les attend, ils ne pourraient faire leur chemin ; si, et j'y compte, ils abandonnent leurs bagages pour assurer leur salut, ils perdront ce qui leur est nécessaire et leur honneur". Les Romains choisirent leurs bagages.

La découverte de quelques pièces de monnaie arvernes trouvées paraît-il sur le mont Auxois constitue un argument majeur de l'ancienne présence d'Alésia en ces lieux.

Le sujet a déjà été évoqué ici sous deux de ses aspects. Que l'argument soit au même niveau, par exemple, que les contrevallations locales et si controversées donne une idée du poids de celles-ci. Volatil.

Plus singulier encore cette présence de monnaie établit la constance d'un site grâce à un élément dont la caractéristique essentielle est de circuler en vue de l'échange. Déterminer un lieu fixe avec un facteur erratique (ici il ne s'agit pas de roche) est du même ordre que la solution imaginée par les deux pêcheurs dans l'histoire suivante.

Ils apprennent qu'existe un endroit très poissonneux dans la rivière au bord de laquelle ils passent leur week-end. Ils louent une barque et partent à sa recherche. Ils parviennent à trouver l'endroit et font une pêche miraculeuse.

Le soir l'un deux déclare :

- C'est bien joli, mais il faut indiquer l'endroit pour demain.
- Faisons une crois dans le fond de la barque.
- Tu n'y penses pas. Demain nous aurons une autre barque.

M. Franck Ferrand (Historia - novembre 2008) dans un article qui a le courage d'aller à contre-courant, comme d'ailleurs les partisans de Syam, on ne peut leur retirer cela, (Ici il s'agit au contraire de deux variantes n'excluant pas un point fixe) fait une remarque pertinente sur une traduction en honneur à Alise. (Sait-il qu'il arrive à Semur qu'on se flatte de traduire couramment le latin ?). "Les érudits locaux, peuvent même exciper d'un document millénaire ; en effet, dans une ode du IXe siècle, le moine Eric d'Auxerre avait clairement, célébrant Alise, évoqué le fameux siège. Que le brave homme ait lui-même fourni la preuve de son ignorance, en qualifiant Alésia, dès le premier vers, de *Caesaris fatalis castris* "fatale aux armées de César" n'avait jamais dérangé personne.

Cet autre exemple de la science locale ne la troublera guère et sans doute avancera-t-elle que vainqueur ou vaincu c'était quand même Alise.

En annexe à ces quelques pages consacrées à Alise, on trouvera ci-dessous la copie de l'arrêté du 4 novembre 1998 écartant Alise de la liste des sites archéologiques d'intérêt national.

J.O. Numéro-275 du 27 Novembre 1998

Lois, décrets

codes Adininet

Texte paru au JORF/LD page 1- 7923

Ce document peut également être consulté sur le site officiel Legifrance

Arrêté du 4 novembre 1998 modifiant la liste des sites
archéologiques d'intérêt national

NOR: MCCE9800693A

La ministre de la culture et de la communication,

Vu la loi du 27 septembre 1941 modifiée portant réglementation des fouilles archéologiques ; Vu le décret no 94-422 du 27 mai 1994 modifiant la loi du 27 septembre 1941 portant réglementation des fouilles archéologiques, et notamment son article 4 ;

Vu le décret no 94-423 du 27 mai 1994 portant création des organismes consultatifs en matière d'archéologie nationale, et notamment son article 22 ;

Vu l'arrêté du 21 mars 1995 modifié établissant la liste des sites archéologiques d'intérêt national ;

Vu l'avis émis par le Conseil national de la recherche archéologique dans sa séance des 12 et 13 mars 1998, Arrête

Art. 1er. - L'article 1er de l'arrêté du 21 mars 1995 susvisé est modifié comme suit Au lieu de : « Grottes préhistoriques d'Arcy-sur-Cure (Arcy-sur-Cure, Yonne) », lire: « Grande grotte d'Arcy-sur-Cure (Arcy-sur-Cure, Yonne) ».

Art. 2.- Ne fait plus partie de la liste des sites archéologiques d'intérêt national au sens de l'article 4 du décret no 94-422 du 27 mai 1994 susvisé : « Alésia : le site de la bataille de 52 av. J.-C., le site gallo-romain et du haut Moyen Age (Alise-Sainte-Reine, Côte-d'Or) ».

Art. 3. - Le directeur de l'architecture et du patrimoine est chargé de l'exécution du présent arrêté, qui sera publié au Journal officiel de la République française

Fait à Paris le 4 novembre 1998

Pour la ministre et par délégation

Le directeur de l'architecture et du patrimoine,

F. Barré

<http://www.legifrance.gouv.fr/WAspad/UnTexteDeJorf?numjo=MCCE9800693A>

La tour Malakoff

Cette évidence du site est ce qui diffère Alise de Blannay, plus compliqué et, à part le Montmartre, très discret. Certes la carte au 1/25 000 permet de comprendre immédiatement le site et Napoléon III, à la différence de l'armée de secours, (voir l'appel aux "peritos" VII-83-I) disposait de ce moyen.

Il s'est peut-être intéressé à Sermizelles puisqu'y fut édifée la tour Malakoff grâce au curé du village en l'honneur de Sébastopol. Le Montmartre ne peut correspondre à Alésia mais le Galimard ^{si27}. Les fouilles assez récentes devaient lui être connues (voir V Petit vieilles armes, bois et ossements brûlés). Pourtant il choisit le mont Auxois qui curieusement n'est pas sans analogies avec le Montmartre.

Cette ressemblance lui a-t-elle échappé ou au contraire a-t-il privilégié Alise ? Les Romains y furent-ils sensibles et voulurent-ils créer une diversion à Alésia, inutile sous Dioclétien plus de 300 ans après. La présence du P L M aux Laumes conduirait non pas à un mythe simplement bonapartiste mais à un « investissement » bonapartoferroviaire.

Si Mornay s'en mêla cela nous ramènerait à Autun par une autre voie; il était le fils de Flahaut, fils de Talleyrand²⁸

III - Certains auteurs, Colomb par exemple, ont vu dans Alésia une ville importante en particulier pour des raisons religieuses (Avaricum, à titre de comparaison, une des plus belles villes de Gaule comptait environ 30 000 habitants. Les légions à sa chute massacrèrent 40 000 personnes (VII-27-5) dont 10 000 hommes envoyés au secours de la garnison (VII-21-2) par Vercingétorix. Si Alésia était un lieu de pèlerinage, beaucoup de Gaulois en auraient gardé le souvenir ainsi que des environs comme c'est le cas par exemple à Vézelay, Montmartre ou la cathédrale Notre-Dame au Puy. Et la marche permet de bien voir. Comment expliquer sinon la méconnaissance des lieux manifestée par l'armée de secours ?

Xavier Guichard

La page 37 d'Eleusis Alésia dont l'auteur [Xavier Guichard](#), directeur de la Sûreté puis de la Police Judiciaire (1912-1932, vice-président de la société archéologique de France) comporte une contradiction, comme on l'a vu : la plaine des Laumes est à l'ouest du plateau d'Alise sur le plan, à l'est écrit X.Guichard dans son ouvrage, lourd de 500 pages et fort renommé.

Cette contradiction ne paraît pas avoir provoqué d'émotion particulière chez les lecteurs soit que ceux-ci ne voient que ce qu'ils ont envie de voir (si on cite César) soit qu'ils fussent distraits. Bien loin d'écarter d'entrée cet auteur ne convenait-il pas de savoir qui il était. Le fait qu'il écrive que la plaine était située à l'est n'était-il pas le signe d'une connaissance profonde du texte latin : en effet une des difficultés du sujet est la confrontation avec des spécialistes prétendant à sa maîtrise alors qu'ils n'en fréquentent que des traductions

Guichard, en somme d'une totale honnêteté, n'aurait pu s'exonérer de dire vrai (la plaine à l'est) cette exigence lui "échappant" malgré une volonté probable de ne pas exposer sa carrière archéologique au mécontentement des tenants d'Alise peu disposés à lâcher cette rente consacrée.

Il n'était pas interdit non plus d'être sensible au bien qu'en disait Simenon. Il lui était très reconnaissant de l'avoir aidé au début de sa carrière. Il en parle avec chaleur : « ce que j'aime le plus dans l'ordre : ma femme, Alexandre Dumas père et Xavier Guichard ». Il n'en restait pas moins que Guichard se trompait lourdement dans la page sans doute la plus appréciée de son ouvrage ; l'approche de sources moins partisans devait remettre en question cette image favorable.

Simenon (Les Mémoires de Maigret) raconte que Guichard, coiffé de son melon, à découvert, avait marché seul sous les balles pour aller arrêter [Bonnot](#) (1912). L'autre version, sans les apprêts du roman, est que Guichard caché derrière un arbre avait assisté à l'affaire tandis que son collègue Joint assurait la réussite de l'opération.

Brutal, violent, lâche, fourbe selon l'extrême droite (mais celle-ci n'hésitait pas à inventer si cela servait la bonne cause, la sienne, de l'aveu même de [Léon Daudet](#)) il ne vaut guère mieux selon la presse de gauche quoique l'anarchiste Almereyda (le père de [Jean Vigo](#)) écrive que ce n'était pas « un mauvais diable » et qu'il n'était pas brutal. Sa passion était la cartographie : il suffit de parcourir Eleusis Alésia pour s'en convaincre.

Son étonnante confusion sur une question importante d'orientation à propos d'Alise laisse mal augurer d'un ouvrage traitant de la disposition des sites revendiquant le nom d'Alésia dans une trame où leur présence s'explique par l'orientation particulière de lignes reliant les Alésia entre eux (Colomb s'est intéressé aussi à cette question). Quand on sait par ailleurs que César ne situe pas avec exactitude l'Irlande ou le sud-est de l'Aquitaine on est excusable de rester réservé sur cette recherche.

Revenons à Guichard. L'ensemble de la presse d'Almereyda à Pujo salue l'incompétence d'un homme qui s'occupait de beaucoup de choses à la fois suivant des sources plus subjectives. Alors comment ce poste ? Il bénéficia semble-t-il d'appuis influents au sein de la police et de certains francs-maçons selon

Almereyda. Il savait s'en accommoder. L'épisode **Simenon** plaide en faveur d'un bon jugement non dépourvu d'adresse. Vers la même époque (1936, il avait 66 ans) parut "Eleusis Alésia", enquête sur l'origine de la civilisation européenne", ouvrage souvent cité, difficile à trouver depuis longtemps. **Colomb** écrit (Vercingétorix p.20) "Mais ce n'est pas seulement dans le domaine de la Métaphysique que l'Occident était en avance sur l'Orient. Si nous en croyons X.Guichard, il le devançait aussi sur les routes de la Science pure et, principalement, de l'Astronomie". Et aussi "Alors, étant donné que la Civilisation ligure est une des plus vieilles civilisations du globe, on est bien tenté de suivre Guichard jusqu'au bout de son raisonnement et d'admettre, avec lui, que la Science a été créée chez nous, en Occident, et non pas, ainsi qu'on l'enseigne couramment, en Orient. Je n'insiste pas, car la discussion nous entraînerait trop loin". En effet. Guichard est représentatif de certains spécialistes d'Alésia. Trois traits sont remarquables : extrême ambition, position importante, compétence en deçà des limites qu'ils lui octroient.

L'archétype en est Napoléon III mais est-il le seul ? **Nisard** ne dépare pas la liste ou tel ou tel oracle qui ne connaît de César que la traduction de Constans (1926) dont le travail est quelque peu sujet à caution.

Certains, sincères, ont le seul tort de s'emballer un peu vite: [en annexe quelques pages de Colomb](#) tirées du *Savant Cosinus* en résumé plaisamment la démarche. Carcopino est digne de cet aréopage où l'affirmation magistrale exclut toute forme indépendante d'interrogation.

Or Alésia n'existe pour l'instant que par l'image donnée par cette vision seule reconnue. Le regard crée l'image. Une dernière catégorie tout à fait honorable effectuée des travaux prometteurs gâtés par des erreurs majeures. Ils méritent cependant le respect car leur bonne foi est grande et désintéressée.



ELEUSIS ALESIA Xavier GUICHARD

Le mont Réa est à l'Est et le village au Sud écrit Xavier Guichard mais la plaine des Laumes est à l'Ouest. A l'Est était disposée la ligne d'infanterie gauloise (VII-69-5) traversée par la cavalerie germaine (VII-70-5) venant de la plaine donc de l'Est.



Extrait de la presse locale



25 Quant à la plaine il faut noter que le nom des Laumes vient probablement du bas latin « lamma » endroit bourbeux (Dauzat) configuration à la fois peu compatible avec la présence de collines (VII-70-1) et le déroulement d'une bataille de cavalerie. En revanche il s'agit d'une bonne défense naturelle : voir les difficultés posées à Labienus par des marécages dans sa marche sur Lutèce. Voir aussi Avaricum.

26 "Copias omnes, quas pro oppido collocaverat, in oppidum recepit" VII-71-8.

27 Benoist note (VII-69-I) que le mont Auxois s'élève à 170 m au-dessus de la plaine, à 418 m au-dessus du niveau de la mer. De même le Galimard (299m) surplombe la Brosse Conge (129m) au nord dans la plaine de 170 m.

28 La grande banque pouvait elle déplacer les montagnes ? A tout le moins elle pouvait faire bouger Thiers. (Cf annexe : la bourgeoisie qui brûle – André Germain)

Vercingétorix

L'âge de **Vercingétorix** fait l'objet de nombreuses conjectures. On a traduit *adulescens* par adolescent. Vercingétorix aurait eu environ vingt ans. Or on constate qu'il connaît bien le détail de la géographie gauloise. Par exemple au chapitre 20 du livre VII, accusé de trahison, il mentionne par deux fois sa bonne connaissance du terrain et le profit qu'en ont tiré les Gaulois. Ses manœuvres face à César montrent de même une habileté qui était aussi le fruit de son expérience alors que celle de ses soldats était très inférieure à celle des légions. Voir aussi Benoist, Guerre des Gaules - note historique:

Adulescens, ce mot n'indique pas l'âge d'une façon précise ; il s'applique, suivant les uns, à tous ceux qui ont de 14 à 28 ans, suivant les autres à ceux qui ont de 15 à 30 ans ; mais cette dénomination si large ne l'est pas encore assez et l'on trouve ce mot appliqué à des hommes de 33,34 et 35 ans. César appelle *adulescens* Vercingétorix, VII, IV, 1 ; Convictolitavis, VII, XXXII, 4, etc. ; dans ces passages, *adulescens* équivaut à *jeune homme*. Ailleurs César emploie ce mot pour distinguer le personnage auquel il l'applique d'un autre personnage plus âgé, le père d'ordinaire : *adulescens* correspond alors au français le *jeune* ; cf. *Brutum adulescentem*, III, XI, 5 ; VII, IX, 2 ; LXXXVII, 1. C'est ainsi que **Crassus**, qui était un homme fait et qui avait été augure, est appelé *adulescens*, I, LII, 7 ; III, VII, 2 ; cf. *Volcatium Tullum adulescentem*, VI, XXIX, 3 ; *Eporedorix adulescens*, VII, XXXVIII,2 (cf VII,LXVII,7).

Princeps, *Principes*. Ce mot, chez les Gaulois, ne désigne pas une magistrature, même quand il est employé au singulier. Il indique simplement que le personnage désigné par ce mot est un de ceux qui exercent le plus d'influence sur ses concitoyens : Sédulius, chez les Lémovices, VII, LXXXVIII, 4 ; C. Valerius Procillus dans la Province, I, XIX, 3 ; Valerius Donnotaurus chez les Helvii, VII, LXV, 2 ; Vertiscus chez les Rèmes, *princeps civitatis*, VIII, XII, 4 ; au pluriel, la signification est la même, I, XVI, 5 ; XXXI, 1 ; II, IV, 3 ; v. 1 : IV, VI,5 ; V,IV,3;v.3;VI,4;XLI, 1;VI,XII,4;VII, 1,4;IV, 1; XXXII, 2 ; LXIV, 8 ; VIII, VII, 6 ; XII, 4 ; XXII, 2. Les *Principes* sont donc des gens influents, riches, commandant à une *gens* puissante, à un clan puissant, à une clientèle nombreuse, ils parviennent parfois à se faire nommer généraux, mais ils ne sont pas magistrats. Ils ne paraissent remplir une fonction officielle qu'une seule fois, alors qu'ils se rendent à une assemblée générale de la Gaule, et César les appelle en passant *legati*, députés (I, XXX, 1).

Les *principes* sont parfois plus puissants que les magistrats, I, XVII, 1, et le *principatus*, comme pour Vercingétorix, est un moyen d'arriver à la royauté, VII, IV 1 ; Vercingétorix, VII, XXVI, 3, réunit les *principes* pour délibérer. César les appelle aussi *primi civitatis*, II, III 2, XIII ,1.

Vercingétorix pouvait avoir plus de trente ans et ce n'est pas son âge qui lui a interdit la magistrature mais son statut de princeps.

Cicéron dans son de Senectute énumère les trois âges de la vie *pueritia*, *adulescentia*, *senectus* (III-4). Voir aussi X-31 id.

Plus précisément il écrit au XVII-60 "46 ans s'écoulèrent entre le premier et le sixième consulat de Valerius Corvinus : ainsi le sénat voulut que le temps écoulé jusqu'au début de sa vieillesse fût le même que celui des honneurs". L'adolescence suivant Cicéron s'achève à 46 ans.

Il n'y a donc pas lieu de crier à l'in vraisemblance lorsqu'on avance que Vercingétorix avait sensiblement plus de vingt ans ce qui expliquerait la prudence de son comportement et sa science de manœuvrier face à un ennemi extraordinairement rapide et inattendu.

Il n'avait pas confiance en son infanterie alors même que les circonstances ne paraissaient pas lui être contraires. Trois exemples dans des situations exceptionnelles, contribuent à renforcer cette impression et à

rendre inexplicable l'attaque du VII-67.

1) Pendant le siège d'Avaricum Vercingétorix, à part une expédition assez mystérieuse de diversion (il sera accusé de trahison au retour) durant laquelle il refusa de nommer un chef en son absence de peur que celui-ci ne veuille affronter les Romains, ne tente pas de tourner César.

2) A Gergovie il se refuse à la bataille et ne poursuit même pas César (ne tam quidem insecutus hostibus) (VII-53-4).

3) Lorsque les cavaliers gaulois attaquent les Romains pendant leur mouvement vers la Province (VII-66) sur son ordre, Vercingétorix, pour renforcer leur courage, leur dit qu'il sera devant les camps (trois, VII-66-3) avec toutes ses troupes. Sa cavalerie sera battue et il s'enfuit vers Alésia en croyant peut-être encore que César gagnera la Province.

Ce dernier épisode aussi est étrange à moins qu'on imagine qu'il a surpris César qui le cacherait dans sa présentation de l'affaire sans qu'elle soit mensongère. Pour que l'Arverne décide d'attaquer alors que sa tactique l'excluait, il fallait qu'il fût sûr de l'emporter. César (VII-66), dès le commencement du chapitre, écrit que les Gaulois sont installés dans trois camps à 15KM des Romains. C'est un fait mais à ce moment du chapitre César le sait-il et non pas plutôt au VII-67-2 ce qui change tout ? César ignorait sans doute où était exactement Vercingétorix qui avait, connaissant César, une idée précise des manoeuvres de celui-ci. Qu'attaquer César n'ait pas été une bonne idée n'exclut pas de chercher si elle aurait pu avoir un meilleur sort même si l'explication proposée ici peut s'en voir préférer d'autres.

Si César a été surpris, on lui annonce l'attaque (Qua re nuntiata, César...), ici donc il ne marchait pas en tête, on peut penser que son armée, en colonne était en proie à une difficulté, forêt, relief, traversée de rivière... L'effet de surprise pouvait jouer en faveur des Gaulois et en tout cas sur le lecteur, devant le mystère de ce revirement de Vercingétorix. Curieusement les trois camps gaulois ont été installés à 15Km des Romains. 15Km peuvent correspondre à une longueur des colonnes d'infanterie gauloise, environ 60.000 hommes, que Vercingétorix n'aurait pas voulu engager dans une trouée qui le privait de toute possibilité de manoeuvrer. Vercingétorix attaque mais sans que son infanterie n'ait d'autre rôle que de se montrer. La défense en coin adoptée par César avec une répartition en trois parties de sa cavalerie donne à penser que malgré cela elle ne se disperse pas et que le reste de son armée est à l'abri. Les bagages qui n'y étaient pas sont disposés au milieu des légions qui arrivent. Les cavaliers gaulois promettent de ne pas rentrer chez eux sans avoir traversé deux fois les rangs romains par conséquent en colonne et non en ordre de bataille.

César donne de Vercingétorix une image moins flatteuse que celle transmise par l'habituelle complaisance de rigueur à son égard. Cruel (voir VII-ch4 en particulier N° 9 et 10), il n'hésite pas pour convaincre et punir les indécis à torturer, à brûler vif et à couper les oreilles, à arracher les yeux pour des fautes moins graves. Certains auteurs oublient cet aspect des Commentaires, reprochent à César de travestir les faits quand ils trahissent son texte.

De même à l'égard des Gaulois : ils sont soumis à des rites barbares, tels les sacrifices humains qui sont simplement prétexte, pour certains historiens, à contester la véracité de César et alors que, par exemple, Cicéron les évoque en 69 (Pro M.Fonteio).. "qui ignore qu' ils (les Gaulois) ont conservé la coutume monstrueuse et barbare des sacrifices humains ?" (XIV-3 Romain p.49) (Commentaires VI-I6).

On a écrit que Vercingétorix avait fomenté le complot à l'origine du massacre des commerçants romains à **Cenabum**. Coïncidence : les Arvernes sont informés par la clameur. C'est l'exemple que César donne pour en montrer la rapidité. "Car, alors que ces événements s'étaient déroulés au lever du jour à Cenabum, on les apprenait avant la fin de la première veille en territoire arverne ; la distance est d'environ 240 km". (VII-3-3) L'hypothèse susdite trouve quelques vraisemblances dans l'exemple donné par César.

La guerre durait depuis 58 et offrait à Vercingétorix un terrain favorable à son ambition d'autant plus que les Gaulois étaient prompts à s'enflammer (comme à se décourager).

Dans le Pro Fonteio Cicéron défendait l'ancien gouverneur de la Gaule narbonaise contre des accusations de concussion. Il s'en prend aux témoins gaulois, gens sans foi ni loi. Assurément Cicéron ne les croit pas mais considère qu'il convient de se garder de provoquer une nouvelle guerre des Gaules (XV-33),

17 ans avant le massacre de Cénabum.

Manœuvrier habile, le choix de sa tactique y trouvait son compte, Vercingétorix savait aussi utiliser les circonstances politiques.

Lui prêter les qualités humaines que lui refuse César est un exercice qui a ses limites. L'affaire des Mandubiens en est une. Ils avaient accueilli son armée, l'avaient abritée, nourrie et sans espoir qu'ils survécussent, il les chasse. César ne peut ni les nourrir ni en augmenter le nombre de ces ennemis.

VERCINGETORIX EXPOSE SON PLAN QUI CONSISTE A EVITER UNE RENCONTRE ET A AFFAMER LES ROMAINS. TENTATIVE QU'IL FAIT CONTRE LA PROVINCE. (Titre de Benoist)

VII-64

1. *Lui-même (Vercingétorix) ordonne aux autres nations de livrer des otages et fixe la date pour cela. Il ordonne en outre que tous les cavaliers, au nombre de 15.000 le rejoignent.*
2. *Il déclare qu'il se contentera de l'infanterie dont il dispose déjà et qu'il ne tentera pas la fortune ou un combat en ligne "mais puisqu'il a une cavalerie abondante il pourra facilement empêcher les Romains de récolter le blé et de fourrager.*
3. *Quoi qu'il arrive ils devront d'un même cœur détruire leurs récoltes et incendier leurs habitations et c'est au prix de la destruction de leurs biens qu'on verra s'ils assureront leur pouvoir définitif et leur indépendance."*
4. *Ces décisions prises il exige 10.000 soldats des Eduens et des Segusiaves qui sont aux limites de la Province, il y ajoute 800 cavaliers.*
5. *Il nomme le frère d'Eporedorix à leur tête et lui ordonne de porter la guerre chez les Allobroges.*
6. *Par ailleurs il envoie les Gabales et les Arvernes des pays les plus proches contre les Helviens et de même il envoie les Rutènes et les Cadurques ravager sur les territoires des Volques et des Arecomices.*
7. *Non moins secrètement il cherche à entraîner les Allobroges par des envoyés et des ambassades avec l'espoir que la précédente guerre ne s'était pas effacée des esprits.*
8. *Il promet de l'argent aux chefs et le pouvoir sur toute la Province d'autre part à leur peuple.*

César

César ne nous dit pas si l'adhésion des Gaulois fut totale. Sans doute n'avaient-ils pas le choix. Vercingétorix savait faire taire les hésitations mais sentait à coup sûr dans quelle mesure il pouvait compter sur la patience et la ténacité de son infanterie en qui sa confiance était faible on le sait.

De plus il y avait un problème de commandement avec les Eduens fort déçus de ne pas être à sa place. Cela aussi explique, c'est possible, le revirement du chapitre 66 dans lequel la cavalerie gauloise se montre enthousiaste; César cette fois raconte d'une manière détaillée la réaction au discours de Vercingétorix, et

d'autant plus qu'il s'agit d'en terminer en une seule fois.

Qu'avaient à gagner dans cette guerre les fantassins gaulois ? Pas grand-chose. Le ralliement de leurs chefs était acquis souvent grâce à des promesses matérielles. Certes dans le passage ci-dessus il est question d'imperium et de libertas. Eux vivaient dans un état de quasi servage. En cas de victoire des Gaulois leur statut n'en serait pas modifié. La révolte de 52 a éclaté à cause d'un mécontentement général dont l'origine auprès des chefs gaulois a été fournie par le supplice et la mort d'Acco. César écrit que la plus grave sentence fut prononcée (ce que Benoist qualifie d'euphémisme), et qu'il le condamna suivant la coutume au plus grand des supplices. C. Goudineau qui se réfère à César complète celui-ci en expliquant que dans un premier temps César lui pardonna puis se ravissant décida de le faire supplicier à la mode romaine : Acco est torturé et exécuté devant tous ses alliés et toute l'armée. (Le Nouvel Observateur 4-10 août 2005).

Passés composés

L'intérêt que Napoléon III portait à Alise conjugué à celui qu'il avait pour Alésia rejoignait l'effort des Romains dans leur volonté d'étendre leur ordre social à la Gaule : la mémoire, sinon l'histoire, peut être mauvaise conseillère. Ainsi le ballon de **Gambetta**, lorsqu'il échappa en 1870 au siège prussien, tomba sur un arbre. Celui-ci appartenait à un monarchiste. Il fit abattre ce symbole plus que d'autres de la liberté, afin qu'il ne soit un lieu de pèlerinage. Il imposait son régime par la destruction d'un possible vestige à venir.

Le Second Empire tombé, l'emprise alésienne eût dû s'éteindre puisqu'elle ne reposait que sur des fouilles sans procès-verbal officiel ainsi que le souligne **Georges Colomb** (Vercingétorix - Fayard). Les ruines de l'Empire l'emportèrent sur le texte fondateur. Alise tenait bon et confondait César, hommage posthume, consubstantiel à l'imagination gauloise très portée à croire vrai ce qu'elle souhaitait voir (Une des très rares maximes de César glissée dans les Commentaires).

Influence du temps sur le temps. Deux gravures, l'une illustrant le Tour de France par deux enfants (1886) l'autre l'histoire de France de **Lavis**, cours moyen (1926) montrent l'évolution des mœurs gauloises vue à travers celle de cette période dans deux domaines où elle fut particulièrement sensible, la condition de la femme et les transports . La femme acquiert le droit d'utiliser le chariot aux roues devenues à rayons et couvert.

Le texte de **G. Bruno**, sans qu'il soit trop fouillé, (Cf.reproductions) comporte malgré sa brièveté au moins une dizaine d'erreurs. Sa miséricordieuse jactance, au-delà des vestiges matériels est la survivance la plus authentique de l'inconséquence gauloise. Mais Alise flatte plus l'imagination que **le Beustiau**, fort caché. Vercingétorix qui avait tenté de retarder la poursuite de César, il y laissa 3000 hommes, devait moins craindre les transfuges et leurs bavardages puisque tous les Gaulois étaient ici unis dans la fuite. Alésia, plus encore que **Bibracte**, ne devait pas laisser de traces.



Chariot de guerre des gaulois

Nos ancêtres de la Gaule aimaient beaucoup la guerre et les voyages. Ils s'assemblaient par grandes multitudes : les uns montaient sur des chars , les autres allaient à pied, et ils portaient ainsi à la

conduête de lointains pays. Dans les batailles , ils lançaient des flèches et des javelines du haut des chars comme du haut des tours roulantes.



GAULOIS EN MARCHÉ.

Quand une bande gauloise s'en allait faire la guerre, elle emmenait avec elle des vieillards, des femmes et des enfants. Vous voyez dans cette image une partie d'une bande. Des vieillards, des femmes et des enfants sont assis dans un lourd chariot recouvert d'une bâche. Parmi les hommes, les uns vont à pied, un d'eux conduit une chèvre; les autres vont à cheval. En tête de la bande, derrière le chien qui court, un homme porte sur l'épaule une grosse trompette qui servait à annoncer le départ ou bien à rassembler ceux qui s'étaient dispersés.

Histoire de France - Cours moyen - Ernest Lavisse 1926
Illustration Armand Colin - 1899 - 1898

Gaulois en marche

Quand une bande gauloise s'en allait faire la guerre, elle emmenait avec elle des vieillards, des femmes et des enfants. Vous voyez dans cette image une partie d'une *bande*. Des vieillards, des femmes et des enfants sont assis dans *un lourd chariot recouvert d'une bâche*. Parmi les hommes, les uns vont à pied; un d'eux conduit une chèvre; les autres vont à cheval. En tête de la bande, derrière le chien qui court, un homme porte sur l'épaule une grosse trompette qui servait à annoncer le départ ou bien à rassembler ceux qui s'étaient dispersés.

Histoire de France –cours moyen- Ernest Lavisse 1926.
Librairie Armand Colin.



Le tour de France par deux enfants (G.Bruno - 1886)

LE TOUR DE LA FRANCE PAR DEUX ENFANTS. (G. Bruno) Eugène Belin 1886

On se réunissait la nuit sous l'ombre impénétrable des grandes forêts, auprès des énormes pierres qui servaient d'autels; on parlait de la liberté, on parlait de la patrie, et l'on promettait de donner sa vie pour elle.

Julien s'interrompit encore pour montrer à Jean – Joseph un autel des anciens gaulois, puis il reprit sa lecture : Au jour désigné d'avance, la Gaule entière se souleva d'un seul coup, et ce fut un réveil si terrible que, sur plusieurs points, les légions romaines furent exterminées.

César, qui se préparait alors à quitter la Gaule, fut forcé de revenir en toute hâte, pour combattre Vercingétorix et les Gaulois révoltés. Mais Vercingétorix vainquit César à Gergovie.

- Gergovie, dit Jean-Joseph, c'est un endroit à côté de Clermont, j'en ai entendu parler plus d'une fois. Continuez, Julien; j'aime ce Vercingétorix.

Six mois, durant, Vercingétorix tint tête à César, tantôt vainqueur, tantôt vaincu.

Enfin César réussit à enfermer Vercingétorix dans la ville d'Alésia, où celui-ci s'était retiré avec soixante mille hommes.

Alésia, assiégée et cernée par les Romains, comme notre grand Paris l'a été de nos jours par les Prussiens, ne tarda pas à ressentir les horreurs de la famine.

-- Oh dit Julien, un siège, je sais ce que c'est : c'est comme à Phalsbourg, où je suis né et où j'étais quand les Allemands l'ont investi. J'ai vu les boulets remettre le feu aux maisons, Jean-Joseph ; papa., qui était charpentier et pompier, a été blessé à la jambe en éteignant un incendie et en sauvant un enfant qui serait mort dans le feu sans lui.

- Il était brave, votre père, dit Jean-Joseph avec admiration.

- Oui, dit Julien, et nous tâcherons de lui ressembler, André et moi. Mais voyons la fin de l'histoire

LES GRANDS HOMMES DE L'AUVERGNE. (Page 137)

La ville, où les habitants mouraient de faim, songeait à la nécessité de se rendre, lorsqu'une armée de secours venue de tous les autres points de la Gaule se présenta sous les murs d'Alésia.

Une grande bataille eut lieu; les Gaulois furent d'abord vainqueurs, et César, pour exciter ses troupes, dut combattre en personne. On le reconnaissait à travers la mêlée à la pourpre de son vêtement. Les Romains reprirent l'avantage; ils enveloppèrent l'armée gauloise. Ce fut un désastre épouvantable.

Dans la nuit qui suivit cette funeste journée, Vercingétorix, voyant la cause de la patrie perdue, prit une résolution sublime. Pour sauver la vie de ses frères d'armes, il songea à donner la sienne. Il savait combien César le haïssait, il savait que plus d'une fois depuis le commencement de la guerre il avait cherché à se faire livrer Vercingétorix par ses compagnons d'armes, promettant à ce prix de pardonner aux révoltés. Le noble cœur de Vercingétorix n'hésita pas, il résolut de se livrer lui-même.

Au matin, il rassembla le conseil de la ville et y annonça ce qu'il avait résolu. On envoya des parlementaires porter ses propositions à César. Alors se parant pour ce sacrifice héroïque comme pour une fête, Vercingétorix, revêtu de sa plus riche armure, monta sur son cheval de bataille, il fit ouvrir les portes de la ville, puis s'élança au galop jusqu'à la tente de César.

Arrivé en face de son ennemi, il arrête tout d'un coup son cheval, d'un bond saute à terre, jette aux pieds du vainqueur ses armes étincelantes d'or, il attend immobile qu'on le charge de chaînes.

Vercingétorix avait un beau et noble visage, sa taille superbe, son attitude altière, sa jeunesse produisirent un moment d'émotion dans le camp de César, mais celui-ci insensible au dévouement du jeune chef, le fit enchaîner, le traîna derrière son char de triomphe en rentrant à Rome, et enfin le jeta dans un cachot.

Six ans Vercingétorix languit à Rome dans ce cachot noir et infect. Puis César, comme s'il redoutait encore son rival vaincu, le fit étrangler.

Les pages 136 et 137 reproduites ci-contre [du tour de France par deux enfants](#) sont censées être extraites d'un livre que Julien, l'un des deux frères, lit à un petit vannier orphelin. Le livre qui contient de belles images semble venir d'Epinal selon Julien. Ces extraits ne démentent pas cette impression et cette imagerie souvent prévaut dans l'éclairage donné sur cette période. La page 135 se finit par ces lignes "Bientôt Vercingétorix envoie en secret dans toutes les parties de la Gaule des hommes chargés d'exciter les Gaulois à se soulever". On est en Auvergne. Raison d'apprendre qui était Vercingétorix et qu'en Auvergne et en Haute-Loire en 1886 il y avait soixante dix mille dentellières et de se rappeler qu'en 52 César dans sa remontée du sud déboucha probablement entre Le Puy et Brioude. Tout n'est pas faux dans le livre de Bruno loin de là mais il est intéressant de voir combien il a contribué à répandre cette imagerie d'Epinal qui entoure Vercingétorix et Alésia. Cela fait douter que le bon sens soit la chose la mieux partagée du monde . Si l'on se réfère aux Commentaires les affirmations suivantes confirment cette fâcheuse tendance.

1. « La Gaule entière se souleva ». Non. Certains peuples ne bronchèrent pas : Lingons, Trèves, Rèmes ne feront pas partie du soulèvement général (VII-63-6) au moment de l'assemblée de [Bibracte](#) quand les Eduens rejoignent la coalition. Ils avaient déjà maltraité ou massacré des Romains (VII-42) mais ils ne firent pas partie de la révolte initiale après les événements de Cenabum (VII-3).
2. « Sur plusieurs points les légions romaines furent exterminées ». C'est faux, le seul massacre important de légionnaires eut lieu en 54 (V-26) sous le commandement d'Ambiorix.
3. "César qui se préparait à quitter la Gaule". Non. Il est en Italie (VII-6) à Ravenne. Il revient en traversant les Cévennes sur une route où la neige atteint 6 pieds d'épaisseur, exploit qui stupéfie les Arvernes et auquel il ne consacre que quatre lignes (VII-8-2).
4. "César aurait cherché à se faire livrer Vercingétorix". Peut être mais cela n'apparaît pas dans les Commentaires.
5. "La ville, où les habitants mouraient de faim, songeait à se rendre" et plus bas "il rassemble le conseil de la ville" sont deux affirmations fausses puisque les Mandubiens avaient été chassés d'Alésia par Vercingétorix mais tendancieuses puisqu'elles cachent sa vraie nature : c'est une règle constante que de dissimuler la cruauté de l'Arverne et alors même qu'avec la chute de Napoléon III il ne convenait plus d'en faire le personnage idéalisé propre à se confondre avec l'empereur.
6. « Une grande bataille eut lieu » . Ce sont trois batailles que livre l'armée de secours.
7. L'armée de secours ne fut pas encerclée quoique César dise que sans la fatigue des soldats romains elle eût été anéantie dans la fuite.

Le récit de Bruno est très orienté en particulier lorsqu'il est question de patrie (I37) mais Constans (VII-2-1) emploie ce mot, tiré du latin, qui après 1870 s'inscrivait dans une logique de revanche.

Alise assimilée à Alésia était devenue un symbole national. Dès l'enfance les esprits étaient imprégnés de ce mythe sans que personne ne rétablît la réalité.

"Comunis salutis causa" signifie selon A. Constans "pour le salut de la patrie". Cette impropiété certes est source d'erreur pour les lecteurs qui lui font confiance mais tout autant il est manifeste que le traducteur est influencé par le climat ambiant.

Des erreurs plus récentes peuvent y trouver leur compte encore que celle qui par exemple consiste à dire que la Gaule n'existait pas n'en est probablement pas le fruit sauf à invoquer le syllogisme suivant (avec quelque bienveillance) : si la Gaule était la patrie et que la patrie au sens où nous en parlons n'existait pas, la Gaule n'existait pas.

D'autres erreurs de Constans font pencher la balance en faveur de l'irréflexion plutôt qu'en faveur de la mauvaise foi. Par exemple lorsque César (VII-56) traverse la Loire pour rejoindre Labiénus au retour de Gergovie. Les soldats la traversent à gué en tenant, écrit-il, leurs armes au-dessus de leur tête. Mais non, il s'agit des bagages qui, entre autre, contiennent leur ration de blé. Les armes du légionnaire, rudimentaires, ne craignaient rien d'un bref passage dans le fleuve. Le pilum, au contraire était un appui supplémentaire.

Dans ce parcours de l'enfance à la maturité du lecteur Malet Isaac tient sa place. Au-delà d'erreurs

telles que celle de chiffrer à 31 Km la longueur des circonvallations au lieu de 21 Km s'en glissent d'autres telle que celle-ci : les deux auteurs attribuent à une folle initiative de la cavalerie gauloise le combat du VII-67 alors que c'est Vercingétorix qui en décide ainsi (VII-66). Il ne conviendrait pas d'entacher la réputation de l'Arverne avec cette décision inexplicable.

Gergovie devient le plus grave revers subi par César en Gaule le désastre de Sabinus et Cotta est effacé pour les raisons développées précédemment. Seul Vercingétorix ne s'en aperçoit pas qui oublie d'achever son ennemi lorsqu'il lève le siège de Gergovie²⁹. Autres erreurs : le mont Réa est "immense", (nécessité pour expliquer qu'il est en dehors des lignes de César), le camp nord est à mi-pente, la plaine à l'est se retrouve à l'ouest, Avaricum aurait été prise lors de la fuite de la garnison alors que ce sera le lendemain (confusion entre les chapitres 26 et 27 du livre VII, l'extrême cruauté des Gaulois est niée : les rescapés des cohortes de Sabinus le savent qui préfèrent "se ipsi interficiunt" (V-37) Etc.

De cette épopée sans souci de l'erreur il serait étonnant et même miraculeux que surgisse la vérité.

²⁹ César, lui, voit la faute (VII-53):après avoir constaté que Vercingétorix reste inactif à Gergovie sans descendre l'affronter "trois jours après (son départ de Gergovie) il arriva à l'Allier ; il refit un pont et l'armée traversa là".(VII-53-4). On sait qu'il en sera tout autrement à l'occasion de la traversée de la Loire (VII-56). Les Romains passèrent grâce à un gué, César se refusant à construire un pont ce qui aurait donné le temps aux gaulois (les Eduens) d'amener des troupes plus importantes.

La cavalerie gauloise

Quatre batailles de cavalerie sont relatées par César dans le livre VII, toutes remportées par lui grâce aux cavaliers germains utilisés en fin de combat pour en décider (I3-1, 67-5, 70-2, 80-6).. Il faut y ajouter (VII-53-2) un engagement également à l'avantage des Romains à la fin du siège de Gergovie. Les trois premières batailles sont livrées par Vercingétorix, la dernière par l'armée de secours à l'initiative de César. Encore une fois cette constance dans la défaite surprend comme elle dut surprendre les Gaulois jusqu'au découragement définitif de l'infanterie gauloise. A l'arrivée de César à Alésia ils étaient terrifiés ce qui se conçoit aisément puisque cette cavalerie invincible échouait chaque fois.

Une bataille de cavalerie pouvait-elle sauver la Gaule ? En tout cas l'incapacité de la cavalerie gauloise à confirmer la bonne opinion qu'elle avait d'elle-même fit que le sort de la Gaule fut scellé à cause de ses défaites. La destruction de la cavalerie romaine aurait singulièrement compliqué la tâche de César en le privant des moyens de reconnaissance indispensables, de se ravitailler et surtout d'anéantir un ennemi en fuite après une victoire.

Lorsque Vercingétorix retrouva sa cavalerie sur laquelle il comptait tant derrière les remparts d'Alésia, on peut penser que les échanges manquèrent de chaleur. Lors du combat de cavalerie dit de la Vingeanne Vercingétorix avait assuré ses cavaliers de leur invincibilité et ceux-ci avaient pris l'engagement solennel de ne revenir chez eux qu'après avoir traversé deux fois les rangs ennemis. Vercingétorix, écrit Benoist, ignorait la présence de Germains. Quatre cents Germains avaient déjà décidé de l'issue du combat de cavalerie relaté en VII-13. Par ailleurs les cavaliers gaulois devaient se soucier beaucoup plus de leurs chevaux, leur bien le plus précieux, que du sort des fantassins dont la condition habituelle était presque servile. Elle comptait 15.000 hommes avant Avaricum.(VII -64-I)

En leur donnant la mission d'aller retrouver leurs peuples respectifs, Vercingétorix comblait sans doute leurs souhaits les plus chers sinon les plus secrets. Pourtant, si à l'intérieur de l'oppidum ils n'étaient guère utiles, en dehors des circonvallations ils auraient pu être une gêne sérieuse pour César. Vercingétorix évitait ainsi une tension interne durant le siège, les chevaux pouvant être l'objet de préoccupations alimentaires antagonistes. La cavalerie de l'armée de secours, sans doute composée en partie d'éléments venus d'Alésia, sera battue elle aussi (VII-80) alors que les chefs de celle-ci pouvaient faire l'économie d'un affrontement qui en tout état de cause ne leur aurait pas ouvert les circonvallations. La cavalerie accompagna l'attaque de Vercassivellaunus. Il faisait partie des quatre chefs qui commandaient l'armée de secours, était cousin de Vercingétorix et fut chargé de l'attaque du camp nord. La cavalerie gauloise descendit dans la plaine vers le retranchement romain. Or elle n'intervient pas lorsque César ordonne une manœuvre d'encercllement à une partie de sa cavalerie. Il y a une énigme des échecs de la cavalerie gauloise qui vaut bien l'oubli dévolu à l'infanterie . "La renommée a toujours eu quelque ingratitude envers la piétaille". (Jean Schlumberger)

Benoist ne commente pas le choix de la Vingeanne comme lieu de la bataille de cavalerie (VII-67) avant Alésia. Il se contente de noter que la bataille eut lieu entre [Dommarien](#) et [Montsaugéon](#). (note 3 - VII-67). En revanche Constans dont la traduction est de 1926 soit douze ans plus tard écrit ceci (note 3 P.258) " César se dirigeait vers la Province : il abandonnait la Gaule. L'échec devant Gergovie, le soulèvement des Eduens, la menace d'invasion de la Narbonnaise n'étaient pas les seules raisons qui le déterminaient : ses adversaires politiques travaillaient ouvertement à lui interdire un deuxième consulat, et, s'il était coupé de l'Italie, il ne pourrait plus rien contre leurs intrigues. Il semble qu'il se soit écoulé environ un mois (juin-juillet) entre la jonction avec Labiénus et le moment où César se mit en route. M. Jullian (III,p.483,6) pense qu'il séjourna pendant ce temps à [Langres](#). Dans ce cas, le lieu du combat de cavalerie devra être cherché sur les routes qui, au sud de Langres, pénètrent en Franche-Comté (in Sequanos) : parmi ces routes, on préférera celle de la Tille, et on placera le champ de bataille, avec M. Jullian, entre Asnières et Bellefond (cf. Jullian, III, P.495 n.4 et P. 499 sq.). Napoléon (p.254, n. I) a adopté une hypothèse, très suivie

depuis, qui place le champ de bataille dans la vallée de la Vingeanne, autre affluent de la Saone, à l'est de la Tille. Mais c'est trop loin d'Alésia (90 kilomètres) où Vercingétorix parvint, semble-t-il, dans la nuit, et César le lendemain (68, I-2). Nous supposerions volontiers, pour notre part, que César, après avoir été rejoint par Labiénus vers Joigny, a regagné avec ses dix légions³⁰ le quartier général de Sens, et que c'est de là qu'il est parti pour la Province, par la route normale de Tonnerre, Dijon, Saint Jean-de-Losne : extrémités fines Lingonum, c'est l'extrémité sud-ouest et sud du territoire, à la frontière éduenne. Il faudrait donc chercher le champ de bataille dans la vallée de l'Armançon, au nord-ouest d'Alise."

Constans estime que César était pressé de revenir à Rome en raison des menées de ses adversaires. Certes mais, et Vercingétorix en tient compte (VII-66) . "Si, et c'est ce qui paraît le plus probable, les Romains abandonnent leurs bagages pour songer à leur salut, ils se priveront de ce qui leur est indispensable et de leur honneur." César reviendrait après un échec. Adieu le consulat mais surtout ses visées impériales. Il est trop vieux pour ne pas y penser.

A cet âge (49 ans), Napoléon en a 46 à Waterloo, plus tard c'est tout de suite. Vercingétorix le pense, "c'est le plus probable", se précipite et se perd, décision stupéfiante (a-t-il eu des assurances des ennemis de César ?) de même que celle de César partant à la conquête de Gergovie avec la moitié de son armée alors qu'il a renoncé avec toutes ses troupes lorsque les Gaulois, privés de leur chef, le défient au (VII-19) durant le siège d'Avaricum. Cet épisode n'est-il pas d'ailleurs beaucoup plus à la gloire des Gaulois que l'affaire de Gergovie ?

La prudence de Constans est d'autant plus justifiée lorsqu'on lit les correspondances suivantes, parues dans Chercheurs et Curieux en juin, juillet, septembre, novembre 1958

De Gergovie à Alésia (1957, 40, 224, 335)

Les livres de Colomb sur l'énigme d'Alésia ne sont pas « rarissimes ». L'un d'eux a été réédité il y a un an. On les voit en devanture très fréquemment, en particulier aux Presses universitaires.

Toutes les bibliothèques municipales le possèdent. En particulier celle du V^o arr. en possède deux exemplaires.

Colomb, cet ardent patriote franc-comtois était professeur au Muséum et a laissé un renom de naturaliste.

Mais bien avant lui la question d'Alaise, avait déjà soulevé des orages. Il y a plus de cent ans, les académies de Besançon et de Dijon ont échangé des injures « faussaire, illettrée, etc... ». Il n'y a guère plus d'un an, un député dijonnais et un notable franc-comtois se sont livrés à une polémique d'un ton un peu militaire, quoique l'un soit chanoine et l'autre médecin.

J'ai lu les ouvrages si vivants et si documentés de notre collègue Hubert Elie, où il explique que le partage de l'héritage bourguignon après la mort de Charles le Téméraire a jeté le trouble en Europe pendant des siècles et provoqué des guerres, grandes et petites.

Le ton de la querelle Alaise-Alésia me paraît une démonstration de la brillante thèse de M. Hubert Elie.

Les ouvrages auxquels fait allusion notre collègue L. S. sont Georges Colomb, *Vercingétorix*, A. Fayard, Paris, 1947.

Georges Colomb, *la Bataille d'Alésia* Marque-Maillard, Lons-le-Saunier, 1950. Il m'étonnerait que ce dernier ouvrage fût épuisé.

Sur la question d'Alésia, il est indispensable de lire Xavier Guichard : *Eleusis Alesia*, Paillart, Abbeville, 1936.

Malheureusement cet ouvrage considérable est introuvable et ne sera probablement jamais réédité.

Très largement illustré, les clichés ont été fondus sur réquisition allemande au cours de l'occupation.

Gaston Hellevé

De Gergovie à Alésia (1957, 40, 224, 335, 506)

Que l'impossibilité de fouiller le sol d'Alaise en Franche-Comté ne surprenne pas, notre collègue L. S : Tous les chercheurs, comtois ou non, que l'emplacement de l'Alésia des *Commentaires* a passionnés ont vu s'élever autour d'eux, objections et refus dès qu'ils ont semblé douter de l'orthodoxie de la thèse bourguignonne.

L'architecte Delacroix qui le premier vers 1850, conclut à l'identité d'Alésia et d'Alaise dans le Doubs, le signale déjà dans son discours de réception à l'académie de Besançon en 1864.

« *Alésia, l'antique métropole de toutes les Gaules, le lieu de la suprême lutte contre la domination de Rome, fut selon l'historien Florus, brûlée et rasée. La volonté de Jules César fut que le silence régnât désormais par-dessus la cité sainte de ces Gaulois auxquels, selon Tacite et contrairement à la fable imaginée par le complaisant Tite-Live, le Sénat reprochait d'avoir détruit non seulement Rome et sa citadelle mais encore son Capitole. Ne semble-t-il pas, à voir ce qui se passe que la sentence vengeresse n'ait pas cessé de vivre ?* »

Mais revenons à la question posée par M. Gabriel Meunier. Après les récits de Dion Cassius, Plutarque, les travaux allemands et italiens, antérieurs au XVIII^e siècle, selon lesquels Alésia ne peut-être qu'en Franche-Comté, le trajet des armées romaine et gauloise a fait l'objet de recherches aussi précises que possible.

Les oppida mis à part, quels qu'ils soient, aucune trace ne subsiste, à ma connaissance, de la marche des deux ennemis à l'exception de quelques tumulus et de quelques fers... à chevaux, retrouvés dans la Vingeanne :

Les Alisiens, dont Napoléon III et son équipe, et plus près de nous Camille Jullian, font venir César vaincu près de Clermont-Ferrand (Gergovie) puis écrasé à Nevers, de Sens ou Joigny. Il aurait suivi la rive droite de l'Armançon et de la Brenne, par Tonnerre et Montbard. Dans ce système, les duo flumina qui baignent la fameuse colline, sont l'Ose et l'Oserain.

On ne voit pas comment dans ce cas, l'Yonne n'aurait pu être passée pour arriver sur la rive droite de l'Armançon. Mais César n'en parle pas. Il est vrai que l'étude des passages de fleuves ou cours d'eau qu'il effectua, n'apporte le plus souvent que des renseignements incomplets ou très relatifs. Si attentif qu'il fut, dit-on, à les mentionner, il aurait dû pendant la guerre des Gaules, se livrer à 68 passages. Or 17 seulement sont indiqués, et 51, souvent fort importants, omis.

Pour les partisans d'Alaise, la traversée de la Saône aurait eu lieu au gué d'Amange, au-dessous de Gray; ç'aurait été ensuite celle du Doubs et nos duo flumina seraient alors le Lison et le Todeure.

Les ressemblances entre Alise et Alaise sont remarquables, nombreuses, voire troublantes : emplacement, cours d'eau, forme de colline... sans compter dans les deux cités le culte de sainte Reine et près de toutes deux la montagne de Rhéa !

Quoi qu'il en soit de l'aspect physique de ces deux collines, de celui des terrains qui les environne (sic), les savants du monde entier qu'ils intéressent prennent en général pour point de départ de leurs travaux, la phrase du livre VII des *Commentaires* : « César, afin de pouvoir plus facilement porter secours à la province romaine, se dirigeait vers la Séquanie par l'extrême frontière lingone ».

Le chemin le plus court, le plus facile -*quo facilius* - qui s'offre à César vaincu et affaibli n'est pas celui qui le conduirait à Alise en Bourgogne, place forte des Eduens alliés des Gaulois et soulevés contre lui.

Il est plus conforme à son texte de le chercher dans les passages naturels du pays bas de la Séquanie, aussi exactement déterminés que ceux des plateaux du Jura : la Saône, la Terre Sèche, les anciens chemins de Besançon, les environs de Salins, enfin au sud de Besançon, commandant les voies qui vont à la province romaine, la colline et petit village d'Alaise.

Ayant lu cette réponse à un de nos amis, lecteur de la revue, spirituel et érudit autant que

bénédictin de stricte observance, nous en avons reçu la lettre suivante :

« La lecture de ces quelques coupures m'a donné une joie folle ! C'est inimaginable. « Si Votre Majesté veut creuser à cet endroit. Elle trouvera peut-être quelque chose ». La Majesté en question pioche et trouve une épée. Miracle ! Vive Badinguet ! Et des monnaies donc. On ne peut même plus les compter correctement. Et des talus ! Voilà de la Science au moins. Comediantes ! Mais c'est en 1870 qu'il fallait déterrer de vieux sabres, remuer des talus, faire manoeuvrer des milliers de combattants sur le terrain et plus des allumettes sur la table du Café du Commerce. Tragediantes !... « Le XIXième a été vraiment le siècle des canulars : Il y a eu la mâchoire de Piltdown et une race entière d'hommes, une tiare et toute une civilisation. Il y a eu au XXième, Glozel et les Vermer (sic). Il y a peut-être les spoutnik et consorts...

« Les masques d'Ensort ne sont pas assez laids pour traduire ce que furent ces hommes. Si je devais, à leur propos, chercher quelque chose dans l'art, c'est l'Indifférent de Watteau qui traduit le mieux ce que je pense : une gambade, un éclat de rire, et cela continue...

« Ne pourriez-vous pas entrer en relations avec le docteur Delacroix ? Il me semble avoir de la jugeotte et de l'humour. Je sais que vous aimez cela.

« Je n'ai encore rien trouvé sur les fouilles d'Alaise. C'est vraiment curieux. Il est très imprudent pour des archéologues de ne pas être objectif. C'est presque un suicide. N'envoyez pas votre article avant d'avoir lu les coupures de journaux. Il faut, je crois, faire allusion à ces recherches.

« Il est bien dommage qu'Alésia soit à l'autre bout du vieux pays, j'aimerais donner quelques coups, de pioche, bien que je ne sois pas l'Empereur ».

Les coupures de journaux dont s'agit contiennent des articles du descendant de l'architecte Delacroix et de Jeandot, deux comtois, sur la bataille d'Alésia, Napoléon III et les historiens à sa solde, les retranchements d'Alise-Sainte Reine... bref, les arguments nouveaux qui s'opposent à la thèse officielle, au dogme d'Alésia : Alise-Sainte Reine.

Dom Grapin

De Gergovie à Alésia (1957 ; 40, 224, 335, 506, 623)

Je lis dans le numéro de juillet une communication de Dom Grapin au sujet d'Alésia. Parmi les renseignements fort intéressants qu'il donne je trouve le membre de phrase suivant : « Il ne subsiste aucune trace de la marche des deux ennemis (les Romains et les Gaulois) à l'exception de quelques tumulus et de quelques fers à chevaux ».

N'y a-t-il pas erreur ?

On considère que la ferrure des chevaux était ignorée en Europe occidentale pendant la période gréco-romaine et durant le haut moyen âge. Certains peuples essayaient de protéger le sabot de leurs chevaux par des sortes de sachets de cuir; les Romains, pour durcir les sabots de leurs montures obligeaient ces dernières à se tenir à l'écurie sur un lit de cailloux, mais ces diverses dispositions ne remplaçaient pas les fers .

Les chevaux non ferrés se blessaient aux pieds lorsqu'on leur imposait de longues étapes, des charges lourdes, ou lorsqu'ils galopaient sur du terrain dur. Cela explique que de grands capitaines de l'Antiquité tels que César, Trajan, Constantin, aient été surtout des généraux d'infanterie et ne se soient servi de la cavalerie que comme troupes auxiliaires.

La ferrure, comme d'ailleurs l'étrier, ne furent introduits en Europe occidentale qu'au IXième ou Xième siècle (on ignore la date exacte) soit par les arabes d'Espagne soit par les Mongols, ce qui permit le développement de la cavalerie lourde, du « chevalier » puissamment cuirassé.

Il est donc à peu près certain que Vercingétorix n'a pas laissé derrière lui de fers à chevaux.

J.B.V.

De Gergovie à Alésia (1957 ; 40, 224, 335, 506, 623, 805)

Un homme très étonné s'il avait lu les renseignements fort intéressants de M.J.B.V. eût été le second empereur des Français. L'honnête Quicherat, archéologue célèbre, directeur de l'École des chartes aurait trompé, sans le vouloir, son maître et élève ! Ces fers à chevaux, « *témoins irrécusables de la lutte* » livrée par des armées ennemies en Bourgogne près d'Alésia, ne présenteraient aucune valeur de témoignage !

C'est en effet à Napoléon III - Histoire de Jules César, livre III, chapitre X, - que nous devons le récit détaillé de la découverte de ferrures à clous romaines et gauloises dans la Vingeanne.

« Il faut ajouter, écrit cet auteur, que *les cultivateurs de Montsaugéon, d'Isomes et de Cusey* trouvent depuis plusieurs années, en faisant des fossés de drainage, des fers à cheval enfouis à un ou deux pieds dans le sol. En 1860, lors du curage de la Vingeanne, on a extrait du gravier de la rivière à deux ou trois pieds de profondeur, par centaines, disent les habitants, des fers à cheval d'un métal excellent. Ils sont généralement petits et portent dans tout le pourtour une rainure où se loge la tête du clou. Un grand nombre de ces fers ont conservé leurs clous, qui sont plats, ont la tête en forme de T et sont encore garnis de leurs rivets c'est-à-dire de la pointe qu'on replie sur la corne du pied, ce qui n'indique pas que ce sont des fers perdus mais bien des fers d'animaux morts, dont le pied a pourri dans la terre ou dans le gravier. On a recueilli trente-deux de ces fers à cheval. L'un d'eux (sic) est frappé au milieu du cintre d'une marque qu'on rencontre quelquefois sur les objets celtiques et qui a une certaine analogie avec l'estampage d'une plaque de cuivre trouvée dans un des tumulus de Montsaugéon.

« Si l'on songe que la rencontre des deux armées romaine et Gauloise ne fut qu'une bataille de cavalerie, où s'entrechoquent vingt à vingt-cinq mille chevaux, on trouvera sans doute intéressant les faits qui viennent d'être signalés, quoiqu'ils puissent cependant se rapporter à un combat postérieur ».

L'empereur mystifié dans l'affaire Alise-Alésia a bien soin de glisser une réserve dans son texte sur l'origine des fers à chevaux trouvés dans la petite rivière bourguignonne.

Je sais d'autres amateurs de fouilles contemporaines plus prudents encore que notre César, ignorant, sans qu'on songe à lui reprocher, les travaux devenus classiques de Lefevre des Noëttes.

Récemment, Lucien Lièvre et Sgobaro-Dumont offraient la photographie d'objets extraits de la voie antique « sur la croix » à Mandeure : deux fers à cheval, une pointe de flèche. Le texte d'accompagnement, qu'aucune obligation ne force à lire, renvoie dans une note à un bref résumé des études relatives à l'origine des fers à chevaux anciens. Camille Julian qui admet l'usage de la ferrure à clous chez les Gaulois, Nicard, Duplessis, Quicherat, Saint-Venant, Salomon Reinach sont cités tour à tour sans qu'intervienne une conclusion personnelle et pertinente.

Cependant Georges Matherat qui dirigea les fouilles de l'emplacement du camp romain-du-Bois-des-Côtes près Clermont-en-Beauvaisis, n'hésite pas à mentionner parmi les objets sortis de terre « *des fers à chevaux romains de type ferrure à clous* »

En résumé, quelle que doive être l'opinion de nos petits-enfants sur ce sujet archéologique des plus controversés, je pense avec les partisans d'Alaise, avec aussi M. J.B.V. que les armées romaine et gauloise n'ont pas laissé derrière elles en Bourgogne, des fers à chevaux.

Dom Grapin.

Je signale cet opuscule de 62 pages *la Vérité sur Alésia* par F. Butavand, Charles-Lavauzelle et Cie, Paris-Limoges-Nancy, 1933, qui réfute en toute logique Alésia-Alise et, analysant les *Commentaires* de César, détermine que le pays des Mandubiens (Mandubia ou Mandua ou Mantua) était la région de Nantua et appuie la thèse Alesia-Izernore (au N-E. de Nantua).

La thèse Alésia-Alaise a été très largement développée par Georges Colomb dans son ouvrage *la Bataille d'Alésia*, éditions Marque-Maillard, Lons-le-Saunier, 1950.

De ce dernier auteur et sur le même sujet : *l'Enigme d'Alésia*, 1922 (Armand Colin); *Pour Alésia contre Alésia*, 1926 (Armand Colin); *Vercingétorix*, 1947 (A. Fayard).

Rod-Est.

Après la prise d'Avaricum, César décida de s'emparer de Gergovie où le chef gaulois l'avait devancé... Les opérations comprirent trois épisodes. Selon la coutume romaine, on établit d'abord dans la plaine au *nord d'Orcet* un camp dont les fouilles, ordonnées par Napoléon III, faites par le colonel Stoffel et reprises par le P. Gorce (1936-1939) ont montré l'emplacement... Pour éviter les attaques quotidiennes des Gaulois, César occupa par surprise un lieu plus favorable, le monticule de la Roche-Blanche où il fixa son petit camp qu'il relia au grand par deux tranchées. Ensuite il se résigna à prendre Gergovie d'assaut. Par une fausse attaque près des hauteurs de Risolles, il attira le gros des forces de Vercingétorix à l'orient, puis il lança ses légions à l'escalade par le versant méridional, le moins abrupt.

Le premier rempart était déjà tombé, lorsque les Gaulois comprenant la ruse, revinrent au pas de course et obligèrent les Romains à battre en retraite. César abandonna Gergovie. (D'après René Rigodou, *Histoire de l'Auvergne*, Presses universitaires de France, 1948).

Mme A. Quoy

30 Pourtant 6 et 6 = 12 légions

Avaricum

« Il faut se demander si le siège de Bourges n'a pas occupé la place centrale au sein de la stratégie de Vercingétorix » (*Vercingétorix* p.297 , [Christian Goudineau](#)). Il s'agissait d'immobiliser les légions affamées devant la ville en la leur "offrant" alors qu'épuisées, elles auraient à soutenir les assauts de l'armée gauloise. Douze lignes plus bas, l'hypothèse devient affirmation: « Les plans de Vercingétorix échouèrent pour plusieurs raisons ». Dans une première assemblée, Vercingétorix avait défini sa stratégie puis dans une deuxième, la décision de ne pas brûler Avaricum avait été prise contre son avis à la suite des supplications des habitants. Mais ce second conseil de guerre s'était tenu quand les Gaulois s'étaient aperçus que César ne se dirigeait pas vers l'est, vers la Loire, mais au sud vers Bourges (note 2 p.220 Constans ; traduction utilisée par [Christian Goudineau](#)). Pour que se vérifie l'hypothèse d'une stratégie sous-jacente de Vercingétorix, il aurait fallu que ce fût lui qui attirât César vers Bourges. Or, César prend sa décision (VII-13) avant les deux assemblées tenues par Vercingétorix. César ne marche pas sur la ville parce qu'elle est épargnée mais elle est épargnée malgré qu'il marche sur elle. César prend sa décision avant que les Gaulois ne prennent la leur. (VII-14 et 15).

Cette stratégie de l'appât eût confronté Vercingétorix à l'alternative suivante :

- soit César ne prenait pas Bourges et Vercingétorix se retrouvait au chapitre 13, livre VII (défaite de Noviodum) compte tenu que, peu enthousiaste à l'idée d'un affrontement de son infanterie avec les légions (voir aussi V11-64-2), il venait de plus de constater que sa cavalerie était moins bonne que la cavalerie romano-germaine.
- soit César prenait la ville et les sacrifices des Gaulois auraient été perdus. Il avait donc beaucoup plus à perdre qu'à gagner en épargnant Bourges.

Le plan de Vercingétorix subit des hypothèses de la part de C. Goudineau qui non seulement contredisent César mais tentent de donner une cohérence au désastre final en y introduisant des choix propres à y conduire alors que les sièges d'Avaricum, de Gergovie, d'Alésia vont à l'encontre du dessein de l'Averne. Pourquoi ne pas imaginer une arrière pensée chez César dans son retrait vers la Province quand on se rappelle que Montmort (-58) fut remportée alors que, renonçant à la poursuite des Helvètes, il se dirigeait sur Bibracte pour s'y ravitailler ? (Tactique de Foch à la deuxième bataille de la Marne en 1918 par exemple.)

Il me semble que la lecture de M.Goudineau est parfois un peu large. Ainsi, les quatre lignes consacrées à la prise de Bourges (p.296) : « Les guerriers gaulois qui avaient prévu des chemins de fuite, furent trahis par les cris poussés par les mères de famille voyant que leurs compagnons les abandonnaient. Entrés dans la ville, les légionnaires déclenchèrent un épouvantable massacre. » En fait C. Goudineau emmêle les chapitres 26 et 27 du livre VII. C'est le lendemain que César donna l'assaut en voyant (et l'auteur nous prive d'une des anecdotes les plus étonnantes des Commentaires et des plus graves en conséquences), que la pluie avait dégarni les remparts de la ville.

Il n'en reste pas moins que les Gaulois auraient pu être partagés entre l'application de la stratégie de Vercingétorix et celle de prendre César au piège à Bourges, à Gergovie, à Alésia, puisque au demeurant les sièges eurent lieu. Qu'en feront-ils ? Rien. Et ce rien, Vercingétorix l'avait sans doute prévu. César tendait, tout en la redoutant, vers cette fixation favorable aux Gaulois. Voir, par exemple, les précautions qu'il prend pour ne pas être tourné lors de la campagne contre les Belges au moment de l'installation de ses camps au

bord de l'Aisne (II-5-5). Voir la crainte de Labienus, lors de sa campagne victorieuse de Lutèce, d'être pris à revers par les Bellovaques, ou encore (VII-43-5) : « Ne ab omnibus civitatibus circumsteteretur, consilia inibat quem ad modum a Gergovia discederet » « . . . etc. » ; « Afin de ne pas être enveloppé par tous les peuples (gaulois), il prit le parti de s'éloigner de Gergovie . . . etc. ». Cette fixation sera accomplie entre contrevallations et circonvallations à Alésia. Au fond, ces succès tactiques des Gaulois se retournaient contre un plan dont ils auraient été l'aboutissement. Vercingétorix l'avait sans doute prévu et dans ce sens, il donne a contrario raison à C. Goudineau mais aussi au risque de se retrouver au chapitre VII-20, celui de la trahison, sa répugnance à l'engagement direct pouvant être jugée suspecte par les Gaulois.

C. Goudineau juge que les arguments des habitants d'Avaricum en faveur de la sauvegarde de leur ville, cités par César, ne sont guère convaincants : la ville ne méritait pas qu'on la préservât. S'il s'agissait d'Athènes, Syracuse ou Rome, oui....

N'est-il pas permis d'hésiter à suivre le professeur Goudineau sur cette voie d'autant plus que le meilleur appui en l'occurrence de cette hésitation n'est autre que lui qui affirme (dernière page de son Vercingétorix la 331) que la civilisation gauloise soutenait la comparaison avec les plus avancées en Europe. On ne voit pas pourquoi les villes n'entreraient pas dans les critères de comparaison alors que César trouvait les oppidum d'un bel aspect. (VII-23)

La prise d'Avaricum a sans doute contribué à effacer le souvenir du succès remporté par l'armée gauloise au chapitre 19 du livre VII, si on considère que c'est un succès de faire déguerpir l'ennemi. Vercingétorix opère une diversion avec cavalerie et expediti (VII-18), César l'apprend de prisonniers. Il part attaquer les gaulois pendant cette absence. Il renonce craignant des pertes importantes. Les légions repartent sous les huées des gaulois, furieuses de ce qu'elles considèrent comme une dérobade honteuse. A Valmy les soldats de Dumourier et Kellermann, malgré l'absence d'affrontement, considérèrent qu'ils l'avaient emporté glorieusement. Pourquoi le refuser aux gaulois en dépit de l'absence de Vercingétorix ? Comme à l'égard d'Ambiorix un silence épais entoure ce succès qui pourrait faire de l'ombre à Vercingétorix et de fait à Alise, lieu de culte officiel.

Cette réussite des gaulois n'est elle pas plus méritoire que celle de Gergovie au moins pour trois raisons :

1. Ici l'armée romaine est au complet au lieu des six légions présentes à Gergovie.
2. La position est moins forte qu'à Gergovie.
3. Au contraire de l'armée romaine celle des gaulois n'était pas au complet. La cavalerie était abs ente, (sine equitibus deprehensis hostibus). (VII-52-2)

A Saint-Just (Cher) l'armée gauloise est bien en peine de poursuivre de par la situation créée par Vercingétorix : Il ne laisse aucun chef pour le remplacer. On sait qu'à son retour cela va lui créer quelques problèmes.

Le souvenir de sa prudence à St Just servira à César d'explication aux légions (VII-52-2) de son recul à Gergovie où le succès des Gaulois fut aussi une conséquence de leur succès près d'Avaricum.

Gergovie : Les pertes de César

L'échec de César devant Gergovie fût significatif en lui-même mais aussi parce qu'il interrompait une série de défaites des Gaulois dans la défense de plusieurs villes (Vellaunodum, Genabum, Noviodum, Avaricum). M. Goudineau, sans qu'on sache s'il partage ce point de vue, note que les historiens tels que [Plutarque](#), [Dion Cassius](#), [Orose](#) dont le récit, le plus sévère à l'égard de César, est postérieur de près de cinq siècles, et d'autres au 19^{ème} siècle, avaient suspecté César d'avoir caché l'importance de ses pertes réelles. Le dommage n'était-il pas suffisamment grave pour ne pas entreprendre l'histoire avec des hypothèses reposant sur celle commode que César a menti et alors que Napoléon, dans son précis des guerres de César, ne compte pas même Gergovie dans ses défaites en treize campagnes (huit en Gaule et cinq pendant la guerre civile). Il risquait sa réputation auprès de ses contemporains or celle-ci reste intacte. M. Goudineau, pour sa part, rappelle le chiffre cité par César soit environ 700 hommes mais sans préciser qu'il additionne le nombre des centurions tués (46) avec celui des soldats, moins de 700 (VII-5-I). Le texte de César ne mérite-t-il pas une explication du fait de sa concision ? Ces deux chiffres ne constituent pas une simple numération mais doivent être sans doute comparés l'un à l'autre. Trois légions sont engagées. César en a six, mais trois ne participent pas à l'assaut³². L'une accompagne les manœuvres destinées à tromper les assiégés (VII-45), la dixième celle de César, la treizième celle de T. Sextius (Il lui demande de faire sortir ses cohortes. Constans) qui tenaient le petit camp n'interviendront que pour protéger le reflux des attaquants. Si on retient le chiffre de 4000 hommes par légion, chiffre donné par M. Goudineau, sans explication (legio non plenissima), le pourcentage des soldats tués est d'un peu moins de 6 %, celui des centurions de 25 % environ. Ce dernier chiffre est important.

La disposition des chiffres de pertes dans le chapitre 51 attire l'attention : César cite en premier le nombre des centurions tués, dès le début du paragraphe, et celui des soldats morts tout à fait à la fin comme s'il avait voulu par leur petit nombre laisser le lecteur sur une impression moins fâcheuse que celle donnée par le premier qui comporte peut-être de surcroît une critique implicite de l'attitude des centurions qui excités par le souvenir d'Avaricum et des gains réalisés n'avaient pas écouté ou entendu les sonneries de la retraite. Ou bien alors les soldats avaient l'oreille plus attentive.

N'aurait-ce pas été en outre une singulière maladresse de la part de César d'indiquer un nombre de soldats morts invraisemblable et d'autant plus qu'il aurait caché des «pertes énormes». Un chiffre intermédiaire entre le «paulus minus septigenti» et les «pertes énormes» eût été plus crédible. «Le faux peut quelquefois n'être pas vraisemblable». César n'avait pas besoin de lire Jarry pour en être convaincu. S'il ne s'agit pas d'un mensonge invraisemblable, l'alternative ne laisse pas d'autre parti que la vérité.

Les pertes de l'encadrement immédiat de la troupe, considérables, étaient de plus très malvenues. César, au début de la campagne, avait dû faire une levée de soldats dans sa province. Ils étaient certainement peu aguerris et requéraient une attention que ne pouvait qu'affaiblir cette érosion soudaine du corps des centurions. Enfin, ce corps des centurions n'était-il pas relativement épargné puisque César connaissait le nom de chacun d'eux ce qui nécessite une certaine pérennité des situations (II-25-2), interrompue à Gergovie ?

Les pertes romaines, en l'occurrence assez faibles, rendent moins grave et plus explicable l'absence d'exploitation de sa victoire par Vercingétorix qui ne devait pas juger l'intégrité de l'armée romaine véritablement entamée. Il n'en reste pas moins que l'affaire était de mauvaise augure: comment les Gaulois,

incapables de venir à bout rapidement de C. Fabius, retranché dans un camp trop grand pour ses deux légions (VII-40 note 3 Benoist, 6000 à 7500 hommes, 2,5 Km entre les deux camps), parviendraient-ils à vaincre celles enfin réunies de César et Labienus après sa campagne victorieuse de Lutèce ? Pendant le siège, César avait dû faire face à une révolte des Eduens, alliés traditionnels de Rome, (il était accompagné de quatre légions qui parcoururent 74 km en moins de 30 heures VII-41-5 note Benoist), déjà peu sûrs en 58 (I-16-17-18).

Il songera alors (VII-43-5) à abandonner le siège de Gergovie mais sans que cela, malgré la crainte d'être encerclé et de la défection des Eduens, ne puisse être considéré comme une fuite. Ainsi disparaît l'étrangeté du début du chapitre 47 (VII). César veut quitter Gergovie sur l'apparence d'un succès que représentait la prise d'un camp presque abandonné par les Gaulois. La prise de la ville n'est plus son objectif car outre la difficulté qu'elle comporte, elle risque de constituer une souricière. Le texte est tout à fait cohérent si on relie ces deux chapitres. Un mensonge de César ici ne saurait trouver sa révélation dans une improbabilité d'intention traduite par une quelconque inconséquence du proconsul et auteur.

32 *César et Labienus à Gergovie et à Lutèce, trompèrent les Gaulois par des mouvements analogues, leurre visuel dans le premier cas auditif dans le second.*

Détours en Gaule

Comparer la Gaule et la France jusqu'à les assimiler est une tentation compréhensible. Nos autres ancêtres ne sont plus là pour contester cette maternité. L'aptitude des Gaulois à se diviser (voir ci-après traduction du VI-II) permet à leurs successeurs de choisir ce qui est susceptible de les opposer, par exemple ceci : ils donnèrent leur nom à la Gaule, la France donne le sien à ses habitants, différence essentielle. On se fait une certaine idée de la France mais les Français estiment, tels les Gaulois, appartenir aussi à une origine moins officielle: basque, alsacienne, corse, normande, bretonne. Où on croit déceler une analogie en raison de cette diversité réside l'évidence d'une indéniable fragilité ethnique : c'est parce que c'est pareil que c'est différent. Être français est du même ordre qu'être vrai parisien : qui n'a pas eu un professeur d'histoire qui interrogeait, à Paris, sa classe pour connaître les élèves ayant des grands-parents parisiens. Un certain prestige s'attachait dès lors aux bénéficiaires d'une origine si lointaine et si rare alors que la question du professeur en éveillant les esprits, remettait en question ce qui était acquis (être parisien) un quart d'heure avant.

Il ne serait pas commode de départager les tenants de la disparition de Paris par celle des vrais parisiens (les artisans de 10e, du 11e, du 18e) des partisans du Paris éternel (à l' image de l'Obélisque) lieu concepteur de ses créateurs.

Déjà à l'approche de Labienus en Juin 52 (VII-61-3 note Benoist) les Parisiens (ils donnèrent leur nom à Paris) détruisent Lutèce avant de l'être par le lieutenant de César qu'il va retrouver avant Alésia.

Chercher un sens au siège d'Alésia en tant qu'événement majeur de l'histoire de la Gaule requiert de tenter de savoir comment définir celle-ci : elle pouvait, on l'a affirmé, ne pas exister. C'est poser le problème à l'envers : elle correspondrait à une idée préconçue de ce qu'elle aurait dû être pour que soit reconnue son identité suivant des critères qui tendent à en faire une ébauche plus ou moins accomplie de la France, propre à servir les desseins de tous ordres issus de ceux impériaux de leur origine. Alésia devenait le lieu d'un événement majeur de l'histoire de France en entrant dans celle de l'empire romain ce qui n'assurait pas nécessairement la continuité du lien ni ne constituait non plus un événement trop tragique pour l'ensemble des Gaulois débarrassés des druides et prêts à succomber (sauf les Bellovaques) aux charmes de la Province. La volonté d'être gaulois cédait devant celle de cesser d'être servile.

Plutôt que d'examiner la Gaule à la lumière d'une empathie de circonstance mieux vaut s'en tenir à César. Déjà celui-ci en donne deux définitions, celle du Livre 1 chapitre I, celle du Livre VII chapitre 75 où "toute la Gaule" s'arme. Cette Gaule-ci comprend des Bellovaques et les Helvètes. Les soldats qui constituent les contingents des cités (on laissera de côté les vellétés belges) se veulent, bon gré mal gré, défenseurs de la Gaule : l'être créerait-il l'état ? Ces notions d'état, de peuple, de nation n'échappaient pas aux Romains. Un état gaulois aurait sans doute fait sourire Cicéron : il y voit plus des peuples d'individus braillards, vantards, brutaux et menteurs, (cf par exemple le Pro Fonteio) mais craignait qu'une guerre "fédérative" des Gaulois contre l'hégémonie romaine représentée en définitive par César marchandant l'aide éduenne, (VII-34-I) sur la base d'une Gaule désunie . Elle existe mais elle va disparaître, elle existe parce qu'elle va disparaître par la volonté de César qui nomme sa victime au delà d'un quelconque agglomérat.

Rome craignait les Gaulois, craignait-elle la Gaule si divisée ? Ainsi un de ses peuples parmi les plus importants, les Eduens, ami du peuple romain, titre reçu du Sénat, combattit avec César contre les autres Gaulois pour ne l'abandonner qu'en 52. Si Alésia a cette importance symbolique c'est aussi parce que son choix, mythe soigneusement entretenu, serait le fruit du génie de Vercingétorix ; c'est contraire comme on l'a

vu au texte : son infanterie veut fuir les Romains. La ratière n'est pas la preuve du génie du rat : César comprend tout de suite qu'il pouvait y boucler les Gaulois et y attendre l'armée de secours pour en finir avec la Gaule. Le grand mystère n'est pas situé à Alésia : il est dans l'incroyable changement de tactique de Vercingétorix

La Gaule a existé, comme les territoires éduens, par métonymie, ainsi que l'écrit Benoist au sujet des Eduens. Avec Rome la Gaule trouvait son écriture c'est à dire son histoire.

La guerre des Gaules permet de juger des mérites comparés de César, Ambiorix, Labienus, Vercingétorix. Un autre fut fort soucieux de ne pas être inférieur à César, Napoléon. Caulaincourt et Chateaubriand le jugèrent en dessous de tout dans la retraite. C'est là que César fut le plus redoutable, à Montmort puis à Alésia (quelles qu'aient été ses intentions dans ce dernier cas). Ses adversaires préjugèrent de leurs forces, trompés par son apparente faiblesse.

Lorsque César se dirige vers la Province (VII-66-2) en 52 ses bagages sont alourdis par le butin amassé chez les **Bituriges**, clients des Eduens très déçus d'être privés du commandement suprême, dévolu à Vercingétorix de par le vote des Gaulois. Vercingétorix a-t-il cédé aux supplications des Bituriges appuyés par les Eduens, leur offrant en quelque sorte une compensation ? Tout se passe comme s'il en était ainsi et les bagages des Romains presque à coup sûr, pense-t-il, abandonnés par eux (Relictis impedimentis - VII-66-5). Erreur de jugement fatal qui met fin à une tactique efficace, toute fondée sur la retraite et une mobilité surprenante surtout contre un homme qui sans cesse a sous la plume et sous les pieds de ses soldats l'adverbe "celeriter".

Cette Gaule dont les contours suivent les desseins de l'histoire était bien connue de l'Arverne : il y dirige son armée avec habileté. Il connaît Alésia et avait plus de chance de se rappeler le Cousin et la Cure que des filets d'eau qu'iront grossir des flots d'encre. Ce savoir géographique qui conduit à dire que, même si la Gaule n'a pas existé, il la connaît fort bien, lui permet de concevoir et d'entreprendre en partie une campagne qui fait courir les Romains et ne laisse rien derrière elle. Il rappelle (VII-20-6) qu'il est parmi les rares qui connaissaient l'endroit pour installer le camp gaulois le plus proche d'Avaricum, à savoir le plus élevé.

Ce fut pour lui un argument quand les Gaulois l'accusèrent de trahison entre autres parce qu'ils sont stupéfaits de voir César surgir comme par enchantement et venir assiéger (en vain) leur camp en l'absence de leur chef.

Après le combat de cavalerie Vercingétorix ramène ses troupes à son camp, part vers Alésia en ordonnant que les bagages suivent rapidement ce qui les rend vulnérables à un coup de main des Romains. Certes Vercingétorix sait où il va. Il semble savoir que César négligera ses bagages (le massacre de 3.000 Gaulois de l'arrière-garde ne paraît qu'une péripétie sans rapport avec l'enjeu). Ou bien ce quasi abandon des bagages le prive de l'honneur qu'il refusait à César "dignitate spoliatum iri" (VII-66-I). César sait que les Gaulois ne vont pas loin puisque pour les poursuivre il laisse ses bagages sous la protection de 2 légions. Plus rapide à rejoindre Alésia Vercingétorix pouvait se mettre hors de portée, se cacher ou bien espérer que César n'entreprendrait pas ce siège démesuré.

Dans la clairvoyance de César à propos des mouvements des Gaulois sourdait de la divination (de même qu'au VII-19 la disparition de Vercingétorix et l'apparition de César parut étonnante aux Gaulois). Quelle est la part du renseignement ou de la trahison ? Trois Eduens de la plus haute origine sont capturés au combat de cavalerie du VII-67 (Erreur de Constans qui titre au 66)

Cette unanimité dans le refus de la mort (cf. les déclarations héroïques avant le combat), de la fuite de la part d'hommes qui avaient combattu pour César pendant sept ans, depuis qu'il les avait débarrassés de l'emprise séquanais, intrigue.

Les Commentaires apparaissent non pas comme un tissu de mensonges mais comme une dentelle dont les desseins maintiennent en place les vides voulus par César. Ils ne le desservent pas. Il a ses détours.

Vercingétorix bat en retraite sur Alésia : César l'y suit et l'y assiège. (Benoist)

VII-68

1. *Une fois toute sa cavalerie en fuite Vercingétorix ramena ses troupes puisqu'il les avait disposées devant son camp et sans délai, s'engage sur la route d'Alésia, oppidum des Mandubiens et ordonna que les bagages quittent rapidement le camp et le suivent.*
2. *César ayant laissé deux légions à la garde des bagages regroupés sur la colline la plus proche, poursuivant l'ennemi tant qu'il fit jour, après avoir tué environ 3000 hommes de l'arrière-garde de l'ennemi, parcourut une étape pour atteindre Alésia le jour suivant.*
3. *A la vue de la position de la ville et de l'épouvante des ennemis provoquée par l'échec de leur cavalerie qui constituait la meilleure partie de leur armée, exhortant les soldats au travail, il décide les travaux du siège.*

César

Cette contestation de César ou au contraire la confiance qu'on lui fait varient donc on le voit en fonction des thèses qu'on tend à vouloir lui imposer. "Le pouvoir sans abus perd du charme". (Paul Valéry). Certes la préoccupation première de César ne paraît pas résider dans la volonté d'éclairer le lecteur par des explications qu'on attend, superflues à ses yeux. Le chapitre 68 ci-dessus ne comporte-t-il pas des sujets d'interrogations possibles à commencer par l'ablatif absolu liminaire : est-ce ironie ou non ? La fuite de sa cavalerie n'avait-elle pas des aspects positifs pour Vercingétorix dans une alternative tortueuse ? Si elle l'emportait, tant mieux, sinon certaines ambitions ne s'en trouveraient-elles pas tempérées ? Le doute est permis. Pourquoi, nouvelle énigme, l'infanterie gauloise n'intervient-elle pas pendant le combat alors qu'il la place devant son camp (VII-66-6) en guise d'encouragement ? César à l'inverse soutiendra sa cavalerie par les mouvements de ses légions. Il y eut, il se justifiera jusqu'à la fin, des circonstances où Vercingétorix redouta autant son opposition interne que le péril romain, utile pour accéder au pouvoir que lui disputaient les Eduens.

Les hypothèses exprimées ici sembleront futiles devant les objections de partisans de solutions plus radicales soucieuses de démontrer que rien de vraiment sérieux n'autorise à penser que César écrivit les Commentaires. Il est vrai que ceux-ci (et leurs mystères) perdent de leur intérêt s'ils furent une œuvre apocryphe, d'un moine par exemple du 7^e ou 8^e siècle mais cela postule-t-il forcément leur inanité : le jeu de miroir ne se poursuit-il pas en sens inverse ? A un César manipulateur ne s'opposerait-il pas un mystificateur scrupuleux ? Ce refus, à vrai dire gratuit, quoique se parant des vertus d'une rigueur absolue, se dissout de lui-même si on le pousse au bout de ses conséquences. En outre il se doit de surmonter quelques difficultés.

Ainsi César qui (avec Cicéron) a été un pilier du latin classique n'aurait existé littérairement que des siècles après sa mort ce qui ne laisse pas d'être un cas étonnant de réversibilité du temps. Cela revient aussi à soutenir qu'un génie littéraire n'existât que par un double et à douter par voie de conséquence de toute littérature classique latine (surtout si elle fit référence à César)

Une pareille remise en cause, survenant ex nihilo, a le mérite d'éviter de se poser les vraies questions en se posant celles qui ne se posent pas.

Une telle attitude implique de se prêter un savoir supérieur à celui de ses devanciers ce qui reste à prouver d'une manière générale alors que certains points précis insurmontés disparaîtraient sans autre forme de procès.

« *Tua argumenta explicationem illustrem desiderant.* » Vos arguments ont besoin d'une explication claire.

DESCRIPTION ETHNOGRAPHIQUE ET GEOGRAPHIQUE DE LA GAULE. (Benoist)

1-I

1. *La Gaule dans son ensemble est divisée en trois parties, une qu'habitent les Belges, l'autre les Aquitains, la troisième qu'habitent les Celtes ainsi qu'ils le disent dans leur langue et que nous nommons dans la nôtre, Gaulois.*
2. *Tous diffèrent entre eux par la langue, les institutions et les lois. La Garonne sépare les Gaulois des Aquitains, la Marne et la Seine des Belges.*
3. *Les Belges sont les plus courageux de tous en raison de leur plus grand éloignement de la Province et du raffinement de ses mœurs. Les marchands passent très peu souvent chez eux et ne leur apportent pas tous ces produits propres à efféminer l'âme. En outre ils sont très proches des Germains qui habitent au-delà du Rhin et avec qui ils sont continuellement en guerre.*
4. *Pour cette raison les Helvètes aussi devancent les autres Gaulois par leur courage parce que presque chaque jour ils soutiennent des combats avec les Germains soit qu'ils leur interdisent leurs territoires soit qu'ils portent la guerre sur les territoires de ceux-ci.*
5. *La seule partie dont on a dit que les Gaulois se rendirent maîtres commence du côté du Rhône, est bornée par la Garonne, par l'Océan, et les territoires belges, touche même au Rhin du côté des Séquanais et des Helvètes ; elle est tournée vers le nord.*
6. *Les Belges se trouvent à l'extrémité des territoires de la Gaule ; ils s'étendent vers la partie inférieure du Rhin ; ils regardent vers le nord et l'est.*
7. *L'Aquitaine s'étend de la Garonne vers les Pyrénées et la partie de l'Océan qui est près de l'Espagne ; elle est orientée vers l'ouest et le nord.*

César.

Benoist :



A LA DEMANDE DE VERcingETORIX, TOUTE LA GAULE S'ARME : CONTINGENT IMPOSE A CHAQUE ETAT. (Titre de Benoist)

VII-75

1. Pendant que ces événements se déroulaient à Alésia, les Gaulois réunirent une assemblée des chefs. Ils décident de convoquer non pas tous ceux capables de porter les armes comme l'avait jugé Vercingétorix, mais un certain nombre d'hommes de chaque nation, pour qu'un si grand amalgame ne puisse gêner les manœuvres ni être un empêchement pour distinguer les siens et afin de ne pas compromettre l'approvisionnement en blé.
2. Ils exigent 35.000 hommes des Eduens et de leurs clients, les Ségusiaves, les Ambivarètes, les Aulerces Brannovices, les Branoviens ; un nombre égal des Arvernes, renforcés des Eleutètes, des Cadurques, des Gabales, des Vellaves qui ont l'habitude d'être soumis à l'autorité des Arvernes.
3. Des Séquanais, des Senonais, des Bituriges, des Santons, des Rutènes, des Carnutes 12.000, des Bellovaques 10.000; 8.000 des Pictons, des Turons, des Parisiens, des Helvétès; 6.000 des Andes, des Ambiens, des Mediomatrices, des Petrocoriens, des Nerviens, des Morins, des Nitiobriges 5.000; des Orins; des Nitiobriges 5.000 ; autant des Aulerques Cenomaniens, des Atrabates 4.000 ; des Veliocasses la même chose ; des Lemovices et des Aulerques Eburoviens 3.000 ; des Rauraces et des Boiens 2.000 ;
4. 30.000 de toutes les cités qui touchent à l'océan qu'on nomme d'habitude les Armoricains au nombre desquels sont les Coriosolites, les Redoniens, les Ambibars, les Calètes, les Osismes, les Lexoviens, les Unelliens.
5. Les Bellovaques n'envoyèrent pas leur contingent au complet. Ils disaient qu'ils ne faisaient la guerre aux Romains que sur leur seule décision et qu'ils n'avaient d'ordre à recevoir de personne ; sur la sollicitation de Commius et en raison de ses liens d'hospitalité ils envoyèrent 2.000 hommes.

EXISTENCE DE DEUX GRANDS PARTIS EN GAULE. (Benoist)

VI-11

1. Puisque nous en sommes arrivés ici, il n'est pas hors du sujet de traiter des moeurs de la Gaule et de la Germanie, et, parce que ces nations diffèrent entre elles de les présenter.
2. En Gaule, non seulement dans toutes les cités mais même dans tous les cantons et parties de la cité et de surcroît presque dans chaque famille existent des clans ,
3. Les chefs de ces factions sont ceux qu'ils considèrent avoir la plus haute autorité en matière de justice et ils leur appartient d'arbitrer et de juger dans les affaires ou de donner des conseils.
4. Cet usage est en vigueur depuis l'antiquité afin que chacun dans le peuple bénéficie d'une aide contre de plus puissants : en effet il n'est personne qui souffre que les siens soient accablés et abusés et, s'il en allait autrement, son autorité serait nulle.
5. Cette règle s'applique à l'ensemble de la Gaule ; en effet toutes les cités sont partagées en deux factions.

César

Le temple de Montmartre

Sur le Montmartre, colline proche de **Blannay**, s'élevait un temple dédié à un dieu, semble-t-il, dont le nom reste indéterminé. Ce temple daterait de l'époque de **Dioclétien** (245-313) alors que les velléités d'insurrection de la Gaule étaient éteintes depuis plus de trois siècles. Commémorer **Julius César** et les stipites (ou **stipes**) ne présentait plus aucun risque.



Ce type d'édifice était très rare en dehors des villes. Il n'est donc pas interdit de penser que sa présence est liée à celle d'un événement et partant d'un homme d'autant qu'il a été bâti à un endroit qui ne supportait pas de construction auparavant. La proximité du Beustiau suggère que le site a pu faire partie du dispositif de César. La dédicace d'un temple pouvait être confiée à un général vainqueur ou à son fils ... "Q. Lutatius Catulus, fils du vainqueur des Cimbres, consul en 78, censeur en 65, fut chargé de la dédicace du Capitole, et reçut à cette occasion le surnom de Capitolinus ". (Note Romain - In Verrem actio secunda livre IV- 31 – p 21) . Dioclétien aussi perpétuait César, mais sous son nom de famille ce qui évite toute confusion avec un autre empereur.



le Montmartre

L'armée Romaine

L'habitude des efforts permet d'endurer plus facilement la souffrance... Tu vois que de là d'abord vient le nom de notre armée³³. D'où la si grande capacité de l'armée en campagne à supporter le poids de plus d'un demi-mois de nourriture³⁴, à supporter la palissade du retranchement. Car nos soldats ne comptent pas plus dans leur charge les boucliers, le glaive, le casque que leurs épaules, leurs bras, leurs mains. Les soldats disent en effet que leurs armes sont leur corps ; ils s'adaptent en vérité si bien que, si besoin est, débarrassés de leur charge, ils peuvent combattre avec l'équipement léger comme si c'était leur corps. Pourquoi ? Quel est l'entraînement des légions ? La course, la charge, la clameur, quel travail !

Par cet entraînement au combat le cœur est préparé aux blessures. Conduis, à courage égal, un soldat inexpérimenté, il paraîtra une femme. Pourquoi est-il si important que nous ayons assuré dans l'armée un équilibre entre les vétérans et les recrues ? Il vaut mieux certes être jeune mais l'habitude apprend à supporter les efforts et à mépriser la douleur.

Cicéron

Au 7ième livre (702-52) l'armée romaine compte 12 légions : 6 avec César, 4 avec Labienus (VII-34-2) et deux légions ont été chargées par César de veiller sur tous les bagages de l'armée de Sens (VII-10-4).

³³ *Exercitus*

³⁴ Selon Benoist le légionnaire portait quelques jours de blé mais non pas quinze jours ce que, dit-il, accrédite une hypothèse peu vraisemblable (p.583). Il est étonnant qu'il ait ignoré ce texte du frère aîné de Q.T. Cicéron.

Syam

La superposition des schémas du mont Galimard et de Syam met en évidence plus que des analogies à ceci près que le premier est au 1/25000 ; le second au 1/50000, comme on va le voir. C'est cependant un hommage direct au professeur Berthier et à sa théorie du portrait-robot. Cette confusion, survenue à la lecture d'un exposé du professeur Berthier, a pour origine un plan (voir plus loin) en page 289 d'une publication intitulée "la Bourgogne, études archéologiques, 109e congrès national des sociétés savantes Dijon 1984" : grâce à sa méthode du portrait-robot, par juxtaposition, Berthier découvre Syam dont l'échelle indiquée au 1/50000 (p.289) est en réalité au 1/100000 (voir carte IGN au 1/25.000). Par voie de conséquence le plan de la p.291 (voir plus loin) dont l'échelle n'est pas fournie semble au 1/25000 alors qu'il est au 1/50000 (Berthier travaillait sur un panneau de 5M x 5M au 1/50000 (p.288).

Il n'en demeure pas moins que grâce à cette erreur la ressemblance des deux sites devenait flagrante sur le papier ou, sinon probablement, elle aurait échappé : la carte IGN seule de Syam (au 1/25000) n'aurait pas provoqué ce rapprochement avec l'hypothèse développée ici. (Que ce soit encore l'occasion de souligner qu'il ne s'agit pas d'imposer Blannay mais de constater l'étonnant déficit de curiosité à son égard.)

Le format de la revue permettait une reproduction au 1/50000. donnée p.291 (sans échelle mais le schéma étant deux fois plus grand pour le même site le lecteur en conclut qu'il s'agit d'un plan au 1/25000).

Berthier écrit cependant que le périmètre de 15 Km de l'oppidum (il parle de Syam) était inférieur à la longueur de la contrevallation sans citer sa source alors qu'il n'ignore pas que Constans est la référence de ses lecteurs et celle retenue par l'ensemble des historiens. Or Constans écrit que les contrevallations ont une longueur de 10 milles (14780m) donc inférieure au tour de l'oppidum.

Le site de Blannay ne pouvait être signalé par Berthier puisqu'il détermine un quadrilatère qui au nord allait de Montbard à Montbéliard, de Vienne à Chambéry au sud, où "il était impossible qu'Alésia ne se trouvât pas". Son travail a pourtant le mérite de montrer la rareté de ce type de site.

Le grand inconvénient de Syam est qu'elle est peu conciliable avec les moyens de guerre de l'époque : le site est trop étendu pour permettre une véritable "puissance de feu". La densité des jets de javelots était primordiale et une pente favorable (sans être trop forte pour ne pas nuire à la stabilité des appuis) était un atout essentiel. On rétorquera à juste titre que les lignes romaines étaient fort distendues devant Alésia. C'est indéniable et César en avait tout à fait conscience qui avait établi les extraordinaires défenses que l'on sait où la force de perforation horizontale des javelots était suppléée par celle verticale des "stipes" enfoncés dans les lis. Lorsque César renonce à la bataille, à St Just (Cher) (VII-9) il ne la croit pas perdue d'avance, ne dit pas que le ruisseau à la base de la colline était difficile à franchir : le désavantage du terrain en revanche eût joué contre ses soldats dans l'utilisation des armes de jet.

César avant Alésia amorce un mouvement du territoire oriental des Lingons vers celui des Séquanais ce qui ne veut pas dire qu'il y soit parvenu, bien au contraire. Le quadrilatère de Berthier exclut des sites tels que Guillon, Talcy, Blannay, englobe de justesse Alise. Or le site de Blannay est conforme au portrait-robot et accessoirement à la description de César et alors que la centaine de kilomètres qui séparent Sermizelles (le camp nord) de Sens correspond aux trois étapes parcourues par Labienus pour rejoindre son chef.

Qu'Alise soit presque miraculeusement à l'intérieur du quadrilatère dont elle eût pu constituer le sommet nord-ouest a plutôt l'apparence d'une allégeance à Carcopino, qui considérait la solution de Syam comme une absurdité, que le résultat d'un raisonnement dont la cohérence échappe puisqu'il n'aurait pas dû négliger Blannay si semblable (au sens géométrique) et si rare. En effet le panneau de 5M x 5M au 1/50000 (250 km x 250 km) utilisé par Berthier ne lui livra qu'un site convenant à son hypothèse alors qu'à quelques kilomètres (à peine 40) du quadrilatère s'en trouvait un autre beaucoup plus concerné par les manœuvres connues de César.

Plus étonnant, les régions étudiées par Berthier s'étendent très au sud sans qu'on sache trop

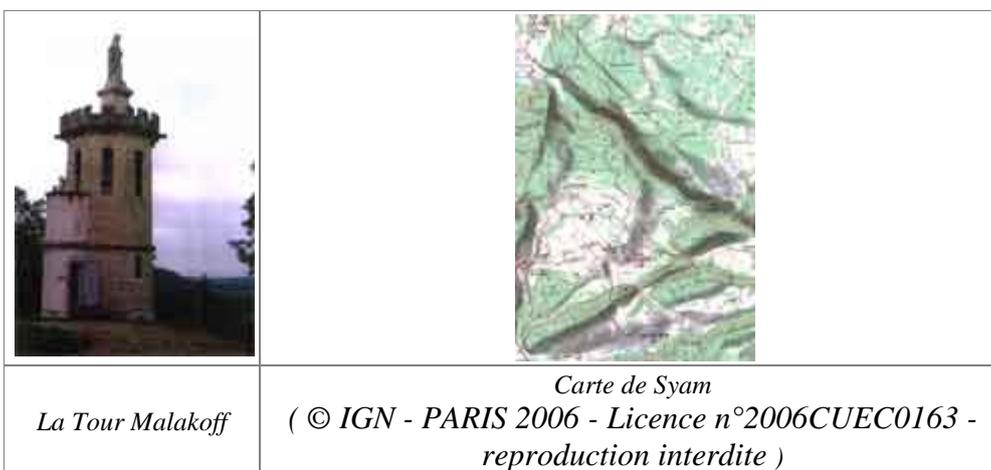
pourquoi ; il les privilégie aux dépens de celles s'étendant jusqu'à Sens et du territoire des Lingons, favorables aux Romains où César pouvait préférer livrer bataille.

On a vu que le panneau de Berthier détermine un carré de 250 km de côté. Le quadrilatère proposé par lui a des dimensions beaucoup plus modestes : Montbard-Montbéliard 180 km, Montbard-Vienne 235 km, Vienne-Chambéry 80 km, Montbéliard Chambéry 220 km. En particulier il a eu une latitude de 250 km - 180 km = 70 km vers l'ouest dans ses investigations.

Il ignore Blannay ou se trompe alors que de nombreux vestiges furent retrouvés (cf. Victor Petit) par des chercheurs insoucieux d'une quelconque fièvre probatoire avant 1870.

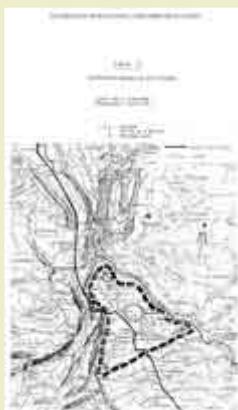
Berthier écrit (p.290 de l'étude précitée) : « Rappelons que nous avons devant les yeux un panneau de 5M x 5M, où était placardé l'assemblage de la carte d'État-major au 1/50.000. Sur la vaste surface, qui se présentait dans l'enchevêtrement du relief, il n'était par évident que la coïncidence pût se produire. Or, à notre plus grande surprise, l'évidence était là »

Ce passage montre que Berthier ne s'est pas cantonné à l'étude du quadrilatère, assez arbitrairement délimité, mais qu'il a examiné une superficie d'environ 62500 Km² soit le double de celle du quadrilatère (30.030 Km²) sans s'apercevoir que sa surprise aurait pu être double.



LE PROTRAIT -ROBOT DANS LA RECHERCHE D'ALEZIA

André Berthier - 1984 – Communication



1. Page 278 Berthier écrit que l'oppidum d'Alésia devait être vaste en particulier pour accueillir la cavalerie gauloise. Or justement Vercingétorix la renvoie presque immédiatement. César décrit Alésia aux chapitres

68 (à la fin) à son arrivée sur les lieux et 69 (VII). La cavalerie gauloise s'enfuit au ch. 71, la nuit suivant la bataille de cavalerie (VII-70) peut-être à cause du manque de place, plus probablement à cause de l'impossibilité de fourrager. La précipitation de ce départ "avant que les fortifications soient terminées par les Romains" (VII-71-1) montre que les Romains travaillent vite, ce qui n'est pas une révélation et que l'encercllement était presque terminé. Dans cet espace clos ou presque par les travaux se livra la grande bataille de cavalerie.

2. "Alésia avait pu accueillir des réfugiés mandubiens". Peut-être mais où Berthier a-t-il trouvé cette information ?

a) Vercingétorix est arrivé à Alésia sans crier gare et en urgence. Comment les Mandubiens l'auraient-ils su ?

b) Comment l'armée de secours aurait-elle trouvé des "periti" des gens connaissant bien l'endroit ? Ce sont au contraire les gens près de l'oppidum qui avaient le plus de chance de s'y réfugier si tant est qu'ils n'y habitaient pas.

3. Page 279 § I Vercingétorix "qui avait délibérément choisi cette colline dans un but stratégique..."

- Il avait choisi d'en finir avec César dans une bataille de cavalerie décisive. (Vingeanne).

- Si son projet était de s'installer à Alésia avec des troupes terrifiées il l'a accompli en effet !

4. A moins d'admettre que Vercingétorix ait alors voulu un entassement de type « bidonville ».

Vercingétorix connaissait les camps romains, très concentrés (et rétractables). Ils n'avaient rien de bidonvilles et de surcroît des villes comme Avaricum ou Gergovie, par exemple, n'étaient guère étendues.

5. « Les contrevallations devaient serrer la colline (Alésia) au plus près »(p.279 -I) On peut aussi penser que les travaux romains étaient en limite de la plaine à l'extérieur renforcés par des points d'appui.

D'autre part étant donné la largeur des fortifications romaines destinées à prévenir toute surprise, elles ne pouvaient être que très supérieures au tour de l'oppidum compte tenu aussi que les légionnaires ne pouvaient travailler sous la menace des jets de javelots gaulois. De plus la plaine à Syam est petite : une grande bataille de cavalerie (15.000 Gaulois contre non pas 5.000 à 6.000 Romains mais un nombre égal de ceux-ci) y était impossible. On sait que les fantassins romains savaient se tenir sur un cheval (voir l'entrevue avec [Arioviste](#)). César décide cette bataille devant Alésia mais non au-delà des contrevallations terminées ou en cours de construction, par conséquent très au large de l'oppidum.

		
<p>Carte de Blannay (© IGN - PARIS 2006 - Licence n°2006CUEC0163 - reproduction interdite)</p>	<p>Carte de Syam et Blannay</p>	<p>Carte de Syam (© IGN - PARIS 2006 - Licence n°2006CUEC0163 - reproduction interdite)</p>

La méthode du portrait-robot a tiré son prestige de la connotation quasi-scientifique que, grâce à lui, Berthier a su donner à ses conclusions. Loin de toute influence locale et partisane, il a proposé un modèle objectif dont la parfaite superposition au site de Syam non seulement lui permettait d'affirmer qu'enfin

Alésia était découverte mais aussi que sa méthode était la bonne.

Doit-on parler de tautologie ou bien, négligeant cet aspect des choses, se poser cette question plus élémentaire : comment Berthier connaissait-il à l'avance les dimensions de Syam ce qui seules permettait une superposition parfaite ? Bien connaître la description de César constitue une base de recherche grâce à la sélection des indices fournis par celui-ci. Ou alors, le lecteur, permutant les éléments du problème, est en droit de se demander si ce n'est pas Syam qui a déterminé le portrait-robot plutôt que le contraire. Eliminer un site parce qu'il ne s'adaptait pas à la configuration de Syam aurait pu apparaître arbitraire non pas si ce site n'était pas conforme au portrait-robot.

L'opération conçue par Berthier, la fameuse juxtaposition, semble donc avoir une valeur cognitive tout à fait illusoire.

Berthier à l'instar des autres historiens n'avait aucune information chiffrée sur Alésia à part la longueur de la plaine. Si, par exemple, une miniature est la copie d'un tableau ses dimensions ne permettront pas de préciser celles de l'original par rapport à d'éventuelles copies. L'usage que prétend faire Berthier du portrait-robot est abusif : il pouvait établir un schéma général à géométrie variable non un calque préformaté.

Il est facile de répondre à ce qui précède que Berthier ne s'est pas contenté de dessiner un portrait-robot et d'en rechercher la coïncidence avec un site, on le lit quelquefois, mais qu'il lui a donné des dimensions précises. A ceci près que dans son évaluation et son utilisation il lui a attribué une superficie qui va de 900 à un peu moins de 100 hectares ce qui, stricto sensu, confère une valeur relative au portrait-robot au profit de celle absolue du plateau de Syam (900 h) qui reste la référence. (Source consultée : le plaquette déjà citée "La Bourgogne études archéologiques 1984". Le portrait-robot dans la recherche d'Alésia par André Berthier). On relève aussi: Page 278 combat de cavalerie préliminaire, 8 lignes avant la fin de la page.

Rappelons que ce combat de cavalerie devait être décisif. Berthier instille l'idée que se prépare un mouvement stratégique vers Syam alors que ce ne fut qu'une fuite des Gaulois vers Alésia P.278 3 1 avant la fin "des réfugiés". Où les a-t-il pris ?

De même (4 lignes avant la fin de la page) Berthier comptabilise la cavalerie parmi les assiégés : non, car elle s'enfuit avant que les Romains n'aient terminé leurs travaux d'encerclement. Il charge la mule pour que ce soit une mule et que la masse fasse la surface.

Page 279, 1ère ligne "la colline devait offrir une surface en rapport avec cette masse". Evidemment 15 Km de tour ! Les troupeaux y avaient été rassemblés par les Mandubiens (VII-71-7) non par les Romains. (page 278, 3 lignes avant la fin).

Page 279 5ème ligne -"Vercingétorix avait choisi cette colline dans un but stratégique", Berthier le dit, non César qui écrit simplement que les Gaulois se sont enfuis jusqu'à Alésia.

P. 279, 8ème ligne "contrevallations qui devaient serrer au plus près". Berthier prépare le terrain. César ne dit rien de tel : au contraire il fallait une zone de sécurité pour éviter les attaques surprises et les projectiles gaulois.(VII-72-2)

Berthier s'attache à convaincre que le site d'Alésia était délimité par le périmètre des contrevallations qui deviennent également la limite à peu de chose près d'Alésia.

P.279- 2ème §. Le carré est choisi comme étant la figure la plus neutre : M. Berthier choisit la géométrie neutre contre celle qui ne l'est pas pour déterminer le portrait-robot.

P.279- 3ème§. M. Berthier, très logiquement, constate qu'il est indispensable que la ligne d'encerclement doit être plus longue que celle encerclée. On souscrita à cette affirmation.

P.279- 5ème §. M. Berthier décide que le carré investi fera 12 Km de tour pour être d'1/4 plus petit que les contrevallations sans doute parce que 3/4 sont inférieurs à 4/4. (Ces opérations mathématiques sont peut-être

un peu au-dessus des capacités du lecteur moyen : le syamois supérieur, juste pléonasme, en fait son ordinaire).

P.279- § fin de page: obscur mais sans doute non dépourvu d'arrière pensée : fastigium (VII-69-4) signifierait "déclivité qui exclut des talus convexes".

P.280- 3ème §. Berthier cite le capitaine Galotti "La description de César parle aux yeux presque aussi complètement qu'une carte topographique". Ce ne doit pas être évident pour tout le monde puisque les hypothèses alésiennes sont multiformes. Gallotti introduit l'idée de ravins profonds séparant la colline centrale (Alésia) des autres. (Il s'agit de traduire "mediocri interjecto spatio VII-69-4).

Si du texte de César Berthier sans connaître Syam, a déduit des ravins c'est incontestablement le plus fort.

P.280- 3ème §. Berthier consacre la page à démontrer qu'Alésia est entourée de ravins. Il n'imagine pas qu'une rive des flumina (la droite pour la Cure, la gauche pour le Cousin) puisse seule être abrupte.

Berthier conclut son bricolage du texte très logiquement et avec beaucoup d'innocence : "le dessinateur place donc les flumina de part et d'autre du carré (le carré neutre) d'abord tracé et marque leur écoulement dans des gorges". (5ème ligne avant la fin de la page). L'analyse de ces quelques lignes montre que le talent d'historien de Berthier tient de la divination ou bien que contrairement à ce qu'il prétend c'est en voyant Syam qu'il a glissé des ravins dans le texte de César.

Ces ravins ont des rives aussi raides du côté assiégés que du côté romain rendant invulnérables les lignes des uns aux attaques des autres : quid alors de l'utilité des contrevallations ? (Cf p.280 fin du 3ème §).

Berthier va, sachant que le site de Syam a un périmètre de 15km, déterminer son portrait-robot mais avec un périmètre invariable d'une même longueur ce qui bien entendu, excluait absolument un site tel que Blannay alors que celui-ci par sa similitude avec le portrait-robot eût apporté de l'eau à son moulin qui, reconnaissons le, n'est pas d'argent.

Page 282. Berthier commence la page par un paragraphe qui comportent trois affirmations qui lui sont personnelles :

a) Ce n'est pas l'armée de secours mais César qui engage le combat de cavalerie (VII-80-I) : equitatum ex castris educi et proelium committi jubet.

b) Intermissam collibus. Peut-être y avait-il des collines autour de la plaine mais Constans le fait dire abusivement au texte. Voir Constans "le maître d'Alise" (P.I08). Dans cette étude nous n'écartons pas "cette plaine interrompue par des collines" (VII-70-I) et d'autant plus que Constans choisit l' autre solution grâce à une traduction peu rigoureuse : Berthier paraît-il, grand latiniste, aurait dû relever cette manipulation de Constans qui sert sa théorie bien entendu.

c) Il estime que la plaine est une combe ou un val. Outre que César avait assez de vocabulaire pour appeler les choses par leur nom et, qu'il écrit à trois endroits différents que s'il s'agit d'une plaine, (planities = surface plane), les Gaulois s'il y avait eu des crêtes les auraient occupées au lieu de remplir la plaine (complement VII-79-2). A Blannay la plaine (sauf des tertres) est plate ce qui est plus courant et l'avancée du Beustiau (voir photos) a bien l'étrave de vaisseau décrite par Berthier.



<i>Champ de la bataille, Le Beustiau dans le fond</i>	<i>Le Beustiau</i>
---	--------------------

P.282 - 5ème §. Berthier s'avise que le carré déterminé initialement (périmètre inférieur aux contrevallations) avec un périmètre de 12 Km, transformé en triangle conduit celui-ci à comporter des côtés de 4 Km mais que, tout compte fait 4,5 Km serait mieux la surface triangulaire, bien à propos, en étant augmentée de 700 à 900 hectares. Le schéma de Berthier ne peut s'imposer qu'à un site mais sa démonstration repose sur une suite d'affirmations dont le souci, perceptible dès le départ, est que la surface en soit celle convenant à Syam.

P.284 - Berthier exécute Alise avec des arguments qui ne doivent pas faire trembler du côté de Semur. Alise n'est baignée que par "deux petits cours d'eau coulant tranquillement" mais c'est Berthier qui a décrété ex nihilo, qu'il devait s'agir de torrents.

La plaine n'est pas enclavée par des collines ce qui, pour le moins, donne à penser que Berthier a lu Constans plus que César. Chose curieuse, Berthier dont le portrait-robot est renforcé par une évaluation précise de la surface (900 hectares) n'applique pas celle-ci au site d'Alise (un peu moins de 100 hectares au mont Auxois).

Berthier ne traite que des surfaces planes. Il n'imagine pas qu'un espace couvert de collines puisse accueillir beaucoup plus de monde : en coupe, la partie au sol d'une colline de forme équilatérale est la moitié de la somme des deux autres côtés. A Blannay cinq collines constituent le site si on envisage la forme en losange évoquée par Berthier (bien qu'à Syam elle soit hors de question) : le Beustiau, le Galimard, les Grands bois, le Bois des Plantes, le Teuriat).

Berthier n'aurait sans doute recueilli que peu d'écho avec la seule révélation de Syam. C'est Alésia qui a fait son succès car il a su se tailler un statut de victime de l'arbitraire officiel et du dédain de Carcopino. Il a suscité une sorte de fronde vertueuse, justifiée pour partie, face à une farce intellectuelle parée des atours d'une autre financière.

Mais de Berthier (et de ses disciples) on peut dire aussi "in eo ipso loco quo reprehendit, immitit imprudens senarium". De plus, partisans de Syam et d'Alise ont en commun l'admiration qu'ils vouent à Vercingétorix et à ses talents stratégiques qui le conduisirent à se faire encercler après trois défaites de sa cavalerie et après son renoncement inexplicable à sa tactique de la terre brûlée.

Il est comparé à Hannibal, Jugurtha, Mithridate mais non pas, sans chercher si loin, à Ambiorix qui infligea un revers cuisant aux Romains. Lui et Vercingétorix appartiennent au "de Bello Gallico" et l'élimination du meilleur ne tient qu'au génie militaire de Badinguet et de quelques chanoines ou chanoinesses de chapelles antinomiques et identiques.

L'important décalage de Syam vers l'est eu égard aux points de rencontre communément admis de Labiénus de retour de Sens et de César, de celui-ci avec Vercingétorix pour leur deuxième et avant dernier combat de cavalerie surprend. (On parle de Joigny, Noyers, Montbard, etc.). En effet l'illustre Arverne était insuffisamment ignorant pour ne pas connaître la mésaventure d'Arioviste fonçant vers Besançon pour l'occuper et y trouvant installé César. Ce trajet de 150 Km vers l'est était assez long pour que César s'installât avant les Gaulois dans la cité mandubienne. Comment César aurait-il su où allait Vercingétorix ? Comme d'habitude grâce aux transfuges, aux prisonniers, à sa perspicacité Cf.VII-9-1 : "quad haec de Vercingetorige usu ventura opinione praeceperat". "L'usu ventura" a servi plus d'une fois... Outre sa légendaire rapidité de mouvement un autre facteur jouait en l'occurrence en faveur de celle-ci : les Gaulois fuyèrent vers Alésia avec leurs bagages. César laissa les impédimenta (VII-63-2) sous la garde de deux légions. Il savait donc que Vercingétorix n'allait pas loin, que les bagages le rejoindraient facilement et qu'il n'y aurait pas de bataille en ligne, (L'épisode du massacre de l'arrière-garde gauloise est négligeable) sinon il aurait gardé ses

troupes. Il n'aurait pas deviné que Vercingétorix, avec Berthier, gagnait Syam, si loin de ses bagages (et butin). On ne voit pas pourquoi les Gaulois, si la route avait été longue, alors qu'ils étaient poursuivis, c'est à dire désireux de s'alléger au maximum, auraient emporté leurs impedimenta et non pas les Romains au risque de se trouver démunis. Sans compter qu'aller si loin pour se faire piéger à Alésia participait à la consternante sottise soulignée par Montaigne et Claudel d'un tel exploit. Et Vercingétorix ne voulait pas rester là et dès son arrivée (equestro proelio, combats pour interrompre les travaux d'encerclement).

Christophe et Montaigne

Un faisceau de preuves choisies éclaire d'autant mieux la route à suivre qu'il n'est pas douteux qu'elles ne conduisent à l'endroit où on l'attend. N'est-ce pas le cas des différents chemins qui mènent aux divers Alésia semés des arguments qui chaque fois conduisent à l'évidence annoncée? Un de ceux à avoir le mieux illustré ce principe qui peut amener à découvrir avant tout ce qu'on a envie de voir est **Georges Colomb** sous la signature de Christophe : le savant Cosinus a disparu. Sa cuisinière-camériste, la fidèle Scolastique, se consume d'inquiétude. On frappe à la porte de l'appartement. Scolastique va ouvrir et se trouve en présence de deux sergents de ville. L'un brandit devant lui l'impétueux Sphéroïde, le chien rondouillard du savant. Ciel, le chien de mon maître ! s'écrie Scolastique.

L'autre représentant de l'ordre lui présente alors des frusques misérables.

Ciel, les habits de mon maître ! clame Scolastique.

Les deux sergents s'écartent et dévoilent les pieds nus d'un cadavre étendu sur une civière.

Ciel, les pieds de mon maître ! s'exclame la servante. Le corps est déposé sur le lit du savant. Scolastique et la concierge le veillent toute la nuit avant, au matin, d'avoir quelques doutes sur son identité. Elles constatent qu'il s'agit d'un malheureux clochard.

Qu'on remplace la recherche de Cosinus par celle d'Alésia et la démarche de Scolastique s'affirme en tant que représentative d'autres auxquelles pouvait songer l'ancien sous-directeur du muséum d'histoire naturelle. "In eo ipso loco quo reprehendit immitit imprudens senarium". (Là même où il critique l'emploi du sénateur, inconséquent il l'emploie).

Les trois principaux sites supposés et opposés d'Alésia sont le fruit d'une convergence d'analyses à propos du génie de Vercingétorix capable de concevoir le plan susceptible de l'amener à s'enfermer lui-même. L'avis de **Montaigne** est intéressant sur la question (p. 402 vol.2 Flammarion). Montaigne remarque "deux rares événements et extraordinaires" de ce siège d'Alésia. Le premier est que les Gaulois sélectionnent leurs troupes contre la demande de Vercingétorix (ce que n'indique pas Montaigne) qui voulait que tous les hommes valides vinssent à son secours. Le deuxième événement est le suivant :

« L'autre point, qui semble estre contraire et à l'usage et à la raison de la guerre, c'est que Vercingétorix, qui estoit nommé chef et general de toutes les parties des Gaules revoltées, print party de s'aller enfermer dans Alexia. Car celui, qui commande à tout un pays ne se doit jamais engager qu'au cas de cette extremité qu'il y alait de sa derniere place et qu'il n'y eut rien plus à esperer qu'en la deffence d'icelle; autrement il se doit tenir libre, pour avoir moyen de pourvoir en general à toutes les parties de son gouvernement. »

Si ce n'est toi, c'est donc ton frère

Une tentative de rapprochement des travaux du professeur Berthier et des conjectures alisiennes a été évoquée au début de cette étude (Cf. [Alésia](#)) : en somme était-il possible de trouver un site moins loin de Sens que ne l'était Syam, telle Alise, correspondant au portrait-robot.

Le professeur Berthier explique avoir recherché tous les sites pouvant correspondre au portrait-robot (construction théorique évidemment fidèle à César) et, dans une région plus étendue que son quadrilatère limitatif, n'en avoir trouvé qu'un. On a vu que malgré ce travail exhaustif, exécuté "lentement et minutieusement" le site de Blannay lui échappa.

Il n'en reste pas moins que, compte tenu de la rigueur de son travail, seuls trois sites demeurent : [Alise](#), [Syam](#) et son homologue Blannay. Les arguments en faveur des deux premiers ne convainquent pas les partisans de la partie adverse et à fortiori tous ceux qui doutent de l'un et l'autre site. Il ne subsiste, si on procède par élimination et dans le cadre géographique posé par Berthier, plausible à tous et pour Alise puisqu'il la comprend, que la troisième solution, Blannay. Pourquoi, opposera-t-on, ne retenir que les conclusions de Berthier ? Parce que, comme il a été dit, son travail théorique correspond à la description de César au point qu'on peut se demander si le professeur n'a pas voulu donner à une circonstance géographique la force générale du système qui lui permet certes d'élire Syam en oubliant Blannay sans écarter Alise qui s'inscrit dans son schéma, du moins en partie, et lui confère les circonstances atténuantes de l'objectivité. Syam et d'autant plus qu'elle contrarie le dogme suscite bien des critiques mais non pas l'enquête de terrain de M. Berthier. Si on l'accepte il faut bien en accepter les conséquences et s'intéresser à ce massif au confluent de la Cure et du Cousin à l'écart des chemins battus. La plaine s'étend dans les dimensions indiquées par César, devant l'oppidum à l'est et du nord au sud ce qui dilue la précision cardinale habituelle à César.

Le sens du [camp nord](#) prend sa force car sinon en dehors des lignes était-il si capital de le tenir : il en était un saillant mais aussi à l'intérieur d'elles ; pris par les Gaulois les circonvallations devenaient intenables. Et César, s'il voulait le renforcer par des cohortes, ce fut le cas, devait exclure toute discontinuité entre les circonvallations et lui. Celles-ci en étaient la mâchoire sans pouvoir l'absorber.

L'influence de la description de César dans la détermination théorique de Berthier appelle une remarque :

" Ce n'est là qu'une autre forme de cette vieille et favorite méthode idéologique, dite aussi a priori, qui consiste, non pas à connaître les propriétés d'un objet par l'étude de cet objet même, mais à les dériver déductivement du concept de l'objet. D'abord on fabrique, en le tirant d'un objet, le concept de cet objet; puis on retourne le tout, et l'on mesure l'objet sur sa copie, le concept. Ce n'est pas le concept qui doit se modeler sur l'objet, mais l'objet sur le concept." (Fr. Engels Anti-Düring page 139 A.Costes éditeur.)

L'objection majeure que suscitera l'assertion suivant laquelle Berthier "a oublié" Blannay strictement semblable à 1/2 de Syam, sera que Blannay est à l'extérieur du quadrilatère élu à savoir Montbard, Montbéliard, Vienne, Chambéry quoique celui-ci le tangente. Il n'est donc pas inutile de souligner de

nouveau que Berthier a étudié le relief sur l'ensemble de son panneau de 5 m x 5 m : ("Sur la vaste surface ..." voir ci-dessous [annexe p.290 - 109e congrès national des Sociétés Savantes](#). Dijon 1984) sans se limiter à son quadrilatère et sans voir Blannay pourtant si proche. Au demeurant l'étendue de Syam ne correspond pas à la taille des camps gaulois (ou romains) des Commentaires, jamais immenses, entre autres pour permettre la concentration des tirs de javelots.



Périmètres

Les travaux menés par César autour d'Alésia ont suscité beaucoup de controverses sur le nombre de légionnaires qui y participèrent, leur durée, leur tracé. Napoléon I s'intéressa aux volumes de terre remuée c'est-à-dire à la terre des trous tout comme le sapeur Camembert.

Se référer à d'autres travaux de César propose des comparaisons au moins sur les deux premiers points qui n'en font qu'un tant ils sont entremêlés, conjoints et solidaires.

Au livre I, ch.8, I sous la menace, d'invasion helvète, César alors qu'il ne dispose que d'une légion et de soldats venus de la Province (on a évalué au total leur nombre à 11.000 hommes) construit un mur de 27 km entre le Léman et le Jura ainsi qu'un fossé. Le mur mesurait près de 5 mètres de haut. (Les contrevallations étaient longues de 16,5km V11-69-6). Les Helvètes avaient fixé la date de leur regroupement sur la rive du Rhône au 25 mars 58 (24 suivant Constans).

Lorsqu'ils se présentent pour obtenir un droit de passage devant César, revenu de Rome "quam maximis potest itineris" (en brûlant les étapes) en 8 jours selon Plutarque (Benoist), à la nouvelle des projets helvètes, comme on l'a dit, celui-ci, pour gagner du temps, leur demande de revenir, s'ils le veulent le 13 avril. Il en profitera pour aller chercher 5 légions en Italie.

Il s'écoule un peu plus de 15 jours durant lesquels les Romains, 5 ou 6 fois moins nombreux que devant Alésia auront établi des fortifications de 10 km plus longues que les contrevallations.

Certaines hypothèses à propos d'Alésia se concilient mal avec des contrevallations très au large de la place assiégée, donc avec un espace assiégé plus restreint pourtant probable (il fallait bien de la place pour les Mandubiens) : autrement dit César dans de tels cas n'aurait pas pris le risque, sinon nécessaire dans leurs hypothèses, de rallonger ses lignes. Or l'exemple de Genève montre qu'il n'avait pas besoin de beaucoup de soldats pour construire des ouvrages considérables très rapidement.

L'argument dirimant qui sous-tend l'élimination de certains massifs est que les contrevallations doivent obligatoirement suivre le site de l'oppidum au plus près : à 16,5 km de contrevallations doit correspondre un limen fortifié de même longueur du complexe investi.

Un passage des Commentaires néanmoins va à l'encontre de cette idée à propos d'Alésia (V11-8.2-3) : "Mais les assiégés pendant qu'ils apportaient le matériel que Vercingétorix avait fait fabriquer pour une sortie, comblent les premiers fossés". Constans, texte de César à l'appui, considère qu'il s'agit du fossé de 20 pieds. Compte tenu de son importance, ce travail demanda du temps qui correspond à celui nécessaire pour apporter le matériel : les contrevallations à cet endroit étaient donc loin de la colline d'Alésia. L'armée de secours repart au lever du jour craignant d'être attaquée sur son flanc droit par la garnison "du camp qui domine la plaine" (Constans). C'est le Mont Réa qui aurait été sur leur gauche rappelons-le.

La difficulté qu'il y avait à surmonter cette contradiction a trouvé des solutions diverses. En voici trois où "ab latere aperto" échappe à l'ennui de l'uniformité et aux pièges du terrain :

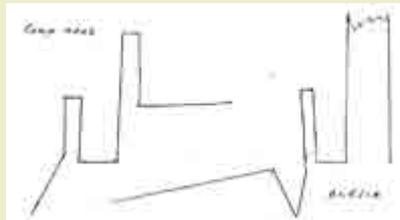
- 1) Haumont (de Bonnot 1970) traduit "en flanc". Toute notion d'orientation disparaît.
- 2) Benoist cite 2 avis :

- a) Le camp supérieur, a-t-on pensé, dit-il en note, serait la montagne de Flavigny; au sud-est et non au nord.
- b) "latere aperto" signifie le côté ouvert soit à gauche soit à droite.
En l'occurrence c'est bien entendu le flanc gauche ! Scrupuleux Benoist précise qu'il s'agit d'une opinion très discutée (note historique 142).
- c) Constans traduit donc, sans y voir malice, "par le flanc droit".

Maceria

La région d'Avallon et plus particulièrement celle de Sermizelles sont parsemées de murs et de murets en pierres sèches. L'abbé Parut les a répertoriés et étudiés. Ces murets ne se retrouvent pas dans la région d'Alise.

Sur le mont d'Orient, le long de la pente septentrionale très abrupte, subsistent les ruines abondantes de deux murs parallèles en pierres sèches ([voir photos](#) en annexe), envahis par le taillis et les ronces, longs d'environ 500 mètres. (Ils ont été [évoqués plus haut](#)). Ce dispositif (L.VII-87-5 "aggeres" et "fossam") est analogue à celui installé par les Gaulois devant Alésia, le mur intérieur correspondant à celui de l'oppidum, le mur de pierres sèches (maceria) extérieur, vers la pente étant précédé d'un fossé. La hauteur du mur est de 6 pieds romains (0,2957 m = 1 pied)



L'alternative à l'égard de la présence ici de possibles vestiges de fortifications romaines du camp nord est la suivante, compte tenu que dans l'hypothèse évoquée ici c'est au-dessus de Sermizelles (mont d'Orient) qu'elles seraient recherchées.

A) Soit il n'y a pas de vestiges :

- 1) parce qu'ils n'ont jamais existé.
- 2) ou parce qu'ils ont disparu.

B) Soit il y a des vestiges :

- 1) qui ne sont pas ceux du camp nord
- 2) qui sont ceux du camp nord.

On ne peut a priori repousser l'idée que cette présence à l'endroit où ils sont recherchés puisse leur correspondre. Sinon, ces pierres apportées là ou déjà présentes auraient servi à la construction de murs identiques à ceux des Romains ce qui serait une coïncidence telle qu'elle plaiderait en faveur de l'opinion qui aurait la faiblesse d'y voir la trace de César plutôt qu'un hasard extraordinaire.

En définitive on pourrait se demander s'il n'y aurait rien qui ressemble là à ce qu'on y cherche, à quoi devrait ressembler ce qu'on y trouve, si ce n'est pas à ce qu'on y cherche.

Les schémas ci-dessus se conforment à la description de César qui en est le fait générateur : sans les Commentaires (7ème livre) Alésia n'existerait pas, alors que les partisans de la plupart des sites ne tirent des justifications que de ceux-ci sans référence à la partie littéraire c'est à dire latine de l'affaire, oubliant les

autres livres (comment parler de Vercingétorix sans connaître le 5^{ème} livre et Ambiorix ?) et même parfois toute référence à César.

Ils s'abusent eux-mêmes et s'en font grief, supériorité qu'ils ont sur Boucher de Perthes qui avait quand même besoin des paysans picards pour tailler ses bifaces.

Alésia peut être partout : "C'est de la même façon qu'on peut sur le champ opérer la métamorphose de mon oncle en ma tante". (Engels . Anti-Dühring. L. II p. 160 Costes éditeur 1952).

Vouloir à partir de quelques débris de circonstance fonder la primauté d'un site, sans s'étonner de l'absence d'autres nécessaires, plutôt que de s'assurer de sa cohérence avec le texte revient à justifier l'origine d'une assiette à partir des restes du repas.

Progression dramatique du récit dans la Guerre des Gaules

La prise d'Alésia constitue le point culminant des Commentaires si on considère, et voici la falsification de César, que Vercingétorix fut son adversaire le plus coriace. C'était si peu le cas que César n'hésite pas, alors qu'il a encerclé Alésia, à se préparer à un affrontement avec l'armée de secours trois fois plus nombreuse que l'armée assiégée : cette décision n'est pas le signe d'une grande crainte à l'égard du Gaulois et de ses soldats terrifiés qui, après une poursuite dont les épisodes constituent la trame du 7ème livre, se retrouvent enfermés. Vercingétorix était redoutable par sa tactique : il ne l'appliquera jamais vraiment, trois fois vaincu et sans ressort lorsqu'il a l'avantage (Gergovie). Ambiorix a été un adversaire autrement efficace à condition de ne pas se contenter de la lecture du 7ème livre. A ce propos, certains spécialistes ne comptabilisent que deux batailles de cavalerie livrées par Vercingétorix (celle du Ch. 80 est livrée par l'armée de secours). Leur compétence semble s'être heurtée à ceci : la traduction de Constans aux chapitres 66, 70, 90 (L. VII) indique le sujet : combat de cavalerie. Le ch.13 du livre VII n'a pas d'intitulé : exit cette défaite gauloise.

En résumé César en donnant sa force à l'œuvre littéraire n'a pas obligatoirement contribué à sa véracité en accordant une importance injustifiée à Vercingétorix : au demeurant l'éventail des jugements portés sur celui-ci par l'histoire est suffisamment vaste pour accepter la comparaison avec Ambiorix, l'absolu s'inclinant sous le joug du relatif. Certes il est d'ordinaire considéré comme un héros à l'immense talent militaire mais sans écarter les soupçons de trahison et d'incompétence (Montaigne).

Cette progression dramatique en fonction d'adversaires de plus en plus redoutables ne paraît pas avoir trouvé son meilleur argument avec Vercingétorix. En revanche les troupes rencontrées par les Romains furent de plus en plus nombreuses. Ainsi pour secourir Q.T.Cicéron, ils affrontent et défont 60.000 Gaulois (Nerviens V-49-1) avec seulement deux légions et 400 cavaliers (V-46-5) soit environ à 1 contre cinq ou six, de même que devant Alésia.

Le rapport des forces contre les Helvètes est plus équilibré. César commande 6 légions (5 venues d'Italie et 11 000 hommes à Genève). Avec 3 légions (I-12-2) il taille en pièce les Tigurins soit le quart de 92.000 hommes (I-29-2), 23 000 hommes. Il dispose aussi de nombreux auxiliaires qui lui permettent de couvrir d'hommes la colline de Montmort (I-24-3); entre la ligne de bataille formée par les 4 vieilles légions et les fortifications construites par les recrues (2 légions) César avait intercalé ces troupes auxiliaires dont le nombre était au moins égal à celui de la première ligne des vétérans soit 7.000 hommes probablement plus : le rapport est de 1,5 à 2 plus probablement 1,5 car l'échec de la phalange helvète s'explique aussi en grande partie en raison d'un terrain qui lui était très défavorable, ce qui réduit, il est vrai, l'hypothèse de la parité (les pilums clouaient ensemble beaucoup de boucliers). Le danger était grand pour les Romains avant la bataille puisque César avait renvoyé tous les chevaux afin d'éviter aux cavaliers la tentation de fuir. Ce fait eut aussi peut-être l'avantage de rendre les Helvètes présomptueux.

César, Labiénus s'entendaient à inciter l'ennemi à l'attaque dans des circonstances qui lui étaient défavorables. Contre Arioviste, pas de renvoi de chevaux malgré la crainte qu'il inspire à de nombreux soldats romains que César s'emploie à rassurer (I-40). Les Germains seront écrasés eux aussi mais ils avaient vaincu toutes troupes gauloises réunies (Eas omnes copias (gauloises) a se (Arioviste) uno proelio pulsas ac superatas esse (I-44-3). Alésia faisant de César l'égal d'Arioviste : il visait plus haut et en filigrane ne s'inscrivait-il pas le défi de vaincre avec des effectifs proportionnellement de plus en plus réduits même si les légions sont six au départ, le double à Alésia.

En résumé, les Romains redoutent également les Helvètes et les Germains, guerriers valeureux les uns et les autres sans doute en nombre égal face à des Romains un peu moins nombreux : l'étalon du rapport de base serait la bataille contre les Tigurins, 23.000 contre 3 légions. L'infériorité numérique romaine n'est pas flagrante quoique probable d'une manière générale en 58 aussi. Bien entendu une possibilité de manipulations équivalentes des chiffres par César existe.

Pourquoi César a-t-il 12 légions en 52 au lieu de 6 en 58 face à un danger plus grand ? Deux raisons :

1) En 52 il faut tenir toute la Gaule en respect; en 58 il vient à son secours et n'a, à la fois, qu'un seul adversaire. Après la prise d'Avaricum il partage ses 12 légions en deux mais échoue à Gergovie alors que Labiénus triomphe à Lutèce, double inconvénient pour un demi-succès.

2) En 52 l'échéance avec Pompée est brûlante. La Gaule est un prétexte commode quitte à monter Vercingétorix en épingle. L'évidence de cette succession de Pompée (sue du seul César) sera balayée par les comptes des mérites de Vercingétorix et de ses batailles de cavalerie perdues de même que belle de tout élément allant à l'encontre d'une thèse officiellement abandonnée. L'argutie réfutant ce renoncement néglige que celui-ci devrait, pour avoir sa légitimité, être publié dans les mêmes formes que l'objet de son annulation (J.O).

César et Napoléon

A Sainte-Hélène Napoléon a tenu à comparer ses mérites militaires et ceux de César. Pour une fois celui-ci ne l'emporte pas : Napoléon se juge meilleur que lui. Sans vouloir contredire l'auteur du Déjeuner de Beaucaire, la sollicitude qu'il montre à son propre égard ne l'aide pas à trouver le chemin de l'objectivité.

La note qui suit, quoique limitée, permet néanmoins ces quelques remarques :

Litré a souligné la dichotomie qui existe entre Bonaparte et Napoléon. Elle s'exprime en particulier sur le plan politique : Bonaparte était au service de la République et a participé à son avènement. Napoléon la range parmi le fatras des lubies chères aux "idéologues" et n'a de souci que pour lui et sa dynastie. Cette préoccupation le dispensera de s'engager trop ayant dans ses batailles ce qu'Augereau fera remarquer, à la différence de César. Cette ambition n'aboutit à rien sauf à consacrer son génie militaire qui en définitive souligne d'autant plus son désastre politique. Sur le plan militaire il ne s'avère pas novateur en matière d'armement : il refuse le fusil à répétition car l'approvisionnement en munitions aurait provoqué l'allongement des convois et des lignes de communication. Il en reste au modèle de 1777. "La bonne manière de se faire tuer, c'est à la baïonnette". L'artillerie est celle conçue par Gribeauval. Il renvoie Fulton à ses foyers. L'utilisation du matériel traditionnel par Napoléon l'écarte de ce principe énoncé par Engels suivant lequel l'influence des grands généraux se borne tout au plus à adopter les nouveaux modes de combat aux armes nouvelles et aux combattants nouveaux" (Anti-Düring- Costes Editeur p.42 T.2).

César comme Napoléon gagne ses batailles avec les jambes de ses soldats (Benoist écrit que "celeriter" se trouve à chaque page des Commentaires). Il utilise ses balistes au grand désagrément des Gaulois dont elles sont redoutées : on sait qu'à Gergovie elles sauveront les Romains d'un désastre alors que Fabius et ses deux légions sont confrontés à toutes les troupes de Vercingétorix (summis copiis) (VII-41).

César innove-t-il en matière d'armement ? Par rapport aux Gaulois, certainement, qui ne se souciaient pas, après sept ans de guerre de combler leur infériorité à cet égard alors que la construction de ce matériel n'exigeait pas d'investissements lourds et étaient à la portée de ces habiles artisans.

Enfin la malchance navale de Napoléon est notoire. César vaincra les Venètes, ira deux fois en Bretagne. Le génie militaire de César n'éclipse pas son talent politique : ses victoires auront des conséquences durables : le péril des invasions germaniques, écrit F. Lot, est repoussé pour plus de quatre siècles, les Helvètes désormais feront les coucous mais chez eux, la Gaule perd son indépendance.

De Napoléon il ne restera que les prémices de conflits catastrophiques 70 devant faire oublier 1815, la revanche de 1918 n'évitant pas 40. Une innovation cependant sur le matériel humain. Au camp de Boulogne Junot sera chargé de faire disparaître les tresses sur la nuque des vieux soldats de la République encore présents.

Le 18 juin 1815, Chateaubriand (O.T. Livre 23, ch. 16) sort de Gand par la grande porte de Bruxelles. Il marche sur la route en lisant les Commentaires de César qui l'accompagne ainsi vers un roulement sourd qu'il croit être le début d'un orage : Waterloo interrompt sa lecture et un destin souvent comparé par lui à celui de César. Voici quelques unes de leurs différences : Pompée fut le rival de César, Wellington fut le vainqueur de Napoléon sans en avoir été jamais le rival. "César a été l'homme le plus complet de l'histoire, parce qu'il réunit le triple génie du politique, de l'écrivain et du guerrier". "Bonaparte n'est point César, son éducation n'était ni savante ni choisie" (O.T. Livre 24 oh. 5). Chateaubriand cite P.L.Courrier à propos de Napoléon : "Pauvre homme, ses idées sont au-dessous de sa fortune. Ce César l'entendait bien mieux, et aussi c' était un autre homme : il ne prit point de titres usés ; mais il fit de son nom un titre supérieur à celui des rois." Quant aux différents mémoires dictés par Napoléon "ils ne sont pas comme les Commentaires de

César un ouvrage court, sorti d'une grande tête, rédigé par un écrivain supérieur" (L.24, ch.5).

L'indifférence à la souffrance (des autres) fait la race des César, c'est leur trait commun, "race dont, après tout, on se passerait volontiers" (L. 20 ch.10).

Le but de la manœuvre

Monsieur [Bouveresse](#) commençait sa leçon au Collège de France, [retransmise sur France Culture le jeudi 5 juillet 2007](#), en posant le problème suivant : comment savoir de l'extérieur si dans une chambre fermée se trouve ou non quelqu'un. Il y a deux solutions sans prétendre vouloir être exhaustif : ouvrir la porte ou écouter à celle-ci.

Devant Alésia, César était-il sûr que Vercingétorix s'y trouvait? Ce problème n'est pas, en l'occurrence, que l'expression d'une vaine réflexion "en chambre", mais celui qui a dû se poser à César devant Alésia. Sa principale préoccupation était de mettre Vercingétorix hors d'état de nuire et donc soit de le tuer soit de s'en emparer, ce qui en ferait un ornement non négligeable à ses triomphes futurs à Rome (ce sera le cas) plutôt que l'asservissement d'une multitude terrifiée de Gaulois, dont une partie d'ailleurs, à la fin du siège, les Arvernes et les Eduens, sera renvoyée dans ses foyers. "Il y avait la sauce, y avait-il le lapin?" (A. France vu par Rodin).

Certes César en arrivant devant l'oppidum des Mandubiens, savait que s'y trouvait l'inamical et si séditieux Arverne mais après la fuite de la cavalerie gauloise, étrillée une troisième fois, ici devant la place (VII-70), rien ne lui garantissait que Vercingétorix ne s'y était pas joint.

Lorsque César (VII-19), durant le siège d'Avaricum, veut affronter l'armée gauloise, il le fait en l'absence de Vercingétorix et de sa cavalerie; cela vaudra à l'intéressé quelques ennuis à son retour : il sera accusé de trahison. Des spécialistes dont [M. Goudineau](#), ont d'une manière plus générale, évoqué cette éventualité. Comment ne pas être effleuré, comme eux, par l'ombre d'un doute ?

On n'invoquera pas Bazaine, cher aussi à Napoléon III, mais quand même Pausanias : "Pausanias, cum, Byzantio expugnato, cepisset complurer Persarum nobiles atque in his nonnullos regis propinquos, hos clam Xerxi remisit. (Nepos)".

Le discours prêté par César à Vercingétorix pour se justifier (VII-20) n'exclut pas une volonté de celui-là de démontrer que celui-ci n'était pas un traître. Où serait le mérite du vainqueur si son adversaire avait été son complice ? Un détail surprend dans le choix du camp gaulois près d'Avaricum.

Dans un premier temps, Vercingétorix (VII-16) choisit un camp à 24 Km de Bourges (millia passuum XVI), protégé par des forêts et des marécages (locum paludibus silvisque munitum VII-16-I). Puis ayant épuisé le fourrage proche de ce camp, il en installe un autre plus proche d'Avaricum. Son plaidoyer pro domo souligne sa connaissance du terrain (VII-20- 3 et 6) qui a permis d'installer le camp à un endroit qui se serait défendu lui-même sans besoin de construire des fortifications et que, si traître il y avait, il pouvait être remercié d'avoir connu cet endroit dominant. (Le premier camp a été situé aux environs de Vierzon, le second à St Just au confluent de l'Yèvre et du ruisseau Villabon. Benoist note I-VII-18). Or lorsque les Gaulois, privés de leur chef, apprennent l'arrivée des Romains (VII-18-3), ils cachent leurs chariots au fond des bois et rangent leurs troupes en ligne de bataille à un endroit élevé et découvert.

Il n'est pas question du camp choisi par Vercingétorix ; de plus on s'attendrait à ce que les chariots gaulois soient un élément défensif du camp initial ou alors les Gaulois avaient plus confiance en leur choix qu'en celui de Vercingétorix. Ce serait des prémices à l'accusation de trahison. Et César lorsqu'il entreprend de marcher contre eux devait savoir quel était leur retranchement. Il a l'air de découvrir sa nature en y parvenant. Il ne s'engageait qu'à coup sûr écrit Suétone. (L'erreur de [Flaminius](#) à Trasimène restait dans

toutes les mémoires.)

"Haec est nobis ad Trasumenum pugna atque inter paucas memorata populi romani clades" (Tite Live livre XXII-7-I).

César depuis le siège d'Avaricum savait que l'armée gauloise pouvait se passer de son chef : elle se montrait meilleure qu'à l'ordinaire dont on ne dissociera pas Gergovie où elle fut "indigne de son succès".

Les Germains, voir les Teuctères et les Usipètes, semblaient moins aptes à se passer de chef, puisque le cas étant advenu, ces deux peuples furent presque anéantis par les légions sans avoir su s'organiser (430.000 morts IV-4-5 Benoist et 15-3).

César pouvait-il savoir "ex perfugis et captivis"(VII-72) si son adversaire se trouvait encore à l'intérieur de l'arx (Vercingétorix, ex arce Alesiae suos conspicatus, ex oppidom egreditur VII-84-I)? Ceux-ci pas plus que les guerriers d'Ambiorix captifs (VI-43-4) ne pouvaient être une source d'information véritablement fiable surtout au sein d'une armée de 80.000 hommes et alors qu'ils pouvaient être trompés ou se tromper.

César avait besoin d'une certitude qui l'amenât à prendre Alésia et non le risque que son adversaire se soit échappé pour mener campagne dans son dos avec une nouvelle armée et sa cavalerie.

Vercingétorix ne doutait pas de l'intérêt que lui portait César et aussi d'être secouru. Il savait qu'il était un véritable appât pour César, dont le dilemme était soit de lever le siège soit d'être bientôt encerclé lui-même. C'était bien vu mais fallait-il encore qu'il fût cet appât. César devait être sûr de son fait pour que l'Arverne soit certain de l'attirer dans la nasse . Entrer dans la "chambre" ?

Oui, mais précisément parce que César n'ignorait pas qui se trouvait dedans : Vercingétorix d'Alésia s'est montré aux regards romains. En restant fit-il le bon choix ? Si on considère le résultat, le doute est permis. Dans Alésia, comme [Hannibal à Zama](#), il savait qu'il allait à un échec sauf aide extérieure, qui en définitive n'y changea rien, contraste saisissant avec la confiance, aveugle certes, du chapitre 66 (VII). César qui, grâce à l'illustre [A.Gniph](#), devait bien connaître Diodore, se contenta peut-être de penser que rien n'est possible que ce qui doit nécessairement arriver

.
Ce sacrifice trouvera un écho en Judée avec l'exécution ordonnée par [le procureur Pilate](#).

Stoffel

Grand Larousse - début vingtième siècle

STOFFEL (Eugène, baron), officier et écrivain militaire français, né en Thurgovie en 1823. Elève de l'Ecole polytechnique, officier d'artillerie, il fut nommé lieutenant-colonel et envoyé en 1866 à Berlin en qualité d'attaché militaire de l'ambassade française.

Il envoya au gouvernement impérial de nombreux documents, qui annonçaient au gouvernement français les préparatifs de la Prusse, mais dont il ne fut tenu aucun compte. Au début de la guerre 1870-1871, il fit partie de l'état-major du général Leboeuf, puis de celui du [maréchal Bazaine](#). Il regagna Paris après le siège de Sedan, et fut chargé de la défense du plateau d'Avron. En 1871, il fit paraître les Rapports militaires écrits à Berlin, de 1866 à 1870. Cet ouvrage étant une apologie de l'Empire en même temps qu'une attaque contre le gouvernement de Défense Nationale, le colonel Stoffel fut mis à la retraite en 1872. L'année suivante, il se présenta sans succès à la députation contre les candidats républicains Barodet et de Rémusat.

Il a publié : la Dépêche du 20 août 1870, du maréchal Bazaine au [maréchal de Mac-Mahon](#) (1874) De la possibilité d'une future alliance franco-allemande (1891). Histoire de Jules César; guerre civique (1887). Guerres de César et d'Arioviste, premières opérations de César (1891).

Les interventions archéologiques de Stoffel à Alise n'ont pas trouvé d'écho dans [le Grand Larousse](#) moins de quarante ans après la chute de son protecteur. Les tenants actuels d'Alise, forts d'une telle lignée, ont relevé le gant et rendent à cette tradition le lustre qu'elle mérite. Le prestige militaire de Napoléon III éclaire d'une ombre protectrice, hommage discret à [Colomb](#) et aux oxymores de [Maître Bafouillet](#), l'archéologie locale, maladie héréditaire de la pierre, sans égard pour César enfin terrassé par la science alisienne et touristique.

L'Alésia de M. Reddé

M. Reddé, directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études est l'auteur d'un Alésia fort documenté, souscrivant à l'opinion dominante (Alise) mais qui n'emporte pas toujours, la conviction du lecteur de passage alors même que celui-ci sur certains points partage son avis. Ainsi M. Reddé ne croit pas à un plan prémédité de Vercingétorix susceptible d'attirer César à Alésia : en premier lieu c'était contraire à sa tactique de la terre brûlée. Et que pouvait-il faire de plus que ce qu'il n'avait pu faire avant ? Ses troupes étaient terrifiées. La campagne du VIIe livre avait commencé par une défaite de sa cavalerie (VII-I3). La prise d'Avaricum, suivie de son succès inexploité de Gergovie (mais devant cet oppidum César ne disposait que de la moitié de ses 12 légions) avaient montré ses limites. Pourquoi César avec toutes ses troupes aurait-il craint Vercingétorix ? Pas plus celui-ci aidé par une armée de secours qu'il fallut réunir, que César attendit de pied ferme, s'il ne l'attira pas à Alésia. Pour quelqu'un pressé de se rapprocher de la Province, et aussi de Rome, n'était-ce pas curieux ? Ses soldats étaient combatifs. Et s'il est besoin d'une preuve supplémentaire, rappelons qu'il l'emporta . (Voir Alésia p.44). En revanche un double jeu de Vercingétorix, impossible pour M. Reddé, ("autant l'oublier"), balayé d'un revers de la main, a été soupçonné par les Gaulois et l'objet d'un habile discours de Vercingétorix, beaucoup plus solide que l'affirmation quand même un peu dédaigneuse de l'auteur. (A moins que les Gaulois ne fussent stupides et alors quel risque pour César ?).

Relevons à cette occasion quelques affirmations de M. Reddé :

- "Les troupes de Vercingétorix essentiellement composées d'Arvernes" (p.44) : non puisque, sauf les Héduens et les Arvernes, les prisonniers sont distribués chacun à chaque soldat romain ce qui fait 40.000 à 50.000 hommes, et le reste comportait des Héduens, sur un total initial de l'ordre de 80.000 Gaulois.

- "Les légionnaires se forment en carré" (p.44) : "Consistit agnem" selon César (VII-67-3). "La colonne fait halte" traduit Constans. Sinon le carré (quadratum agnem) ne peut être nécessairement induit de la protection des bagages (VII-67-3 impedimenta intra legiones recipiunt).

- "Les cavaliers germains se battent sur tous les fronts" (p.44)

César écrit (VII-67-5) : "Tandem Germani ab dextro latere ... hostes lato depellunt". Il semble que ce ne soit pas sur tous les fronts mais du côté droit. Il n'était pas possible de traverser l'armée rangée en colonne. César est obligé de diviser sa cavalerie en trois pour répondre aux trois assauts gaulois.

- Ce n'est pas 10 ou 12 légions que commande César mais 12. (expliqué par ailleurs dans l'étude).

Le professeur Reddé remarque qu'il ne faut pas s'imaginer que le retour vers la Province de César fut une fuite éperdue. Litote mais où trouve-t-il que César fut battu stratégiquement alors que Vercingétorix n'a pas essayé de l'anéantir à Gergovie, après s'être fait berner sur l'Allier (VII-35), incapable d'empêcher la jonction avec Labienus. En revanche c'est trop bienveillant d'écrire que "le proconsul n'a subi aucune défaite" : et Gergovi et la reculade de St Just ? (VII-19).

"César a commis une faute militaire en installant ses légions en pays hostile" (p.40).

Comment un général peut-il être responsable d'une faute commise par un subordonné, Sabinus⁽¹⁾, qui, contre l'avis de Cotta, son adjoint, quitte son camp abusé par Ambiorix ? Celui-ci est le grand homme des Gaulois et M. Reddé le démontre. L'anéantissement (p.37) des 15 cohortes de Sabinus: est un désastre qu'il compare à juste titre à celui subi par Varus dont p.98, il écrit qu'il fut sans précédent : antérieur à l'écrasement de Varus celui de Sabinus, est, en l'étant, encore plus sans précédent. Ambiorix a eu plus à redouter des historiens que de César : il avait disparu, échappant à la fureur du Romain. Les historiens (français) ont

transformé cette disparition en absence au profit de Vercingétorix qui au contraire d'Ambiorix ne fit pas présager **Arminius**.

A une relation des événements de l'an 52 av. J.C. contemporaine, (et qui fut plus contemporaine de Julius que César ?) faut-il en préférer d'autres postérieures, **Plutarque** (v. 50 V. 125), ou **Dion Cassius** (v.155 v.235). Pourquoi pas écrit le professeur Reddé ? Certes mais l'avis de **Tite Live** garde son intérêt qui préféra le récit d'un contemporain, **Fabius Pictor**, de **la bataille de Trasimène** à ceux d'écrivains postérieurs pour établir le sien. Il argumenta ainsi : "Ego, praeterquam quod nihil auctum ex vano velim, quo nimis inclinant ferme scribentium animi, Fabium, aequalem temporibus hujus belli, potissimum auctorem habui" (Tite Live .XXII-7-4 Trasimène).

"Pour mon compte, outre que je ne voudrais rien écrire dont l'origine soit douteuse, parce que trop de gens écrivent à peu près suivant l'inclination de leur cœur, je tiens Fabius, un contemporain de cette guerre, pour le meilleur".

Le temps joue des tours au temps : comment se fait-il par exemple que le texte latin de Benoist qui précise (VII-62-10) que Labienus retrouva César revenant de Gergovie trois jours après son départ de Sens diffère de celui de Constans qui supprime cette indication de trois jours préjudiciable par exemple aux divagations séquanaises de César (VII-66-2) (ou jurassiennes), à Syam entre autres, servant de repoussoir. à Alise, en mettant l'improbable au service de l'impossible. En 14 ans (Benoist 1912, ancien professeur de la faculté de lettre de Paris, Constans 1926) les latinistes ne manqueront pas d'exciper de variantes du texte latin. Si tel est le cas pourquoi n'avoir pas eu l'honnêteté minimale de l'indiquer en 1926?

Alors qu'il s'agit d'un point capital. Ou parce qu'il s'agit précisément d'un point capital ? Cette précision reporte évidemment plus à l'ouest la rencontre des deux armées du VII-67. Une glose s'imposait.

Ce resserrement dans le temps entraîne ipso facto celui dans l'espace. Un partisan d'Alise le dit lui-même : " Où eut lieu la jonction ? Napoléon propose Joigny, M. Jullian Auxerre. On a aussi pensé à Laroche, à Saint Florentin, à Nevers. Il faut chercher, évidemment sur la route de la Loire à Sens. Étant donné le temps très bref dans lequel on doit resserrer la campagne de Labiénus (voir P.253, n.I, Constans), nous préférons situer la rencontre le plus près possible de Sens et, par conséquent, vers Joigny. (note I p.256, Constans).

L'hypothèse proposée ici, celle de Blannay-Sermizelles entre dans ce cadre. Le point de rencontre de la sécante Sens-Loire avec l'arc de cercle dont le centre est Sens et le rayon de trois étapes est celui de César et de son légat.

Ces remarques succinctes sur la bataille d'Alésia (p.44) vue par M. Reddé en dépit des *Commentaires* suffisent à juger la conception d'un ouvrage qui ne peut conduire qu'à une conclusion erronée. Cela a au moins le mérite d'être logique. Avant de passer à une autre page du livre nous apprenons que l'échec de la bataille du chapitre VII-67 oblige les Gaulois à se réfugier à Alésia harcelés dans leur retrait par les cavaliers romains. Encore une fois, César ne dit rien de tel ce qui certes n'est pas grave. Néanmoins voici ce qu'il écrit : "il suit l'ennemi dès le soir de la bataille et lui tue 3.000 hommes de l'arrière garde", sacrifiée on peut le penser pour éviter le harcèlement. qui de toute manière a cessé à la nuit, l'arrivée des Romains à Alésia étant survenue le lendemain ou le surlendemain. On n'entrera pas dans la fameuse controverse sur l'"altero die" (VII-68-2 note Benoist) mais il y eut un répit. Et surtout si la cavalerie gauloise a été défaite, elle est encore tout à fait efficace puisqu'elle ne sera, devant Alésia, mise en fuite qu'avec la contribution germane. Ce harcèlement compte tenu de la fatigue des cavaliers romains après la bataille reste une hypothèse. Les légions peu sollicitées au VII-67 devaient avoir plus envie d'en découdre.

A ces quelques remarques consacrées au livre de M. Reddé, il n'a pas semblé hors de propos d'ajouter, de même qu'on le ferait avec une biopsie, l'analyse d'une page choisie pour son importance et par là même sans doute plus caractéristique. Pour l'essentiel il s'agit de la page 113 qui regroupe sous un numérotage adéquat

des éléments sélectionnés par l'auteur
(on verra comment en conclusion) pour l'étude du siège d'Alésia.

2 - SOCLE AU SOMMET PORTANT UNE AGGLOMÉRATION

César parle d'une ville, d'un oppidum, d'un arx : pourquoi pas trois socles plutôt que ce socle surgi d'on ne sait où.

12 - M. Reddé semble considérer que "flumen" confère une importance supplémentaire à un cours d'eau. En ce cas la Cure et le Cousin sont plus "flumina" que l'Oze et l'Ozerain.

14 - LA MONTAGNE NORD (N° 14 - 15 - 16)

M. Reddé indique sa référence : 83-2 (du livre VII). Constans pourtant cite le camp nord dès le VII-82-2, soit à Alise le mont Réa.

"Veriti ne ablatere aperto ex superioribus castris eruptione circumvenirentur" : (Les Gaulois de l'armée de secours) craignant d'être tournés par leur flanc droit si on faisait une sortie du camp qui dominait la plaine (Constans VII-82-2). Une attaque venant de la plaine à Alise doit obligatoirement passer au pied du Réa. Or il est situé sur la gauche et non sur la droite des assaillants, précision qu'il est bon de rappeler. A propos du mont Réa la légende d'une photo p.135 de l'Alésia de M. Reddé en souligne l'immensité. Il faut effectivement qu'il le soit pour correspondre à la traduction de Constans. Or la carte des pages 86-87 "d'Alésia" montre que le mont Réa n'est pas immense du tout et de surcroît la plus petite des collines entourant Alise.

16 - DOMINANT UNE CLAIRIÈRE EN LÉGÈRE PENTE.

La montagne nord, nous apprend M. Redde domine une clairière en légère pente. D'où sort cette clairière ? Elle n'apparaît pas dans les Commentaires S.E.O. Elle sort du bois, d'accord, mais quel bois ?

Les sièges de ville nécessitaient l'emploi de grandes quantités d'arbres. On allait parfois jusqu'à couper les bois sacrés entourant les édifices religieux. Autour d'Alésia après le siège qui avait nécessité la construction de 37 km (16 +21) de fortifications il ne devait pas rester beaucoup d'arbres. (On a vu dans cette étude, qu'il est curieux, si Vercingétorix avait l'intention préméditée de s'enfermer à Alésia, qu'il n'ait pas enlevé aux Romains les moyens de l'investir.)

24 - "La partie de colline qui, placée sous le mur, regardait le soleil levant, pouvait être saturée de troupes. Cette phrase laisse entendre que César a vu des contingents gaulois remplir un espace bien déterminé, une croupe bien dégagée".

D'où sort cette croupe ? D'un Boucher ? Mystère ? Mais il n'y a rien à supposer. César l'écrit et les Gaulois ne "saturent" pas la colline mais étaient à l'abri d'un fossé et d'un mur le long de celui de l'oppidum. Et si cela ne suffit pas à convaincre qu'ils sont là, le fait qu'ils en sont chassés par les Germains devrait y parvenir : "Quelques Germains, ayant laissé leurs chevaux, entreprennent de franchir le fossé et d'escalader le mur" (VII-70-5). VII-69-5 "Sous la muraille, dans une partie de la colline qui regardait vers le levant, des troupes gauloises remplissaient tout l'espace et ils avaient mené un fossé et un mur de pierres sèches de six pieds de haut", traduction un peu différente de celle de Constans. Il sait d'ailleurs prendre des libertés avec le latin, tel "colles cingebant oppidum" (VII-69-4) est traduit par "des hauteurs entouraient la colline". Il y a plus qu'une nuance. Les collines peuvent être près de la colline d'Alésia sans l'être de l'oppidum (le cas à Alise). (Cette précision joue sur l'étendue et la pente de l'"edito loco"). Etre près de l'oppidum c'est être près de la colline, être près de la colline n'implique pas de l'être de l'oppidum.

25 - "Le camp de l'armée de secours n'est pas éloigné de plus d'un mille des lignes romaines" ce qui est conforme au VII-79-I sauf qu'il s'agit ici (Cf. le N° 26) de la bataille contre le camp nord. La position du camp gaulois est alors déterminée par l'alinéa VII-83-7. Les Gaulois quittent leur camp à la première veille (heure non précisée) et parviennent à leur but presque au lever du jour. (Constans traduit "confecto itinere" par "mouvement" ce qui ajoute une idée manœuvrière qu'ignore le texte. Plutôt écrire "leur marche

terminée" ce qui représente entre 6 et 8 heures de marche. (Les Gaulois seront fatigués par leur nuit). M. Reddé ne confondrait-il pas les deux camps de l'armée de secours ou ne négligerait-il pas le second ?

26 - a) "Le camp nord était assez vaste pour abriter deux légions"

Et même plus de quatre puisque Labienus réunit 40 cohortes (VII-87-5) extraites des troupes présentes pour tenter une sortie (Constans a traduit par 39 cohortes le "XL cohortibus" du texte latin).

b) "Le camp romain dominé par la colline située au nord". Affirmation gratuite et inconséquente : encerclés comment les assiégés auraient-ils pu ne pas être coupés de César ? Toutes choses égales par ailleurs on ne voit pas pourquoi ils n'eussent point été encerclés en haut ou surtout au flanc du Réa.

c) "Les soldats du camp nord avaient besoin d'une source" : ils avaient besoin de boire. Le ravitaillement en eau était possible depuis les lignes de la plaine avec lesquelles les communications furent toujours assurées pendant la bataille du camp nord.

27 - "Les 60.000 gaulois ont profité de l'avantage du faîte".

M. Reddé néglige de dire pourquoi César n'a pas occupé ce faîte. On a vu par ailleurs que cette calembredaine tactique a été imaginée par Nisard grâce à une traduction fautive mais gratifiante.

"Le camp nord a été attaqué par surprise" mais sûrement sans surprendre des Romains sur leur garde (Dans le livre VII il y a trois attaques par surprise, toutes les trois du fait des Romains, à Lutèce, à Bourges, à Gergovie (VII-46). Toutes réussissent. Au camp nord l'échec gaulois est total.

31 - "Au moment où la contre-attaque retournait la situation en faveur des Romains, César est intervenu en personne en descendant une pente à ressauts, exposée à la vue des Gaulois occupant les hauteurs".

César interviendrait en descendant cette pente à "ressauts" : d'où sortent-ils eux aussi ces ressauts ? D'Alise ? Les Gaulois voient la pente (de la colline) que descend César. C'est tout. César après le "restituto proelio"(VII-87-3) dans la plaine, décide de se porter au secours de Labienus.

Mais à lire M. Reddé, César paraît intervenir lorsque le risque est éloigné : Or il n'a jamais été aussi grand. C'est le point culminant de la bataille, le moment où Labienus voit qu'il lui fallait faire une sortie, remblai et fossé ne résistant plus aux assaillants. Il en prévient César : "Caesarem per nuntios facit certiore quid faciemdum existimet" (VII-87-5).

Constans (note 3 p. 276 VII-87-5) qualifie cet instant de décisif ; le combat n'est donc plus en la faveur des Romains. Il commente d'une manière intéressante : "C'est l'instant décisif. Si les autres chefs gaulois étaient entrés en action avec la masse formidable dont ils disposaient, la bataille eût probablement tourné contre César. Les Héduens restèrent-ils inactifs par jalousie contre les Arvernes ? César, en tout cas, sut à merveille user de ses réserves, et ce fut le secret de sa victoire".

M.Reddé confond deux phases de la bataille.

CONCLUSION

En guise de préambule aux pages 113 et 114 de son Alésia donc Alise dont le lecteur a le sentiment qu'elle sert à reconstituer Alésia, M. Reddé écrit les lignes suivantes :

"Pour des raisons de commodité, je supprime, quand c'est possible les expressions latines qui ne posent aucun problème d'interprétation ou n'appellent aucun commentaire particulier de ma part en laissant subsister les autres".

- Supprimer de quoi ? On aimerait savoir et d'autant plus que cela est l'évidence même pour l'auteur.
- Quelles sont ces expressions latines ? Quel est le seuil d'appréhension de la difficulté quand par exemple la différence entre une colline et un oppidum n'est pas relevée ?
- Faut-il comprendre que ne participent au sens que les expressions latines présentant une difficulté maîtrisée certes par l'auteur ?

Cela dit le chemin choisi par M. Reddé semble à coup sûr le meilleur pour parvenir à Alise. Ce n'est pas ici le lieu que Tite Live affirme "Major ignotarum rerum est terror". Il va de soi que la communauté alisienne n'est en rien troublée par les visions historiques de M. Reddé. Au contraire elle se trouve renforcée par des aperçus à la hauteur de ses convictions.

L'interprétation de ces événements par M. Reddé a incidemment conduit à une évaluation des sources historiques suivant leur degré de contemporanéité. Encore faut-il que celle-ci s'applique à la relation de l'écrivain dans sa postériorité et la qualité de l'oeuvre de mémoire. Ecrire le soir même ou vingt ans après ce qu'on a vu ou entendu n'est certes pas pareil.

Et il n'est pas d'émule du savant commentateur qui le dissimule, tel [Plinie le Jeune](#), (6 - Mort de [Plinie l'ancien](#)) en le reprenant à son compte : "Unum adjiciam, omnia me, quibus interfueram, quaeque statim, cum maxime vera memorantur, audiveram, persecutum."

Certaines errances son+ générales : ainsi à propos de l'âge de Vercingétorix, il n'était pas obligatoirement un jeune homme, du nombre de batailles de cavaliers du VIIème livre, du nombre de légions mais la plus flagrante concerne l'approvisionnement en eau.

Si on se rappelle que Vercingétorix dût prendre une décision dans l'urgence après la défaite de sa cavalerie, il n'eut pas beaucoup le loisir de calculer le débit d'une quelconque fontaine. Il a choisi Alésia devant l'évidence d'un débit abondant et toujours accessible. Le siège d'Alésia a entraîné une pénurie de vivres mais il n'est pas question d'une pénurie d'eau alors que couper l'eau était la première préoccupation de César : à Givry-Blannay, c'était impossible. A cet égard la robinetterie anémique d'Alise n'est pas convaincante. De plus à Givry le relief est en faveur des assiégés qui dominent les assaillants venus de la plaine.

De même qu'à Uxellodum (VIIe livre ch. 39-40-41) en 51, des archers, des frondeurs, des balistes auraient écarté de l'Oze et de l'Ozerain les soldats tentés d'y puiser de l'eau s'ils n'avaient pas été convaincus que les sources locales devaient

leur suffire. A Gergovie César avait entrepris aussi de priver la ville d'eau. (VII-36-5).

(1) *Sabinus, légat expérimenté était à la différence de Varus sur ses gardes.*

L'imaginaire au service de l'archéologie

Une brève note biographique publiée sur Internet dissuade le lecteur éventuel de M. Reddé de ne pas s'associer à un éloge aussi explicité : quand l'évidence est là il faut bien s'y plier. Les remarques critiques objet de l'étude ci-dessus concernant son "Alésia" ne vont pas dans le bon sens; à Alise l'ouvrage est vendu sur place; telles sont les dures contraintes du marché. D'autant plus que le professeur Reddé, soucieux d'une déontologie scientifique pointilleuse accélère le cours de l'histoire : sa note ne cite même pas les fouilles d'Alise mais d'Alésia. C'est plus clair.

Les fouilles locales, acharnées à prouver qu'Alise est Alésia, en dépit du texte de César, démontrent que l'identification, au contraire, n'est pas acquise. Si César n'a pas vaincu à Alise ce n'est pas le cas de M. le professeur Reddé :

" An tu non videbas, quam illa crudelis esset futura victoria ?" Pas de science sans conscience. Et celle-ci, on le voit, est la colonne du temple, la plus haute oserait-on dire, s'il était encore besoin de déséquilibrer l'édifice.

M. Reddé antimilitariste et désireux de contribuer à une coopération avec l'Allemagne témoigne d'une aspiration honorable mais qui est trop dans l'air du temps pour ne pas en avoir quelque peu l'esprit. L'air du temps n'est-ce pas aussi hurler avec les loups qui imposent Alésia à Alise ou encore de voir "une force de dissuasion" dans la marine de guerre romaine alors que bien loin de répondre à un antagonisme équilibré et latent, elle était une force conjoncturelle d'anéantissement : delenda est Carthago, etc . tributaire des circonstances, Venètes, pirates etc...

Le nez de Cléopâtre était trop long à Actium et dans la "mare nostrum" où les Romains n'avaient par définition personne à dissuader.

Est-ce vraiment judicieux d'habiller le passé à la mode (ou sur le mode) du temps ?

Les navires de guerre romains étaient moins tributaires du vent que d'autres puisque ou à rames, ou à rames et à voile (naves actuariae, naves longae, les naves onerariae étant seulement à la voile). Les spécificités de cette marine étaient dans la rapidité de sa construction (voir la première expédition en Bretagne ou celle contre les Venètes), sa moindre dépendance à l'égard de la technicité des gabiers. Sa force aussi c'était les fantassins transportés et les cavaliers.

Elle n'obéissait pas au principe (de dissuasion) mais aux événements, conforme à l'esprit pratique des Romains.

Mais citons : (M. Reddé) entreprend la confrontation des données de la Guerre des Gaules de César (des Commentaires sur ...) aux fouilles archéologiques du site d'Alise. "Il faut bien se rappeler que ce texte est le propos du vainqueur et que César y fait parler Vercingétorix", remarque déjà faite au cours de cette étude en particulier à propos de l'accusation de trahison (risible pour M. Reddé) faite à Vercingétorix par les Gaulois durant le siège d'Avaricum. Construction en abîme chère à G. Perec, le narrateur fait parler César qui fait parler Vercingétorix. La vraie question est de savoir si le narrateur ment à propos de César qui mentirait à propos de Vercingétorix. Le plus curieux dans ce court passage est que M. Reddé, qui "a clarifié le dispositif militaire de César", est-ce la chance, sont-ce les Dieux qui ont accordé cette grâce à celui-ci, confronte la Guerre des Gaules (sic) aux fouilles archéologiques d'Alésia (manipulation flagrante puisqu'il s'agit d'Alise). Nul n'ignore que les Commentaires comportent 8 livres et que Vercingétorix n'apparaît que dans le 7ème, faisant pâle figure comparé aux Helvètes du premier livre, d'Arioviste (1er Livre), d'Ambiorix. Ce n'est donc qu'un 1/8 de l'oeuvre qui peut être comparé aux fouilles. L'avantage est, puisque toute l'oeuvre est confrontée aux fouilles que seul émerge Vercingétorix. Exit Ambiorix à qui, dans une contradiction magistrale, le professeur accorde un mérite égal à Arminius dont, précise-t-il le succès fut -sans précédent!

Il serait dommage de ne pas préciser quelle est la clef de voûte de la pensée de M. Reddé. Ses travaux sont axés sur l'archéologie avec une forte dimension historique. Que voilà une révélation ! Un cuisinier nettoyant ses casseroles avec une forte dimension culinaire ! (Gageons que M. Reddé n'en est pas encore à nettoyer ses casseroles.)

On objectera à ces quelques remarques qu'elles concernent après tout des points de détail. Il faut écarter, une telle insinuation avec horreur. A partir du moment où une critique concerne un élément évoqué par la science, celle-ci lui donne une importance qui eût été indue sinon. Ici il ne s'agit pas de rendre à César mais à Vadius.

Mais il faut savoir reconnaître des fulgurations dignes du grand homme de Sedan et respectueuses de son héritage. Un éclair de cet ordre illumine l'exergue de la notice biographique d'Internet.

"Le choix des fortifications militaires (sans doute en est-il qui ne sont pas militaires) établies par César, lors du siège d'Alésia, un système d'inspiration perse sous l'Empire romain (en 58 av. J.C. on eût pu penser que la république était encore en place, c'est vrai pour peu de temps) dans une oasis du désert". Quel est le point commun ? M. Reddé. Alors qu'on ne nous importune pas sous prétexte qu'il n'est pas question d'irrigation chez César mais de dérivation (L.VII ch.72-3). L'histoire ici prend sa véritable dimension et remet César à son niveau (d'eau).

Il faut choisir entre César et Napoléon III. (Remarquons que ce dernier n'a pas pensé au concept de force de dissuasion mais que César, en temps de paix, en faisait -de la dissuasion- sans le savoir.) Le mérite de la thèse officielle est d'avoir su rectifier César quand son propos l'éloignait d'Alise.

Aussi prétendre que César savait décaler les faits de façon à ne pas être pris en faute mais il est taxé de mensonge à propos d'illusoires et grossières impostures appréciables qu'à l'aune de leurs inventeurs ne peut être admis par ceux-ci.

Cette étude a signalé deux épisodes où César s'est peut-être écarté du déroulement exact des faits : lors des accusations de trahison portées contre Vercingétorix (VII-20) et au combat de cavalerie dit de la Vingeanne (VII-67).

Un troisième épisode inspire le doute (VII-56-2). César après son départ de Gergovie affiche sa détermination à voler au secours de Labienus (sans parler de la difficulté à repasser Les Cévennes) sous peine de se conduire d'une manière absolument indigne. Il risque d'arriver après la bataille : ce sera le cas. C'est lui qui est en difficulté. Les Éduens se révoltent, Vercingétorix s'est réveillé et ne doit pas être très loin. Labienus n'est pas dans une situation plus difficile que lorsque César l'a envoyé vers Lutèce. Et qui dit que César ne voulait pas, en en privant Labienus, s'octroyer un succès à la place de celui-ci¹. Cet empressément salvateur, après avoir envoyé son lieutenant dans la gueule du loup, est un peu trop tardif pour ne pas paraître surprenant ou tout au moins inconséquent. Ressentait-il en Labienus un rival possible, moins redoutable certes que M. Reddé vigilant censeur des faiblesses qui le conduisirent à la victoire?

Sans doute pour contrebalancer la surprise créée par l'existence d'une force de dissuasion romaine M. Reddé déclare que cette marine romaine répondait à une nécessité de service public à une époque où celui-ci n'existait pas. Pourquoi César et Cicéron opposent-ils le privé et le public. Pourquoi des impôts Qui se ipsum laudat, cito derisorem invenit.

(1) On sait ainsi que selon Plutarque et Appien l'écrasement des Tigurins doit être attribué à Labienus et non à César (cf. Benoist I-XII-7). Constans juge impossible que César ait occulté Labienus. Le côté familial de la revanche sur les Tigurins n'a-t-il pu influencer César ?

Carcopino

L' éclat historique d'Alise repose non seulement. sur la compétence des historiens qui y ont reconnu Alésia mais aussi sur l'autorité morale que leur accordent les défenseurs du site. S' il est si difficile de ne pas souscrire à la thèse d'Alise c' est que la science y repose plus qu'ailleurs sur le socle inaltérable d'une tradition vertueuse qui statufie ses partisans et pétrifie ses détracteurs.

Parmi les grands hommes d' Alise, ont été évoqués Nisard et Xavier Guichard. On négligera le menu fretin politique et hagiographique tels ces latinistes doctes: en latin par Constans interposé mais au ramage si savant qu'on leur accorde le plumage d' une appellation contrôlée.

N'y voir que Trissotin, signe bien entendu l'absurdité d' une critique vouée à un arbitraire étriqué. A celle-ci et à ces doutes sur la rigueur de Nisard et Guichard, il est facile d' objecter qu'il ne faut pas confondre deux domaines aussi différents que ceux de la morale et de la science malgré la situation implicite décrite ci-dessus.

Les grincheux répondront que ne pas avoir confiance en quelqu'un n'autorise pas à avoir confiance dans le spécialiste qu'il dit être de surcroît et d'ajouter **Carcopino** aux deux autorités précédemment citées. Pourtant **Françoise Seigner** a raconté quel était cette illustre référence, fidèle à la fois à Napoléon III, Alise et Pétain, comment il se conduisit à l'égard de Madame Betty de la Comédie Française (P. 149 de Louis Seigner. Une biographie affective) :

Alors que sa situation de comédienne devenait importante dans la Maison, elle eut le courage de tout abandonner pour sa vie privée et suivre l'homme qu'elle aimait, Georges Mandel⁽¹⁾, israélite. À l'entrée des Allemands à Paris, elle quitta volontairement la Comédie en prenant des congés successifs pour partir d'abord à Alger, en zone libre, puis dans le Sud-Ouest. Le secrétaire d'État à l'Éducation nationale de Vichy, Jérôme Carcopino, l'a mise à la retraite dès 1941 par décret ministériel contre l'avis unanime du Comité d'administration de la Société des Comédiens français, et de plus, lui refusa l'honorariat. C'était une manière de la « virer » définitivement.

(1). Georges Mandel (1885-1944), homme politique, principal collaborateur de Clemenceau à la présidence du Conseil de 1917 à 1918. Il fut notamment ministre des Postes, et permit l'essor de la radiodiffusion et la création de la télévision. Georges Mandel fut abattu par les miliciens dans la forêt de Fontainebleau.

Léon Daudet écrivait en 1928 : "*Chez un grand universitaire ... on attend un certain conformisme et une certaine soumission aux idées dites "régnautes", c'est-à-dire à la collection de bourdes poncives ... qui mènent aux présidences, comités, décorations, honneurs, etc.*" (Ecrivains et artistes tome 2, p.218). Cette remarque s'applique avec à propos au passé comme au présent ainsi qu'on l'a vu.

Dès lors qu'un quidam se constitue un statut de spécialiste et surtout dans des systèmes régis par une cooptation plus ou moins avérée, il ne risque pas grand chose sauf à déjuger ses pairs. Le bon grain, il existe, épanouit l'ivraie : le délitement de l'acquis est difficile et d'autant plus qu'il repose sur la compromission

générale de services rendus et d'appuis reçus. Ces tendances sont accrues si la perspective d'une manne financière, directe ou induite pointe à l'horizon : quoique fripon on n'en est pas moins un homme.

Il est vrai que l'état de l'université française tel qu'il est décrit devrait dissuader de penser que son éclat puisse être terni par la présence de tels maîtres.

Une de ces idées régnantes exhumée sans cesse des tiroirs poussiéreux de la fable est que César a forcé le trait à l'égard de la cruauté gauloise. Ce serait aussi une absurdité de penser que les Gaulois ne constituaient pas un peuple civilisé. Qui a dit le contraire ? Et de citer l'invention du tonneau ou du savon etc. C'était un peuple d'agriculteurs et pas urbains pour deux sous. Mais non : les Gaulois étaient aussi des citoyens : le 7ème livre est le récit d'une série de sièges et de prises de villes par César. La valeur guerrière des Gaulois était leur caractéristique principale ; tous leurs malheurs viennent de leur incapacité à tenir tête aux envahisseurs d'où l'appel aux Romains en -58.

L'argument décisif en faveur de l'affabilité gauloise, malgré César et Cicéron, tiendrait à cette somme de qualités que personne ne conteste, qui en faisaient un peuple civilisé à l'instar des Grecs et des Romains. L'argument est étonnant : ces derniers étaient civilisés mais cela les a-t-il empêché d'être d'abominables brutes sans que des hommes comme Cicéron et Pliny le Jeune n'y puissent rien ? Les jeux de l'amphithéâtre durèrent des siècles et n'empêchèrent pas que notre civilisation se flatte de son origine latine de même que gauloise malheureusement fort portée aussi à l'horreur.

Tribuli

Des tribulis ont été découverts à Alise, nouvelle preuve qu'il s'agit bien d'Alésia proclament des partisans particulièrement perspicaces du site.

Outre qu'il n'en est pas question dans les Commentaires, mais on sait que ce genre d'argument n'a pas cours parmi l'élite archéologico-financière qui prospecte Alise, il convient, quitte à mériter son opprobre, de songer à ceci : cet argument tendrait plutôt à démontrer l'inverse.

En effet ces petits tripodes métalliques étaient dispersés aux endroits praticables à la cavalerie. Les tribuli n'auraient pu choisir leurs victimes^(NB). De plus Vercingétorix renvoya sa cavalerie dans la nuit (VII-71-I) suivant le combat qu'elle perdit sur place. Quelle, eût été l'utilité des tribuli face à une armée de fantassins ?

Que des tribuli aient fait partie des bagages des Romains, certes, mais leur présence à un endroit ne prouve rien surtout s'ils n'avaient pas lieu de s'y trouver.

Si de circonstances du siège d'Alésia on déduit que des tribuli y étaient nécessaires et que parce qu'il y en a sur Alésia il s'agit d'Alésia, on dira qu'il s'agit surtout d'un syllogisme. Dans ce contexte le point de vue de Sirius dispense d'entendre le chant des sirènes à tous égards beaucoup moins avantageux.

(Comme la géométrie : "*La géométrie n'est pas vraie : elle est avantageuse*". (Henri Poincaré))

(NB) On sait qu'à Alésia, deux batailles de cavalerie opposèrent les Gaulois aux Romains.

Une heure au Collège de France

Leçon de Monsieur le professeur Goudineau au Collège de France, le 3 décembre 2007

Le conférencier avait mis une note de deux pages à la disposition du public à l'entrée de la salle (cf [ci-dessous](#) et annexe).

Neuf lignes sont consacrées à l'origine de Vercingétorix, la traduction de Constans faisant face au texte latin du chapitre 4 du livre VII. Est-il permis de s'interroger sur la traduction utilisée ?

Au début du chapitre manquent trois mots : "Simili ratione ibi" ... Pour la même raison là" ... (là = Gergovie). Constans traduit : "l'exemple y fut suivi ...". C'est donner à Vercingétorix un rôle de dépendance dans ce mouvement d'indépendance dont, avant les Carnutes, il est l'initiateur. Ce "simili ratione" est l'origine de la 7ème campagne mais aussi de Vercingétorix, le révolté. (Celle aussi pour beaucoup de la France).

Ces deux mots expliquent aussi les préparatifs de la révolte de la deuxième partie de la citation. Voici une traduction un peu différente : (VII-4) "Pour la même raison, Vercingétorix, fils de l'Arverne Celtillus, homme jeune d'un grand pouvoir,-dont le père avait été maître de toute la Gaule et avait été mis à mort par ses concitoyens parce qu'il projetait d'être roi,-ayant convoqué sa clientèle l'enflamme facilement. Ses intentions connues, ils courent prendre les armes. Gobannitio, son oncle paternel, s'y oppose ainsi que les autres chefs qui considéraient qu'il ne fallait pas tenter l'aventure. Il est expulsé de la place forte de Gergovie".

.Constans n'indique pas que Gobannitio est l'oncle paternel. !Cela peut avoir de l'importance dans le jeu des alliances politiques.

- Il traduit "adulescens" par jeune homme. Cette certitude n'est qu'une possibilité : un homme jeune couvrirait la gamme des âges envisageables. (Voir le de Senectute déjà cité). - La cité (civitate, traduction littérale) condamne Celtillus Ailleurs César écrit "publico consilio".

- Benoist précise que César désigne la Gaule celtique et ses habitants par le nom trop général de Gallia : Gallia signifie aussi Belgique et Celtique.

- VII-4-2 Constans : "temptandam", Benoist : "tentandam".

- Une question a été posée : ne faut-il pas voir dans l'origine de l'affaire de Cénabum, déjà, un agissement en sous-main de Vercingétorix ? Cela fragiliserait en toute logique la traduction de "ratione" par "exemple" pour lequel il existe un mot précis en latin. Ce serait Vercingétorix qui serait son meilleur exemple.

- L'autre chapitre cité par M. Goudineau est le ch. 36 du livre VII. Le scrupule de la citation va jusqu'à reprendre les numéros de notes de Constans mais elles ne sont pas citées. On les trouvera à la fin de cette note. . On remarque au début que Constans omet de traduire "ex loco" "de cet endroit". Il existe donc une incertitude sur la durée véritable de la poursuite : "César parvient à Gergovie en cinq jours". En cinq jours depuis qu'il a traversé l'Allier en trompant Vercingétorix qui n'a pas eu par conséquent l'initiative tactique dans cette partie de la campagne, échec du Gaulois qui va à l'encontre d'un talent dédaigneux de l'incompétence de ses thuriféraires acharnés à démontrer une valeur qui rejaillit sur Alise (40 millions d'euros : on sait qu'en matière de subventions les grandes rivières font les petits ruisseaux). César, écrivent les spécialistes, aurait traversé l'Allier près de Vichy (Créchy) ou plutôt à Varennes (Benoist note 4 Ch.35. livre VII). En fait il venait de Decize où il avait réglé un différend entre deux chefs eduens. Il a suivi l'Allier, après la prise d'Avaricum, pour parvenir à Gergovie beaucoup plus longtemps que "quintis castris".

- Constans traduit "urbis situ" par "la place" oubliant d'une précision donnée par César (et même deux car une place n'est pas obligatoirement une ville). C'est l'emplacement qui dissuade César d'attaquer. Au chapitre 68 -(L. VII) Constans traduit "urbis situ" (le site d'Alésia) par "la force de la position". C'est une

erreur de confondre la ville et le site compte tenu qu'une ville bien fortifiée peut ne pas se trouver sur une position imprenable. L'exemple suivant montre que Tite-Live marque (comme César mais non comme Constans) cette différence "Ab urbe oppugnanda Poenum absterruere conspecta moenia" "La vue des murs de Naples fit renoncer Annibal à l'idée de donner l'assaut" (traduction Henri Goelzer)..

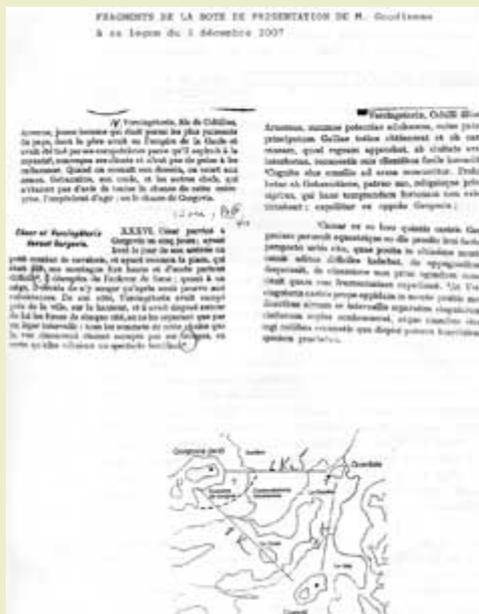
- La découverte d'un "arx" à Gergovie tendrait à démontrer que le site révélé n'est pas l'oppidum gaulois puisque les Commentaires ne parlent que de deux "arx"; à Besançon et à Alésia. (Voir reproduction jointe du schéma magistral).

- Quant aux combats que se seraient livrés César et Vercingétorix autour de Gergovie, ils appartiennent sans doute à des sources inconnues de César. (si on excepte le petit engagement de cavalerie initial (VII-36-I) et la prise du camp gaulois abandonné conquis par les Romains, opération qui s'inscrit, contre la volonté de César, dans l'assaut final et son échec. L'épisode du camp de Fabius (VII-41) appartient au statisme de la poursuite du siège dans-une circonstance où les Romains étaient bien incapables de livrer des batailles autour de l'oppidum.

Ces infidélités de Constans ont leurs fidèles qui du haut de leur latinité les rapportent à l'infime. C'est un point de vue.

Ne rumpite somnos
castrorum vigiles, nullas tuba verberet aures.

Lucain - La Pharsale Chant VII



Fragments de la note de présentation de M. Goudineau

Les notes "entourées" sur ce document correspondent à :

Constans - Notes 2 et 3 page 235

2 - Le plateau de Gergovie, à 6 kilomètres au sud de Clermont-Ferrand, s'élève à 744 mètres d'altitude. Il n'est accessible qu'à l'ouest, par le col des Goules.

3 - Il s'agit de la terrasse qui longe l'oppidum au sud, et, des hauteurs de Risolles, Jussat, la Roche-Blanche.

Partie II

Miettes adventices

Les notes ci-dessous n'ont que le hasard des lectures et des rencontres pour seul fil conducteur et pour fin que leur propre suite.

Les villes fortes et les autres

Vercingétorix après la première défaite de sa cavalerie (VII-I3) prononce un discours (VII-I4) où il expose sa tactique de la terre brûlée, alors que César marche contre Avaricum. Constans a traduit ainsi le paragraphe 9 de ce chapitre : "Ce n'est pas tout : il faut encore incendier les villes que leurs murailles et leur position ne mettent pas à l'abri de tout danger, afin qu'elles ne servent pas d'asile aux déserteurs et n'offrent pas aux Romains l'occasion de se procurer des quantités de vivres et de faire du butin".

Deux remarques :

Les supplications des habitants d'Avaricum afin que Vercingétorix épargne leur ville n'étaient pas en contradiction avec le plan de celui-ci qui prévoyait que les villes bien protégées, c'était le cas d'Avaricum, fussent épargnées.

D'autre part la traduction de Constans (VII-I4-9) induit que les déserteurs gaulois choisiraient les villes mal protégées pour se cacher, solution peu judicieuse car ils n'auraient eu que peu de chances d'échapper à la vindicte des légions. Ne peut-on proposer pour "ne suis sint ad detrectandam militiam receptacula", bien entendu sous le contrôle des autorités morales savantes officielles (le Collège de France a déjà visité trois fois ce site) "... afin qu'elles (les villes indéfendables) ne soient pas accueillantes à ceux des leurs soucieux d'échapper à la campagne en cours".

Aire de lancement

On a regretté dans cette étude que la confrontation des armées durant le siège d'Avaricum (VII-19) qui laisse les Gaulois, privés de leur chef et de leur cavalerie, maîtres du terrain soit négligée au profit de l'échec de César à Gergovie avec seulement la moitié de ses légions (6) et de sa cavalerie, et sans le très habile Labienus. On voit César renoncer devant la difficulté d'une attaque alors qu'il savait toujours où il mettait les pieds. Les Gaulois avaient-ils changé d'emplacement sans égard pour le choix de leur chef ? César n'en dit mot. Pourtant l'évidence du problème était flagrante et dès lors ses inconvénients : on serait tenté de dire qu'il s'agissait d'un cas d'école.

En effet la ligne de bataille gauloise pouvait se tenir à une distance du "palus" (marécage) de 50 pieds de large (VII-I9-I) que devaient franchir les légionnaires de telle manière que ceux-ci fussent contraints de lancer leurs pilums (jet de 25 à 35 m) dans les plus mauvaises conditions possibles c'est à dire en partie immergés et exposés aux désagréments du retour des engins (pilum remittere) mal lancés très vulnérables aux projectiles des armes de jet gauloises. Le risque de circonstanciel devenait normatif d'autant moins explicable en cas d'échec devant le Sénat et Pompée.

A propos de César

L'art de la guerre obéit à des principes assez simples observait [Galtier-Boissère](#) qui la fit. C'est pour cela que les erreurs s'y paient très cher. Il serait néanmoins exagéré de prétendre que le talent de César ne fut que le fruit des erreurs gauloises fréquentes au demeurant.

Au sujet d'Alésia les fautes de l'armée de secours en particulier en matière d'analyse du dispositif romain sont connues. Qu'il soit permis, sans tenir compte de ces erreurs gauloises, de donner un exemple du génie de César. Sa perspicacité ("de perspicio" cf.VII-68-3) fut étonnante. Dès son arrivée devant Alésia (VII-68-3) il comprend la disposition du site seul de son espèce à trois étapes de Sens. A Givry aussi celle-ci est difficile à saisir au premier abord alors que sa lisibilité est immédiate sur une carte détaillée et donc sa conformité avec Alésia. Personne d'ailleurs ne s'en est avisé jusqu'ici preuve de l'opacité du lieu ce qui confirme l'opinion susdite. A défaut d'aller sur place la consultation de la [carte IGN au 1/25.000 Avallon-Vézelay 2722 ET au confluent de la Cure et du Cousin](#) ou la bifurcation de la route d'Auxerre sur Avallon et sur Vézelay éclairera le lecteur. (*Très bon restaurant à Valloux, sur la N6 face au Montmartre*). Sous Doclétien les contemporains savaient à quoi s'en tenir ce qui a sans doute perdu de son intérêt à la chute de l'empire (476).

César comprend en un instant (VII-68-3 "perspecto urbis situ") ce dont les chefs de l'armée de secours ne s'aviseront que tard et que [Napoléon III](#) (suivi de ses épigones officiels) ne verra pas. Il voit que le siège sera long : la Cure et la Cousin sont au pied du [Beustiau](#), face à Blannay. Faut-il ajouter que la connaissance de la plaque du temple de Montmartre, au musée d'Avallon, évite de se targuer ici d'une perspicacité particulière ? La méconnaissance du latin (l'inscription a été rédigée peu opportunément dans cette langue nonobstant les capacités actuelles du verbe magistral) ne soucie d'ailleurs pas l'historien, voire l'archéologue contemporain fut-il romaniste mais toujours de seconde main.

César non seulement voit immédiatement en arrivant à Alésia le dispositif nécessaire pour encercler la place mais il montre implicitement à son lecteur que le siège sera long en construisant des contrevallations puis des circonvallations immenses. Il sait que l'eau ne manque pas. Sinon c'eût été l'affaire de huit jours et encore. L'Ose et l'Oserain inaccessible de l'oppidum lui auraient servi directement de lignes de fortifications, sans dérivations subsidiaires. Devant Alise César n'aurait eu aucune certitude immédiate au cas où on donnerait quelque crédit à la possibilité d'une ressource en eau suffisante à l'intérieur de l'oppidum. (Rappelons que le débit de la fontaine est parait-il un secret bien gardé, argument par défaut). Il savait bien que pour alimenter en eau 70.000 à 80.000 hommes, les Mandubiens et leurs bêtes, il faudrait beaucoup plus qu'une fontaine villageoise. Vercingétorix en menant son armée sur la colline d'Alésia ne pouvait se permettre de mesurer a posteriori les ressources en eau de l'oppidum ou de se livrer à des calculs sur le débit local : l'évidence des ressources en eau s'imposait.

Les deux seuls sites de la région correspondant à Alésia étant Alise et Givry on ne peut que conseiller la visite de ce dernier endroit (Bien s'équiper, les sentiers, n'étant pas fréquentés par le pied cognitif, ne sont pas aisés).

César n'aurait-il pas indiqué la présence de deux cours d'eau baignant le pied de la colline que l'immensité des travaux entrepris aussitôt prouvait qu'il n'y avait aucune hésitation possible sur les ressources en eau d'Alésia.

Mobilité de l'armée gauloise

L'hagiographie ordinaire de Vercingétorix a le double inconvénient de lui prêter des qualités qui ressortissent surtout à l'imagerie d'Epinal et d'en oublier les défauts. Un troisième inconvénient existe : n'en pas percevoir certaines qualités moins liées à l'évidence (patriotisme, courage, intelligence) qu'à l'analyse. Stratège reconnu il sut aussi conférer à son armée les moyens de ses projets, à savoir une mobilité exceptionnelle face à un adversaire dont la rapidité était prodigieuse. Que cette qualité ne soit pas plus admirée est-ce étonnant de la part de tacticiens pour qui le fin du fin était de se faire enfermer à Syam, Alise ou Alaise ? Cette mobilité était sans doute aussi la conséquence du peu de confiance de l'Arverne dans ses fantassins et de son corollaire, la tactique adoptée, celle de la terre brûlée. L'opposition entre des paysans soldats et des soldats paysans ne jouait pas en faveur des premiers. Ces considérations expliquent la nécessité de cette mobilité mais non pas ses moyens. Deux exemples de cette mobilité de Vercingétorix : César ne parvient pas lors de la poursuite le long de l'Allier à l'empêcher de se réfugier à Gergovie. Il se fait probablement surprendre avant la deuxième bataille de cavalerie (VII-67 etc). C'est extraordinaire que dans le domaine de la rapidité de déplacement les Gaulois ne se montrent pas inférieurs à une armée qui fut parmi les plus rapides de l'histoire sinon la plus rapide. Certes Bonaparte allait vite mais quand même les routes étaient meilleures.

L'explication de cette mobilité n'est sans doute pas étrangère à l'habitude des Gaulois, contraire à celle des Romains, de ne pas s'encombrer d'approvisionnements. (L.II.10.4 et L III-17-6). Le raisonnement de Vercingétorix prend alors tout son sens lorsqu'il annonce son plan de campagne (VII-64-2) : "Mais, puisque notre cavalerie est abondante, il nous est facile de nous approvisionner et d'empêcher les Romains de fourrager". Le problème d'intendance que n'auront pas les Gaulois ralentissait les légions chargées aussi de butin. (Cf Benoist note 194)

Per extremos lingonum fines

On sait que la plupart des hypothèses les plus fécondes sur l'emplacement d'Alésia (Alise, Syam, Alaise) déduisent du "cum Caesar in Sequanos per extremos Lingonum fines iter faceret" (VII-66-2) que César après sa jonction avec Labienus fit route vers l'est ce qui leur est absolument indispensable puisque leur choix s'est porté à l'est avec plus ou moins d'intensité, mais une égale conviction.

Dans une note (n° 3) Constans au chapitre 66 (VII) à tort intitulé par lui "Défaite de la cavalerie gauloise", elle a lieu au ch. 67 (sans titre) cite Jullian qui écrit que César, après un mois d'attente, part de toute urgence vers la Province. Pourquoi avoir ainsi perdu un mois à attendre des cavaliers germains devenus inutiles ? Quelle raison César aurait-il eu de se dérouter vers le nord-est et de quitter l'axe vers le sud débuté à Sens par Labienus alors qu'il est d'usage de croire qu'il voulait secourir la Province ? Une parenthèse pour remarquer que dans cette note 3, Constans écrit que César commande 10 légions (elles sont 12) chiffre souvent repris en seconde main en cas d'ignorance du texte de César.

On a vu que cette étude privilégie un chemin de retour identique ou proche de celui pris par César pour rejoindre Labienus, une route qu'il connaît. Benoist retient ce raisonnement dans un autre contexte certes, puisque lui aussi se rallie à l'épisode de la Vingeanne. (On s'étonnera peut-être de cette référence à un professeur oublié. Elle est sans autre motif que la faiblesse de préférer un professeur inconnu connaissant le latin à un autre connu ne le connaissant pas).

Benoist écrit : "César reprend la route qu'il avait suivie pour atteindre Arioviste" (P.457. L VII-66, note 2). Cette route part de Toulon-sur-Aroux et Montmort, pour aller à Luzy, St Honoré-les-Bains (entre ces deux bourgs la route passe à une quinzaine de kilomètres à l'ouest de Bibracte), Moulins-Engilbert, Lormes, Avallon, etc. (carte p.63 Benoist. De bello-Gallico 1912). Ce parcours, privilégié dans cette étude pour rejoindre le sud et la Province depuis Sens était donc pratiqué par César dès 58 (L.1-38).

In sequanos per extremos Lingorum conduit vers l'extrémité méridionale et non orientale du pays des Lingons ainsi que l'écrit aussi Benoist (VII-66 - note 2). Sinon les Vosges qui étaient sur leur territoire (VII-10-1) auraient constitué un objectif bien excentrique pour des soldats chargés d'un butin qu'ils étaient pressés de mettre à l'abri.

Temps de course à Gergovie

Ce serait un reproche justifié que d'estimer que la note qui suit a un caractère manifestement cursif. Il s'agit en effet ici d'examiner si une des dimensions de Gergovie, la longueur, peut être appréciée en fonction de la vitesse à la course des fantassins gaulois.

On peut considérer que, pour une distance X parcourue rapidement avec pour conséquence un grand essoufflement à l'arrivée, la distance $X \div 2$ sera effectuée sans trop d'épuisement : chacun peut le vérifier. A Gergovie, les Gaulois, dispos, tombent sur des légionnaires fatigués par leur course vers l'oppidum. Ceux-ci ont parcouru plus de 1200 pas (montée en ligne droite VII-46-I) mais ils furent contraints à des détours. Au livre III (19-I) les Gaulois qui montent (facteur supplémentaire ici aussi de fatigue) la pente douce de 1000 pas (1500 m) parviennent épuisés (exanimati) au camp romain. On peut considérer que Romains ou Gaulois ne sont pas trop fatigués après environ 700 à 800 mètres de course rapide. Il s'agissait de soldats aguerris et bons marcheurs. La distance parcourue durant la contre-attaque (\neq longueur de Gergovie) était susceptible d'être de cet ordre ce qui correspond à un temps de course de 2 à 3 minutes, trop bref pour permettre aux Romains de récupérer.

Constans, le maître d'Alise

Question déjà posée : que doit-on élire, un lieu comportant des vestiges archéologiques mais non conformes à la description de César (Alise) ou le contraire, encore que, (Givry-Blannay) où l'enquête archéologique est nulle, la meilleure manière de répondre à la question étant de ne pas se la poser ?

Outre les tripotages translatifs du latin au français sur lesquels on reviendra plus loin, l'archéologie a des ressources inépuisables. Ainsi à propos du débit en eau alisien : oui, admettent certains fervents d'Alise, il aurait (peut-être) été insuffisant pendant le siège pour l'armée de Vercingétorix mais qu'en était-il voilà 2000 ans ?

On peut examiner cet argument en observant :

- 1) Qu'après 150 ans et plus de recherches sur le site, cette éventualité d'un tarissement partiel de la source aurait pu être étudiée. Ou alors le résultat était connu d'avance.
- 2) Que c'est l'aveu implicite de l'insuffisance du débit actuel.
- 3) Qu'effectivement l'assèchement d'un cours d'eau est une éventualité plausible. Un exemple en est fourni près de Givry, au Moulin d'Argent dont les ruines et l'ancienne meule surtout, signifient que le ruisseau actuel a connu des jours meilleurs, et qu'en amont il pouvait constituer une ressource abondante. Pour l'oppidum ? Un géographe compétent pourrait répondre. Alise ne comporte rien de tel.

Rappelons une évidence. Si Alésia existe, c'est grâce aux seuls Commentaires et il semble par conséquent logique de leur donner raison sur le terrain ce qui n'est pas le cas pour Alise qui bénéficie d'un nom dont la consonance évocatrice à la différence, par exemple, de Talcy, satisfait les élans rudimentaires; sinon l'apport toponymique n'est nullement exceptionnel.

Faudrait-il néanmoins soutenir qu'Alise et ses alentours devraient être dépositaires de traces nominatives du passage de César ? Certes non mais cela ne doit pas dispenser de chercher s'il en existerait à Blannay. Et en effet il existe un sommet parmi les plus élevés, donc stratégique (346m) nommé Châtillon mot d'origine romaine issu de castellum. 23 castella entouraient Alésia.

Il n'est pas fait mention de vestiges médiévaux à cet endroit par Victor Petit- librairie Voillot, [Avallon](#) (voir commune de Blannay page 283). A propos de vestiges, que sont devenus les ornements calcinés exhumés du champ de la Bataille (Givry), les tombeaux, ossements, et vieilles armes trouvés à Sermizelles ? (Voir V. Petit p.87 - chapitre Sermizelles).

En revanche p.284 V. Petit écrit :

"On trouve encore, au sud du village de Blannay, en remontant la vallée, au lieu dit la Plaine-des-champs, sur une longueur de 700 mètres et une largeur de 400, entre la rivière de Cure et le pied du coteau, lorsqu'on laboure, des fragments de grandes et belles murailles très solides, se croisant à angles plus ou moins droits, des débris de tuiles à rebords, et de briques d'une forte épaisseur, faites avec une pâte très fine et très dure".

Ces anciennes murailles se seraient trouvées au lieu même où il serait plausible qu'aient été construites celles d'Alésia sur cette partie occidentale du Beustiau. Les précisions fournies par V. Petit (fragments à angle droit, débris de tegula) font penser aux murailles gauloises (VII-23). Une chose est sûre : des fouilles mériteraient d'être entreprises. Elles ne le seront pas, car ce serait écorner le dogme.

Ces quelques remarques doivent encourager à relire ce qu'écrit Constans sur le sujet et à revenir sur ses interprétations. (voir aussi dans cette étude "[Alise, village gaulois, dit mandubien](#)" (§ I du passage "[Différences entre Alise et Alésia](#)"). L'alinéa 5 du chapitre 69 (livre VII) peut être traduit ainsi : "Tout

l'emplacement sous la muraille, cette partie de la colline regardait vers le soleil levant, avait été rempli de troupes gauloises ; devant un fossé et un mur de pierres sèches de six pieds de haut avaient été menés". Constans écrit que les Gaulois occupent le flanc oriental de la colline. Ce flanc surprend : le dispositif des troupes gauloises était linéaire entre maceria et rempart. L'apparition de ce flanc de la colline est-elle innocente ? Au VII-70 Constans dénature le sens dans sa note I en déclarant que les cavaliers germains descendus de leurs montures, escaladaient la muraille construite par les Gaulois "pour protéger leur camp" traduction curieuse : il est seulement question de maceria, celle mentionnée ci-dessus. Quant au camp gaulois il n'en est pas question chez César mais Constans joue sur les mots murus, maceria, munitio pour l'imposer. Ce qui est construit par les Gaulois (sous la muraille, "sub muro") de l'oppidum c'est une "maceria" précédée d'un fossé. Et s'il s'agit d'un mur établi du mont Auxois au mont Penneville il ne peut être sous le mur de l'oppidum ... (cf note I p.262 Constans).

Enfin on a vu ([Alise, village gaulois](#)) que Constans traduit "intra munitioes" (70-6) par derrière la muraille : en inventant que celle-ci joint le Mt Auxois au Penneville il peut s'exonérer du entre "maceria" et "fossa" construits à l'est, vers la plaine elle-même à l'est. La traduction de Constans, c'est le moins qu'on puisse en dire, ne met pas en évidence que les Germains attaquent à l'est de l'oppidum : ils viennent de la plaine "ante id oppidum" (VII-69-3) qui par voie de conséquence était à l'est et certainement pas à l'ouest d'Alésia comme à Alise.

Le flanc de la colline, la muraille du Mt Auxois au Penneville, le camp gaulois contribuent en dénaturant le texte latin, à sortir de l'épure tracée par César et donc à ajouter à la crédibilité d'Alise, et à exclure que la plaine fût à l'est, les Germains dans ce contexte, venant d'ailleurs.

A propos de "intermissam collibus" (VII-70-I) que Constans traduit par entre les collines notons tout d'abord que César n'a rien dit de tel. Certes il ne dit pas non plus au 69-3 qu'il y a des collines dans la plaine mais le dire, à la différence de l'autre choix ne conduit pas à une invention mais

à une précision supplémentaire. Reprendre cette proposition relative du 70-1 mot à mot permet une meilleure approche grammaticale quoique l'exercice sera jugé fort scolaire par certains de ceux qui maîtrisent Constans dans le texte :

..."laquelle (plaine) interrompue (ou entre des) par des collines ci-dessus nous avons indiqué qu'elle s'étendait sur une longueur de trois mille pas". (Nous avons indiqué ci-dessus que cette (plaine) interrompue (entre des) par des collines s'étendait sur une longueur de trois mille pas.)

Constans traduit :

..."la plaine qui, comme nous l'avons expliqué tout à l'heure, s'étendait entre les collines sur une longueur de trois mille pas."

César donne trois indications dans cette proposition subordonnée relative : les collines, la plaine, la longueur de celle-ci mais seules les deux dernières indications dépendent de "supra demonstravimus". César met en opposition ce qu'il a déjà dit face à ce qu'il n'a pas dit. Il oppose la disposition générale déjà dite à une nouvelle information utile à la connaissance du terrain. Sinon il n'y aurait pas lieu de séparer cette incise du reste et de répéter ce qui vient d'être dit (69-3). Contrairement à ce qu'écrit Constans "demonstravimus" n'introduit pas "intermissam". Touche finale à ce tableau conçu par Constans, il écrit les collines, article défini renvoyant à celles connues.

Cette fine altération du texte est lourde de conséquence car il n'y a pas de collines dans la plaine des Laumes. Exunt colles...

Faut-il ajouter qu'au chapitre suivant (71-5) César emploie "intermissus" précisément au sens d'interrompu : "qua nostrum opus erat intermissum" : "là où le travail d'investissement était interrompu".

Comme il serait hors de propos de remettre en question la compétence de Constans il est permis de s'interroger sur sa bonne foi. Doute balayé avec la hauteur qu'il se doit par les plus renommés de ses utilisateurs dont l'incompétence n'est pas ingrate et pour qui le vestige est lisible tant qu'il n'y est rien écrit.

Grandes manœuvres

Parmi certains spécialistes de Vercingétorix s'est imposée l'idée, et quel que soit l'endroit où ils situent Alésia qui cependant chaque fois en est fonction, que lorsqu'il y parvint c'était dans le cadre d'un plan concerté pour vaincre définitivement César ou tout au moins pour couper sa retraite. Ce n'était plus de saison depuis la défaite de la cavalerie gauloise du VII-67. Il convient de relire César et non de se contenter des resucées de Napoléon III, Julliard, Carcopino et surtout de Constans, le plus fiable tranchait un spécialiste pour qui l'approche du latin constituait une afféterie d'autant plus superflue qu'il n'y avait point cédé. Malgré les risques que cela semble comporter sera-t-il permis de se référer de nouveau à César ? Après avoir été confirmé au commandement de l'armée gauloise à Bibracte (VII-63-5) au grand désespoir des Héduens (VII-63-8) Vercingétorix annonce son besoin en troupes : 15.000 cavaliers devront rejoindre Bibracte (VII-64-I) rapidement (on est loin d'Alaise ou de Syam) mais il se contentera des fantassins dont il dispose, (VII-64-2). La cavalerie mènera la compagnie de la terre brûlée. Survient le combat de cavalerie dit longtemps de la Vingeanne (VII-67). Vercingétorix a dit à sa cavalerie (VII-66-6) qu'il fera sortir son infanterie devant le camp pour la soutenir.

La cavalerie gauloise est mise en déroute et l'infanterie, sans être intervenue (VII-68-I) rentre dans son camp et part pour Alésia. Qui a fui ? César ou Vercingétorix qui pensait l'emporter d'une manière décisive ? Cela aurait été surprenant alors qu'il avait fui devant César et la moitié de son armée jusqu'à Gergovie, avait été incapable d'achever cet ennemi soi-disant à terre ("C'est entendu on ne frappe pas un ennemi à terre, mais alors quand faut-il le frapper ?" Charles Maurras), n'avait pu empêcher la jonction avec Labienus. L'Arverne se réfugie chez les Mandubiens.

Pour lui l'alternative est la suivante : ou César met le siège ce qui est improbable devant les difficultés de l'entreprise et le risque d'un secours gaulois ou il passe son chemin pour gagner la Province. Alors que l'infanterie gauloise est terrifiée (VII-68-3), disposition peu favorable pour affronter César, la cavalerie gauloise a juste le temps d'une nouvelle défaite avant de quitter Alésia et que se referme l'étau. Le meilleur de ses troupes parti, seul avec une infanterie qu'il refusait (VII-64-2) d'engager dans une bataille en ligne, que pouvait faire Vercingétorix sinon attendre du renfort ? Et la fuite vers Alésia n'était pas signe d'une quelconque capacité à vaincre César. Vercingétorix aussi voyait la terreur de ses soldats.

Le mouvement supposé belliqueux de Vercingétorix pour abattre César après le combat de cavalerie du VII-67 montre la valeur des interprétations : ces extravagances ne militent pas en faveur des lieux de leur aboutissement chaque fois expliqués à partir de vanités et intérêts personnels. Avant la bataille de cavalerie prévalait la seule tactique de la terre brûlée et après ne prévalait rien puisqu'il n'y aurait pas d'après : l'affrontement devait être décisif et en faveur des Gaulois. Et si on objecte qu'après tout, le but de Vercingétorix avec cette bataille, mais encore fallait-il la gagner, était d'éliminer la cavalerie romaine ce qui aurait privé les Romains de fourrage, ce sont ceux-ci qui auraient montré la route aux Gaulois sur leurs traces, Alésia étant déchu de ce projet stimulant de possible Dien Bien Phu pour rester inconnu. (Bigéard estime que les troupes envoyées dans la funeste cuvette étaient insuffisamment aguerris : cela en revanche est un point commun très probable entre les deux affaires.)

Les stratégies qui ont reconstitué les mouvements de Vercingétorix et César au mieux de leurs visions ont été d'accord au moins sur un point : si César est allé vers l'est c'est que la route du sud lui était interdite, affirmation qui pourrait être qualifiée d'absurde si on ignorait la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes. Holà! vont-ils s'indigner. La route du sud était coupée : "interclusis omnibus itineris" (VII-65-4). Cette route était fermée aux troupes que ne pouvait envoyer Lucius César, à celles que le Sénat qui voulait reprendre deux légions à César, ne devait guère être pressé de lui envoyer.

Oui la route était fermée à quelques cohortes ou centaines de cavaliers venant du sud mais non à César qui allait le prouver. Il savait que les Gaulois se réunissaient à Bibracte. Il pouvait sans attendre (1 mois ?) rejoindre la Province, ceci avant que les renforts de cavalerie nécessaires à Vercingétorix eussent rejoint Bibracte (VII-64-I).

On voit d'ailleurs que les deux chefs renforcent conjointement leur cavalerie. Vercingétorix au chapitre 64, César comme de bien entendu au chapitre 65 : il préparait une bataille non sa fuite.

La fiabilité de César

La fiabilité de César a de nombreux détracteurs. Son inexactitude présumée leur permet de circuler à l'aise au milieu des conséquences de ses mensonges supposés en définitive bien commodes pour assurer la diversité des sites élus par eux. Cette suspicion n'est d'ailleurs pas forcément proportionnelle à leur connaissance du latin puisque leur référence est le plus souvent Constans .

Leur postulat ne pourra se vérifier que si un jour Alésia est découverte . On verra alors ce qu'il en est . Pour l'instant le seul monument de référence est le de Bello Gallico : sans lui aucune ruine, aucun site n'aurait d'existence . Il n'y a pas grand mérite à traiter César de menteur lorsqu'on est soi-même un imposteur, qualificatif qui ne doit qu'à l'affabilité réciproque que se témoignent les différentes factions.

En revanche il faut remarquer que les historiens se reprochent mutuellement de dire que César ne ment pas quand il veut, bien être de leur avis et qu'il ment s'il s'avise de déroger à leurs certitudes dont on peut dire, pour sa défense, qu'il les ignore. Dès lors qu'on pose pour postulat que César est un menteur une infinité d'hypothèses peut être proposée. Par exemple et ce n'est pas nouveau, suggestion radicale, que le siège d'Alésia est une fiction . Les travaux de César ? Ils sont extraordinaires. Etait-ce une difficulté insurmontable et qu'est ce qui empêchait les Gaulois de les grignoter (merci maréchal Joffre) chaque nuit.

Dire à priori que César a menti est une affirmation qui serait gratuite si elle n'avait pour objet chaque fois d'autoriser la vraisemblance d'un site en concurrence avec les autres. C'est à l'expérience de conforter le dogme et non à celui-ci, multiple, d'imposer l'expérience à force d'ignorance et de vanités historiques . L'hypothèse proposée ici n'a essayé de se conformer qu'au seul monument connu, le de Bello Gallico dont les erreurs éventuelles ne peuvent être proclamées du haut d'hypothèses contradictoires mais à partir de vérités démontrées. Il est vrai qu'elles le sont toutes actuellement aussi nombreuses que les mensonges de César.

Wikipedia et Alésia

Wikipedia a publié un article sur Alésia à partir des critères qui lui sont propres en retenant comme base d'information ce qui a déjà fait ses preuves, fussent-elles contradictoires, dans le domaine de l'édition et du savoir consacré actuellement. Le résultat mérite qu'on s'y arrête un instant. Et en premier lieu ne faut-il pas louer Wikipedia de sa prudence, à la hauteur des divergences qu'elle ne saurait accepter ? L'article de Wikipedia mériterait d'autres développements qui ne doivent pas néanmoins retarder ces quelques remarques préliminaires, quitte à les compléter plus tard.

Wikipedia fournit sa bibliographie. Elle exclut fort à propos César dont on peut douter qu'elle l'ait jamais lu : en effet elle le cite dans ses sources mais au titre de la traduction de Louvain. Il s'agit donc d'une source de seconde main, chaque traduction en outre apportant sa vérité. Wikipedia ignore César mais mérite-t-il d'y être accueilli ? En effet c'est avec lui que le désaccord est flagrant.

Un petit encadré (tableau ci-dessous) sera examiné à titre d'échantillon de l'article de Wikipedia.

siège d'Alésia (extrait de Wikipedia 15/11/2006)	
Date :	-52
Lieu :	Alésia, Jura ou Côte-d'Or
Issue :	Victoire romaine
Combattants	
Coalition <i>gauloise</i>	<i>Armée romaine</i>
Commandants	
<i>Vercingétorix</i>	<i>Jules César</i>
Forces en présence	
80 000 <i>fantassins</i> et 12 000 <i>cavaliers</i> dans l'oppidum + 246 000 hommes de l'armée de secours	10 à 12 <i>légions</i> soit 72 000 <i>fantassins</i> et la cavalerie romaine/germaine (environ 10 000)
Pertes	
150 000 tués , 70 000 déportés,	8 000

Wikipedia chiffre l'armée de César à 10 au 12 légions (différence de 20 %). César écrit; qu'il a 12 légions : il divise son armée en deux parties (VII-34-1), 6 légions pour lui (il part vers Gergovie), 4 pour Labiénus, la cavalerie étant affectée moitié-moitié. César après la prise d'Avaricum dispose de 10 légions : mais (VII-10-4) il avait laissé deux légions à Sens pour garder les bagages de toute l'armée : $10 + 2 = 12$; l'alinéa I du chapitre 57 du livre VII le confirme : Labiénus part pour Lutèce avec 4 légions et laisse 2 légions de nouvelles recrues à Sens à la garde des impedimenta. De deux manières César nous dit qu'il commande 12 légions et non 10 ou 12 suivant le chiffrage approximatif de Wikipedia.

Wikipedia écrit que la cavalerie gauloise comporte 12000 cavaliers sans fournir l'origine de cette estimation qu'elle serait bien en peine de donner. Au VII-64-1 César écrit que Vercingétorix demande 15000 cavaliers aux cités (par voie de conséquence on peut douter du nombre de cavaliers romains : 10000 pour lutter contre 12000 cavaliers gaulois est peut-être concevable mais contre 15000 gaulois réputés pour leurs qualités équestres ... et malgré les Germains ?) Approximation fautive donc à 20 % de Wikipedia.

Dans les forces encerclées dans Alésia Wikipedia n'hésite pas à compter 12000 (les mêmes) cavaliers mais dès l'échec de la cavalerie gauloise au VII-70 Vercingétorix la renvoie pour appeler la Gaule à son secours (VII-71-1). Wikipedia passe ici du stade de l'affirmation approximative à celui de l'erreur caractérisée, support d'un contre-sens historique : restée dans la place, il n'y aurait pas eu d'armée de secours.

Wikipedia compte 80000 fantassins gaulois dans Alésia dont 70000 seront "déportés" (terme employé par l'encyclopédie; voir ci-dessous). Or César renvoie 20000 Arvernes et Eduens à leurs cités respectives : $80000 - 20000 = 60000$ et non 70.000 (80000 chiffre cité par César VII-71-3).

Wikipedia parle de "déportés" à propos des prisonniers. C'est faux. Prisonniers est le terme employé par César (captivus). Ils sont distribués par lui à toute son armée à raison de un par soldat romain. Il ne s'agit pas d'une déportation. Sous une autre plume que celle de Wikipedia, ce florilège d'approximations et d'erreurs serait considéré comme un fruit de l'ignorance, de l'incompétence et de la bêtise.

Ici on ne parlera que d'un préambule significatif au reste de l'étude de Wikipedia : l'infailibilité du dogme, assis sur le siège de ses productions, n'en sera pas ébranlé pour autant. Encore que ...

En effet l'article examiné ici est daté 15/11/2006. Il ne faut pas désespérer de Wikipedia car au 21/05/2009 le petit chapeau examiné a subi des modifications. Au nom de quoi ? Aucune explication. Simplement, il est enrichi de nouvelles absurdités. Les "déportés" deviennent 50000. Erreur aussi. Quelle est la bonne ? On va y revenir. Vercingétorix se voit adjoint les chefs de l'armée de secours (VII-76-3) sans que soit expliqué leur absence en 2006 et leur présence en 2009 (Vercassivellaunus et non "nos").

Enfin nous apprenons que César déporte aussi la population d'où sort ce "scoop" ? Mystère. Nulle part César ne le dit : s'il s'agit des Mandubiens, ils devaient avoir péri entre les lignes. S'il s'agit des Lingons, ils étaient alliés de Rome !

Donc au 15/11/2006 Wikipedia déclare 70000 "déportés", 50000 au 21/05/2009. La première estimation était absurde en ceci qu'elle conduisait à un nombre d'assiégés supérieur à la fin du siège à celui du début : $70000 + 20000$ Eduens et Arvernes libérés = 90000. En mai 2009 les "déportés" ne sont plus que 50000. Mais $80000 - 20000 = 60000$. Nouvelle erreur sans qu'on sache les raisons du cheminement de la pensée wikipédienne bien loin des futiles analyses du texte latin. Et pourtant. Ainsi Constans apporte la contribution de traductions qui paraissent discutables. (Ecartons Louvain indigne de sa descendance savante). Exemples : "multa utrimque vulnera accipiuntur" VII-81-5 : les pertes sont lourdes des deux côtés, alors que

les blessés sont nombreux des deux côtés paraît plus précis (César n'est jamais économe avec "interficio"). Ou bien "magnus numerus capitur atque interficiuntur" VII-88-7 : beaucoup sont pris ou massacrés. Pourquoi Constans traduit-il "atque" par ou au lieu de et ? Cela est pourtant de nature à changer le sens des faits.

Ainsi, dans une situation analogue au VII-80-7, Constans traduit "sagitarii circumventi interfectique sunt" par "les archers furent enveloppés et massacrés". Il ne traduit pas "que" par "ou" mais par "et".

Ces exemples notés avant même de s'apercevoir qu'ils se retrouvent sous la plume de Wikipedia ne suscitent pas d'interrogation il est vrai invisibles dans la traduction (de Louvain ou de Constans,?).

Où donc Wikipedia a-t-elle trouvé que César a perdu 8000 hommes (2 légions) novembre 2006, 8000 ou 13000 en 2009 ? Mystère de la science wikipédienne. César ne pouvait guère se permettre de perdre des troupes indispensables contre Pompée et le Sénat qui lui accordait les renforts qui lui étaient nécessaires. Il aurait perdu 2 légions que le Sénat n'aurait pas fait en sorte de les lui retirer en 51. (Hirtius VII-54) quoique la supériorité des légions fût accablante. Les chances d'un fantassin gaulois contre un légionnaire devaient être de l'ordre de celles d'un employé de la Sécurité Sociale face à un boxeur professionnel. Les chevaliers étaient plus aguerris mais était-ce leur intérêt que leurs assujettis plébéiens deviennent de féroces guerriers. Pas très sur. Un dernier mot à propos de la crainte d'affronter un adversaire plus nombreux qu'aura eu César : voir I-II-15 : devant le peu d'enthousiasme de son armée à combattre Arioviste il déclare qu'il ira à la bataille "cum soli decima legione". Et il s'agissait des Suèves, peuple qui avait envahi la Gaule auquel les Gaulois étaient incapables de s'opposer. César évoque souvent l'enthousiasme présomptueux et le manque de persévérance gaulois. L'ancienne vertu gauloise ne peut plus rien contre l'envahisseur germain Que vaut ce guerrier germain ? Fut-il entraîné et soumis à la discipline romaine, écrit César à propos de la guerre servile (I-40-5), le Germain n'égale pas le Romain, argument qu'il utilise pour rendre le moral à ses troupes qui doivent affronter des Germains sans préparation romaine. L'échelle des valeurs ne laisse pas d'espoir à Vercingétorix qui le sait et évitera la bataille en ligne au profit de la tactique de la terre brûlée.

Une étude consacrée à Alésia suit le petit encadré préliminaire déjà cité (II-05-2009). Elle a su éviter certaines erreurs de celui-ci. Cette étude en particulier n'oublie pas les 8000 cavaliers de l'armée de secours (VII-76-3), donne le nombre exact des cavaliers gaulois (15000), ne divague pas sur le sort des assiégés. Ces distorsions internes à l'article de Wikipedia sont néanmoins révélatrices du sérieux de l'encyclopédie. Elle parvient quand même à attacher le boulet de l'incurie à la partie la meilleure de l'article avec un préambule désolant. Cette étude fidèle à Alise inscrit son analyse dans le cadre des investigations effectuées par les chercheurs franco-allemands (années 1990). Les premiers mots de cette étude ne sont-ils pas révélateurs d'une certaine réserve latente à l'égard de César, terreau fertile des hypothèses les plus diverses quoique chaque fois grégaires ? "Si l'on en croit César...". On croit percevoir une certaine méfiance a priori un peu différente de l'esprit naturellement objectif de l'historien (?). Accordons quand même à César une attention qu'il ne mérite peut-être pas et qu'il ne mériterait en tout état de cause que faute d'autres sources. César n'attaque pas selon lui car "percepto urbis situ".(VII-68-3). Et bien non : il n'attaque pas car il est en état d'infériorité numérique⁽¹⁾. Admettons. Pourquoi alors Vercingétorix ne l'attaque-t-il pas ? Il est vrai que c'est lui qui vient d'échouer (défaite de sa cavalerie sans avoir osé engager son infanterie plus nombreuse. Il est si redoutable que les Gaulois sont terrifiés (perterriti VII-68-3)). Mais c'est un thème récurrent cet effroi de César à l'égard des Gaulois qu'il vient d'étriller et de mettre en fuite.

Thèse destinée à conforter l'idée d'un piège mûri par Vercingétorix pour attirer César à Alésia. Un Alésia très dispersé au gré de l'inspiration historique. Suit un descriptif des travaux entrepris par César. Pour

l'auteur un fossé (fossa) est un vallum et un pieu un pluteus alors que le pieu est un vallus soit la partie transportable : les soldats n'emportant pas l'agger sur leur dos. Benoist donne les deux définitions qui suivent : vallum : palissade couronnant l'agger (note hist. N° 91), cette palissade étant faite de pieux aigus (valli). Plutei , partie constitutive de la lorica (sorte de clayonnage Benoist 92 et 93). Occasion de donner la parole (en latin) à Scipion Emilien . A un soldat pliant sous le "frumentum (30 jours de ravitaillement en blé) et "septenos vallos", il lance : "Cum te gladio vallare scieris, tunc vallum ferre desinito". (Il faut bien garder l'assonance latine).

La fin de l'étude s'insère aussi par son analyse du mouvement des troupes dans un contexte en faveur d'Alise qui apparemment ne dédaigne pas un tel appui et tel quel. En effet cette analyse sous-tend une disposition du terrain compatible avec celui d'Alise.

Ainsi une sortie possible de la garnison romaine du camp supérieur menaçant le flanc droit des Gaulois ceux-ci se retirent mettant fin à la deuxième bataille. Dernier épisode : "Vercassivellaunus attaque le camp supérieur depuis la montagne nord". C'est d'autant plus raisonnable que le camp est sur cette montagne nord. Le deuxième combat après la bataille de cavalerie a lieu dans la plaine "ad campestris munitiones accedunt VII-81-I". Comment le nord peut être sur la droite de troupes venant de la plaine des Laumes ? (Le mont Réa aurait été la colline au nord et ne pouvait être sur le flanc droit d'une attaque venant de la plaine des Laumes) . Le commentaire sur les forces en présence est intéressant malgré l'absence du jeune Brutus (VII-87-1). Autour d'un camp le front en ligne de bataille est divisé par quatre. Les manières de combattre diffèrent et parfois rapidement. Vois les analyses de Engels sur les batailles en ligne avant la révolution et la tactique des colonnes républicaines. Le camp nord fut-il un point de fixation comme le plateau de Pratzen ? Sans doute non mais l'inverse est possible, Napoléon jouant a contrario la nécessité fatale d'occuper cet endroit pour le tsar et l'empereur et malgré l'avis de Koutouzof.

⁽¹⁾ *Sans cette infériorité numérique, escarpement ou pas, il aurait attaqué.*

Post scriptum

Wikipedia serait-elle omniprésente dans le domaine de l'erreur ?

Celle dont il va être question ci-dessous, révélée au cours de l'émission le Fou du Roi (France Inter) le 12 juin 2009 vers 12H10 (l'heure a son importance) a été effacée du site dans les minutes suivantes (vers 12H20) et seul un spécialiste confirmé peut suivre ce triste palimpseste de la bourde. Ici il s'agissait ni plus ni moins que d'informer le public que Madame Danielle Gilbert avait tourné dans un film érotique belge ce qui est complètement faux s'empressait de répondre cette dernière au chroniqueur qui avait repris cette ânerie.

Et aussi cet article du journal *Le Parisien* du 06-10-2009 :

Justice : Le «corbeau» de la fille des Chirac se dénonce

Un parisien de 28 ans a avoué, hier matin, être l'auteur d'un article de l'encyclopédie en ligne wikipedia consacré à Anh Dao Traxel, dans lequel la fille adoptive des Chirac était accusée d'avoir « abandonné » ses enfants. Le corbeau, un ami d'enfance d'Anh Dao, a contacté la sécurité départemental d'Evry par téléphone pour se dénoncer, trois semaines après l'ouverture d'une enquête pour diffamation.

Employé par la Ville de Paris, l'auteur présumé a expliqué avoir exprimé un « avis personnel » sur le passé de la famille, qui s'est révélé « sans fondements ». «Je m'excuse pour le tort et la peine que j'ai causés », indique celui qui signait ses contributions sous le pseudonyme d'Homninex. Il pourrait être poursuivi pour « diffamation » et « atteinte à la vie privée ».

T.R.

Ce n'était pas elle. Prêter à Pierre ce qui est à Paul entraîne à prêter à Vercingétorix ce qui est à Ambiorix mais ici Wikipedia ne fait que patauger avec tous les autres dans la soupe historique.

Les légions de César en 52

Il a été plusieurs fois question dans cette étude du nombre des légions de César en 52, résolument approximatif, 10 ou 12 légions étant avancé par les spécialistes. Une telle unanimité pouvant s'expliquer par l'existence d'une source commune, sa propre inexactitude éventuelles ajoutant une note de véracité supplémentaire à cette hypothèse, il s'avérait concevable de la chercher.

En premier lieu faut-il parler d'approximation et non d'erreur lorsque le texte, César, est clair, au contraire des multiples cas où celui-ci favorise la polémique par une imprécision voulue ou non ? Il est vrai que, lorsqu'il y a évidence, ce n'est pas forcément celle apparente : cela a été suggéré ici même par exemple à propos de "perspecto urbis situ" (VII-68-3). Mais comment procéder à la recherche de cette source puisque, hors le simple grégarisme, chacun garde le silence sur sa démarche ?

Le latin étant négligé le plus souvent, le recours à une traduction devient obligé, Constans en général, d'autant plus qu'il considère qu'Alésia fut à Alise. Or une note de celui-ci apporte peut-être une explication (peut-être, car nul n'avouera que son latin s'arrête aux notes de Constans).

Cette note de Constans existe. Avant de l'examiner, il faut rappeler que César à la fin de la campagne de 53 avait laissé 2 légions auprès de Trévires, 2 légions chez les Lingons, 6 à Sens soit 10 légions (VI-44-3). Il avait au début de 52 procédé à une levée en Gaule cisalpine (Benoist VII note I), un supplementum. Lorsqu'il part au secours des Boiens il laisse deux légions à Sens (VII-I0-4) à la garde des impedimenta. La note de Constans (note I p. 216 Edition 1995 VII-9-5)(1) au mieux est confuse : Pourquoi créer une équivoque sur "reliquas legiones" celles moins les 2 chez les Lingons ? Pourquoi les Rèmes au lieu des Trévires et pourquoi surtout serait-ce ces 2 légions chez les Rèmes qui seraient à Sens ? Quand 2 légions sont chez les Rèmes César l'écrit : voir au VII-90-5. César laisse 2 légions à Sens (VII-I0-4) à la garde des bagages, mission à la portée des recrues. En effet ces 2 légions (voir VII-57-I) sont le supplementum levé par César en Italie (VII-I-I): " la nouvelle levée venue récemment d'Italie" était déjà à Sens.

Il ne s'agit pas de troupes de renfort que Labienus venait de recevoir d'Italie (VII-57-1) comme traduit Constans.

Falsification du texte dont le besoin échappe encore que chez Constans il est rare que ses choix soient gratuits surtout s'il en va des siens.

En définitive il y a 2 légions auprès des Trévires, 6 chez les Sénonais, 2 chez les Lingons et les 2 du supplementum soit 12 légions, chiffre correspondant au partage du VII-34-2 et au VII-57-1). Par conséquent la trahison du texte par Constans indiquée plus haut s'explique puisqu'en note I - P.216, il a organisé à sa manière la garde de Sens par César. Il n'y a plus de place pour le supplementum levé par César (VII-I-I). Exit ce supplementum et place au renfort imaginaire reçu par Labienus.

C'est à partir des 10 légions laissées en Gaule par César en 53 que Constans détermine la garnison de Sens en 52 et la nouvelle levée soi-disant reçue par Labienus n'est pas chiffrée. Comment aurait-elle pu l'être puisqu'elle est le fruit de l'imagination de Constans ? Il n'explique pas plus pourquoi la garnison de Sens constituée par César (VII-I0-4) aurait dû être changée alors que les troupes de ce renfort n'eussent pas du tout connu leurs postes de combat mais il ne va pas s'arrêter à des considérations aussi anecdotiques.

Les lecteurs de Constans sont donc réduits à une approximation tributaire de ses déductions. Pourquoi se livreraient-ils à une vérification à partir du texte latin puisqu'en général ils ignorent le latin et que le sommet de la hiérarchie ratifie au nom d'Alise et de sa propre ignorance du latin. Comme me conseillait aimablement avec un rien de condescendance un membre du CNRS : "Lisez d'abord Carcopino". En effet (si Carcopino s'aperçu de quelque chose, l'éditeur n'en a pas profité)

Il est vrai que Constans n'a pas dû consulter Benoist (note I-VII-57) paru en 1912 : "eo supplemento" : les troupes levées pendant l'hiver dans la Gaule Cisalpine, cf. VII-I-1).

Enfin un amateur éclairé pose la vraie question:

-Croyez-vous que cela a une quelconque importance de savoir si César avait 10 ou 12 légions en 52 ?

-Pour vous aucune, pour César beaucoup.

(1)Note Constans p. 216.

Reliquas ... in unum locum. Il y avait deux légions chez les Rèmes, six à Sens. Si reliquas désigne les huit, le lieu de concentration doit être cherché vers Chatillon-sur-Seine (Stoffel). Mais I0-4 semble indiquer Sens. Dans ce cas, reliquas désigne seulement les deux légions des Rèmes.

N.B - A propos du choix des troupes les moins aguerries pour la garde de camps citons, "Quinque cohortes, quas minime firmas ad dimicandum esse existimabat, castris praesidio relinquit." (VII-60-2)

La plaque d'Alise

Les partisans d'Alise excipent d'arguments suffisamment décisifs pour que s'y rallient les plus brillants représentants de la thèse officielle. Ici il s'agit de la fameuse plaque portant une inscription mentionnant Alésia identifiée dans le "in Alisiia" terminant ce texte (In cauda venenum en quelque sorte) en l'occurrence.



La tradition depuis plus d'un millénaire voit dans le village auxois l'oppidum gaulois. Pourquoi l'en blâmer : il était bien inutile de se refuser l'appui d'une quasi homonymie. Mais n'est-on pas autorisé après avoir accepté le verdict de la tradition dans son évidence, à se poser la question suivante : si Alésia et Alise avaient le même nom cette plaque n'a-t-elle pas vocation à désigner Alisiia plutôt qu'Alésia ? C'est quand même le nom du village.

Les érudits ne manquent pas de souligner qu'elle est en caractères romains et donc qu'elle a été gravée sous l'occupation romaine. Or les Mandubiens avaient disparu dès -52 et dans le chapitre 78 du livre VII. Si survécurent des hommes ils n'étaient ni Eduens, ni Arvernes : leur avenir était dans la captivité. Lorsque les malheureux jugés inutiles au combat en raison de leur santé ou de leur âge sont chassés de l'oppidum, suivis des Mandubiens, de leurs femmes et de leurs enfants, les assiégés discutent de la nécessité de s'entredévorer sur une proposition de Critognat (VII-77). Repoussés par les Romains tous ces exclus ne durent pas survivre longtemps. Dans Alésia le blé était épuisé (VII-77). Benoist (note 5-VII-78-5) rappelle que Dion Cassius nous dit que "ces malheureux moururent de misère". Benoist ajoute que les Romains, ce qui est confirmé par Cicéron dit-il, souffrirent aussi de la famine. Mais tant que l'armée de secours n'était pas là, ils purent se

ravitailleur. Celle-ci ne mena pas de siège et sa présence fut de courte durée. César écrit: (VII-74-2) : "Mais afin de ne pas être obligé de prendre le risque de sortir du camp il ordonne que tous aient trente jours de nourriture et de blé".

Dès lors que la cavalerie gauloise était dispersée, elle ne constituait plus un danger pour les fourrageurs. Durant le siège d'Avaricum Vercingétorix partit avec sa seule cavalerie tendre un piège aux fourrageurs romains qui affrontèrent là d'autres dangers. Cela dit, la disette romaine condamnait les Mandubiens.

Etablir une corrélation entre le texte de cette plaque à propos des forgerons mandubiens et Alésia sous l'Empire est incompatible avec la disparition des Mandubiens sauf à être en contradiction avec César, inconvénient certes négligeable pour les défenseurs d'Alise. Que les habitants de la région défendent leur patrimoine réel ou imaginaire avec passion, pourquoi pas. Mais de la part de chercheurs couronnés et reconnus (par eux-mêmes il est vrai) cela devrait surprendre mais quel risque encourent-ils à se tromper comme les autres et à rester dans les sentiers battus ? Ainsi que le proclame un des plus perspicaces de ces aventuriers de la compilation quel crédit accorder à une nouveauté si elle n'a pas été soutenue avant ? Georges Hyvernaud a bien décrit cet état de quiétude de l'universitaire (Carnets d'oflag p.30 Le Dilettante) :
 " La culture humaniste : on n'y risque rien. La faute ne compte pas. Un contresens n'est qu'un contresens, un solécisme qu'un solécisme "

" Mais l'apprenti gâte une chose précieuse, matière ou machine. L'erreur ici implique sa sanction, est sanction. Inflexible règle du travail : on ne se trompe jamais impunément."

On sait par exemple que l'adulescens (faux ami) peut avoir jusqu'à 46 ans. (Cf le de Senectute). Pourtant les plus illustres spécialistes affirment que Vercingétorix était un tout jeune homme (une vingtaine d'années ..). Peut-être mais c'est une erreur de le déduire de la parenté phonique d'adulescens avec adolescent.

Notons que la plaque d'Alise n'a de sens que si elle est postérieure à Alisiia. Qu'apporte-t-elle de plus probant dans ces conditions que le nom du village dans son cheminement onomastique jusqu'à nos jours. La plaque parle d'Alisiia parce que c'est le nom du village, celui-ci ne s'appelle pas ainsi à cause de la plaque. La plaque n'a pas donné son nom à l'endroit : il s'appelait ainsi et a continué à s'appeler ainsi. En outre on sait qu'en général il ne restait rien des villes prises par les Romains. La pax romana sentait le fagot.

Tout cela pour répondre à une observation fort aimable mais sibylline sur le sujet. Cette amabilité n'est pas le lot de tous : avec quelle hauteur certains érudits n'ont-ils pas taxé d'absurde l'hypothèse Blannay/Givry parce que l'ensemble Beustiau-Galimard était trop petit pour accueillir l'armée gauloise. La surface du site est de 220 ha. Celui qui leur est cher, Alise, a une surface de 97 ha.

La plaque dont il est question ici ne devrait pas faire oublier celle reconstituée du musée d'Avallon dont les débris furent retrouvés sur le Montmartre. (Quelques lignes lui ont été consacrées dans cette étude. Voir Puzzle et rébus).

Il est vrai qu'il faut préalablement s'intéresser un peu au latin ce qu'on est en droit de n'exiger de personne alors que le plus éminent des spécialistes ne semble pas y chercher sa vérité.

La voici pour mémoire (Victor Petit p.I83. Librairie Voillot Avallon).



N°199- Inscription antique



N°200 - Inscription restituée

Éclair professoral

La responsabilité professionnelle des enseignants plus particulièrement de latin-grec suscitait des commentaires désabusés de Georges Hyvernaud (Cf La plaque d'Alise). Il n'a pas paru superflu ici de donner un échantillon de leur enseignement. En effet cette étude a retenu l'attention bienveillante, ne serait-ce que par l'effort accompli, significatif par sa compétence et son autorité, d'un de ceux-ci.

Annotation	reproduction du courrier original
<p>⁽¹⁾d'Alise !</p>	<p><i>(...) Le créateur de ce site doit être le cent-soixante douzième au moins à vouloir situer Alesia ailleurs qu'à Alésia, dans des sites correspondant peu ou prou au site d'Alesia, près de villages de la France profonde qui se nomment Alize, Alaise etc. Certes, on en est toujours à se demander comment le grand Jules a pu aboutir à cet Alesia là, tout à fait hors des chemins battus de l'époque, enfin tels que nous les supposons. Concevoir Alesia ailleurs qu'à Alesia serait bien sûr tentant s'il n'y avait eu des fouilles archéologiques. Que l'on conteste les fouilles réalisées à la demande de Napoléon III autour d'Alésia⁽¹⁾, passe encore, même si elles confirment globalement les propos de Jules dans ses Commentaires. Le problème, c'est qu'elles ont été reprises au XXe siècle à deux reprises au moins, dans des secteurs qui avaient échappé aux fouilleurs napoléoniens, et qu'elles ont confirmé sans ambages la réalité d'un siège de grande envergure avec des dispositifs identiques à ceux décrits par César et avec la présence d'objets typiquement romaines.</i></p> <p><i>De plus, si les qualités de latiniste du monsieur Alesia n'est pas à Alesia, me semblent tout à fait satisfaisantes, il ne me semble pas qu'il en aille de même de sa bonne foi. Je m'en tiendrai à un seul exemple, sa traduction de <i>latere aperto</i>. Il le traduit par <i>côté droit</i>, ce qui est une traduction possible bien sûr, mais qui fonde son analyse pour dire que le propos de César ne correspond pas au site d'Alesia. Il n'y a qu'un hic, c'est que cela peut se traduire tout aussi valablement par <i>côté découvert</i>, autrement dit dans une bataille être surpris par une attaque sur le flanc découvert, attaque souvent décisive pour celui qui la mène, et redoutable lorsqu'elle était menée par une légion bien entraînée. Ceci avait déjà valu aux troupes gauloises quelques piles monumentales lors des batailles précédentes.</i></p> <p><i>Bref, ce monsieur sûrement très sympathique s'égare ; mais apparemment cela semble correspondre à un mal nécessaire. La même chose s'est produite pour Uxellodunum, où César avait mené un siège similaire. Le site est évidemment moins prestigieux, car il n'avait vu que l'écrasement d'une ethnie gauloise, pas l'anéantissement de la lutte d'indépendance des Gaules, mais les mêmes batailles se sont produites entre érudits locaux pour situer Uxellodunum dans des coins différents du Massif central ; elles ont perduré jusqu'à ce que des fouilles tranchent définitivement l'affaire il y a une dizaine d'années. Là aussi on a</i></p>

(2) d'Hirtius	<i>retrouvé tout un arsenal de faits et d'objets conformes aux récits de César⁽²⁾, et jusqu'au tunnel qui avait permis aux Romains de couper l'alimentation en eau d'Uxellodunum.</i>
---------------	--

L'attention magistrale se concentre sur le problème du sens de "latus apertum". Voici ce qu'écrit Benoist (note historique 142. Guerre des Gaules) qui traite spécialement du sens donné par ce professeur qui aura répété sans sourciller son interprétation durant sa carrière.

Note 142 - " Latus apertum" le flanc droit des soldats qui n'était pas protégé par le bouclier et par conséquent la droite d'une armée ou d'un corps de troupe (cf. VII, L, I, sunt Haedu visi a latere nostris aperto, quos Caesar ab dextra parte... miserat)."

"Suivant une opinion très discutée, latus apertum aurait, dans certains cas, un sens très général et signifierait le côté de l'armée qui est à découvert, qui est dégarni de troupes, qu'il s'agisse du flanc droit ou du flanc gauche; ce serait le flanc gauche dont il serait question, I, XXV,6."

Mais le plus piquant de l'affaire, la perspicacité du maître le portant vers Alise, est qu'il choisit cette traduction parce qu'à Alise le mont Réa se trouverait sur le flanc gauche et non droit de l'attaque gauloise du chapitre 82 du livre VII (alinéa 2 "veriti ne ab latero aperto").

On voit donc qu'il n'est pas très difficile de faire dire à César le contraire de ce qu'il écrit et de garder à Alise son authenticité universitaire et officielle. Le lecteur se pose alors la question suivante : qu'a écrit Constans, cet autre partisan d'Alise : "craignant d'être tournés par leur flanc droit ...". Conclusion : Benoist (professeur à la Sorbonne) et Constans sont terrassés par cette révélation. Ajoutons que sa diatribe est bien inutile puisque les partisans d'Alise s'accommodent très bien de ces contradictions malgré l'effet boomerang offert à la critique...

Ce courroux magistral aurait pu s'en prendre plus opportunément à la traduction de Constans qui n'est pas d'hier et c'est là le problème puisqu'elle est censée appuyer Alise et qu'au contraire elle ridiculise cette hypothèse sans affecter son savant lectorat. Cela donne une idée de l'opinion que Constans avait de celui-ci et de sa capacité à le contrôler. Considérant sans doute avoir tué l'hydre en en tranchant une tête, l'éminent correspondant néglige les autres arguments remettant en cause la véracité de la thèse alisienne. Aussi peut-il s'élever au-dessus de si médiocres circonstances en mariant l'incantation à l'anathème.

L'incantation ? Les autres Alesias ne sont pas Alesia parce qu'Alesia c'est Alise et qu'il faut voir Alesia à Alesia. Comment ne pas s'incliner devant de telles fulgurations ? Alesia est à Alesia. On est bien d'accord et le cheval blanc d'Henri IV était blanc. L'anathème ? Trop d'imposteurs insultent le dogme ! Plaidons néanmoins la cause de ces égarés. Certes il n'y a pas 172 Alésias. Ce serait beaucoup mais cela veut quand même dire qu'autant de chercheurs doutent d'Alise. Et leur trop grand nombre n'est rien à côté de celui des cuistres et des écolâtres rabâchant du haut de leur pupitre.

Ces dissidents si vilipendés font plutôt penser, face à cette masse péremptoire satisfaite d'elle-même de Père Soupe de la culture, aux hoplites de Léonidas voués au massacre mais ayant défié le destin. En tout état de cause leurs élaborations ne reposent pas sur des interprétations plus absurdes que celle du "latus apertum" examinée plus haut.

Pour mieux faire sentir probablement sa familiarité avec Rome, l'auteur du petit texte appelle César Jules (prénom). Or "Julius" est le nomen (nom de famille), le prænomen "Gaius". Cette précision a eu une certaine importance dans cette étude (plaque du temple de Montmartre).

Quant aux commentaires sur Uxellodunum, ils étaient déjà d'actualité en 1912 (cf. Benoist. Librairie Hatier). "La découverte d'objets typiquement romaines" (sic) ne paraît pas de nature

à démontrer une présence mandubienne d'autant que les Romains auront quatre siècles pour y parvenir.

Enfin retrouver "un arsenal de faits" dans des fouilles c'est quand même quelque chose ! (cela dit à titre de "décharge"). Histoire de finir en beauté (et on en passe pour ne pas allonger outre mesure ces remarques) ce qui a été trouvé à Uxellodunum correspond au récit de César. L'hic (dirait Céline) c'est que le récit est de Hirtius.

ÉCLAIR PROFESSORAL (suite)

Quoique ce soit accorder beaucoup de temps à un éclair, fut-il professoral, que compléter ce qui a déjà été dit, certains points justifient quelques précisions.

Une phrase du texte placée en préambule mérite qu'on s'y arrête: "Certes, on en est toujours à se demander comment le grand Jules a pu aboutir à cet Alésia là, tout à fait en dehors des chemins battus de l'époque ..." On ne contredira pas l'auteur sur l'improbabilité qu'il y a de reconnaître Alésia dans Alise. En revanche son assertion à propos des chemins battus de l'époque, en l'occurrence ceux de César, est inexacte. Cela a été une raison de défendre dans cette étude l'hypothèse de Givry-Blannay situés dans des régions bien connues de César, proches d'Alise (une cinquantaine de kilomètres, deux étapes normales).

C'est à Vercingétorix qu'il faudrait demander pourquoi César se trouvait là (à Alésia quelqu'en soit l'emplacement) puisque César le poursuivait.

Et si, plutôt que dans le 8ème livre de la Guerre des Gaules, on commence par le commencement, c'est-à-dire le premier, on voit qu'après la bataille de Montmort (contre les Hérvètes) César remonte vers le nord à la rencontre d'Arioviste en passant en particulier près d'Avallon. Cette ville est entre Alise (à une quarantaine de kilomètres et Givry, , site du Beustiau à 7 Km). Cette région au nord de Bibracte sera toujours au centre des préoccupations de César à cause des trahisons des Eduens dont la capitale voit le regroupement gaulois sous le commandement de Vercingétorix (VII-63-5). La tradition tient comme acquis que César dicta une partie de la Guerre des Gaules à Bibracte. D'autres raisons montrent que César connaissait la région. Ainsi pour aller vers Sens d'où arrivait Labienus, il fallait passer par ces régions en venant de Bourbon-Lancy, à proximité du gué qui lui avait permis de traverser la Loire (VII-56-3) au retour de Gergovie.

Dans le premier livre, César (I-26-6) interdit aux Lingons d'aider les Helvètes qu'il suit : il va donc lui aussi passer sur le territoire de ceux-ci ce qui confirme ce qui a été dit plus haut. "Ipse, triduo intermisso, cum omnibus copiis, eos sequi coepit" (I-26-6).

Dans le texte en préambule on lit qu'à Alésia et Uxellodunum, César avait mené des sièges similaires. On a déjà expliqué dans cette étude que le siège d'Alésia a été de nature absolument différente de ceux de Gergovie et d'Uxellodunum. En effet, la première décision prise par César dans ces deux derniers cas est de tenter de priver d'eau les assiégés. Il y réussit à Uxellodunum. Son attitude est différente devant Alésia "Perspecto urbis situ" (VII-68-3) et alors que l'armée gauloise est terrifiée il entreprend les contrevallations sans qu'il soit question de l'approvisionnement en eau de la place. Le proconsul voit immédiatement (On en discute depuis 150 ans pour Alise) que l'eau est abondante et accessible et qu'il ne pourra en empêcher l'accès. Pourquoi aurait-il sinon effectué ces travaux alors qu'au bout de 3 ou 4 jours, (on était en été de surcroît) cette armée de vaincus terrifiés, sans cavalerie, se fût rendue ?

La Cure et le Cousin qui baignent le Beustiau correspondent à cette analyse. Berthier ayant répertorié les sites conformes au portrait-robot, n'en a trouvé qu'un sans avoir vu celui-ci qui était dans les limites de ses investigations (proximité d'Alise). On peut, fort de cette situation unique, retenir cette hypothèse (hypothèse et non certitude, laissée aux tenants de Syam et d'Alise entre autres . Dans le préambule le distingué censeur (10ème ligne) parle des fouilles ordonnées par Napoléon III autour d'Alésia et non d'Alise ! Quelle meilleure preuve!). "Le site d'Uxellodunum est évidemment moins prestigieux (que celui d'Alise), car il n'avait vu que l'écrasement d'une ethnie gauloise pas l'anéantissement de la lutte d'indépendance des Gaules". Tout le monde en Gaule pensait de même, non pas, et il compte quand même, César. Il vint à Uxellodunum "contra expectationem omnium" (VIII-40-I). Il ne voulait renoncer à la prise de l'oppidum sous aucun prétexte (ulla conditione VIII-40-I) afin de ne pas surexciter l'espoir des Gaulois (Benoist).

L'enjeu était le même qu'à Alésia. Il ne s'agit pas que de l'écrasement d'une ethnie mais de l'anéantissement de la lutte d'indépendance. L'aimable correspondant, qui n'est pas un érudit local, n'aura pas été sans remarquer que la Guerre des Gaules s'achève sur ce huitième livre que n'aurait pas justifié un épisode anecdotique. Il n'eût pas été à l'échelle du reste de l'ouvrage.

"Les faits et objets conformes au récit de César" (Hirtius) étonnent : César en a d'autant moins parlé qu'Hirtius n'en a rien dit. Un tunnel considéré comme objet ? Comme un fait ? ("Ce sabre est le plus beau jour de ma vie"). En tout cas au sens banal du mot, la production des listes de ces objets intéresserait : César parle de tumulus funéraires, de simulacra, de murailles gauloises mais dans d'autres livres que le VIII, et pour cause, et ce sont des choses peu compatibles avec une utilisation domestique.

Le ton de l'admonestation magistrale traduit sans doute un état d'esprit habituel chez ses pairs et reconnu par eux. (Et encore le gardien du temple connaît le latin semble-t-il ce qui n'est pas le cas du grand prêtre.) Une telle science peut fleurir au sein d'une université. Que risque-t-elle?

De pareilles erreurs seraient fatales, dans leur domaine, à leurs auteurs dans le privé.

Ce verbiage récurrent et calamiteux ne remet pas en question une rente acquise, dédaigneuse de toute critique extérieure. (Pléonasme ? L'autocritique en effet semble exclue.) Fenêtre fermée sur ses certitudes,

cette attitude parvient à faire mentir Baudelaire: "Celui qui regarde du dehors à travers une fenêtre ouverte ne voit jamais autant de choses que celui qui regarde une fenêtre fermée." (Le Spleen de Paris - la Pléiade page 332.)

Historia fait Le Point



LE POINT - HISTORIA de février/mars 2010 répertorie cent idées reçues et fausses sur les héros de notre histoire. Une page (p.11) est consacrée à César et ses raisons d'envahir la Gaule, une autre à Vercingétorix (p.12). Sans vouloir intervenir dans un débat que l'auteur maîtrise sans avoir besoin de quiconque, il est permis de s'interroger sur certaines de ses affirmations.

Article (p.11) : *CESAR envahit la Gaule préventivement*

"La tribu des Eduens"

Les Eduens constituent un des peuples les plus importants de la Gaule avec les Hélvètes, les Séquanais, les Arvernes. Amis du peuple romain (décision du Sénat romain) leur statut s'accommode mal d'un prestige simplement tribal. Ce terme réducteur joint aux charmes de l'erreur ceux plus généraux d'une incompréhension profonde de la situation politique en Gaule. César n'est pas venu en Gaule à la demande des Eduens mais en raison de la menace que représentait l'exode des Helvètes. Il reçoit à Genève les députés helvètes, diffère sa réponse et fait échouer le projet helvète de passer par le territoire des Allobroges et la Province.

Les Hélvètes décident en conséquence de passer chez les Séquanais et les Eduens qui appellent César. L'auteur de l'article ignore que le peuple helvète est gaulois, ou n'en tire pas les conséquences, que Genève est en Gaule et que César intervient pour barrer la route à cet envahisseur en premier lieu.

Les Eduens (I-II-1) demandent à César une intervention dont 1 cause était celui-ci, coup de billard à trois bandes volontaire ou non de César (on retrouve cette manoeuvre au 7ème livre ch8. lorsque César menace les Arvernes pour obliger Vercingétorix à venir à leur secours et à quitter le pays biturige (VII-8-5).

"Les Helvètes voulant échapper aux Germains d'Arioviste"

Ce sont les Arvernes et les Séquanais qui après avoir appelé Arioviste en sont devenus les victimes (I-31-4 et 5) qui implorent

César. (Discours de l'Eduen Diviacus (I-31). Arioviste n'a rien à voir avec le départ des Helvètes.

Les Helvètes estiment au contraire que leur territoire n'offre plus assez d'espace à leur vertu guerrière et que les autres peuples gaulois ne sont pas de taille à leur résister. C'est Orgetorix un noble ambitieux qui fomenta ce projet (I-3).

"Changeant brusquement de direction"

On a vu plus haut la raison de ce changement qui sinon ne tient qu'à un caprice d'universitaire.

"Et repousse aisément les Helvètes."

La bataille de Montmort fut difficile ainsi que César l'avait prévu. "César, en commençant par le sien, fait mettre hors de vue les chevaux de tous (les officiers) afin que le péril étant le même pour tous, soit enlevé l'espoir de fuir (I-25-1).

"Vercingétorix parvient à plusieurs reprises à repousser les Romains"

Les Gaulois sans Vercingétorix et leur cavalerie dissuadent César (VII-19) d'attaquer... Vercingétorix y voit un succès (VII-20-12) le seul véritable des Gaulois durant la campagne de 52. Sinon Vercingétorix se révèle incapable d'exploiter son avantage à Gergovie, livre trois batailles de cavalerie qu'il perd chacune.

Vercingétorix n'a donc pris qu'une seule fois l'avantage sur César, sans en profiter.

" Vercingétorix se fait enfermer dans Alésia "

Pas du tout : il a pris cette décision en dehors de la présence sur les lieux de César qui avait un retard de un ou deux jours sur lui.

C'est faux également de dire que les révoltes d'avant 52 furent sporadiques : Ambiorix infligea un désastre aux Romains (à Sabinus et Cotta deux excellents lieutenants de César) et manifesta une agressivité persistante qui exaspéra César (épisode de la barbe). C'est Ambiorix et non Vercingétorix, le grand homme des Gaulois.

Bien sûr pas un mot sur le très talentueux Labienus.

En revanche le million de Gaulois tués, le million prisonnier, sortent du chapeau de l'auteur sans preuve aucune : l'imagination ne suffit pas à suppléer l'ignorance. (La pire malhonnêteté est d'enseigner ce qu'on ignore. N.Bonaparte).

Article (p.12) : **VERCINGETORIX fait l'unanimité**

"Vercingétorix est le grand chef de la résistance" parce qu'il rallie toute la Gaule à Alésia.

Ce n'était pas son projet. Il devait écraser les Romains (discours du chapitre 66 - livre VII Alésia impliquait sa défaite préalable.

En fait César a monté en épingle un chef dont il préférait parler au lieu d'Ambiorix. Diviser son armée en deux pour aller l'affronter à Gergovie donne une idée de la crainte que lui inspirait l'Arverne qui détalera le long de l'Allier, se fera berner avant de se réfugier à Gergovie (VII-35).

"Ces alliances lui (à Vercingétorix) ont permis de remporter plusieurs victoires."

On l'a vu, c'est faux : c'est quand même incroyable de dire et répéter de pareilles sottises.

"Lors de la bataille d'Alésia la défection de ses alliés a entraîné la défaite définitive des Gaulois"

Encore une erreur : d'où sort cette révélation ? Pas des Commentaires en tout cas. Evidemment les Eduens auraient voulu commander la coalition, évidemment l'abandon de la tactique de la terre brûlée par Vercingétorix (VII-66) laisse perplexe mais de là à affirmer qu'il y eut une défection gauloise c'est aller un peu vite en besogne.

"La coalition parvient à faire reculer César" : celui-ci au contraire met en déroute la cavalerie gauloise. Fuite de Vercingétorix à Alésia.

"Pensant prendre en tenaille les troupes de César."

Lorsque la cavalerie gauloise part chercher du secours seules les contrevallations sont commencées. Les circonvallations sont un choix de César. Il pouvait partir sans attendre les Gaulois.

"Vercingétorix laisse à ses officiers le choix de le livrer aux Romains. "

Il faut au moins une alternative pour que ce choix s'exerce : soit sa mort, soit sa reddition aux Romains.

"Les militaires ne tirent aucun avantage de leur trahison."

Il n'y a pas eu de trahison de la part d'hommes qui n'ont plus aucune prise sur leur destin. Trahison à coup sûr moindre que celle de l'auteur par rapport aux Commentaires. Les chefs gaulois n'avaient rien à offrir pas même une trahison.

"Napoléon III fait commencer des fouilles sur les sites de Bibracte, Gergovie et Alésia. "

On voit que l'auteur a fait son choix : Alésia était à Alise ce qui est possible si on ne se soucie pas de César. (Une subvention de 50 millions d'euros est autrement probante comme dirait le Bien Public). Question : Pourquoi entreprendre des fouilles pour démontrer qu'il s'agit bien d'Alésia puisque précisément elles sont accomplies autour d'Alésia ?

Ce petit aperçu critique n'a provoqué aucune réaction de la part de la revue éditrice quoiqu'il soit de nature à susciter des interrogations à propos du sérieux de l'auteur. Afin d'aider la conjecture à tracer sa voie à propos de cette discrétion éditoriale peu encline à se soucier d'une lecture dissidente, il convient de remarquer ceci. N'est-il pas plus aisé de triompher dans son propre éloge (Cf Didier Porte, France-Inter 2 avril 2010 à propos de Franz-Olivier Gisbert. Le talentueux chroniqueur remarque que les critiques les plus élogieuses des romans de Gisbert émanent du Point qu'il dirige) que dans la critique de l'éloge d'un autre, César, par lui-même ?

A lire Le Point la réponse est oui. Et puisque Le Point se fait fort d'ébranler les vessies au profit des lanternes n'est-ce pas l'occasion de dire : " In eo ipso loco quo reprehendit, immittit imprudens senarium".

NB - On ne voit pas d'ailleurs pourquoi César avec ses 12 légions aurait craint 80.000 Gaulois. Les Gaulois

sept ans avant avaient été mis en déroute par Arioviste dont les 120.000 féroces et barbares guerriers avaient été anéantis par lui et avec moins de monde.

Considérations sur die III

**Article de Berthier et Wartelle - Considérations sur die III Commentaires VII-62-10.
Rencontre de César et Labienus.**

Une démonstration savante de [Berthier](#) et [Wartelle](#), consultable sur Internet, traite du trajet de César après Gergovie tout en faisant un sort comme on pourra le voir à quelques dérives sectaires, c'est-à-dire privilégiant d'autres sites que Syam comme étant celui d'Alésia. L'extrait examiné va de la page 69 à la page 74. Retenir "die III" (VII-62-10) (au 3ème jour, depuis le départ de Labiénus de Sens) ne dicte aucune direction indiscutable. Au plus le point de rencontre se trouvait à l'est de Sens sur un arc de cercle situé à environ 75 à 100 km de cette ville. Les deux érudits affirment que César n'a utilisé nulle part ailleurs cette construction donc "die III" doit être écartée. Elle n'existe pas. Cela revient-il à dire que l'unité tend vers zéro et, qu'à la limite, ce qui n'existe qu'une fois n'existe pas ?

Cette conjecture a néanmoins l'intérêt capital d'éclaircir les mathématiques d'un jour nouveau. Lorsque César (VII-33-1) emploie le mot "detrimentosum", seul exemple connu de ce mot note Benoist¹ cela ne remet-il pas en question l'existence même de cette exception ?

Cette certitude de Berthier et Wartelle à l'égard de Syam implique une alternative.

Est-ce la certitude de la route qui conduit à la certitude de son but (Syam) ou est-ce la certitude du but qui détermine la route ? Si "die III" ne fournit pas de direction, en revanche celle-ci en l'occurrence et contre l'avis de Berthier et Wartelle le sud, peut se déduire sans avoir besoin de faire appel à l'exégèse grammaticale de la part de gens moins ferrés en latin que Benoist qui transcrit "die III" sans problème : il savait qu'il y avait une alternative et depuis longtemps. Toutes les interprétations au sujet des routes suivies par Labienus et César après Gergovie dédaignent la seule route évoquée, celle que la victoire de César à Gergovie eût impliquée après laquelle il eût occupé cette ville, ne serait-ce qu'afin que ses troupes y reprissent des forces comme après la chute d'Avaricum.

Labienus aurait suivi la même route que César en passant par Decize (VII-33-2) il ne pouvait qu'aller vers le sud d'où venait César après son échec imprévu : César vainqueur que pouvait faire d'autre Labienus sinon rejoindre son chef par cette route déjà tracée. César vaincu, Labienus savait que le chemin ne pouvait être que celui-ci d'autant que Vercingétorix avait été incapable de poursuivre les Romains (VII-53-4) "Ne quidem insecutis hostibus".

Berthier et Wartelle n'envisagent que des parcours provoqués par la défaite de César avec la volonté de l'attirer à Syam. Mais si César l'avait emporté à Gergovie, sa route, répétons-le, ne l'aurait pas amené à Langres. Encore une fois Labienus ne pouvait rencontrer César que sur la route la plus directe entre Sens et Gergovie et on connaît certains des lieux de passage de César : Decize (à l'aller) Bourbon-Lancy au retour, le territoire Senon (VII-56-5).

On est ici devant deux méthodes ceci pour répondre à la question déjà posée : la première place Alésia à Syam et combine les routes pour y aller, la deuxième essaie de déterminer la route de César et cherche un

¹ Ancien professeur à la faculté de lettres de Paris, Eugène Benoist [1831-1887] fut membre de l'Institut des Inscriptions et Belles Lettres, titulaire de la chaire de Poésie latine à la Faculté des Lettres de Paris de 1876 à 1887.

endroit compatible avec la description de César. Alise est assez proche de cette route mais le Beustiau encore plus et il est parfaitement semblable au portrait robot. Mais Berthier qui travaillait au 1/50.000e ne l'a pas vu. Enfin la fameuse impossibilité pour César de traverser le territoire des Senons est risible. Ses bagages étaient à Sens sous la garde de deux légions de recrues ce qui n'indique pas qu'il nourrissait une grande crainte à leur égard et Labienus circulait chez eux sans difficulté.

Ce chiffre de deux légions est d'ailleurs en adéquation avec le nombre de soldats sénonais fournis à la coalition : 12.000 hommes (VII-75-3). Face aux 12 légions romaines, c'était un peu léger. Cela dit emmenés par Berthier et Wartelle ces 12.000 hommes font reculer César et le forcent à passer par Langres. En attendant les Senonais furent incapables d'aider leurs amis et alliés Parisii contre Labienus. En 53 César avait calmé leurs ardeurs (VI-3 et VI-4) et le supplice de leur roi Acco (VI-44-2) avait été le point final de cette révolte.

Cet obstacle constitué par les Senonais obligeant César à se dérouter vers Langres est contredit en VII-56-5. Au retour de Gergovie "iter in Senones facere instituit", César lui-même écrit qu'il passe chez les Senonais pour rejoindre Labienus. Et il le fait sans évoquer la moindre difficulté et avec la moitié de son armée. Enfin César (VII-66-2) est chez les Lingons; alliés de Rome, lorsqu'il rencontre Vercingétorix. Le sud de l'Yonne correspond à cette partie du territoire des Lingons, Labienus et César s'étant retrouvés chez les Sénonais il y a plus de vraisemblance qu'ils fussent dans cette partie du pays lingon qu'à Langres.

Ce serait être incomplet que passer sous silence l'argument fondamental de Berthier et Wartelle, la venue sans armée de César à Langres, alors que celui-ci dit vouloir aller au sud, vers la Province (cette retraite de César, sous la menace de Vercingétorix donne presque à penser que ce sera par erreur qu'il mettra à genoux environ 330.000 Gaulois). La fin de la phrase du VII-62-10 semble avoir particulièrement inspiré les auteurs : "Labienus revertitur Agedincum, ubi impedimenta totius exercitus relictas erant ; inde die III cum omnibus copiis ad Caesarem pervenit". Les légions de César sont, selon eux, envoyées à Sens (sans égard pour des marches inutiles) Labienus est alors en charge de toute l'armée romaine et de tous les bagages et c'est précisément parce que ce sont tous les bagages de l'armée que toute l'armée est là mais leur chef à Langres en éclaireur. Concaténation admirable qui justifie Langres, Syam et le reste. (Le reste a gardé tout cela sur Internet en justification de ses révélations). Le lecteur s'interroge :

a) Si c'est au retour de Lutèce que Labienus retrouve tous les bagages de l'armée, c'est qu'ils y étaient à son départ. Non toute l'armée : il eût pris alors plus de 4 légions (celles confiées par César (VII-34-2)) pour mener la difficile opération parisienne.

b) En VII-10-4, au début de la campagne de 52, César écrit "Duabus Agedinci legionibus atque impedimentis totius exercitus relictis, ad Boios proficiscitur".

En résumé et sauf avis contraire ces "impedimenta totius exercitus" ne prouvent rien de ce que veulent démontrer Berthier et Wartelle. Ce n'est pas en revenant de Gergovie que César a mis ses bagages à Sens mais au début de la campagne de 52. Berthier et Wartelle (p.72) notent que César remonte de Gergovie en passant par les pays sénon et lingon, ce dernier étant chaque fois la région de Langres exclusivement. Lorsque César (VII-9-4) remonte de Vienne, il passe chez les Eduens pour se rendre chez les Lingons par la Nièvre. Il connaît donc bien cette route au sud de l'Yonne. Ils remarquent que César ne mentionne pas sa venue à Sens, tout comme Dion Cassius. César et ses 6 légions si on en croit les Commentaires n'y sont effectivement pas allés.

Plus bas dans cette page 72 les deux syamains après avoir de nouveau pourfendu "die III" écrivent : "On ne sait donc pourquoi certains (il faut comprendre les partisans d'Alise) ont voulu tirer argument de ce supposé "die tertio" (en fait die III) pour imaginer une jonction de Labienus avec César à trois jours de marche au

sud-est de Sens en pays senon". Il n'y a rien en effet à imaginer puisque César l'écrit et que eux-mêmes l'écrivent 23 lignes plus haut dans cette même page 72.

Par conséquent ce trajet de 3 étapes depuis Sens donne une indication majeure : pour atteindre le sud de l'Yonne (en venant de Sens) à la limite des pays sénon et lingo il faut environ 3 étapes (magna itinera soit 30 KM) déduction a contrario. Huit latinistes ont entrepris une reconstitution d'étape (iter) entre Bibracte et Alise (Alésia soi-disant) 110 KM. Ce trajet doit évidemment s'exclure dans cette direction compte tenu du contexte du VII livre puisque ni les Romains ni surtout les Gaulois qui eux partirent de Bibracte (VII-63-5) ne savaient qu'Alésia serait leur destination. (Les Eduens firent ce parcours dans l'autre sens).

Ce parcours peut se comparer au trajet de Sens à César venant du sud de l'Yonne (territoire lingo. Camp de Cora ?).

Ce parcours tel qu'il est effectué correspond à des "minoribus itineribus" peu susceptibles d'éprouver la résistance du matériel ou d'un légionnaire mais capables de fatiguer l'homo latinus contemporain

Le "frumentum" semble exclu du paquetage (1250 grammes de blé par jour). Quel est le texte de référence à propos de la cote de maille ?

Un scutum, un pilum etc. ne sont pas plus sollicités par une marche que s'ils sont suspendus à un mur. (Des expériences intéressantes ont déjà été effectuées à leur sujet plus révélatrices).

Considérons néanmoins qu'un kilomètre à pied, ça use, ça use, etc..

HISTOIRE DU JOUR

Des légionnaires romains vont marcher sur Alésia *Le Figaro*

En les voyant passer, Obélix aurait sûrement mis l'index sur sa tempe et entonné sa célèbre maxime : « *Ils sont fous ces Romains !* » Entre le 9 et le 15 mai prochain, huit passionnés d'histoire gallo-romaine vont en effet relier à pied les 110 kilomètres qui séparent Bibracte (Nièvre) d'Alésia (Côte-d'Or), vêtus et harnachés comme des légionnaires romains, afin d'étudier la résistance du matériel et des hommes. Le tout, bien sûr, sans boire la moindre goutte de potion magique.

« *Cette démarche est tout à fait passionnante pour nous, archéologues et historiens. Lorsque c'est fait de façon rigoureuse, cela permet de passer au crible de l'expérience les textes anciens* », explique Gérard Coulon, spécialiste de l'archéologie gallo-romaine, qui assure le suivi scientifique de cette randonnée d'un genre particulier.

Les participants, dont la moyenne d'âge est de 30 ans, sont membres de l'association Legio VIII Augusta, du nom de la plus importante légion romaine qui stationnait au I^{er} siècle après J.-C. près de Dijon.

Ils marcheront lestés d'une vingtaine de kilos d'équipements correspondants à la panoplie du parfait légionnaire. Soit un casque métallique (1,5 kg), un glaive (1 kg), un poignard léger, un javelot, une armure à lamelles (7 kg) ou une cote de mailles (12 kg) et un bouclier en bois recouvert de cuir (7 kg). L'expérience sera renouvelée en 2011 avec des animaux et l'année suivante avec des chariots. ■

MARC MENNESSIER

lundi 3 mai 2010

PS. : Cette création ex-nihilo de Berthier et Wartelle tendant à démontrer que César était allé à Langres sans ses 6 légions contredit César quand au fond : depuis son retour en Gaule en 52 il est très attentif à sa sécurité. Voir VII-6-4 et VII-9-4 ("suam salutem" , "sua salute"). Ce n'était donc pas pour prendre des risques au moment le plus périlleux à l'endroit le moins sûr.

Voyager en Gaule comportait un risque considérable pour un Romain. (La campagne de 52 commence par un massacre de commerçants). Pour être équitable à cet égard (on remarque que Constans ignore cet inconvénient puisqu'il écrit que Labienus lorsqu'il partit à Lutèce laissa à Agedincum, pour garder les bagages, les troupes de renfort qu'il venait de recevoir d'Italie. Un supplementum est une levée supplémentaire envoyée en renfort (Benoist - Remarque 4). Constans exclut une information importante : il s'agit de recrues. Il traduit le texte latin en y ajoutant que Labienus a réceptionné ce supplementum.

Comment ces 2 légions seraient-elles venues d'Italie alors que César ne voulait pas que ses 10 légions (VI-44-3) le rejoignent en raison des risques à encourir (VII-6-3). En fait ces 2 légions avaient été laissées par César à Sens au début de la campagne (VII-10-4) .

M. MOUREY contre Mme PORTE

Un article intitulé "A Mme Porte, au sujet d'Alésia" écrit par un partisan d'Alise (Emile Mourey) paru sur Internet apporte une vision sur le sujet susceptible de retenir l'attention du lecteur incident. M. Mourey reprend certains points.

Le premier argument est que le parc archéologique européen consacrant Alise est déjà commencé (coût 50 millions d'euros). On peut ajouter pour conforter cet argument cet autre du même ordre : il y a une rue Vercingétorix aux Laumes, preuve indubitable aussi, moins prestigieuse mais beaucoup moins coûteuse. M. Mourey reproche à Mme Porte de remettre en question l'effort financier des contribuables : M. Mourey utilise avec à propos le principe énoncé par Chamfort : "En France, en cas d'incendie on préfère s'en prendre au sonneur du tocsin qu'à l'incendiaire".

Captivé par une telle qualité dialectique le lecteur n'hésite pas à poursuivre sa lecture.

Suit une traduction où "collis" devient "versant" : ni Goelzer, ni L.Quicherat, ni Sommer (latus-eris, dictionnaire français-latin) ne proposent ce sens.

M. Mourey souligne ensuite la série d'incompatibilités de la topographie de Syam avec la description de César. J'aurais mauvaise grâce à le critiquer puisque je l'ai moi-même répertoriée sur mon site depuis deux ans mais à partir d'une étude de Berthier communiquée à M. de Lorgeril début décembre 2009 qui en ignorait l'existence. Il m'a paru étonnant que ce texte fondateur présenté à l'Académie historique de Bourgogne soit inconnu d'un fidèle de Syam. J'avais signalé à M. de Lorgeril que les échelles de carte étaient fausses de moitié et que Berthier avait manqué un site exactement semblable (confluent du Cousin et de la Cure) au portrait-robot. Je ne doute pas que cette hypothèse du Beustiau ne recueille la bienveillante attention de Mme Porte et de M. Mourey. Il est vrai cependant que M. de Lorgeril devait m'adresser un mail où il reprendrait ce qu'il jugeait des erreurs. Il l'a fait par téléphone avec beaucoup d'amabilité et je lui ai montré qu'il ne me paraissait pas inutile qu'il revoie certaines de ses affirmations.

Par exemple il ignorait que des cavaliers germains étaient présents (400) au premier combat de cavalerie du VII-13-I. Je lui ai confirmé par lettre à l'époque, message qui a dû rejoindre la corbeille à papier pluridisciplinaire de mon interlocuteur. Six mois plus tard j'apprenais son décès d'autant plus désolant que M. de Lorgeril ne se refusait pas à faire partager ses enthousiasmes.

Au passage une incise déjà commise : comment se fait-il que les partisans d'Alise ne tirent pas parti de l'ancienne nature du sol de la plaine des Laumes ? En effet il existe une tradition française de la bataille de cavalerie en terrain boueux qu'ainsi le site d'Alise anticiperait) (lauma : endroit bourbeux- Dauzat). Et qu'importe César !

Plus loin M. Mourey nous parle de soleil de l'est, sans doute par opposition au soleil de l'ouest : ad orientem solem : vers le soleil levant.

Mur grossier.: grossier n'est pas dans le texte. Il est vrai qu'on ne voit guère de "maceria" dans la région des Laumes alors que ce genre de petits murs en pierres sèches bien encadrées est répandu dans la région de Sermizelles.

Les Gaulois auraient tracé le fossé (celui devant le mur de l'oppidum) de l'Oze à l'Ozerain. César ne le précise pas, simple oubli probablement.

Au paragraphe suivant M. Mourey reproche à Mme Porte de ne pas vouloir reconnaître le camp nord dans la montagne de Bussy. (On remarquera à cette occasion que "collis" passe brusquement du statut de versant à celui de montagne). Citons : "Pourquoi pensez-vous que la montagne de Bussy ne puisse pas correspondre à la description que confirme la redécouverte du camp romain étudié par Michel Réddé". M. Réddé est un demiurge de l'Alésia alisienne. M. Réddé a l'honnêteté, et c'est rare, de dire qu'il utilise une traduction si c'est le cas : E. de Saint-Denis, § 4 p.54. L'ennuyeux est sa faculté créative. J'ouvre pour faire cette recherche son livre sur Alesia à la page 54. Exemple pris au hasard encore (§ 2) "Après un laps de temps que le récit de César ne permet pas de préciser mais qui doit sans doute être compté en semaines, l'armée de secours arrive". Mais si : César (VII-74-2) ordonne de rentrer pour un mois de fourrage et de blé. Compte tenu que les Romains souffriront néanmoins de la disette (Guerre civile III-47-5 Benoist), César donne quand même un ordre de grandeur assez précis. César indique deux fois ce laps de temps : car Vercingétorix estime (VII-71-4) à 30 jours, guère plus, les vivres des assiégés. (César devait le savoir par les transfuges et les prisonniers d'où la similitude des durées). On voit donc s'étaler ici la compétence de M. Réddé et par voie de conséquence le crédit qu'on peut accorder au développement de ses thèses sur Alésia. Ce genre d'erreurs ne paraît pas émouvoir M. Mourey.

M. Réddé en écrivant que le laps de temps nécessaire à l'arrivée de l'armée de secours doit sans doute se compter en semaine consent au dilemme suivant : ou il sait ce qu'a écrit César et il se donne faussement une perspicacité qu'il n'a pas ou bien il l'ignore, ce qui le maintient dans le cercle d'incompétence qui constitue le meilleur soutien de la thèse alisienne. Revenons à la montagne de Bussy pour constater que M. Réddé écrit le contraire de ce que lui fait dire M. Mourey (p.155):

" Labienus, de fait, installé sur la montagne de Bussy, avait une vue directe sur le flanc du Réa". Il sauvera ainsi les légats assiégés sur la colline nord". Le camp de la montagne de Bussy découvert par M. Réddé n'est pas le camp nord alors même que la montagne de Bussy correspond parfaitement, selon M. Mourey "à la description pourtant précise de César". On voit que les défenseurs d'Alise, s'ils se contredisent, n'en restent pas moins d'accord sur l'essentiel : quoi qu'il arrive Alise est Alésia.

Le paragraphe suivant s'inscrit dans la stricte fidélité au texte latin de Constans, on l'aurait ignoré sans un détail (VII-86-4) : " Interiores desperatis campestribus locis propte magnitudinem munitioum loca praerupta ex ascensu temptant".

Cette constatation n'est certes pas l'expression d'une contestation à propos de la fidélité à la traduction de Constans mais où diable a-t-il trouvé que "temptant" se traduit par "tentèrent". Ni L. Quicherat, ni Goelzer, ni Sommer n'indiquent ce verbe. Il faut lire "tentant". Outre qu'il s'agit du présent de l'indicatif et non du parfait, il y a une erreur de Constans qui méritait d'être relevée.

M. Mourey reproche à Mme Porte de s'étonner de l'absence de crêtes pour accueillir les castella. C'est vrai César ne le dit pas mais pas plus des camps qui pourtant tenaient tous les sommets (VII-80-2). Le début du

VII-69-7 peut se traduire : "Les camps avaient été installés aux endroits favorables et 23 castella avaient été construits là".

Deux remarques méritent d'être formulées, une en faveur "des dieux immortels ou de la chance" qui ont ou qui a permis de retrouver sur le mont Bussy (camp de Labienus selon M. Réddé) deux billes de fronde marquées d'un L prouvant bien sa présence et qu'Alise était Alésia. Quelle chance aussi de ne pas en avoir trouvé ailleurs en Gaule où durant 8 ans Labienus occupa des camps et pendant des mois souvent.

Une autre question ne mérite-t-elle pas d'être posée? Si Alésia était une grande ville (dans un espace très restreint) comment se fait-il que César n'ait pas tenté de l'occuper comme il le fit de Besançon au livre I pour en priver Vercingétorix. Pourquoi n'a-t-elle pas été brûlée par les Romains ou les Gaulois ?

Le sort d'Alésia dépend plus que jamais de l'Université dont **Georges Frèche** donne une idée dans *Trève de Balivernes* page 95 :

Pourtant, les enjeux sont de taille.

Par exemple, si jamais vous pensiez que la France était LA terre de savoir et de culture par excellence, il va falloir revoir votre copie. Notre première université française(1) est... la 40e mondiale ! Et le classement des meilleures universités, ce n'est pas une université américaine qui le produit et l'annonce chaque année au monde entier, c'est l'université de Jiao Tong, à Shanghai !

Pour info, les trois premières universités au monde en 2009, ce sont Harvard, Stanford et Berkeley.

(1). Classement 2009 : trois universités françaises dans les cent premières (40e : Université Pierre et Marie Curie, Paris-VI ; 43e : Université Paris Sud, Paris-XI ; 70e : École normale supérieure).

La confrontation de M. MOUREY et de Mme PORTE trouve un prolongement sans aménité superflue dans des considérations de celui-ci à propos de la présence ou non d'un environnement boisé autour d'Alise. Inexistant à Alise en -52 il n'existait pas à Alésia et par conséquent Alésia était bien à Alise. En effet "il n'y avait pas de forêt dans l'environnement du siège". En outre : "les analyses palynologiques et anthracologiques effectuées sur le site d'Alise démontrent que la région était fortement déboisée à la fin de l'âge de fer". Plus loin : "La forêt est extrêmement réduite et les véritables espaces forestiers devaient être très éloignés du site, etc.."

Mme PORTE en réponse considère que la région d'Alésia devait être abondante en ressources forestières. Elle souhaite une consultation des meilleurs latinistes, pourquoi pas, Napoléon III avait demandé son avis à un professeur de latin suédois, mais en même temps invoque l'attitude du Collège de France. Celui-ci à ma connaissance est représenté par un spécialiste de la latinité qui ignore le latin : cela ne le met-il pas de facto en dehors de cette consultation ?

Les fouilles conduites à Alise ont révélé la légèreté des matériaux employés et l'absence de pièces de bois importantes poursuit M. Mourey. Cela démontre que le siège a été conduit avec des fortifications de

conception légère et puisque le siège était autour d'Alésia, Alésia était bien à Alise.(Bis repetita..) D'autant que la qualité de l'archéologie moderne ne saurait être remise en cause ! Pas plus d'ailleurs que la qualité du latin de M. Mourey ne serait-ce qu'à cause de sa fidélité à Constans.

En résumé M. Mourey rend évident que cette utilisation de bois médiocre (bosquet, friche) exclut les bois nobles utilisés en construction. Constans écrit "qu'il fallait aller chercher des matériaux". Cependant le traducteur besogneux qui consulte son dictionnaire (L.Quicherat) s'avise d'une particularité linguistique que Constans n'approfondit pas, le sens de "materiari" (Caesar) : Faire provision de bois de construction. Voici une nuance que néglige Constans, on le rappelle partisan d'Alise, ce qui entraîne le fourvoiement de ses adeptes dont certains, selon eux-mêmes sont des latinistes éprouvés.

Dans ce contexte, celui de la nature du paysage à Alésia, cette différence prend de l'importance. A-t-elle attiré l'attention de latinistes ? Certes oui, au moins celle de Benoist qui écrit (VII-73-I, note I) :

"LXXIII I materiari, exemple unique de ce mot : aller à la provision de bois. Ce mot a d'ailleurs un sens différent de lignari : il exprime l'idée de chercher du bois de construction plutôt que du bois de chauffage."(Voir aussi III-29).

"Lignari" (Caes-Liv) faire du bois, aller à la provision de bois (L.Quicherat). Si César a éprouvé la nécessité de créer un mot pour exprimer le fait d'aller chercher du bois de construction c'est qu'il voulait éviter toute ambiguïté ce qui signifiait évidemment la présence de ce matériau dans les environs.

César dans le chapitre 73 souligne, s'il en était encore besoin, le volume du bois employé : "des troncs qui avaient des branches résistantes" d'après Benoist, "très fortes" traduit Constans.

Les troncs devaient être très robustes pour porter des branches très fortes. "Stipites (73-3) (troncs). Le tronc alisien serait différent de l'idée habituellement liée au tronc. Il a suivi une cure d'amaigrissement (scientifique). Voir aussi "cippos" (73-4) borne, tronc d'arbre enfoncé dans la terre. Ou encore "des troncs de l'épaisseur d'une cuisse" (73-6).

L'archéologie moderne (dont la qualité ne saurait être remise en cause) permet donc de constater que le site d'Alise, faute de forêts, rendait impossible le récit de César du VII-73 et la présence d'Alésia en 52. Gageons que ce ne sera pas un obstacle à cette présence en 2010. Est-il nécessaire de rappeler que, selon César, les contrevallations et circonvallations mesuraient respectivement 11 et 14 "millia passuum" soit un total d'environ 37 km de fortifications et pièges en bois de construction. L'argumentation de M. Mourey a quelque analogie avec le pavé de l'ours.

Des puits à Alise

Dans un chapitre (p.43) intitulé Alise village gaulois dit mandubien, la question de l'approvisionnement en eau de l'armée gauloise à Alise, si celle-ci était Alésia, avait été évoquée.

Une réponse m'a été fournie lors d'une conférence sur Commios.

Un Commius qui sent son Constans : ayant apporté les Commentaires (Hachette 1912 texte latin) il m'avait été demandé avec gourmandise "quelle traduction?" ce que j'avais jugé indigne du niveau donné à la conférence. "Certes" concédait-on. L'affirmation péremptoire que Carcopino n'avait jamais été au gouvernement de Vichy et que Commius avait mis Volusenus hors de combat en lui cassant la tête confirmait au passage une certaine distanciation historique (VIII-48-5) "lanceaque infesta magnis viribus medium femur trajicit Voluseni" (Constans rajoute ejus et oublie un i dans trajicit.) .Ce qui n'est pas qu'anecdotique car cela donne une indication sur la manière de combattre des cavaliers : s'il ratait son coup le cavalier pouvait blesser gravement le cheval adverse ce qu'un coup à la tête exclut.

La suite de la conférence rachetait ces approximations par un enthousiasme sans faille pour la thèse alisienne. Objectant les risques de pénurie d'eau, la réponse fusait : il y avait des puits argument susceptible de foudroyer un sceptique. Revenu à lui le coupable remarque ceci :

1) S'il y avait des puits à Alésia, ils correspondaient aux besoins des Mandubiens qui devaient accueillir ex abrupto 80.000 hommes.

Et trouver un puits, le creuser, c'est difficile surtout lorsqu'il faut s'économiser face à la disette.

2) Si Vercingétorix a choisi Alésia alors qu'il ignorait ses ressources en eau cela serait encore plus stupéfiant puisqu'il aurait remis son sort et celui de son armée à une branche de coudrier.

Vercingétorix ne pouvait choisir qu'un endroit où l'abondance de l'eau et son accessibilité étaient évidentes. Il est manifeste que sur une étendue aussi limitée qu'Alise le nombre des puits eût été restreint. Il fallait qu'Alésia soit imprenable pour s'y installer. Sinon pourquoi n'avoir pas reflué sur Bibracte et Gergovie. Parce que l'Arverne n'avait qu'une journée d'avance ? Lorsqu'il avait fui vers Gergovie César le suivait à vue. Et à ce moment de la campagne il avait démontré une mobilité sans complexe face à César en pratiquant la tactique de la terre brûlée.

Craignait-il un lâchage des Eduens d'ailleurs plus préjudiciable à ses ambitions personnelles qu'au succès de la campagne. Mais pourquoi alors que ses forces étaient intactes malgré deux batailles de cavalerie perdues? Le résultat définitif ne plaide pas en faveur de la solution retenue.

Comme complément à l'apport des puits, la conférence emmenait les assistants sur les bords de l'Ose et l'Oserain où les assiégés allaient aussi chercher de l'eau. Compte tenu de la présence romaine et de la

minceur de ces deux filets d'eau c'est à une vision pastorale des choses que nous sommes invités. En effet comment les Gaulois auraient-ils pu s'approcher sans la complaisance amicale des Romains? Mais cette révélation va certes dans le bon sens, celui des sommités universitaires et politiques qui ont élu Alise avec tant de compétence et si peu de latin ce qui ajoute la foi à leur conviction. (On notera qu'à Givry les Romains n'auraient pas pu empêcher les Gaulois de boire pas plus que les Romains n'eussent été gênés par ceux-ci au delà de 100 ou 150 mètres).

La conférence devait plus à Constans qu'à César, au fond le grand perturbateur qui écrit : "sub muro quae pars collis ad orientem solem spectabat, hunc omnem locum copiae Gallorum compleuerant" (VII-69-5). L'examen de la carte très claire (plus que celles de l'IGN, Benoist et X.Guichard) de Constans lui-même rend flagrante la contradiction qui d'ailleurs ne résiste pas aux contorsions universitaires. (Cette remarque s'adresse particulièrement à ceux qui n'auraient lu que ces considérations sur des puits). L'attaque romaine venait de la plaine face à la partie de la colline qui regardait vers le soleil levant. Comment un spécialiste aussi distingué que Benoist peut-il ne pas s'étonner que "duo... flumina" (note 2-VII-69) l'Ose, dit-il, au nord, l'Oserain au sud de la colline, dont les cours se dirigent vers la gauche de sa carte(p.463 alors que sa note est en face p.462) coulent vers l'ouest et la plaine des Laumes et non vers l'Est ? (Les perspicaces partisans d'Alise ne manqueront pas de remarquer que Constans n'écrit pas deux cours d'eau mais des cours d'eau, inexactitude qui convient à Alise mais non à César ou au site de Givry (une colline et deux rivières , le Beustiau, la Cure et le Cousin) .

Alise : la carte de Constans

Le paradoxe des traductions est qu'on ne peut en juger, mis à part leur qualité littéraire, que si précisément on n'en a pas besoin. La vivacité des confrontations destinées à démontrer la supériorité d'une traduction sur une autre n'a pas de justification auprès de qui en fait l'économie. L'inconvénient est que l'explication de certaines propositions lui échappe. Constans, vade-mecum habituel des spécialistes d'Alise, hermétiques à César, a éclairé sa traduction avec une carte qui lui donne sa cohérence, en confortant l'affirmation générale et savante, il ne faut pas craindre de le dire, qu'Alésia fut à Alise. Et par voie de conséquence comment ne pas accepter la carte alors qu'on accepte la traduction ? Et vice versa comment ne pas accepter le texte si on accepte la carte ?

En premier lieu il n'échappe à personne que le Mont Réa, la montagne nord, est la première des collines supportant le dispositif romain, à se présenter aux yeux quand on vient de la plaine. Le camp romain à mi-pente, suivant Nisard, sur son flanc méridional, était en évidence. Les Gaulois de l'armée de secours interrogent des gens qui connaissent l'endroit (VII-83-1) pour leur révéler ce qu'ils ont sous les yeux. Cela surprend d'autant que si, approximativement le nord est là, la plaine des Laumes, à l'ouest, ne correspond pas à la direction vers le soleil levant que lui assigne César (VII-69-5). Le combat de cavalerie du VII-70 se déroule dans la plaine et les cavaliers germains en viennent obligatoirement, dans leur poursuite des cavaliers gaulois, à tenter de franchir le fossé et le mur de pierres sèches ("Nonnulli fossam transire et maceriam transcendere conantur" VII-70-5). Or ce fossé et cette maceria sont établis sous le mur (muro) de la citadelle sur la partie de la colline regardant vers l'est. Ces fortifications sont limitées à l'arc de cercle tourné vers le soleil levant et bâties sous le mur de l'oppidum. Ces trois indications de César retiennent donc l'attention des lecteurs plus enclins à faire confiance au latin et à César qu'au génie militaire du fils d'Hortense.

Le grand talent de Constans est d'avoir imaginé que les Gaulois avaient construit un mur grossier tout autour de l'oppidum pour protéger leur camp alors qu'ils étaient installés dans l'oppidum dont Vercingétorix fait fermer les portes ("Vercingetorix jubet portas claudi" VII-70-7 : voir Benoist "portas" ici les portes de la ville note 7 du 70-VII).

A la place de la maceria, terme précis, mur de pierre sèche (VII-69-5 et 70-5), il introduit la notion de "mur grossier" qui ne veut rien dire quant à sa composition. Constans évacue une difficulté : il n'y a pas de "maceria" du côté d'Alise pas plus que de pierres sèches comme au nord d'Avallon. Mais surtout cette muraille qu'il invente, César n'en parle pas. Malgré le traducteur et sa carte, un tracé aussi long était impossible à bâtir aussi vite. L'abondance des non latinistes leur rend précieuse cette carte aux aspects si techniques. Cette muraille rend caduques les précisions fournies par César.

La bataille de cavalerie n'a plus lieu dans la plaine où César craint une intervention de l'infanterie de l'armée assiégée (VII-70-2 "Ne qua subito irruptio ab hostium peditatu fiat").

La note de Constans (I P.262) a une importance considérable pour les commentateurs alisiens quoique n'ayant rien à voir avec le texte de César car elle renforce et résume ses dérives. Et faut-il rappeler que

l'armée de secours livre bataille dans la plaine à son arrivée ce qui rend absurde les péripéties imaginées par Constans de l'autre côté de l'oppidum. (VII-79-2 et VII-80).

On sait que l'origine du mot Laumes est justifié par le caractère marécageux de ce lieu. Cela excluait son choix (par les Gaulois au premier combat de cavalerie, par César au second) pour une bataille de ce type.

Chatillon

Il arrive qu'on revienne sur ses pas, au propre comme au figuré. Dans le cas présent ce sera au propre encore, qu'il s'agit des alentours du temple de Montmartre à l'origine loin d'Alise, et mieux vaut dans une période où son destin financier est à la hauteur de sa pertinence historique. Il convient de préciser que l'inscription négligée de la plaque trouvée sur son site, à l'abri maintenant au musée d'Avallon : DEO (?) EX STIPIBUS ET CURA JULU (Cf. Victor Petit P.94 et 183) ne concerne que tout à fait subsidiairement un dieu (DEO) invoqué en premier. Sauf, détail important, si on tolère cette oxymore, qu'elle indiquait que le personnage à l'intention de qui l'inscription était tracée, était d'origine divine, un empereur le plus souvent.

L'attention des historiens, de la gardienne du musée à M. GOUDINEAU, n'a jamais pris en compte ce point pourtant enseigné au Collège de France. Un dieu peut être invoqué partout. C'est vague un dieu, mais un personnage tel Julius, à ne pas confondre avec onze autres César, apparaît sur le théâtre où le porte ses "opéra" qui remuèrent tant de "stipites" (ou stipes).

La pierre de Rosette n'est pas ici une porte d'accès pour l'homonymie.

On revient sur ses pas au propre, si on y est entraîné par une information, ici le mot Chatillon sur lequel on revient aussi au figuré d'ailleurs, car il en a été déjà brièvement question. On sait que le mot vient de castellum. Il y en avait 23 à Alésia. Que cette indication apparaisse dans un endroit désert invitait à y aller voir de plus près: est-ce que cette présence pouvait s'inscrire dans un "circuitum" défensif ? Si on considère (voir carte au 1/25000 Avallon-Vézelay) qu'Alésia au sud couvrait le BRULE GOUE (330 M), Chatillon, indiqué sur la contrepente du mont en face (346 M) qui aurait été occupé par les Romains, correspond tout à fait au rôle de surveillance et de défense expliqué par César (excubitoribus ac firmis praesidiis VII-69-7).

La limite des deux reliefs, Brûlé Goué et Châtillon sur la pente opposée, est le GR 13. Ces terrains si anodins derrière un bureau sont autrement abruptes que les déclivités alisiennes. Ces paysages, non dépourvus de grandeur, tant du côté de Domecy que de celui d'Asquins, s'appliquent à la description de César.

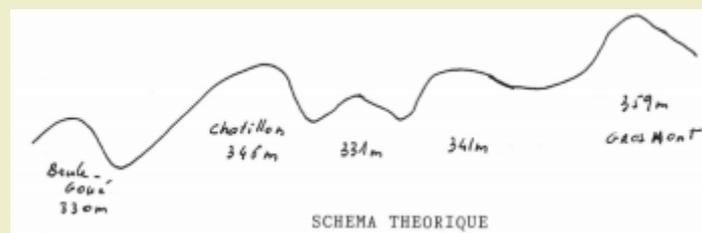
Que dans cet entrelacs de "juga" se trouve un site à quelques centaines de mètres de Châtillon, appelé la Tournelle, n'incite pas à quitter cette piste, quoique la comptabilité de la topographie et de l'histoire est une contrainte qu'il faut savoir surmonter : ainsi cette universitaire qui préférait invoquer l'obsolescence de Dauzat plutôt que convenir que la plaine des Laumes (endroit marécageux) n'était pas le lieu idéal pour livrer des batailles de cavalerie (deux). Rappelons que la laume en Morvan est un roseau. (Le Morvan - H. Picard, Editions Chassaing. Nevers p.157).

César nous dit que les castella (23) étaient installés de manière à prévenir la surprise de sorties gauloises alors qu'il vient d'écrire (VII-69-7) que les camps étaient installés aux points où c'était nécessaire : Nécessaire est préféré ici à "avantageusement situé" (Goelzer) eu égard au camp nord : il en fallait un là mais il n'était pas avantageusement situé. D'une manière plus générale on peut dire que les camps romains ne se suffisaient pas toujours à eux-mêmes, mais nécessitaient ainsi sur le "circuitum" la présence de

castella. Autrement dit César à Alésia, compte tenu des contraintes du terrain ne pouvait pas toujours installer ses camps à un endroit idéal en soi.

Est-ce le cas à Châtillon? (Une nouvelle fois nous rappelons qu'ici il s'agit d'une hypothèse et non d'une révélation absolue telles que les si savantes déductions d'Alise ou de Syam.) Châtillon aurait été là pour suppléer une faiblesse d'un camp en matière de perception de l'environnement : les "excubitores" du VII-69-7 nous indiquent formellement que ce n'est pas une exception et que Châtillon se rattache à un principe général. Construit au sud du dispositif gaulois (Brûlé Goué 330), Châtillon, dans cette hypothèse, 346 mètres est dominé par Gros Mont 359 M.

Entre les deux altitudes de 331 et 359 mètres créant une ligne de pente conforme au schéma suivant se trouve Châtillon qui forme écran.



D'un camp situé sur le Gros Mont la visibilité n'est pas assurée sur la pente septentrionale de Châtillon d'où la nécessité d'un castellum sur ce point dans le cadre de l'hypothèse exposée ici évidemment.

Les remarques ci-dessus à propos de la plaine des Laumes n'excluent pas de compléter celles sur la toponymie du site étudié ici au confluent du Cousin et de la Cure. La plaine "ante id oppidum" d'Alésia (VII-69-3) où ont lieu deux batailles de cavalerie s'appellerait dans l'hypothèse examinée ici "Champs de la Bataille" appellation ancienne déjà mentionnée par Victor Petit.

Il aurait été singulier que six chefs de guerre de la trempe de César, Vercingétorix et des 4 chefs de l'armée de secours eussent envisagés que leurs cavaleries s'affrontassent dans une étendue aussi malencontreuse. Les "champs de la bataille" peut-il être une dénomination que la tradition a transmise jusqu'à nous ? Ce serait assurer la faillite de cette hypothèse que l'éprouver à la pensée alisienne qui assure avec succès celle des entrepreneurs travaillant à la glorification de son apothéose historique. Nonobstant cette malédiction, est-il interdit de se demander si cette interrogation est envisageable parce que, par exemple, il resterait des survivances linguistiques de cet ordre dans la région? Peu loin de là se trouve le Champ du Feu. Cet autre champ était occupé par des forges depuis l'antiquité gauloise et gallo-romaine participant à l'exploitation de minerais ferreux abondant dans ces parages. Ces champs ont pu venir d'un même temps.

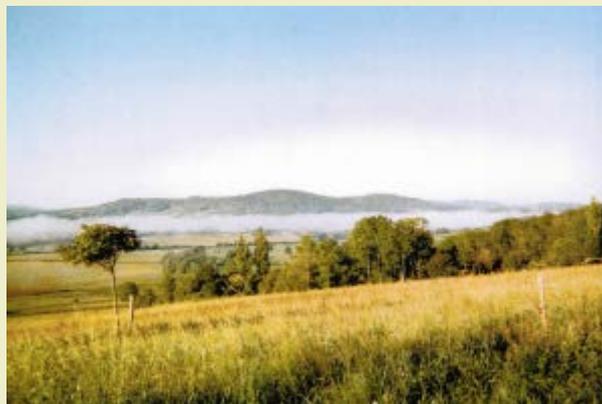
Compte tenu des indications données par César les batailles de cavalerie se sont déroulées à l'est, les Champs de la Bataille, prolongeant au nord la plaine située à l'est (Valloux ?). La bataille du camp nord peut concerner aussi ce site.

Dans quel ordre, ces deux noms, Châtillon, la Tournelle, se sont-ils inscrits sur le terrain, en supposant qu'ils le doivent à des circonstances agrestes et guerrières liées à la guerre des Gaules ? De celui-ci on sera tenté d'avancer qu'à une construction existante fut donnée cette appellation, résonance médiévale. De celui-là en revanche le nom et le concept découlent de l'appellation d'origine, castellum, qui en érigeait le principe d'édification. Si à un édifice a été conservé le nom ayant conduit à sa construction il s'est agi d'une reconnaissance a posteriori d'une intention première.

Sur une des crêtes auxquelles eussent été dévolues de recevoir un ouvrage fortifié tel qu'un "castellum" se trouve à l'ouest un hameau, le Vaudonjon, dont la présence n'exclut pas la persistance évocatrice d'un passé rattaché aux travaux de César.

Une critique dont il faut tenir compte, alors même qu'elle émane d'historiens de deuxième et troisième main, s'ingénie à remettre en cause l'origine des sources, contestant en particulier les dates avancées, les lieux. (Historiens de deuxième main puisqu'ils n'étudient leurs sources qu'à travers des traductions recelant parfois des erreurs flagrantes il est vrai commodes). Dans cette étude la localisation spatiale et temporelle a été établie par des chercheurs totalement acquis à Alise, cela au sujet du temple de Montmarte et de la plaque qui se trouve désormais au musée d'Avallon.

Le massif considéré ici, propre à avoir pu être dominé par l'oppidum d'Alésia, s'étend au sud de Blannay (Yonne) à partir du confluent de la Cure (voir la brume matinale qui s'en élève sur photo jointe) et du Cousin sur une longueur de presque 5 Kms du nord au sud tel que sur la photo.



Que ces quelques remarques peu conformes aux élucubrations habituelles et malheureusement professorales bien souvent irritent, quoi de plus normal. Et que dire des lecteurs révérencieux au point de ne pas s'étonner de ces historiens incapables de travailler à partir du texte original mais friands de traduction comparée ? Voilà deux générations, César était un jeu pour bien des curés de campagne ou pour des notaires de provinces cultivés. Les originalités revendiquées et admirées par des auditoires aussi confiants qu'ignorants ne le sont en général qu'à cause de leur ineptie qui leur ont évité de trouver preneurs jusque là.

Qu'un de ces maîtres en la matière écrive des tragédies dans le secret de son cabinet au lieu d'apprendre le latin révèle qu'il exerce aussi ses talents dans le domaine de la farce.

De telles défaillances s'inscrivent sans difficultés à l'intérieur d'un système éducatif et universitaire fort dévalué internationalement comme on sait. La question des sources de cette étude ne se pose pas dans la mesure où, on l'a déjà dit, elles sont puisées dans des informations, certes redevables du savoir universitaire, mais communément admises par des gens absolument opposés à l'hypothèse développée ici. En s'appuyant en l'occurrence sur l'analyse cartographique du professeur Berthier, on voit que celui-ci limite à deux (Syam

et Alise) les sites conformes à la description de César , dans son fameux quadrilatère. On l'a cité plus haut en soulignant qu'il avait oublié le confluent de la Cure et du Cousin. (Il travaillait sur une carte au 1/50.000 moins facile à déchiffrer qu'une carte au 1/25.000). Sachant que César a vu immédiatement qu'il ne pourrait assoiffer les Gaulois, Alise ne peut être retenue. L'eau coulait en abondance à Alésia-Blannay. Cette analyse remet-elle en cause la position latérale de la plaine ? "Ante oppidum" peut désigner n'importe quel point autour de lui donc une plaine surtout devant César qui venait de Sens.

Le massif du Beustiau-Galimard peut ne pas être l'endroit où était Alésia qui n'aurait pu être que là. (A l'intérieur du périmètre déterminé par le professeur Berthier).

De l'inexpugnabilité d'Alise-Alésia

Cette étude s'est autorisée à remarquer que la méconnaissance de la région correspondant au pays lingon, et plus particulièrement au nord d'Avallon, et l'ignorance du latin, non seulement n'étaient pas un obstacle à l'éclosion d'affirmations décisives à propos d'Alésia mais encore une possibilité argumentaire contre l'hypothèse exposée ici telle par exemple cette réflexion d'un interlocuteur "Je ne sais toujours pas la différence entre une contrevallation et une circonvallation mais cette étude n'est pas crédible". (A rapprocher de cette considération d'un autre, distingué par des honneurs officiels, "J'espère que maintenant on reconnaîtra l'intérêt de mes travaux").

Un troisième point ne mérite-t-il pas un examen, la connaissance du texte ou du moins sa perception. "Il était évident que cet oppidum d'Alesia, situé au sommet d'une colline, en un lieu extrêmement élevé ne pouvait être pris, sinon par un siège" (VII-69-I). Est-ce qu'Alise-Sainte-Reine, si on admet qu'elle est l'emplacement d'Alésia, a l'air imprenable ? L'admettre est faire peu de cas de certains sièges de César. Certes la place était à l'abri d'un coup de main imprévu ou d'une attaque gauloise mais certainement pas d'une attaque menée par les Romains. L'accès par le plateau n'a rien d'insurmontable surtout si on se réfère à certains sièges entrepris par César. Ainsi les sièges d'Avaricum ou de Gergovie pourraient être évoqués à titre de comparaison. Alise-Sainte-Reine ne suggère vraiment pas de difficultés de l'ordre de celles exposées par César à propos de ces deux villes. Celui-ci n'était pas du genre à renoncer : il juge que la place ne peut être prise d'assaut.

A-t-on un autre exemple dans les Commentaires d'oppidum irréductible ? Oui, l'Aduatucorum oppidum (II-29-2 et II-33-6). La garnison se moque des préparatifs de siège des Romains ridicules aussi en raison de leur petite taille. Les spécialistes orientent leur choix sur Namur parmi d'autres possibilités. Cet oppidum à l'intérieur du confluent de la Sambre et de la Meuse (comme l'oppidum du Beustiau à Givry (Yonne) à celui de la Cure et du Cousin) était en effet construit sur une position impressionnante et on comprend que les Aduatuques l'aient cru invulnérable. On sait qu'en 14-18 la forteresse de Namur fut le théâtre de combats acharnés et meurtriers. César n'en installa pas moins ses machines et les assiégés lui ouvrirent les portes, effrayés en définitive par les préparatifs des Romains. Les Aduatuques qui s'étaient engagés à rendre leurs armes en gardèrent une partie et crurent pouvoir venir à bout des Romains grâce à cette trahison. Ils finirent vendus à l'encan.

Cet oppidum formidable (comme à Namur) n'a donc pas découragé César. Cela revient à dire qu'Alésia non seulement était aussi redoutable mais encore beaucoup plus puisqu'au premier coup d'œil César renonce à le prendre d'assaut. Alise à cet égard n'a rien d'exceptionnel.

Ajoutons que les Aduatuques se croyant à l'abri narguaient les Romains alors que les Gaulois de Vercingétorix, terrifiés eux, se savaient à l'abri d'un assaut ce que les travaux de César leur confirmaient.

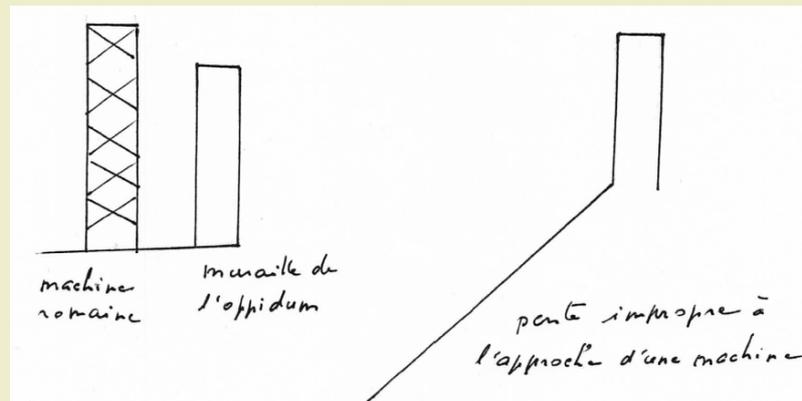
Ce site du Beustiau offre cette certitude au contraire d'Alise. Alise n'est pas "egregie natura munitum" (II-29-2).

Les assiégés ne manifestent pas d'inquiétude particulière au sujet d'un assaut romain contre Alesia. Ils sont en revanche terrifiés parce que la cavalerie gauloise, le meilleur de l'armée, vient de se faire étriller. On peut s'étonner.

C'est la deuxième fois dans le VIIe livre que la cavalerie romaine secondée par les Germains bat la cavalerie gauloise (voir VII-13). On se rappelle que les Gaulois seront défaits dans quatre batailles de cavalerie au cours de ce VIIe livre.

La cavalerie germaine approche sans coup férir des murs de l'oppidum ce qui plaiderait en faveur d'Alise suivant le point de vue exprimé ci-dessus. Le problème pour César était d'approcher suffisamment près ses machines de siège des murailles. Possible devant Alise l'opération s'avérait impossible à Blannay en raison de la pente environnante.

Au cas où les explications précédentes n'auraient pas été assez claires le petit schéma qui suit tente de les compléter.



Outre l'impossibilité d'assoiffer les assiégés car on ne pouvait les couper de l'approvisionnement en eau, la disposition des lieux au Beustiau était absolument dissuasive entraînant la décision instantanée prise par César de construire des contrevallations. On ne voit pas très bien ce qui est absolument dissuasif à Alise.

La comparaison effectuée plus haut entre l'oppidum des Aduatuques et Alise propose le site de Namur comme emplacement du premier en retenant l'avis assez général des spécialistes. Il se pourrait cependant que ce ne soit pas le cas ce qui n'enlèverait rien à la qualité d'invulnérabilité de l'oppidum belge s'il était ailleurs, puisque les Aduatuques avaient le choix. Une autre hypothèse serait au moins de qualité défensive égale.

Il convient de noter une particularité des fortifications de Vercingétorix à Alésia (voir VII-69-5) déjà évoquée bien entendu mais qui s'inscrit tout particulièrement dans la cohérence de l'analyse effectuée ici ; "sous la muraille, cette partie de la colline regardant vers le soleil levant, endroit rempli de troupes gauloises, les Gaulois avaient conduit un fossé et un mur de pierres sèches de six pieds de haut". On sait que des cavaliers germains (VII-70-4 et 5) s'en souciaient peu, et ayant laissé leurs chevaux, entreprirent le franchissement de ce fossé et de ce mur. Ce dispositif déjà inconsistant face à des guerriers décidés, aurait été sans aucune efficacité contre les machines romaines si redoutées des Gaulois : ceux-ci, comme César, savaient qu'elles ne pouvaient venir jusqu'à eux.

C'est évident au Beustiau, aucunement à Alise sauf dans l'esprit de stratèges du type de Napoléon III et de ses disciples.

Alésia, un site remarquable

A l'occasion de l'inauguration du centre historique consacré à Alésia (26.03.2012), il n'a pas paru inutile de revenir sur la plaquette publicitaire en justifiant l'impérieuse nécessité. (voir document joint).

Un site, un événement >>>

C'est ici, dans ce qui deviendra la Bourgogne, que s'est joué en quelques mois le sort des peuples gaulois provisoirement rassemblés autour de Vercingétorix. <<<

<p>Alésia, un site remarquable</p> <p>Écoutons Jules César le décrire dans sa <i>Guerre des Gaules</i> : « La ville proprement dite était au sommet d'une colline, à une grande altitude, en sorte qu'on voyait bien qu'il était impossible de la prendre autrement que par</p>	<p>un siège en règle. Le pied de la colline était de deux côtés baigné par des cours d'eau. En avant de la ville, une plaine s'étendait sur une longueur d'environ trois mille pas (4,5 km) ; de tous les autres côtés, la colline était entourée à peu de distance de hauteurs dont l'altitude égalait la sienne. »</p>	<p>Alésia, un événement hors du commun</p> <p>Nous sommes en 52 avant Jésus-Christ. Une année décisive : César est confronté à une insurrection quasi-généralisée, conduite par Vercingétorix. Vainqueur à Orléans et à Bourges, le proconsul romain échoue devant Gergovie.</p>	<p>Menacé presque partout en Gaule, il décide de se replier. Après avoir regroupé ses légions entre la Loire et l'Yonne, il se dirige vers la région de Langres, tenue par un peuple allié, dans l'intention de gagner soit la Province* du midi, soit l'Italie du nord. Vercingétorix attaque la</p>
--	--	---	---

4

<p>colonne en marche, mais César renverse la situation et poursuit les Gaulois. Ceux-ci se réfugient à Alésia, une place forte située sur l'actuel Mont-Auxois, au nord-ouest de Dijon. César entreprend aussitôt d'en faire le siège. Les travaux sont colossaux. En quelques semaines</p>	<p>sont installés une trentaine de camps et deux lignes fortifiées dotées de fossés et d'un dispositif de pièges très élaboré : l'une de 15 km de pourtour - la contrevallation - destinée à empêcher les Gaulois de s'échapper, l'autre de 21 km - la circonvallation - pour bloquer d'éventuels renforts</p>	<p>ennemis. Ses premières attaques étant repoussées, Vercingétorix envoie ses cavaliers chercher des secours dans toute la Gaule. Un mois passe. A la fin de l'été, tous les protagonistes sont réunis. Plusieurs centaines de milliers d'hommes s'affrontent alors en un ultime combat.</p>	<p>L'issue est longtemps incertaine. Héroïques, les Gaulois sont malgré tout contraints de s'incliner. Vercingétorix se rend à César et, même si d'autres batailles sont encore à venir, la Gaule s'apprête à devenir romaine...</p> <p><small>* Province : territoire conquis et administré par Rome</small></p>
---	--	--	---

5

La défaite de Vercingétorix a causé quelques désagréments aux Gaulois, "incommoda" disait César, mais a consacré la gloire d'Alésia et d'autant plus que son site a été reconnu en plusieurs endroits à la fois et en général d'une manière péremptoire. Le Conseil Général de la Côte d'Or a publié une élégante brochure, non datée semble-t-il, dont le coût ne peut qu'être dérisoire comparé aux retombées économiques locales. Et puis n'a-t-elle pas le mérite d'asseoir des convictions historiques dont l'évidence ne peut qu'étouffer des protestations fermées aux arguments de l'histoire et de l'économie. Le plus simple est de reprendre dans l'ordre ce texte fondateur.

"Alésia un site remarquable"

Le site remarquable est celui d'Alise. Cette simplification des données historiques représente un gain de

temps et permet de situer l'esprit de rigueur historique qui prévaut dans cette présentation. On n'est jamais si bien couronné que par soi-même.

- Mais "écoutons César" ce qui induirait que le traducteur du VII-69-I et 2 suivant entende le latin. Probablement avec une traduction à la main, celle de Constans en l'occurrence. "Le pied de la colline était de deux côtés baigné par des cours d'eau". Le distingué érudit reprend l'erreur de Constans. Benoist, plus sérieux, confirme s'il en est besoin qu'il s'agit de deux cours d'eau et non "des". La traduction étant néanmoins facile pour Constans, la volonté de tromperie est évidente car elle correspond à la situation géographique à Alise (non à Givry où le Beustiau est baigné par les seuls Cousin et Cure). Cette erreur est en revanche favorable à Alise entourée de plus de deux ruisseaux.

- "En avant de la ville": non, il s'agit d'un oppidum. Mais Constans traduit par ville. Cette place forte avait ceci de particulier qu'elle était imprenable sauf avec un siège mais qu'une charge de cavaliers pouvait atteindre le pied de ses murailles. Or on a vu qu'il est impossible à de la cavalerie d'escalader le saillant ouest d'Alise mais qu'en revanche le village est accessible à des machines de siège à l'est.

On ne s'arrêtera pas à des considérations insignifiantes telle que celle qui remettrait en cause l'orientation de la plaine. César montre qu'elle est à l'est de l'oppidum alors qu'elle est à l'ouest. On y reviendra in fine.

- "César échoue devant Gergovie". César échoue avec la moitié de son armée, l'autre écrasant les Parisiens à Lutèce sous les ordres du très talentueux Labienus. Mais les Gaulois à Gergovie montrent leur insuffisance : ils n'arrivent pas à venir à bout des deux légions de Fabius (VII-41), ne poursuivant pas César qu'ils auraient pu mettre dans l'embarras lors de sa traversée de la Loire (VII-56). César sera vulnérable tant qu'il n'aura pas rejoint Labienus.

- "Il se dirige vers la région de Langres". L'imagination au service de la mauvaise foi : César ne dit rien de tel, il n'a pas peur des Gaulois sauf dans le cas d'une attaque de la Province. Que serait-il allé faire à Langres qui ne paraît pas l'endroit "quo facilius subsidium Provinciae ferri posset" (VII-66-1).

- "soit la Province soit l'Italie du Nord. Il gagne la Province". "Soit" est de trop. Les Gaulois faisaient peser une menace latente sur la Province. Dès le début de la campagne de 52 César doit la mettre en état de défense après une tentative de Lucterius (VII-7). Cette précision des rédacteurs de la plaquette n'est probablement pas innocente : elle justifierait que César emprunte une route plus à l'est vers l'Italie au lieu de prendre la route vers le sud, extrapolation rendant plus plausible un passage de César à Langres.

- "César entreprend aussitôt d'en faire le siège". Cette plaquette oblige à revenir sur des points déjà évoqués plus longuement. César a vu immédiatement qu'il ne pourrait pas priver d'eau les assiégés. Alise n'offre aucune évidence à ce sujet puisque depuis 150 ans on se dispute pour savoir si 80.000 hommes (VII-71-3) pourraient boire à leur soif à partir de cette fontaine de village. A Blaney, Cure et Cousin fournissent une réponse immédiate.

- "En quelques semaines sont installés une trentaine de camps" Chaque soir à la fin d'une étape, les Romains installaient leur camp. Vercingétorix a renvoyé immédiatement sa cavalerie "noctu" avant que les Romains aient terminé leurs travaux. Il y avait urgence pour cette raison et aussi à cause des risques de disettes (30

jours peut-être un peu plus de vivres VII-71-4).

L'installation de 30 camps relève comme le reste du texte de l'approximation et de l'ignorance, César ne précise pas combien de camps ont été installés "opportunis locis (VII-69-7) mais 23 castella.

- "circonvallations" : construites pour contenir une éventuelle armée de secours. Elle n'était pas éventuelle puisque Vercingétorix avait renvoyé sa cavalerie, "ses premières attaques ayant été repoussées", non parce que sa cavalerie une fois de plus (la 3ème) a été battue, mais pour demander du secours. Notons que César savait très exactement quand les Gaulois se rendraient ou quand arriverait l'armée de secours. Les transfuges et les captifs l'avaient tenu au courant (VII-72-I).

- "Un mois passe". Non un peu plus puisqu'il y avait des vivres pour un peu plus d'un mois et que Critognatus conseillait aux assiégés de s'entredévorer en attendant les secours.

- "Plusieurs centaines de milliers d'hommes s'affrontent dans un ultime combat". En fait l'affrontement avec l'armée de secours comporte trois épisodes : une bataille de cavalerie, une attaque nocturne gauloise, l'attaque du camp nord. Les gaulois sont repoussés trois fois et dans le premier engagement et le troisième, après avoir combattu courageusement, s'enfuient sans héroïsme particulier.

Ce préambule destiné à l'édification du touriste, en quelques lignes, accumule les erreurs alors qu'au contraire on eût pu s'attendre à une certaine rigueur propitiatoire. C'est mettre l'incompétence à un prix élevé (52 millions d'euros) et justifier le peu de confiance à accorder aux thuriféraires d'Alise. A propos de l'orientation de la plaine, Constans tourne la difficulté en traduisant maceria (VII-70-5) par muraille au lieu de mur (VII-69-5) au demeurant inaccessible au débotté et à l'opposé de la plaine (note I p. 262). Les Germains viennent de l'est où est la plaine à Alésia (non à Alise).

Monnaies

Dans une étude souvent critique à l'égard d'affirmations historiques contestables il est reposant de montrer que cette attitude, au moins une fois, connaît une exception et qu'elle s'efforce de ne pas être systématique.

Claude Grapin, conservateur départemental du patrimoine chargé du musée Alésia, est venu présenter la première conférence sur les monnaies de l'époque.

Le cycle toujours aussi érudit, passionnant et... attendu des trois conférences annuelles du conservateur Claude Grapin a repris en présence de nombreux membres de la Société des sciences de Semur, de la Société des amis de la cité de Flavigny, d'habitants de la commune et des environs venus écouter deux heures durant le dernier point sur "Les monnaies du siège d'Alésia". Sur les mille monnaies retrouvées sous le Second Empire, 731 sont gauloises (dont 20 % arvernes) et 149 romaines.

Mosaïque de trente peuples différents dans cette Gaule qui n'a pas encore conscience de constituer une nation, cette collection, entreposée au musée de Saint-Germain-en-Laye, est particulièrement atypique : le nombre, la composition du métal, les effigies, les épigraphies... complètent l'archéologie et renseignent sur le siège. Ces potins, deniers, statères, globules... des Trévires, des Lémovices, des Carnutes, des Rutènes... constituent aujourd'hui de véritables "identifiants" : par comparaison et en s'appuyant sur le texte de César, les numismates ont découvert des monnaies obsidionales (monnaies de nécessité frappées durant le siège) et étudié les espèces en rapport avec l'armée de secours.

Selon Claude Grapin, la cohérence de ce dossier numismatique, qui ne recèle aucune abhération historique, prouve l'honnêteté indéniable des fouilles entreprises sous Napoléon III.

[Le Bien Public , 26 Janvier 2012 .](#)

M. GRAPIN affirme que la cohérence de ce dossier ne contient aucune abhération historique. Il faut l'approuver.

En revanche cette cohérence n'est-elle pas entachée d'aberration (d'abhération non, car le mot n'existe pas).

M. Grapin écrit que la présence de monnaies et en premier lieu de monnaies des TREVIRES parmi celles trouvées à Alésia constitue des "identifiants". Or les Trévires, les Rèmes et les Lingons à Alésia (VII-63-7) étaient absents lors du siège et ils n'étaient pas plus dans l'armée de secours (VII-75).

Cette erreur remet en cause l'ensemble de l'argumentation ne serait-ce que parce qu'elle sème le doute sur la compétence de son auteur d'autant plus qu'invoquant sa connaissance du texte de César il y introduit ses erreurs. Il nous apprend que celui-ci permet aux numismates de savoir qu'il a existé une monnaie obsidionale à Alésia. On aimerait plus de précisions car César n'en touche mot.

M. GRAPIN se rangeant sous la bannière des numismates confirme ses conclusions, écrit que les monnaies, paraît-il, trouvées à Alésia, et en particulier celles des Trévires qui ne s'y trouvaient point, permettent de donner des renseignements sur le siège et que les monnaies obsidionales, entre autres, permettent d'étudier

"les espèces en rapport avec l'armée de secours". Cela revient à dire que l'armée de secours aurait occupé longuement le terrain. Absurdité car l'armée de secours devait faire vite à cause de la disette qui régnait à Alésia. L'armée de secours par ailleurs ne pouvait stricto sensu utiliser une monnaie dite obsidionale puisqu'elle n'était pas assiégée.

L'hypothèse d'une monnaie obsidionale à Alésia surprend et les assiégés savaient dès le début que le siège ne serait pas long (30 jours, à peine plus) et que les Romains n'en ignoraient rien. Au-delà ils seraient morts.

"Cette Gaule qui n'a pas encore conscience de constituer une nation".

Il était temps en effet qu'elle s'en avisât : mais n'était-ce pas déjà le cas lorsque Critiognatus oppose les Romains aux Cimbres (VII-77). L'occupation des Cimbres fut une calamité mais "jura, leges, agros, libertatem nobis reliquerant" (VII-77-14). Les Romains imposèrent une "aeternam servitutum" (VII-77-15). Mais le corollaire est que les Gaulois pensaient la Gaule éternelle, comme d'autres de la France, ce qui rend les prédicats accessoires sinon dérisoires.

Enfin à propos des monnaies de l'armée de secours les numismates se sont-ils avisés que l'armée de secours a semble-t-il occupé deux camps l'un près de la plaine pendant un ou deux jours, l'autre à huit heures de marche environ soit par exemple à 3 km/heure : 24 Km. Ce dernier jusqu'ici n'a pas été l'objet de communication.

Et lorsqu'on se demande en France si les Gaulois avaient conscience de constituer une nation, si la Gaule était éternelle, et pourquoi pas, c'est elle-même qui se pose la question.

Depuis cette étude un (ou des) lecteurs peut poser la question de savoir si M. Grapin a été informé directement de ce qui précède. La réponse est oui - M. Grapin a-t-il répondu ? - Non. M. Grapin n'a pas répondu. Je n'irai pas jusqu'à dire que sa politesse est à la hauteur de sa compétence. Ce serait un peu sévère. Constatons cette négligence et attendons. Attendons mais non pas sans rien dire.

Les lecteurs qui ont visité le fameux musée d'Alise auront sans doute relevé une assertion tout ce qu'il y a de problématique dès le début de la visite à propos de César qui lui a de bonnes raisons de ne pouvoir répondre.

Le musée, instrument de la pensée d'Alise et du conservateur, dans une note d'information (il y en a beaucoup dont le texte n'est pas forcément indiscutable) nous apprend que la description des lieux n'est pas très précise (y compris Alésia) chez César : dans le de bello gallico. Notons d'abord que César a toujours été loué par les connaisseurs (entre autres mes professeurs d'antan et parmi eux M. Tétard - école Rocroy Saint Léon Paris Sème et M. Toulze - Sorbonne) pour sa concision et sa précision ce qui n'est pas toujours facile : voir 2ème introduction de la critique de la Raison Pure à propos de l'abbé Terasson .

M. Grapin, grand spécialiste de la précision, ne trouve rien à redire sur cette absurdité. Et il a raison !

En effet la description de César ne correspond pas du tout au site d'Alise. Il faut savoir choisir. S'il y en a un qui se trompe, c'est César. Mais si vous allez voir le site de Blannay, tout colle. Et qu'aurait pu ajouter César?

Encore une fois je ne dis pas qu'Alésia était là (*In eo ipso loco quo reprehendit immitit imprudens senarium*) mais que tout est là pour que ce le soit. Et comme Blannay est en Bourgogne, le musée pourra servir une deuxième fois.

Bis repetita placent.

De la prétendue imprécision de César

On sait que César disait des Gaulois qu'ils avaient tendance à refuser la réalité pour ne voir que ce qu'ils avaient envie de voir. Cela leur avait joué des tours. Il n'est pas interdit de penser que la multiplicité des Alésia potentiels et leur acrimonie réciproque paraît illustrer ce travers ancestral.

A Waterloo on croit à l'arrivée de Grouchy, c'était le prince Blücher.

Le corollaire de cette richesse historique entre des lieux qui ne ressemblent pas à la description de César pas plus qu'ils ne se ressemblent entre eux est d'affirmer que la faute en incombe à César dont les descriptions étaient imprécises et incomplètes ce qui remet en cause l'écrivain et non pas les lecteurs alors que sa présence sur les lieux pendant plus d'un mois lui avait donné le temps de les examiner.

Faire de César le responsable de ces erreurs témoigne d'une outrecuidance qui l'emporte quand même de beaucoup sur celle qui consiste à douter de ceux qui hantent "le palais flamboyant de haut ciel empyrée" de l'infailibilité autoproclamée.

César bien au contraire est très précis car le site tel qu'il le décrit n'est pas habituel: on a déjà dit que le professeur Berthier n'en répertoria que deux, à Syam et à Alise. Celui de Blannay au confluent de la Cure et du Cousin, limitrophe de son qualidratère pouvait lui échapper sur une carte au 1/50.000 et ce fut le cas (on rappellera que le professeur Berthier dans sa brochure de présentation aux autorités savantes bourguignonnes s'est trompé de moitié dans son échelle ce qui a échappé aux dites autorités qui n'en étaient pas à ça près).

Pour finir on rappellera aussi que Constans, dont il n'est pas question de contester le savoir, mais à due réciprocité la bonne foi, traduit (VII-69-2) "duo flumina" par "des cours d'eau" ce qui est inexact évidemment et ne contribue pas à dissiper cette sottise accusation d'imprécision faite à César. Au cas où la pertinence de cette traduction serait mise en doute, on renvoie à la note 2 du chapitre 69 de Benoist (Hachette 1912).

Cette rareté du site n'avait pas échappé à César qui en la décrivant savait qu'elle était significative et suffisante. Qu'aurait-il pu ajouter de plus ?

Ce qui précède montre que lire César dans le texte latin ou dans une traduction n'aboutit pas au même résultat. Ne confondons pas tambour et piano. Dire que 2 et 2 font 4, l'affirmer sera forcément péremptoire aux oreilles de ceux qui l'ignorent tout en ayant une culture assez vaste pour informer les foules du sens de ce mot (péremptoire).

Ils suivent les traces de Léautaud et de Max-Pol Fouchet.

La gloire de Napoléon III hissée sur le mont Auxois et, nouvel Erostrate, sur ses débris en exalte plus d'un. Un vététaire censeur écrit, après avoir observé qu'il ne voit pas de différence entre le site d'Alise et la

description de César, que celui-ci est imprécis. De deux choses l'une : ou tout correspond et César est précis, ou César est imprécis et on ne peut s'y référer.

Il reste la troisième solution : que César soit précis et que sa description corresponde mal à Alise.

En revanche le respect de la tradition manifesté par le même érudit avec éclat à l'égard du site de la bataille reconnu tel depuis 52 avant J.O par les habitants est infiniment respectable.

Certes il n'y a pas d'endroit appelé "Champs de la bataille" à Alise mais ils sont à Blannay. FATALITAS!

La description du site d'Alésia par César suscite beaucoup de critiques puisque pour qu'elle soit reconnue exacte par les partisans de tel ou tel endroit elle devrait leur être conforme ce qui n'est pas le cas bien entendu. Cette inexactitude est généralement imputée non pas à la maladresse de César mais à sa malignité, erreur volontaire destinée à tromper au sujet de l'emplacement précis d'Alésia. (On écartera du débat les lecteurs, même répétitifs, de la seule traduction de Constans).

Pourquoi César aurait-il agi ainsi puisqu'il donne le nom de la ville, capitale des Mandubiens, dont la situation géographique est connue ?

Cacher où était Alésia aux contemporains est une éventualité que ne pouvait envisager César car tout le monde gaulois et les marchands romains savaient où se trouvait la capitale des Mandubiens. Sa description a pour rôle de donner un aperçu des difficultés qui attendaient les légions.

Ajoutons qu'elle devait convenir aux circonstances du siège telles qu'elles sont relatées dans les Commentaires sous peine qu'ils ne perdent leur cohérence.

Enfin si César avait décrit un paysage sans rapport avec celui existant, quand même connu, il risquait, alors qu'il s'agissait de l'épisode le plus connu et le plus important de la guerre des Gaules, de nuire définitivement à sa crédibilité auprès de Pompée, de Sénat des Romains.

C'est déjà suffisamment grave, avec une description exacte, de perturber l'élite des chercheurs consacrés.

Monsieur Grapin contre César

En référence à l'article [L'Histoire se serait trompée d'Alésia](#) du journal Suisse *24 heures* mis à jour le 20.03.2012

LA RIPOSTE

M. Grapin n'est pas en effet homme à se laisser convaincre de ses erreurs surtout si elles sont flagrantes. Un de ses arguments les plus solides repose sur la présence de monnaies gauloises. On ne reviendra pas sur l'activité fondatrice de Stoffel qui, a-t-on écrit, avait répandu avec largesse des monnaies venues d'ailleurs à Alise. On s'en tiendra à la présence des Trévires sur les lieux. M. Grapin y certifie leur présence grâce à celle de leur monnaie. Or César précise que les Trévires ne participaient pas à ces combats. Cela lui a été signalé. Il ne doit pas lire ce qu'on lui écrit pas plus qu'il ne lit le latin ce qui en fait l'homme de la situation à Alise : " Treveri, quod aberant longius et ab Germanis premebantur, quae fuit causa quare toto abessent bello" (De Bello Gallico VII-63-7).

Cette remarque liminaire permet déjà de situer les facultés cognitives de conservateur en chef du musée d'Alise et accessoirement, sa bonne foi.

On ne voit pas pourquoi M.Grapin oppose les données géographiques et archéologiques : la recherche doit être maximale chaque fois compte tenu que dans le cas des camps romains ils avaient une valeur spatio-temporelle, puisqu'ayant une valeur archéologique et journalière : on pouvait compter les jours écoulés par le nombre de camps : quintis castris cinq jours (Benoist remarques sur l'armée. Des campements n° 79 P.593).

La survivance de traces régulières de camps romains de l'époque (52 avant JC) ne semble pas attestée entre Sens et le sud de l'Yonne. Notons quand même le camp de Cora.

Il n'en reste pas moins que si la région de Cora est riche en "maceria", murs de pierres sèches (VII-69-5), ils sont invisibles 40 km à l'est autour d'Alise. (Maceria malencontreusement traduit par "mur grossier" par Constans) mais sans doute pas dépourvu d'arrière-pensée puisqu'il enlève toute spécificité au texte de César et au caractère local. Cette imprécision bien venue pour la thèse alisienne n'a que mieux échappé à son ignorance du latin. On lit César mais c'est du Constans.

La riposte de M.Grapin se renforce au passage d'un argument qu'on osera qualifier de poids : "L'équipement lourd des légionnaires romains leur permettait difficilement l'assaut des pentes".

Avec leur bagage les "legionarii milites" étaient "impediti". Sans leur bagage ils étaient "expediti". C'était le cas lorsqu'ils devaient combattre. Si la situation l'exige les soldats partent "expediti" pour rejoindre le lieu d'une confrontation éventuelle (VII-40). César ne veut pas laisser seules les deux légions de Fabius devant Gergovie tandis qu'il court remettre Litavicus dans le droit chemin, avec les 4 autres légions. César dispose avec 6 légions et de la cavalerie de la moitié de l'armée, l'autre étant sous les ordres de Labienus. L'armée romaine avant le siège d'Alésia comptait donc 12 légions et non pas 10.

L'argument du poids de l'équipement est donc particulièrement injustifié.

M.Grapin estime que César avait assez de soldats pour garnir chaque côté . César quand il a entrepris les circonvallations avec la certitude de l'arrivée d'une armée de secours (après le départ de la cavalerie gauloise) prenait un risque face à l'humiliation qu'aurait constitué la levée du siège. César manquait de légionnaires. "Ayant été obligé d'embrasser un si vaste espace et pouvant difficilement garnir de soldats toute la ligne ..." (Traduction Constans VII-72-2).

L'estimation numérique de l'armée romaine il est vrai "à la louche" paraît exagérée.

En suivant l'hypothèse du texte (legiones plene), l'armée de César est de 4500x12 soit environ 60.000 hommes (confirmation par le chapitre 89 et le 90 : 80.000 prisonniers gaulois moins 20.000 prisonniers Éduens et Arvernes soit en effet 60.000 romains).

Les aperçus sur Alésia de M. Grapin sont-ils de nature à renforcer cette hypothèse ? On peut en douter. Pour M.P.André, ses analyses innovantes constituent un facteur qui suscitera l'intérêt des connaisseurs.

Une indication donnée par César permet de compléter la description qu'il fait: d'Alésia (VII-68-3) César voit aussitôt que la place doit subir un siège mais qu'il ne pourra pas assoiffer les assiégés. D'où ses contrevallations immenses. Sans eau l'affaire eut été bouclée en trois jours.

Il fallait que les deux cours d'eau au pied d'Alésia soient immédiatement perçus par César et accessibles aux assiégés. Alise-Sainte Reine ne le permettait pas. Le Beustiau, si.. Certes des partisans de la suprématie gauloise seront indignés de la désinvolture manifestée ici à son égard: rappelons que les Gaulois vont de défaites en défaites dans le VIIe livre, exception faite de Gergovie où ils se montrèrent incapables d'anéantir l'armée romaine réduite de moitié et même de la poursuivre. Comment se fait-il que les Gaulois ne soient pas allés se frotter aux Romains quand leur cavalerie était encore là? (Sans oublier le combat présomptueux et calamiteux du VII-67).

En tout cas César ne les craignait pas si même il ne voulait pas les affronter sur un terrain défavorable pour lui. Rappelons que les armes de jet sont tributaires de la pente.

A cette note où l'on montrait que César vacillait sous les coups que les erreurs de M. Grapin lui portaient, il convient d'ajouter une nouvelle flèche certes décisive de l'éminent conservateur.

Quel meilleur argument à propos de cette attitude offensive de M. Grapin que celui proposé par lui-même en écrivant : "Ils (les détracteurs d'Alise) utilisent pour seul argument le texte quasi sacralisé de César".

On appréciera l'humour de M. Grapin. Le seul argument sous entendu s'ils n'ont que ça à proposer ... Sans César il n'y aurait pas de guerre des Gaules archéologie ou pas. Autrement un texte unique devient le seul, tare indélébile si on comprend ce qui est glissé entre les lignes. Argument d'autant plus discutable que la description faite d'Alésia par César ne convient pas à Alise, distorsion imputable à César et non aux tenants d'Alise : on sent en filigrane que le génie du Romain est bien pâle à côté de celui de Napoléon III et partant de ses suiveurs (forte densité à Alise).

A contrario on voit que les Commentaires, insuffisants et sujets à caution, ne sont pas déterminants pour les partisans d'Alise. Il faut vraiment qu'ils soient très forts pour retirer de leur jeu cette pièce maîtresse.

Il est vrai que si le seul César ne suffit pas à emporter la décision au sujet d'Alésia il faut comprendre par voie de conséquence que le seul M. Grapin l'emporte à Alise avec son dossier "spectaculaire" et ses erreurs. C'est vraisemblablement l'assurance de nouvelles révélations.

Rappelons que la présente étude repose pour une bonne part sur un vestige archéologique. (Voir [chapitre Puzzle et rebus](#)) On pourrait y voir une contradiction étant donné les réserves ci-dessus à propos de l'archéologie. On ne va pas condamner le bon grain au nom de l'ivraie.

Grandeur et servitude du Beustiau

Le scepticisme parfois manifesté à l'égard d'Alise en tant que survivance actuelle d'Alésia se voit opposé communément la vacuité des preuves archéologiques trouvées sur place. On se demande aussi pourquoi faut-il que certaines de ces preuves, avancées avec tambours et trompettes, soient fausses. Il ne doit pas y avoir tant d'arguments indiscutables en faveur d'Alise si ceux avancés sont inexacts mais chers à des auteurs particulièrement démonstratifs (voir notes "[de la prétendue imprécision de César](#)" et "[M. Grapin contre César](#)".)

Un lecteur note la banalité d'un site comportant un oppidum et une plaine entourée de collines en ajoutant que ce n'est pas exceptionnel. Il oublie l'essentiel à savoir que la colline d'Alésia est au confluent de deux cours d'eau. (La seule chose sûre c'est que ce monsieur ignore le texte de César et se réfère probablement à Constans.)

Cette approche sélective mais néanmoins avantageuse de la question curieusement (mais est-ce si curieux ?) n'est pas la seule. [Une fiche ZNIEFF N° 3003.004, consacrée au Beustiau et au Galimard \(ancienne fiche disponible sur ce lien\)](#) "oublie" le Cousin dans sa description.








Buttes de Beustiau et Galimard

Buttes de Beustiau et Galimard

Communes : Givry, Asquins, Montillot, Blannay

Les buttes de Beustiau et Galimard dominent la rive droite de la vallée de la Cure en aval d'Asquins. Elles sont couvertes de pelouses et de bois de chênes pubescents.

Caractéristiques de la zone :

- * Superficie : 220 ha
- * Milieu(x) naturel(s) : Pelouse - Forêt - Rocher
- * Protection existante au titre de la protection de la nature : Aucune
- * Intérêt : Européen
- * Zone : Type 1

Sol :

De vastes zones de pelouses recouvrent ces buttes. Elles abritent une flore adaptée à la sécheresse et à l'ensoleillement. Suivant les conditions topographiques, plateau, corniche, pente, leur composition floristique est indifférente. Tous ces groupements végétaux sont inscrits dans la Directive Habitat parmi les milieux naturels à protéger.

Plantes :

Ces secteurs secs et ensoleillés abritent des plantes d'origine méridionale, en limite nord de répartition dans notre région. C'est le cas par exemple du Liseron cantabrique (*Convolvulus cantabrica*) et de l'Inule des montagnes (*Inula montana*), tous deux protégés en Bourgogne.

ZNIEFF n°3003.0004

Certes le liseron cantabrique y figure en bonne place mais point de Cousin : les deux cours d'eau qui baignent à égalité la base de la colline d'Alésia, ce qui est le cas ici, ne sont plus qu'un, ce qui en conséquence met hors de combat une hypothèse Beustiau.

Rappelons que le sommet du Beustiau est couronné par les restes d'un oppidum, signalé par un médiéviste connu, interrogé à ce sujet.

Reconnaissons cependant que si nous avons perdu le confluent de la Cure et du Cousin il est heureusement remplacé par celui des savoirs.

A propos du Beustiau notons que le sommet se prêterait tout à fait à l'installation d'un arx. En revanche il n'en est pas de même à Alise, écrit Benoist, partisan de cette hypothèse pourtant.

"La configuration du sol rend difficile l'adoption de cette hypothèse" écrit-il au point qu'il en vient à remettre en cause le manuscrit où au lieu d'arce il conviendrait de lire "parte". Cette lecture conviendrait mieux à Alise, ou arx n'a pas sa place au contraire d'un mot passe-partout sans spécificité comme "arx" (P.640, note 196).

« *Inventer de nouvelles erreurs* » (Lichtenberg)

Le Nouvel Observateur, suivant la trace du Point déjà à la pointe de l'actualité par les innovantes erreurs qu'il avait publiées sur le sujet, a consacré un numéro spécial à Alésia daté de juillet/août 2011. Dans ce numéro il a fait appel aux signatures consacrées en la matière dont Monsieur le Professeur Reddé (Voir en annexe l'article baptisé : *La guerre selon César*). Un petit encadré de l'hebdomadaire, présente l'historien et archéologue qui mena des fouilles à Alésia pour confirmer que ces fouilles à Alésia confirmaient bien qu'Alésia était à Alise.

"On sait" aujourd'hui que César a pris des libertés avec la vérité historique. L'indéfini "on" tolérerait-il d'autres interprétations ? Remarquons cependant que ce "on" soupçonneux doit être plus malin et mieux informé que le sénat et Pompée à la fois et qu'une erreur quelle qu'elle soit entraîne une méfiance générale sur l'ensemble du récit.

En 58 César n'est plus un jeune homme (celui qui inquiétait Sylla) : à 41 ans Wagram est derrière Napoléon, Alexandre est mort depuis longtemps. César est devant huit ans de guerre : plusieurs fois il croit les cendres froides et le feu couve.

A-t-il sauté sur l'occasion ? Il était tout à fait capable de la susciter. Il aura besoin d'une armée, d'argent et cette expérience qu'il acquiert lui sera utile face à Pompée : rappelons que plus tard Lucain en fera la cause principale de sa victoire durant la guerre civile, face à un Pompée un peu rouillé.

Il n'est pas certain que M. Reddé souscrirait à ce qui vient d'être évoqué, dont il ne parle pas. En revanche M. Reddé trouve mystérieux l'épisode de la migration helvète. Évidemment si on ne tient pas compte de César et plus particulièrement d'Orgetorix qui est la cause initiale de cette migration, l'affaire en effet peut paraître mystérieuse.

Orgetorix, de haute naissance et fort puissant veut tout simplement conquérir la Gaule arguant de la supériorité incontestable des Helvètes sur les autres Gaulois (hormis les Belges) en matière militaire. Il ne s'agit pas simplement de s'installer au bord de l'Océan, cela va plus loin que ce qu'en dit M. Reddé.

Pourquoi devrait-on trouver plus surprenant ce projet helvète que plus tard celui de Vercingétorix ? Les Helvètes certes seront battus mais s'en tireront moins mal que les Gaulois d'Alésia. M. Reddé s'étonne de l'absence de ruines en Suisse consécutives à la destruction des maisons, villages, oppida. Mais si les Helvètes sont revenus chez eux n'ont-ils pas reconstruit les bâtiments détruits ? Autant rechercher les ruines de l'ancienne Lutèce détruites par les Parisiens ? César mentionne l'extermination des Tigurins. Le fait ne paraît pas contestable (L.I -12), affaire qui lui tenait à cœur.



Enfin pourquoi aurait-il rapporté l'épisode du L.I ch.29 de la numération des peuples helvètes ayant participé à la migration ?

M. Reddé devrait d'autant moins s'étonner de cette migration helvète que les Tigurins avaient tenté jadis de quitter seuls leur pagus.

"cum domo exisset patrum nostrorum memoria" (L.I ch.12 Paragraphe 5).

Enfin M. Reddé perd une occasion de prendre César en faute : ce serait Labienus qui aurait remporté ce succès sur les Tigurins, suivant Appien et Plutarque (note Benoist).

Dès le chapitre I du livre I, César écrit que les Helvètes sont continuellement en conflit avec les Germains et au second qu'ils trouvaient leur territoire trop étroit pour leur force et leur gloire.

Les Helvètes jugeaient leur territoire trop étroit pour eux (trop étroit et non pas simplement "n'était pas en rapport").

Dès lors que les Helvètes décidaient de partir ce ne pouvait être que vers l'ouest; le Rhin large et profond les séparait des Germains avec qui ils combattaient presque quotidiennement sans résultat décisif.

Débattre de l'affaire helvète sans tenir compte de son initiateur Orgetorix ajoute certes au mystère de même que l'absence de Vercingetorix rendrait très obscur la révolte des Arvernes. Est-ce si étonnant que les Eduens aient pu appeler César au secours ?

Les Eduens comme les autres Gaulois étaient fort divisés. Si une partie d'entre eux refusait Rome l'autre réclamait César.

Et la suite du récit le montrera (Cf VII-37) : Complot formé par Convictolitavis et Litaviccus pour détacher les Eduens du parti de César.

Cet appel à l'aide formulé par les Eduens correspond à la logique de leur comportement. Celui-ci n'a rien à voir avec une prétendue légende

imaginée ex nihilo. De toute façon le sénat et Pompée n'ont pas attendu de telles révélations pour avoir plus que des doutes, des craintes à propos des motivations de César.

César avait-il prévu une guerre aussi longue ? Il savait certainement qu'elle devrait durer jusqu'à ce que Pompée et le sénat fussent "mûrs". Des signes tel que l'épisode Clodius-Milon situaient l'urgence des circonstances. Cela dit César a donné à la guerre des développements imprévisibles : voir les expéditions outre Rhin et Manche.

La guerre des Gaules était rentable pour les soldats (voir les conséquences tragiques du choix des bagages dans l'affaire Cotta-Sabinus.

Voir aussi la rentabilité des prisonniers vendus à l'encan par César).

"Les Gaulois n'avaient pas de conscience nationale au sens moderne du terme". Ils avaient une conscience territoriale et de leurs lois. Le discours de Critognatus (VII-77) indique combien il connaissait le risque romain d'asservissement du peuple sinon de la nation gauloise.

La première année de guerre est menée contre les Helvètes et Ariovist. Les Gaulois en auraient été incapables comme auparavant Cimbres et Teutons avaient été exterminés par Marius mais les Gaulois n'avaient pas été des participants directs.

Les Gaulois n'ont compris que tard, en 52, Vercingetorix a enfin mis sur pied la tactique de la terre brûlée.

Pourquoi y a-t-il renoncé pour s'enfermer à Alésia ? Après sa défaite du L.VII ch. 67, pourquoi ne secourt-il

pas sa cavalerie ? Mystère : Il avait une petite avance sur César, pourquoi n'a-t-il pas rallié Gergovie ? Ici on peut parler d'un accommodement de César avec la vérité (LVII ch.35) César trompe la vigilance de Vercingétorix, passe l'Allier pour le rejoindre mais ne l'empêchera pas de s'enfermer dans Gergovie. Les Gaulois ont affronté les Romains dans des batailles rangées.

On peut rappeler parmi les plus connues la bataille navale contre les Venètes, la bataille d'Ambiorix contre Cotta et Sabinus, le siège d'Avaricum, mais on ne constate pas qu'il y ait eu une guérilla. C'est avant l'intervention de Vercingetorix qui s'en rapproche avec la tactique de la terre brûlée.

Gergovie voit l'affrontement des deux armées, celle des Romains étant réduite de moitié. L'affaire est grave mais pour les Gaulois incapables de profiter de leur succès.

Où M. Reddé a-t-il trouvé qu'à Alésia les légions romaines n'ont pu résister ? ⁽¹⁾

Le piège a été tendu par César quand il a décidé la construction des circonvallations. Les légionnaires connaissaient poste par poste leur attribution face aux assiégés affamés (César savait qu'ils n'avaient guère plus d'un mois de vivres.)

Un point doit être noté : Jamais (selon César) les Gaulois ne gagneront une bataille de cavalerie dans le VII livre contre les Romano-Germains et cela les découragera (Il y eu 4 batailles de cavalerie).

Le massacre des quinze cohortes de Cotta et Sabinus sont le résultat d'une tactique intelligente d'un chef gaulois Ambiorix et de son armée, celle d'un petit peuple les Eburons ce qui surprit tout le monde.

L'hibernation des légions conduisait au risque perçu par Ambiorix.

César, selon M. Reddé, se retrouve en position d'assiégé alors qu'il est assiégeant. Pauvre César ... La vérité est que César sait qu'à l'arrivée de l'armée de secours la garnison sera affamée. Il connaît leur réserve, environ un peu plus d'un mois. S'il avait voulu quitter Alésia il pouvait le faire sans problème. C'est donc lui qui tend un piège et la suite des événements en prouve l'efficacité.

Les historiens qui suivent l'[analyse de M. Reddé](#) devraient quand même savoir que César était très soucieux de la vie de ses légionnaires et qu'il aurait trouvé "monstrueux" de sa part qu'il en soit différemment. Voir les chapitres 19 et 51 du livre VII. Rappelons que le récit "césarien" s'achève en 52 et qu'en 51 Hirtius tient la plume.

Et pourquoi employer le terme indigène ? Même si c'est vrai c'est faux (H. Michaux). C'est le terme qu'employait Albert Sarraut à l'égard des Indochinois. Barbare suffit.

Ces déductions historiques sur les faiblesses de César sont du même ordre que celles qui conduisent à voir Alésia en Alise. L'armée de secours avait flotté à Alésia ce qui autorise bien à couler à Alise.

" Concentrer un si grand nombre d'hommes en un seul lieu représente une tâche extrêmement, lourde en terme de logistique".

Le lecteur est quand même impressionné : il se rend compte qu'il a affaire à un spécialiste. D'autant que César, décidément incorrigible écrit le contraire.

Ce n'est rien de se tromper si de plus on néglige de dire le contraire de la vérité. Le problème de César n'est pas la concentration de ses troupes mais leur considérable étirement : des contrevallations de 14 Km, (VII-69-6) et des circonvallations de 21 Km (VII-74-1) suggèrent à l'évidence cet étirement. Mais de surcroît César le précise à deux endroits : "quoniam tantum esset necessario spatium complexus, nec facile totum corpus corona militum cingeretur " (VII-72-2), "puisque'il fallait autant d'espace pour l'ensemble des

fortifications et qu'il n'était pas facile d'entourer un tel ouvrage par un cordon de troupes " et VII-74 : "afin que pas même avec un très grand nombre d'assaillants les garnisons des fortifications puissent être encerclées. " César bien loin de concentrer ses troupes veut, malgré leur insuffisance, empêcher les Gaulois de ceindre complètement son dispositif⁽²⁾

Les considérations à propos des lieutenants de César paraissent discutables en donnant à penser que les nominations par César sont circonstanciées alors qu'elles sont le fait du Sénat. En tout cas il s'agissait d'hommes de grande valeur pour la plupart : Labienus était capable de remplacer César (legatus pro praetore).

Quant à l'incompétence de Plutarque et Pline l'Ancien en matière de chiffres laissons-en la responsabilité à M. Reddé. Notons que César avait sous ses ordres le frère d'un auteur historien à ses heures qui savait fort bien compter : voir les Verrines.

On peut aussi penser que la Gaule qui avait été sensible à l'influence amollissante de la Province n'a pas dû être très longtemps étrangère à ses mœurs.

La population gauloise dans sa grande majorité était misérable. Alors Rome ...

De toutes les révélations de M. Reddé, la plus définitive, si l'on peut dire, est la première.

César serait le seul à évoquer le projet helvète. C'est inexact puisqu'on a vu que Plutarque et Appien attribuent la victoire sur les Tigurins à Labienus.

Si les Tigurins étaient en train de traverser la Saône c'est qu'ils étaient en Gaule et ce n'est pas le seul César qui en a parlé. Le projet helvète d'installation en Gaule n'était pas le premier puisque lors de l'invasion des Cimbres et des Teutons ils avaient déjà voulu quitter leur pagus. (Défaite de Cassius).

⁽¹⁾ *C'est au camp nord que la situation fut la plus grave pour les Romains mais Labienus réagit avec sang-froid et sans que les lignes romaines fussent enfoncées. "Labienus, postquam neque aggeres neque fossae vim hostium sustinere poterant, coactis una XL cohortibus quas ex proximis praesidiis, deductas fors ebtulit, Caesarem per nuntios facit certiore quid faciendum existimet. Accelerat Caesar ut proelio intersit."* (Livre VII ch.87 paragraphe 5)

⁽²⁾ *On ne voit pas au demeurant pourquoi cette concentration à Alésia serait une tâche plus lourde que celle de l'armée pendant les étapes et aux camps à leur fin.*

La cavalerie Germaine

Dans la série "inventions de nouvelles erreurs" un article du Bien Public du 13 août 2012 (<http://www.bienpublic.com/haute-cote-d-or/2012/08/13/montbard-l-histoire-fascinante-d-alesia>) à propos d'un livre écrit par M. Voisin apporte une contribution qui n'est pas modeste même si elle est inférieure à la qualité des certitudes que s'octroie l'auteur.

L'historien Jean-Louis Voisin a rencontré ses lecteurs à la librairie À Fleur de mots pour présenter son dernier ouvrage : *Alésia, un village, une bataille, un site* (Éditions de Bourgogne).

Jean-Louis Voisin a raconté l'histoire de la bataille qui, en 52 av. J.-C., a vu la défaite de Vercingétorix et la civilisation romaine s'implanter durablement en Gaule par la victoire de César et de ses alliés Germains. Jean-Louis Voisin a retracé cette histoire en balayant la polémique d'un Alésia hypothétiquement situé ailleurs que sur le mont Auxois. Un faisceau d'indices montre que la bataille fut énorme. Selon l'historien, à peu près 300 000 hommes furent en lice au moins pendant une semaine. Sur le plateau, Vercingétorix avait rassemblé 80 000 hommes. César et ses hommes étaient autour. L'armée de secours, des germains; se trouvait « derrière la plaine des Laumes, au sud-sud-ouest. La bataille ne s'est pas limitée à l'oppidum, mais s'est déployée sur une dizaine de kilomètres ».

Pour lui, il n'y a plus de doute, « les traces de trois types de chevaux : les Italiens, ceux des Gaulois plus petits au garrot, et ceux des Germains... On a aussi retrouvé des boucliers germains, or on sait que César a fait venir des auxiliaires de Germanie. On a trouvé aussi des pièces portant la mention Vercingétorix : or c'est le seul endroit, en dehors du pays arverne, où ce type de pièce a été trouvé. Il faut aussi expliquer la présence des pièces de monnaie de l'armée de secours. Les armes, les balles de fronde portant le nom de Labienus, qui est l'un des lieutenants principaux de César ».

T ouvrage ne traite pas que de cette bataille historique qui a laissé des traces indélébiles dans l'identité de cette région et a marqué les esprits à travers les siècles. Les Gaulois du mont Auxois étaient agriculteurs, éleveurs, forgerons, autonomes, ennemis des Romains. Jean-Louis Voisin vise à faire comprendre « ce qu'est Alésia, le site, la formidable bataille et le développement de l'agglomération gallo-romaine, les légendes qui perdurent dans la bourgade d'Alise-Sainte-Reine, car il est important de saisir avec clarté ce moment qui oriente encore aujourd'hui, par ses conséquences, le destin de notre pays ».

[Le Bien Public 13 Aout 2012](#)

Un faisceau d'indices montre que la bataille fut énorme "Indice : Signe apparent qui indique avec probabilité" (Robert). Les Commentaires supplantés par des indices. Même si ce sont des indices acquis grâce à la sagacité de M. Voisin, on a peine à faire passer au deuxième plan le récit de César, dont il est vrai, on va le voir, M. Voisin sait ne faire aucun cas, sans doute dans son souci de balayer.

La civilisation romaine, tout le monde le sait, était déjà installée en Gaule mais partiellement (voir la Province). Les alliés germains sont une absurdité : César avait à sa disposition quelques centaines de cavaliers germains qu'il a dû renforcer avant l'affrontement décisif. (au début du VIIe livre ils sont 400).

L'énormité de la bataille : voir un auteur de qualité, César qui à ce sujet, donne à penser qu'il n'y en a pas qu'une, il y en eut trois, la dernière n'engageant que 60.000 Gaulois d'élite au camp nord face aux Romains mais la déroute gauloise, elle, fut totale. César écrit qu'avec un peu plus de temps il eût anéanti l'armée de secours.

Si on néglige l'armée de secours des Germains (des Gaulois), celle-ci devait (dans son deuxième camp) se trouver hors la vue des Romains derrière la plaine des Laumes, c'est impossible compte tenu de la durée du parcours effectué par les Gaulois. Derrière la plaine des Laumes c'est vague : se cacher derrière une plaine ? Tout cela n'est rien avant le coup décisif asséné par M. Voisin : la trace de trois types de chevaux trouvée sur les lieux de la bataille. On ne chicanera pas à propos des chevaux gaulois et romains encore qu'en 2000 ans beaucoup de chevaux ont dû passer par là.

Non, mais les cavaliers germains n'avaient pas de chevaux germains. César les avait remplacés par des chevaux romains (VII-65).

C'est une heureuse circonstance que la balle de fronde (et non les) retrouvée à Alise soit la seule qu'on ait découverte après huit campagnes en Gaule et d'innombrables "castra". Labienus n'est pas un des principaux lieutenants de César mais le premier, "legatus pro praetore" nommé par le Sénat.

Quant aux pièces frappées au nom de Vercingétorix c'est étonnant (comme pour la balle de fronde) qu'elles se soient trouvées seulement là alors que l'armée gauloise a beaucoup circulé.

Enfin le passé gallo-romain d'Alise pouvait-il s'accommoder de la disparition des Mandubiens ?

M. Voisin considère que la présence de chevaux germains est un argument irréfutable en faveur de la thèse alisienne mais César nous fournit la preuve contraire. Gageons que cette remarque ne dérangera pas beaucoup l'auteur qui, on le voit, ne s'inquiète pas pour si peu.

La plaque de marbre d'Avallon (ou Puzzle et Rébus - Suite)

Dans un chapitre appelé "Puzzle et Rébus" on avait fait remarquer que l'inscription gravée sur la plaque dont les débris avaient été retrouvés dans les ruines du temple du Montmartre, plus précisément à propos de la deuxième et troisième lignes (ex stipibus et cura Julie), n'avait conduit qu'à une seule traduction (à l'aide des oboles et grâce à Julius) seule à retenir l'attention des chercheurs alors qu'une autre pouvait être proposée : à l'aide des troncs d'arbre et grâce à Julius.

On sait que le fondement des défenses romaines à Alésia reposait sur les stipites (ou stipes, forme populaire) et que Julius était le nom de famille de César. Les spécialistes confirmés tels M. Reddé et M. Voisin dont on a déjà vanté la compétence n'ont montré qu'indifférence à propos de suggestion aussi futiles et dilatoires au sujet d'Alise.

Or une nouvelle remarque mérite d'être faite concernant cette inscription malheureusement ignorée du savoir officiel. On constate que les deux groupes de mots "à l'aide des stipes" et "grâce à Julius" convergent vers une analogie de sens : "grâce aux troncs, grâce à Julius". On pourrait aussi bien dire "grâce aux troncs de César".

Accordons au scripteur de cette inscription le bénéfice de la connaissance du style de César et de son usage assez fréquent des hendiadys . Et la présence d'un hendiadys sur cette plaque n'exclut pas celle peut-être proche d'Alésia. Ce clin d'oeil à César a autant sa place là que le galop des équidés germains à Alésia.

Cette tournure grammaticale fait songer à César comme, par analogie, la suppression de la liaison dans "comment allez-vous ?" fait songer au boulevard Saint Germain et au passage à Proust.

On voit que cette plaque comporte :

- deux sens
- un jeu de mots
- un hendiadys

Celui-ci qui sépare les stipes de monsieur Julius, un certain quidam, marque leur union.

Il paraîtra tout naturel à nos distingués et perspicaces spécialistes (celui qui affirme qu'Alise fut Alésia parce qu'on y trouva des pièces de monnaie d'un peuple qui ne participa point à la rencontre, l'autre qui engage des chevaux que César enleva ou celui pour qui César seul a parlé de la campagne contre les Helvètes et que donc il ment) qu'un temple soit la mémoire d'un inconnu nommé Julius. Un lecteur intrigué y verra plus connu.

Rappelons que le site décrit par César est inaccessible aux catapultes facilement accessible à la cavalerie, alors qu'Alise eut été inaccessible à la cavalerie accessible aux machines.

Et pour terminer pourquoi ne pas citer Jules Romain (Un grand honnête homme) : "Il m'avait semblé de rapports particulièrement agréables; ne montant jamais sur ses grands chevaux; ne faisant valoir ses arguments et ses titres qu'avec une souriante modération; toujours prêt à se rappeler que l'homme est faillible, et qu'une thèse n'est jamais entièrement inattaquable".

De qui parle Jules Romain? D'un monsieur. D'un monsieur qu'on ne rencontre pas à Alise.

L'introduction de symboles ou de thèmes relatifs à la vie d'un grand personnage dans une inscription ou un monument mortuaire est fréquente et participait d'une virtuosité souvent observée chez les Romains. Cicéron retrouva la tombe d'Archimède dans un cimetière sicilien, perdue au milieu de broussailles grâce à la connaissance qu'il avait des symboles présents sur sa tombe. Un cylindre (colonne), une sphère, un triangle (me semble-t-il). L'inscription de la plaque Avallonnaise témoigne d'une habileté signifiante dans sa concision et d'un texte dont la conception devait au moins être au niveau du monument dont elle célébrait l'existence.

Il va de soi que le mot stips (stipes) se rattache à l'évidence à César sauf à ne pas tenir compte des Commentaires.

Alésia la supercherie dévoilée

Un [article paru sur Agence Bretagne Presse](#) consacré à un livre sous ce nom à l'appui de la thèse jurasienne d'Alésia paraît-il situé à Chaux-des-Crotenay évoque un certain nombre de questions déjà examinées au cœur de cette étude.

Trois points développés par l'auteur monsieur Christian Rogel n'ont pas été examinés.

M. Rogel fustige sans concession l'attitude de l'Université qui forte de ses convictions en reste au site officiel d'Alise. Mais cette attitude est exactement celle des tenants de Syam à qui ne convient que l'attitude de la porte close.

Pas une fois le nom de M. Berthier n'est cité. C'est lui qui à découvert Chaux-de-Crotenay. On peut ne pas être d'accord avec lui, c'est mon cas, mais ne pas se parer de ce qui lui revient.

« Aucun site acceptable pour le combat de cavalerie d'avant le siège n'existe à moins de deux jours de marche ». Erreur : Au confluent de deux rivières, la Cure et le Cousin se trouve une plaine dite plaine de la Bataille, surmontée par une colline imposante dont les deux côtés son baignés par la Cure et le Cousin .

Ci-dessous, la réponse de M. Rogel à ce qui précède :

" M. de Bermond Je suis content que vous ayez cité mon article sur l'Agence Bretagne Presse, mais, si je n'ai pas cité Berthier, c'est je n'avais pas à le faire. Il s'agissait de la revue d'un livre consacré exclusivement à Alise. J'ai seulement signalé que les auteurs (c'est écrit dans le livre) étaient partisans de Chaux. C'était une chose à signaler. J'attends avec impatience le volume qui soutiendra la thèse de Chaux pour me faire une idée de sa solidité. Dans les commentaires, je dis que j'ignore si Alesia est à Chaux. Cordialement, Christian Rogel"

Supercherie et imposture

Dans le pandémonium des pensées alisiennes et syamoises certaines affirmations, elles en sont le plus bel ornement, sont reprises à titre individuel par des francs-tireurs de l'aventure historique. Bien que les chercheurs de l'une et l'autre s'accordent des compétences souvent reprises dans la presse, ne sont-ils pas les mieux placés pour en parler, tout à fait exceptionnelles, savoir, intelligence, humour, on peut juger que leurs efforts vont à l'encontre du but recherché : les incohérences des uns et des autres, leur ignorance ne font que renforcer l'arrogance du camp adverse.

Il est téméraire d'accorder à des individus ce qu'ils sont allés pêcher dans les marigots communautaires.

Dans ce bric-à-brac on peut tenter d'isoler, au hasard, quelques inventions significatives.

Ainsi ce fut une grande découverte pour l'un d'eux, après avoir soutenu avec vigueur le contraire, qu'il y avait eu quatre batailles de cavalerie principales dans le 7ième livre des Commentaires et que chaque fois les cavaliers germaniques étaient là.

On se rappelle sans doute à ce sujet qu'un éminent chercheur, avait décelé cette présence, y compris celle des chevaux dans la troisième bataille alors que César avait remplacé les montures d'Outre-Rhin par d'autres utilisées par les tribuns militaires, les chevaliers, les evocati (B.G VII-65).

Et les restes imaginaires des chevaux germains sur le terrain deviennent un argument décisif en faveur d'Alise-Alésia.

Mais on peut faire mieux dans le camp adverse en apportant un argument dirimant contre la certitude alisienne. Ainsi dans une trilogie argumentaire présentée comme irréfutable écrit-on que le altero die, le lendemain, (on se dispensera des gloses sur le sujet) César parvient à Alésia et qu'il n'y a aucun endroit convenable à moins de deux jours de marche pour le combat de cavalerie d'avant le siège. Il existe un doute sur ce combat de cavalerie dont parlent les anti Alésia puisqu'il y eut deux batailles équestres avant le siège au VII-67 et VII-70. Quoi qu'il en soit, coïncidence objective, « la plaine de la bataille » à Blannay est à moins de deux jours de marche d'Alise.

Cette démonstration partisane est donc complètement fautive. Mais le plus stupéfiant est que par voie de conséquence puisqu' Alésia n'est pas à Alise, elle se retrouve dans le Jura.

Quant au "in Sequanos" cela veut dire que César n'est pas chez les Séquanais puisqu'il y va et ça tombe bien puisqu'il traversait l'extrémité du pays des Lingons (VII-66-2).

La vraie question est de savoir pourquoi Vercingétorix s'installe à Alésia au lieu de continuer sur Gergovie. Vercingétorix avait peu d'avance mais après Avaricum César le suit à vue, donc il n'avait pas d'avance.

On sait que Montaigne considérait que ce choix d'Alésia était stupide.

Et ces chiffres fantaisistes sur la durée du siège, par exemple six semaines. Là c'est carrément une durée augmentée de moitié.

Même César le savait (surtout César) qui aura le choix d'affamer les assiégés, puisqu'il savait qu'au bout d'un mois, à peine plus en tout cas, l'affaire serait terminée, soit d'attirer les Gaulois libérateurs et de les anéantir une fois pour toute.

L'hypothèse de Chaux de Crottenay n'a d'intérêt que par la personnalité de son inventeur.

M. Berthier à distance avait décelé le site de Syam à partir d'une carte au 1/50.000 ce qui obère la visibilité.

Mais pourquoi le site de Blannay n'est-il pas perçu sur les cartes au 1/25.000 dans le commerce ?

Nous avons étudié avec attention le texte présenté par M. Berthier à la Société savante de Bourgogne et émis de respectueuses réserves. On n'y reviendra pas mais la qualité du raisonnement de M. Berthier perdure et sa pertinence générale. Cela ne vaut-il pas largement la satisfaction d'une découverte somme toute anecdotique?

Le quadrilatère déterminé par M. Berthier comme cadre de sa recherche participait raisonnablement des indications fournies par César. Or Blannay est à peu de chose près dans l'épaisseur du trait limitatif. (Alise est à moins de 50 Km à l'est). Cette exclusion est surprenante mais inexplicée. Le portrait robot de M. Berthier est un essai de conceptualisation de la description de César qui va bien au-delà des chicaneries redondantes habituelles sur le sujet. La description de César ne correspond qu'à très peu de sites (2 ou 3) a souligné M. Berthier ce qui montre que César est précis. Si on corrigeait l'erreur d'échelle du schéma de M. Berthier celui-ci s'applique exactement à Blannay.

Certains commentateurs mettent en doute la véracité des fouilles récentes entreprises à Alise. Elles étaient conduites [sous la direction de M. Michel Reddé](#) dont on a évoqué dans cette étude [la désolante interview accordée à un hebdomadaire](#). Evidemment cela jette un doute sérieux sur la fiabilité de ces fouilles.

Le temps retrouvé de M. Voisin

Le Figaro du 18-19 juillet 2014 a publié une étude sur César sous la plume de M. Jean Louis Voisin, agrégé, professeur honoraire à Paris XII : Choix judicieux s'il en est puisque M. Voisin a apporté la clef de voûte à l'édifice alisien d'Alise Sainte Reine, lieu où fut donc l'ancienne Alésia selon lui. Cet argument décisif où on voit la science apporter son secours à l'archéologie, celle-ci installant l'histoire repose sur la présence à Alise de trois types de chevaux utilisés lors des deux batailles de cavalerie d'Alésia, romains, gaulois, germains. Le fâcheux de l'affaire est que César explique, que le cheval germain, un peu chétif à ses yeux, avait été remplacé par le romain : celui des tribuns, des évocati, des chevaliers. (cf [le Bien Public du 13 août 2012](#)). Alesia jacta est.

A ce propos M. Voisin ne dit pas pourquoi entre la parution dans le Bien Public et celle dans le Figaro il renonce à ce qui faisait le plus bel ornement de la première démonstration magistrale de la présence d'Alésia là où serait Alise. Charmante modestie d'une pensée qui ne veut pas dévoiler les ressorts de ses fulgurations.

Pourquoi César s'embarrassait-il de gens (braves ?) dont il ramenait la valeur combattive à zéro ?

Ce petit préambule explique l'empressement du lecteur à lire l'article du Figaro. Il pressent qu'il va y avoir du nouveau. "A grandes étapes de 150 Km par jour il gagne Genève" Maximis itineribus" (BG 4-7-I). Avec ses soldats, César parvenait à couvrir 50 Km par jour (Suétone). Il accomplissait des étapes de 50 à 60 Km par jour en général. Plutarque écrit qu'il mit 8 jours pour rejoindre Genève soit environ 68 Km par jour. Tous ces chiffres sont déjà extraordinaires sans qu'il soit utile d'en rajouter alors qu'il avait une légion avec lui (ea legione, quam secum habebat I-VIII-I), tout cela sur une distance d'environ 550 Km si on admet que la course de César ne devait que peu s'éloigner de la ligne droite. (150 Km x 8 = 1200 Km) au lieu de 550 Km environ.

Aux 110.000 Helvètes survivants il faut ajouter environ 30.000 Boïens, erreur certes imputable à César qu'on n'est pas obligé de ratifier. Les Boïens ne retournèrent pas chez eux il est vrai puisqu'ils furent acceptés en Gaule par César. L'article de Monsieur Voisin se termine sur une suite d'affirmations dont le bien fondé s'affranchit de tout fondement. circonstancié.

Où se trouve dans les Commentaires une indication précise sur la soi-disant diversité organique de tactique de chaque peuple gaulois ? Là où on apprend qu'ils élaborent la tactique de la terre brûlée ? Sauf une fois de plus à ne pas suivre César, cette tactique est imposée par le seul Vercingétorix. A-t-elle été acceptée de bon cœur par les Gaulois ? Pas sûr. On pourrait considérer que l'épisode d'Avaricum, entrepris contre l'avis de Vercingétorix, est une dernière tentative pour différer l'inéluctable emploi des grands moyens.

Et les pertes immenses subies par les Gaulois et les Romains : tuer les paysans gaulois (et soldats) c'était se priver de bras indispensables à la culture, à la nourriture des légionnaires aussi. De plus la Gaule est divisée (voir par exemple l'opposition rencontrée à Gergovie par Vercingétorix). César n'avait pas intérêt à tuer ses amis. Ce n'est pas un sot. Quant aux huit légions détruites c'est absolument gratuit car sans le moindre argument, en opposition totale avec l'esprit d'économie si manifeste chez César durant huit ans.

On apprend bien des choses, que Vercingétorix était roi des Arvernes, son père avait perdu la vie quand on l'avait soupçonné de vouloir être roi, on apprend aussi que le siège d'Alésia a duré deux mois mais on n'apprend pas qu'[Ambiorix](#), l'Eburon, fut le chef gaulois qui infligea un désastre à l'armée romaine, c'est dommage. Ainsi disparaît le seul chef gaulois qui ait eu une tactique novatrice (la terre brûlée avait déjà

servi) en attaquant les légions en hibernation, et, *amoenitates belgicae*, en leur infligeant de lourdes pertes (15 cohortes). (On n'apprend pas non plus que tandis que César renonçait à Gergovie, **Labienus** remportait un succès éclatant à Lutèce). Ce désastre, un des plus graves de l'armée romaine, provoquait aussi la mort de Cotta et Sabinus, deux militaires de valeur. Napoléon pensa-t-il à eux en disant : "Mieux vaut un corps d'armée commandé par quelqu'un de borné que par deux hommes très intelligents" ?

Tropisme étrange de l'univers alisien, M. Voisin est de ceux qui enseignent que le siège d'Alésia dura deux mois.

César penche pour un mois ce qu'il savait dès le début du siège et l'incite à faire fourrager pour un mois. (Dire que des candidats peuvent se faire coller sur des divergences de cet ordre).

Définir le légionnaire en disant qu'il se situe à mi-chemin entre le professionnel et le pillard éternel n'est-ce pas négliger l'aspect le plus étonnant des légionnaires : c'est un terrassier extraordinaire. Le VIIe livre en apporte deux exemples stupéfiants, la traversée des Cévennes dans la neige et bien entendu les fortifications à Alésia.

M. Voisin relève trois faiblesses des Gaulois : ils n'ont pas de service de ravitaillement, de machines de siège, pas de préparation militaire : Ils n'avaient pas de ravitaillement puisqu'ils n'avaient pas de service idoine mais ils mettaient le feu à leurs récoltes. Ils n'avaient pas de machines de siège mais leur nécessité s'est révélée fort rare, ils n'avaient pas de préparation militaire mais ils passaient leur temps à se battre entre eux.

M. Voisin évoque les ravages de cette guerre et en particulier les villes détruites : sans doute mais Alésia serait une exception en n'ayant pas été détruite puisque la présence d'Alise serait la preuve de l'échec gaulois. La raser pourtant s'imposait. César, comme Bonaparte, avec deux campagnes d'Italie, a utilisé la Gaule sans doute pour s'enrichir et prendre le pouvoir. Il n'a pas sauvé Rome comme Scipion face à un adversaire de génie. Après des années d'exil Hannibal rencontre Scipion, membre d'une mission diplomatique de Rome. Ils discutent ;

Scipion : Selon toi quel fut le plus grand homme de guerre ?

-Alexandre qui avec des troupes très inférieures en nombre a vaincu des armées innombrables ?

-Et ensuite :

-Pyrrhus dont la science dans l'installation de ses camps était sans égale ?

Scipion : et ensuite :

-Moi

-Et Zama alors ? -Si je l'avais emporté, je serais le premier. Il a manqué Hannibal à César

Une vue d'Alise Sainte Reine

Alesia était réputée imprenable ce qui est confirmé par César (VII-69-I) "Nisi obsidione expugnari non posse videretur". Et de fait seule la disette vint à bout des Gaulois. La position de la place n'aurait rien été si un autre facteur n'était entré en ligne de compte : l'approvisionnement en eau, insuffisant à Alise sauf pour alimenter la ferveur des défenseurs du site. Au mont Beustiau la Cure et le Cousin coulent au pied de la colline et les balistes ne pouvaient accéder à une position de tir mais la cavalerie, elle, pouvait parvenir aux portes de l'oppidum.



La reproduction de la carte postale ancienne donc en dehors d'une quelconque modification et connue localement montre que la position d'Alise n'a rien d'exceptionnelle et qu'au contraire le village, grâce à la route à droite est assez facile d'accès.

Au Beustiau c'est une autre affaire. A partir du moment où les contrevallations étaient en place les Gaulois n'avaient plus grand chose à craindre d'un coup de main romain. Raison qui incita Vercingétorix, qui avait en tête la prise par surprise d'Avaricum, à disposer au pied de la muraille un fossé et une maceria. Cette chose bizarre qui consiste à protéger de puissantes fortifications avec des soldats (même à l'abri d'un fossé et d'une maceria) doit appartenir aux subtilités de l'art militaire : en 39-40 des fantassins terrés dans des trous devaient protéger de puissantes fortifications françaises face au Rhin.

A Alise, à la différence d'Alésia haut perchée, les Romains n'auraient pas connu de difficultés pour amener leurs balistes près de l'enceinte. Un fossé et une maceria n'auraient offert aucune protection véritable aux projectiles de ces engins. A Blannay les machines ne pouvaient pas s'approcher d'où l'impossibilité de l'emporter par une attaque des remparts. Vercingétorix n'excluait sans doute pas que de la cavalerie ennemie pourrait parvenir jusqu'aux portes de l'oppidum; c'était envisager la défaite de sa cavalerie et aussi avoir pensé que des cavaliers s'attaqueraient à l'oppidum : le fantassin qui accompagnait le cavalier germain sur sa monture était susceptible de le faire ; ce fut le cas là où les Romains ne le pouvaient point.

La victoire en chutant

Alesia était réputée imprenable ce qui est confirmé par César (VII-69-I) "Nisi obsidione expugnari non Le talent militaire de Napoléon III, bien connu, a élu le site d'Alise comme endroit où se trouvait Alésia. L'université lui a emboîté le pas et les pouvoirs publics aussi. L'affaire coûte quand même 52 millions d'euros alors que les preuves en faveur de cette décision sont indubitables mais uniquement dans l'esprit de ses partisans.

César a montré qu'il avait un grand sens de l'exploitation de ses victoires. En fait il organisa le pillage de la Gaule, affirmation qui bénéficie de ce que nous dit Suétone à ce sujet. Dans certains cas César s'est conduit comme un voleur et pour résumer, dans le cas d'Alésia, il a transformé un siège en investissement.

Depuis plus de 15 ans cette étude a montré l'étonnement que suscitent des travaux considérés comme savants alors qu'ils ne traduisent au mieux qu'une volonté de se plier aux vents dominants.

On n'alourdira pas outre mesure cette critique; en fait Constans a laissé passer des fautes d'orthographe en latin qui ne furent pas corrigées par la suite. Cela est sans importance par rapport à des fautes de traduction qui comme par hasard vont dans le sens officiel. Ces erreurs n'étaient certes pas très difficiles à trouver. Sans doute mais pourquoi cela fut-il si impossible à corriger. La mauvaise foi ne peut pas tout excuser alors même qu'elle est dictée par une ambition médiocre et une pleutrerie avisée.

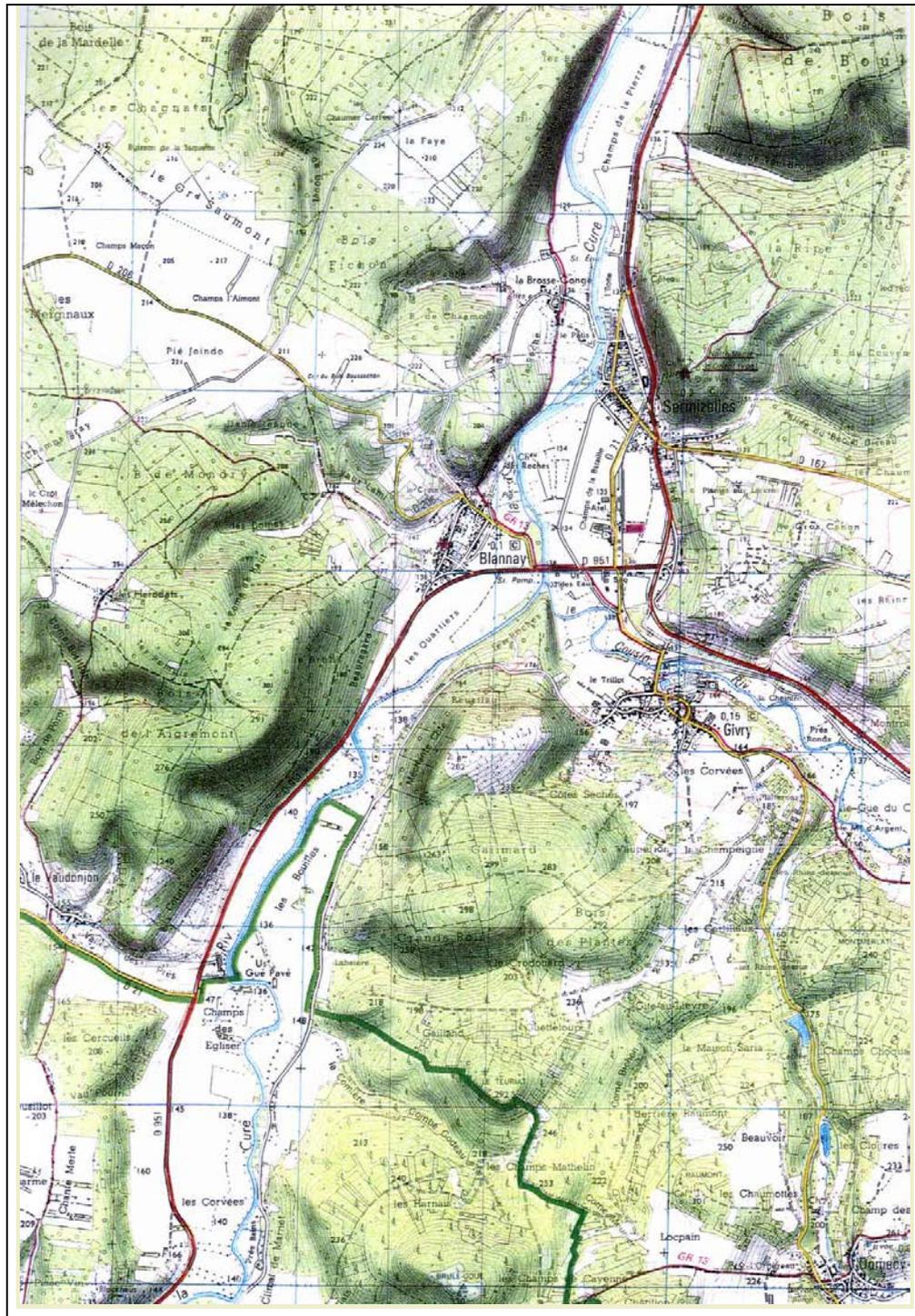
Constans a étendu Jules César sur le lit de Procuste de la vérité officielle. En agissant ainsi Constans comprenait où était son avenir. Il est malheureux que la correction qui fut faite ensuite soit tombée dans les mêmes travers et pour les mêmes raisons sans doute de médiocres ambitions personnelles. Cela méritait un bel avenir. (Ces constats ne sont pas le fruit uniquement de déductions personnelles mais celui d'une comparaison avec le texte et les notes établis pas le très excellent M. E Benoist - 1912).

L'histoire devrait-elle trouver son sens dans la perpétuation des travers de César en imposant des conclusions dont l'inéluçabilité se justifierait par la présence d'un péculat opportun ?

Bien entendu on a compris ici qu'au-delà des erreurs c'est l'esprit qui préside à leur mise en place qui étonne le lecteur. Citons à cet égard une autre erreur qui a reçu l'accueil sans critique d'articles de la grande presse. Ainsi une des raisons de la défaite des Gaulois aurait été leur impossibilité à tenir tête à des forces romaines inépuisables. Nouvelle sottise qui conjugue la bêtise avec l'ignorance; on y a déjà répondu en partie. Au cas où cette réponse ne suffirait pas rappelons que Suétone voit dans les levées effectuées par César une des raisons de l'exaspération du peuple romain et en définitive une des causes qui ont provoqué son assassinat.

Cependant il y a des exceptions. Ainsi ce professeur qui a bien voulu s'intéresser à ces remarques d'un lecteur. Il a ainsi l'honnêteté de regretter d'avoir cédé à des objurgations l'incitant à défendre les certitudes officielles. Avec pertinence ce spécialiste déplore l'absence de surfaces planes permettant la présence d'une armée (80.000 hommes) sur les reliefs environnant le confluent de la Cure et du Cousin et aussi d'une plaine propre à accueillir deux batailles de cavalerie.

a) Les monts Beustiau, Galimard et des Plantes et sans doute les reliefs contigus au sud comportent ses possibilités (voir carte) alors même que la colline très élevée décrite par César le laisse simplement déduire.
 b) Concernant la plaine propre à la bataille elle est là et s'appelle Champs de la Bataille (voir le Champ de Mars parisien illustré par Labienus contemporain à quelques jours près. (Voir aussi le Montmartre tout proche).



Quoique ce rappel soit sans doute superflu auprès de lecteurs aussi avertis, rappelons que Constans a confondu les murs de l'oppidum et la maceria élevée à l'est par les Gaulois et privé ainsi d'un élément d'orientation et a traduit la rencontre des deux cours d'eau sans la précision qui permet d'y voir un confluent.

La lettre volée

(D'après C. Scudéri : entre social et individuel)

Il arrive que soit mis en évidence ce qu'il a été décidé de cacher. Ce fut un principe de décoration d'appartement de Madame Castaing et du ministre peu intègre de la nouvelle "La lettre volée" d'Edgar A.Poe. Fut-ce aussi l'intention des inscriptions de la plaque trouvée sur l'emplacement de l'antique temple de Montmartre ? (Au dieu ? grâce aux oboles et à Julius).

L'inscription offerte au regard de tous se dérobe derrière une première signification (Au dieu ? grâce aux oboles et à Julius) par la vertu d'une homonymie et d'un hendiadis : grâce aux troncs de Julius. Le temple a été construit au troisième siècle après Jésus-Christ, environ 3 siècles après le siège d'Alésia. Julius, les stipibus ne devaient avoir qu'une résonance nulle ou quasi nulle auprès de l'ensemble des contemporains. Et encore ce contemporain devait-il être rare au sommet sélectif du Montmartre. La réfutation s'empressera. Elle observera ceci : pourquoi voulez-vous que ce sens caché ait été dévoilé à l'époque alors qu'il ne l'est pas par les élites savantes depuis 150 ans qui ne Sursautent pas même à l'ablatif stipibus ?

La question est embarrassante et n'implique pas une réponse à coup sûr indiscutable. Tout au plus peut-on invoquer une similitude de situation entre la possible ignorance antique et celle plus contemporaine des partisans d'Alise. Cette similitude peut être considérée historiquement comme une répétition des situations. Elle peut aussi être considérée, si on se réfère à la lettre volée, comme une répétition des sujets telle qu'elle est employée dans un contexte lacanien. On voit une répétitivité contingente assimilée à un processus psychique qui n'a d'autre réalité que cette confusion exclusive de répétition du comportement objectif de plusieurs intervenants. L'aléatoire rejetant l'alternative peut-il faire la loi ?

Lacan assimile la reine au ministre dans leur confiance en leur cachette : La reine sait qu'elle a dupé le roi mais quand arrive le ministre la lettre cachée au roi avant ne l'a pas été à lui. Il n'y a là aucune symétrie. La même organisation de deux scènes de vol de la lettre repose sur une prétendue volonté de la reine de cacher la lettre au ministre alors que sa ruse ne vise que le roi. La reine a caché la lettre avant l'entrée du ministre dans le boudoir, n'a jamais eu l'intention de la lui dissimuler par conséquent et sait parfaitement qu'il l'a dérobée mais en présence du roi ils se retrouvent complices de facto par leur silence.

Ce décryptage des comportements de la reine et du ministre encore une fois n'est pas celui de Lacan et semble bien loin des préoccupations alisiennes. Pourtant Alise ne survit-elle pas non par grâce à Alésia mais par une volonté de prendre ses désirs pour des réalités comme le faisaient les Gaulois ? On est tenté de penser que Lacan suit cette voie.

Le maquillage de la plaque du temple de Montmartre et celui de la lettre volée sont de même nature en étant constitutifs de leurs supports et de la voie évidente, celle suivie par Dupin qu'il trace vers leur secret. La reine n'induit pas du tout de la réussite de sa ruse avec le roi une répétition de celle-ci avec le ministre. La cachette à ses yeux n'est pas bonne en soi mais seulement à l'égard du roi qui la justifie.

Cette erreur de lecture a sans doute des conséquences productives ce qui n'enlève rien à ce qui vient d'être objecté. (position II p.7).

La position III confirme la persistance du contresens. La reine ne pense pas que sa cachette est bonne sauf à l'égard du roi puisqu'elle voit le ministre partir avec la lettre et le ministre le sait ce qui rompt la causalité pseudo mécanique de la déduction.

Peut-on tenter un rapprochement avec trois stades de l'histoire du temple et l'hypothèse de deux lectures de la plaque en insistant sur la légitimité de chacune d'elles. Les constructeurs du temple savent qu'ils vont égarer leur monde 300 ans après la prise d'Alésia : le stips est inconnu et Julius ne vaut guère mieux. Mais les constructeurs, pas plus que la reine, ne savent quelles seront les ignorances futures.

Les destructeurs du temple annulent tout sens comme la police dans la nouvelle de Poe exclut la possibilité de l'évidence de la lettre.

La lettre volée porte-t-elle en soi son destin qui est d'être dérobée lorsqu'il lui est donné un autre sens en y voyant ce qui n'y est pas ? Ce même sort est celui de la plaque dont une traduction anodine efface la signification topique.

Le moteur à trois temps de Lacan (cf. C. Scudéri)

Ce que Lacan dégage du récit, c'est une même structure sous-jacente se composant de trois positions distinctes chacune définissables par trois regards distincts (et trois temps)

- position I : celui qui ne voit pas ce qui se passe sous ses yeux = l'imbécile (le roi dans la première scène puis la police dans la seconde),
- position II : celui qui voit que le premier ne voit pas et qui de ce fait pense que ce qu'il a à cacher (à savoir la lettre) est bien caché = le présomptueux bien trop sûr de lui (la reine puis le ministre),
- position III : celui qui voit que le second pense que ce qu'il a à cacher est bien caché du fait que le premier ne voit pas et qui de ce fait se saisit de ce qui a à saisir à savoir la lettre = le malin (le ministre puis Dupin)

La transcription ci-dessus de l'exégèse consacrée à la lettre volée évoque l'imbécilité du roi, la fatuité de la reine : la reine dès que le voleur est voleur (se fait voleur) sait qu'elle est à sa merci. Son stratagème a réussi avec le roi à qui il était destiné, échoue avec le ministre dont la présence incidente excluait qu'il lui fût destiné. En revanche il est tout à fait exact que c'est par une répétition du stratagème de la reine que la ruse du ministre a fait sien, que la lettre échappe au préfet et à ses argousins. Il y a plus une répétition d'un procédé que de situation psychologique mais là n'est pas ici le sujet.

En considérant que le roi est un imbécile l'analyse annule l'habileté de la reine. Or si le roi est un sot tout l'intérêt de la nouvelle, son ressort s'affaisse.

La reine a un réflexe réfléchi étonnant de calme et de lucidité. Le ministre félon a le temps de préparer son piège. Ce qualificatif d'imbécile décerné au roi crée un clivage peut-être propitiatoire de la part de l'auteur : le roi n'est pas tout le monde et en particulier le lecteur qui n'est pas un simple témoin pris dans la foule : dans la foule des imbéciles, (si l'on quitte M. Scudéri) pris au piège du voyeur qui regarde le voyeur, justifie la nouvelle, alors même qu'il se sent presque l'égal de Dupin, se répète à l'infini dans le "je" de glace mis en place par Poe.

La reine est habile et nous sommes tous des rois et non des Dupin. Consolons nous en sachant que cette reine habile ne tombe pas sous le coup du jugement de Vauvenargues "C'est être médiocrement habile que de faire des dupes".

La nouvelle de Poe repose sur un choix de la reine qui aurait pu échouer mais ce choix par cette pénétrante tactique nous égare, car contrairement à notre perception de nous mêmes qui nous fait de dignes associés de

Dupin, nous sommes tombés dans le piège que nous a tendu Poe.

Tout le monde suscite le piège parce qu'il y tomberait. Tout le monde sauf bien entendu, le lecteur qui est la preuve qu'il est plus tout le monde que tout le monde et son identité. IN EO IPSO LOCO QUO REPPENEDIT IMMITIT IMPRUDENS SENARIUM. Se moquer du roi c'est se moquer de soi.

Oserait-on prétendre qu'il existe un rapport dans ces remarques avec le texte de la plaque du Montmartre ? Évidemment aucun pas plus qu'une lettre maquillée chez le ministre n'en a avec l'objet des recherches du préfet (avec la vigilance alisienne). Et pas plus que ce Julius, seul César tant qu'il fut le premier, et cesse d'être le seul lorsqu'ils sont douze, cessant d'être César pour être le seul qui fut Julius. Ces moutons vigilants de la sottise conventionnelle contredisent les quelques remarques précédentes. Le roi n'est pas comme les argousins. Ce n'est pas un sot comme eux, piétaille à souliers cloutés, bêtifiant aux frais du ministère.

On a opposé à l'auteur de ces lignes qu'est lui-même l'objet d'un certain aveuglement car il n'a aucune chance de retenir l'attention d'un corps enseignant sûr à terme du succès de son inertie. Cette observation est d'autant plus justifiée que ce professorat, qui n'a d'autre perspective que son propre renouvellement a consacré sa stérilité par la débacle de l'enseignement du latin malgré ses tentatives pour s'exonérer de cet aboutissement lamentable.

Le Gaulois à la chaîne

La télévision (chaîne 2) le 29 décembre 2015 a passé un documentaire consacré aux Gaulois, novateur, en tout cas présenté avec cette ambition.

Sans doute ce souci concernait-il tout d'abord le procédé visuel utilisé à savoir des images de synthèse. Il n'est pas évident que le côté novateur des moyens se soit retrouvé dans le commentaire articulé autour du personnage principal, le chef eduen Apator, fiction sans équivalent dans les Commentaires. La fiction exige ses révélations c'est la règle du jeu et, n'a pas lieu d'être prétexte à une critique trop acerbe compte tenu, on l'a vu, de l'extrême médiocrité de l'étalon maître de la doctrine officielle. Ce qui est admis comme la vérité partout, toujours et sans cesse, a toutes les chances d'être faux a dit Valéry.

Bien au contraire ce travail mérite d'être défendu sur un point essentiel qui a été la clef de voûte des raisonnements officiels. Le documentaire souligne, à juste titre que César, loin d'être le jouet de l'adresse tactique des Gaulois, a toujours dirigé le jeu, qui, cela n'a échappé à personne, a mené à sa victoire finale. Ce sont toujours les Romains qui ont surpris les Gaulois et non le contraire, en particulier à Avaricum, et au Champ de Mars grâce au très habile Labienus.

L'épisode du Camp de Mars permet de penser qu'un nom datant de cette période pouvait se conserver : le lieu-dit "champ de la bataille" au confluent de la Cure et du Cousin peut avoir survécu sous ce nom depuis cette date. N'oublions pas que le Dieu Mars, comme à Paris n'est pas loin. Ce champ jouxte le Montmartre. Gergovie est un leurre qui égare parfois le lecteur des Commentaires. Cet échec de César, monté en épingle, consacre le manque de réalisme des Gaulois qui loin d'essayer d'écraser les Romains réduits de moitié les laissent partir sans réagir rejoindre Labienus. Cette remarque pourrait être rangée parmi les débordements d'une réflexion non officielle. Malheureusement pour celle-ci, cet avis est celui de César. Vercingétorix contraint César à reculer, ce qui n'est pas un petit exploit, mais n'en fait rien.

Soulignons-le encore une fois, ce sont les Commentaires qui parlent et rappelons que Vercingétorix n'avait en face de lui que la moitié de l'armée romaine, l'autre étant à Lutèce.

César et son habile légat (et futur adversaire) effectuèrent leur jonction et l'affaire sera "pliée" sans que jamais l'idée d'un retour piteux à Rome ait effleuré l'esprit du circonspect imperator. Le seul chef gaulois qui mis César en danger fut l'Eburon Ambiorix. Ainsi Vercingétorix aurait pu gêner César lors de la traversée de la Loire (VII 56). César effectua sans perdre de temps cette traversée c'est à dire sans construire de pont afin de ne pas laisser le temps aux Gaulois de venir perturber ce passage.

On sait que dès le début du siège d'Alésia, César savait combien il durerait et la date prévisible de l'arrivée de l'armée de secours. L'oppidum à l'évidence ne pouvait être pris d'assaut. (Comparer les sites d'Alise et du Beustiau). On aurait aimé que le documentaire soit plus incisif sur certains points : pourquoi Vercingétorix a-t-il renoncé à la tactique de la terre brûlée, pourquoi est-il allé s'enfermer dans Alésia, pourquoi aussi n'a-t-il pas pris la fuite avec sa cavalerie alors que de toute évidence sa capture était l'objectif essentiel de César ?

Plaque du temple Montmartre

DEO.. M EX. STIPIBUS ET CURA I V LII

La plaque (débris retrouvés au temple de Montmartre) contient un mot, *stipibus*, qui attire immédiatement l'attention de quiconque a eu connaissance du texte latin des Commentaires à propos du siège d'Alésia que le site soit conforme à la description de César n'est pas de nature à décourager la curiosité du chercheur qui en revanche s'étonne de l'indifférence à cet égard de la doctrine officielle. Il est vrai que la certitude d'avoir raison n'incite pas à aller chercher ailleurs bien que cet ailleurs ne soit pas très loin et d'autant plus que l'ouvrage de M. Victor Petit "Villes et campagnes, Département de l'Yonne arrondissement d'Avallon", est très éclairant. Ce livre informe de l'existence de la plaque de marbre évoquée ci—dessus à ce jour au musée d'Avallon où son examen laisse de marbre, comme il convient, l'environnement savant ou itinérant.

On sait que la rédaction des inscriptions commémoratives funéraires ou autres constituait, on l'a déjà dit, une spécialité honorée.

La traduction de cette inscription est aisée (au dieu (?) grâce aux oboles et à Julius). Y chercher une quelconque difficulté n'appartiendrait qu'à une affectation de savoir inopportune.

Mais on peut proposer de cette plaque une autre traduction aussi simple, qui s'imprégnerait de l'influence obsidionale de l'ablatif "stipibus" : Grâce aux troncs d'arbres et à Julius (nom de famille de César) traduction qui repose sur un jeu de mots à propos de stipibus créé par une homonymie.

Cette interprétation peut se conjuguer avec l'introduction d'un hendiadys qui en renforce le sens : grâce aux troncs de César (hommage du graveur à l'auteur des Commentaires où les hendiadys sont nombreux).

On voit qu'à travers des expressions syntaxiques se trouve renforcée une formulation sous-jacente d'un aléa historique.

Aussi ne refusera-t-on pas l'éventualité de l'existence d'une synecdoque si on veut bien admettre que les troncs n'étaient qu'une partie, mais signifiante, des "opera", c'est à dire des fortifications de César. Les troncs n'ont pas de signification sans les fortifications, celles-ci n'en n'ont pas sans les troncs. Y voir une synecdoque paraîtra présomptueux à qui, laisse passer des troncs d'arbres sans les voir. On le reconnaît bien volontiers.

Ces observations syntaxiques dans la proportion de l'attention qu'elles pourraient susciter paraîtront évidentes sinon banales aux latinistes. Ils y verraient peut-être une certaine redondance : sans doute n'auraient-ils pas entièrement tort mais ces remarques, plutôt qu'à eux, s'adressent aux exégètes de la Guerre des Gaules auxquels il a été fait allusion dans cette étude. On a vu que le faîte de cette connaissance est la décision de Napoléon III, fin connaisseur en art militaire, de situer Alésia à Alise et quelques libertés avec le texte de César qui ont permis, au passage, de l'accuser d'imprécision. Leur ouvrage de référence est la traduction de Constans qui constitue leur horizon savant. On n'insistera pas de nouveau en répétant que les erreurs (traduction, texte latin) du livre de Constans ont échappé à ces lecteurs (A leur décharge notons que ces erreurs vont dans le sens de leurs certitudes).

La seconde lecture proposée de la plaque du temple de Montmartre ne comporte pas l'intention d'exclure la lecture sinon naturelle mais religieuse destinée aux visiteurs initiaux du monument. Étant donné son rôle, double rôle, affichage et leurre, il serait inconséquent de lui enlever son rôle "officiel". Mais avertir les fidèles que c'est grâce à leur générosité que le temple existait relève du truisme et instille le soupçon d'une autre intention, cachée, ne serait-ce qu'afin de ménager la sensibilité gauloise, de même que la présence romaine était investie dans le palimpseste gallo-romain.

A la synecdoque du sens second correspond pour le sens public une métaphore où l'obole cède la place à la foi.

Voir en Alise Sainte Reine une place forte capable de résister à tous les assauts et ne pouvant être réduite que par un siège surestime à l'évidence le potentiel défensif de ce paisible village dont les pentes d'accès sont à la portée des marcheurs normaux.

Ces visions ne font que respecter la décision de Napoléon III qui avait choisi cet endroit néanmoins spectaculaire pour le hisser à la hauteur de la description de César : pourquoi aurait-il hésité alors que lui-même se hissait au niveau de son oncle ?

En matière d'évaluation des hauteurs il n'avait peur de rien : il était à une fenêtre de la place Vendôme avec une actrice célèbre; celle-ci lui demande : "jusqu'ou voulez-vous monter ?" Il tend le bras vers la colonne en disant : "Là-haut". Commentaire de l'actrice : c'est bien haut" .

Les fervents d'Alise-Sainte-Reine n'iront pas au Beustiau pour comparer les deux sites : il ne faut pas rêver.

"Ils doivent leur réputation de génie par leur manière de nier ce qui est et d'expliquer ce qui n'est pas". (Double assassinat dans la rue Morgue - Edgar Poe). Et Baudelaire nous donne une autre piste en traçant un portrait de Villemain, par ailleurs fort vivant, qui peut servir de paradigme aux inventeurs les plus notoires d'un Alésia à leur goût.

En résumé : "Perdidit antiquum literra prima sonum".

La plaque de marbre du temple Montmartre (variation)

"On devrait tout lire. Il est rare qu'un livre ne contienne pas quelques pages, au moins quelques lignes, dont on puisse tirer profit".

Cette remarque, si judicieuse de G. Lenotre (Femmes Grasset p. 276. La portière de Melle Drouet) s'applique parfaitement à la lecture de l'ouvrage de Victor Petit sur le canton d'Avallon dont cette étude est si redevable quoique sa lecture ne doit pas qu'au hasard.

Cet ouvrage régional n'a sans doute pas les faveurs de l'élite savante qui effectue son choix à l'intérieur de son propre "corpus".

Une autre lecture, qui doit autant à l'admiration qu'au hasard, "Le Scarabée d'Or" (Edgar A. Poe) a mis cette étude sur la voie d'une alternative : La plaque énigme cachant la présence d'Alésia aujourd'hui ne pouvait à l'époque dissimuler une évidence : tout le monde sachant où était Alésia. Elle ne disait pas où était Alésia (ce qui serait une indication de nos jours) au contraire mais Alésia disait pourquoi elle était là.

Le Scarabée d'Or est une nouvelle dont le sujet apparent est la résolution d'une énigme qui devrait permettre de retrouver un trésor, certes, mais permet à qui ? Soit à ceux à qui le pirate (espiègle cachotier) ne voudrait pas le cacher, soit à ceux à qui il veut dissimuler le trésor? Pourquoi leur donnerait-il le même moyen, l'énigme, de découvrir la cachette qu'à ses amis ? En somme le secret peut être accessible à tout le monde de même que tout le monde, voilà quelques dizaines de siècles, savait où était la capitale des Mandubiens.

L'énigme de Montmartre n'existait que pour elle-même et le talent de son inventeur qui sans doute ne pensait pas qu'elle pourrait constituer une difficulté invisible pour le savoir officiel. Quand même inaltérable, puisque la dédaignant et passant au large (Alise Sainte Reine etc), Alésia ne se cachait pas et la plaque vivait de son évidence et de celle d'Alésia.

Les choses n'ont en elles-mêmes aucune évidence et celle que nous leur donnons est celle que nous prêtons à nos certitudes. Cela vaut pour les certitudes inverses.

Le Scarabée d'Or, la nouvelle, conduit le lecteur, grâce au récit de Poe, qui loin de cette évidence ne conduit qu'à lui-même. Le Scarabée "cache" le récit.

De même que l'énigme de Poe la plaque existe pour elle-même? Elle parle à qui, jadis, ne lui demandait rien.

L'ombre d'un doute

"On devrait tout lire. Il est rare qu'un livre ne contienne pas quelques pages, au moins quelques lignes, dont on puisse tirer profit".

Les remarques qui suivent appartiennent plus au mode interrogatif qu'affirmatif si toutefois elles défendent l'idée de la présence d'Alésia au confluent de la Cure et du Cousin.

Ces remarques excluent aussi la possibilité d'une trahison de Vercingétorix alors même que ses soldats l'en accusèrent pendant que se déroulait tout proche, le siège de la capitale des Bituriges. Ce fut la seule fois, que les Gaulois restèrent maîtres du terrain devant toute l'armée romaine, et leur chef n'était pas là.

Ces remarques n'ont pour intention que d'amener à s'interroger sur le rôle de Vercingétorix dans le désastre gaulois : c'est quand même lui qui non content d'avoir entraîné son armée dans une position sans issue, va attirer toutes les troupes de la Gaule dans un traquenard que César préparait sous ses yeux. On a déjà dit ici que César n'avait que faire des contrevallations pour écraser l'armée de Vercingétorix qui d'ailleurs se gardait désormais de tout affrontement direct et d'autant plus qu'il n'avait plus de cavalerie. Mais l'Arverne savait que les contrevallations qui l'enfermaient permettaient à César d'établir des circonvallations qui étaient destinées à l'armée de secours.

A l'évidence César savait qu'il allait avoir l'occasion de faire d'une pierre deux coups et que s'il y avait un doute à ce sujet, ce n'était pas dans son esprit venant d'un général aussi circonspect ce qui aurait dû inciter l'Arverne à la prudence.

Ce ne fut pas le cas alors qu'il avait les quelques heures d'avance qui lui permettaient de récidiver sa retraite sur Gergovie. Rappelons qu'alors César avait suivi les Gaulois à vue.

Comment ne pas être surpris : on peut ne pas l'être si on se rallie à la thèse frappée à la pensée des fins stratèges qui initièrent Dien Bien Phu : Vercingétorix créait ainsi un abcès de fixation, piège subtil dans lequel César ne manquerait pas de se précipiter. Ainsi se démontre qu'un spécialiste de la gallo-romanité peut consacrer son temps à des études stratégiques qu'il aurait pu certes consacrer à l'étude du latin afin d'éviter les erreurs de Constans confirmées par Balland. Il est vrai, peu soucieux aussi des fautes d'orthographe en latin du texte prêté à César.

Mais encore une fois pourquoi les auteurs de ce texte erroné se soucieraient-ils de corriger leurs erreurs puisqu'elles les servent ?

On sait qu'après l'échec de Gergovie César fut très anxieux de rejoindre Labienus seul avec la moitié de l'armée à Lutèce qui de surcroît connaissait les difficultés de César sans que le texte des Commentaires n'indiquât que la réciprocité existait. Cela n'a pas d'importance et César remontait à marche forcée vers le nord. Il ne pouvait aller plus vite.

Comment se fait-il que Vercingétorix, de lui-même en voyant l'inquiétude de son adversaire, n'ait pas essayé d'atteindre Labienus avant que la jonction romaine se fît d'autant que voyageant chez les siens, il n'était pas astreint aux précautions nécessaires à César.

Benoist a précisé dans son remarquable appareil de notes que César était passé par Avallon dans sa remontée vers le nord. Aussi parler d'Avallon à propos du retour sur la Province n'est que faire la part belle à un

parcours qui avait fait ses preuves. Alise aurait été un objectif dérisoire : Comment les Gaulois auraient-ils pu choisir cet endroit exigü et facilement accessible comme place forte inexpugnable face à une armée qui l'avait emporté à Namur et à Avaricum.

Sur cet itinéraire le plus rapide depuis Paris se situe le Champ de la Bataille à Blannay au pied du mont de Mars. Rappelons simplement que Labienus venait de vaincre au Champ de Mars appelé ainsi depuis sa victoire sur les Parisiens. On sait que les archéologues parfois font parler les vestiges ainsi qu'ils l'entendent. Blannay c'est à dire le Beustiau imprenable au confluent de deux rivières ne retiendra pas leur attention alors qu'ils trouvent à Alise les restes de chevaux germains qui n'y furent point et des monnaies d'un peuple qui ne participa pas à la bataille.

Quitte à mentir, certains archéologues seraient bien avisés de le faire en dehors de faits où César a justement précisé le contraire.

En tout cas si Vercingétorix a trahi il en a été bien mal récompensé et il connaissait le risque à l'avance ce qui semble éluder celui-ci mais dans des cas semblables on a vu l'inverse se produire.

L'inanité des prétendues révélations archéologiques évoquées ci-dessus ne va pas à l'encontre de leur nécessité pour consolider la thèse alisienne et par la même la faiblesse de celle-ci. Une grande disette sur le fond d'argumentation ne dédaigne pas la facticité du n'importe quoi.

A propos d'analogie on peut s'aviser de celle existant entre le Champ de Mars à Paris et Blannay par l'association d'un site avec le Dieu Mars (A Blannay le Champ de la bataille jouxte le Montmartre). La présence, dans les deux cas du dieu Mars donne une connotation victorieuse et romaine aux sites.

S'étonner de cette ignorance reviendrait à dire qu'on n'a pas lu ce qu'on vient d'écrire qui relève dans un cas du plan de métro et dans l'autre de la carte IGN. Dans les deux cas, les Gaulois choisirent le lieu de leur défaite, mais à Lutèce Labienus ne leur laissa guère d'alternative alors que, semble-t-il, Vercingétorix pouvait échapper à son choix.

Rappelons, à l'attention du lecteur occasionnel que la plaque de marbre du temple de Montmartre est le deuxième pilier de l'hypothèse retenant Blannay et le Beustiau comme sites d'Alésia. L'histoire officielle n'y voit que le lieu du confluent de la Cure et du Cousin.

Jura, mais un peu trop

Cette étude n'invoque aucune exigence propre à la présence indiscutable d'Alésia au Beustiau (Blannay dans l'Yonne), de même qu'il est affirmé la présence de l'oppidum mandubien à Syam ou Alise. Cette étude ne dit pas autre chose que l'intérêt mérité pour un lieu qui jusqu'ici a laissé indifférent, haute colline au confluent de deux rivières (non des ruisseaux), devant lequel s'étend une plaine (dite champ de la bataille près du Montmartre. (Mars, dieu de la guerre qu'on retrouve au champ de Mars à Paris où se livra peu de jours avant celle d'Alésia, la bataille de Lutèce). Tout cela pour placer un axiome grammatical didactique, 'in eo ipso loco quo reprehendit, immittit imprudens senarium " dont on acceptera sans doute cette traduction un peu large : "Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fasse". Cela permet aussi de suggérer que l'on n'aurait rien à riposter face à un refus si on affirmait, péremptoire, "Alésia c'était là " , ce propos c'est vrai un peu teinté d'hypocrisie(hommage du vice à la vertu. La Rochefaucauld) car s'il suffisait d'affirmer le refuserions-nous ?

Les inventeurs de Syam invoquent leur nombre et leur prolifération de même que le troupeau se flatte de montrer son chemin à la bergère. "O fortunata mater qui habueis talios filios ."

Je n'arrive pas à concevoir la mauvaise foi de M. Berthier. Je préfère continuer à son sujet, en insistant sur son indépendance d'esprit et son courage ne fut-il pas confronté au jugement acerbe de Carcopino, s'opposant à la thèse officielle, arbitraire mais prébendée.

Enfin le lecteur attentif des Commentaires ne manquera pas de remarquer que la jonction de Labienus et César s'accomplit à Sens (VII-62). Peut-on imaginer que Vercingetorix fût très loin ? Qu'il vagabondait dans le lointain Jura attendant que César suive le chemin qu'il lui traçait hors de la route montante qui passait par Avallon (cf Benoist) à l'écart du Beustiau et du musée de la dite ville où sommeille la belle indifférence. (hypallage bien entendu). La solution alisienne à cet égard est plus vraisemblable bien qu'on ne voit pas comment 80.000 hommes et la cavalerie pouvaient s'entasser à Alise, un endroit fort accessible aux balistes de surcroît.

Sur une carte au 1/ 50.000e Syam n'est guère évidente alors que le site de Blannay se superpose parfaitement au portrait robot sur la carte au 1/25.000e et est bien visible.

Sens est le dernier endroit précis où César passa avant d'aller assiéger Alésia. Il livre bataille, la cavalerie gauloise est battue et d'autant plus qu'elle fanfaronnait avant le combat. Les Gaulois fuirent après avoir laissé une arrière garde (3000 hommes) qui furent exterminés par les Romains. Outre que cette arrière garde sacrifiée n'a pas beaucoup de sens pour fermer la route du Jura.

Mauvais début.

Les Gaulois sont découragés, César peut les anéantir quand il le veut. Mais non il commence une poursuite dont il pouvait faire l'économie pour affronter Vercingétorix précisément le jour où celui-ci occupe une position inexpugnable, ville des Mandubiens en général située en territoire Lingon. Et César pendant ce périple (à pied) ignorait où il allait ...

Que M.Berthier n'ait pas remarqué que le confluent de la Cure et du Cousin peut après tout s'expliquer : son attention était requise par le Jura, de l'autre côté de son quadrilatère. Oserait-on suggérer que gagner le Jura eût été pour César une perte de temps inexplicable alors qu'il pouvait écraser les Gaulois sans aller si loin et

risquer un regroupement des gaules qu'il redoutait : lorsqu'il repasse la Loire après son échec de Gergovie : il renonce à la construction d'un pont qui lui aurait fait perdre du temps (Célérer le mot le plus usité sous sa calame) et aurait permis aux Gaulois de survenir.

Alise de ce point de vue est plus réaliste de même que le confluent de la Cure et du Cousin une quarantaine de kilomètres à l'ouest moins spectaculaire de loin mais inexpugnables. Le massif de trois petits monts (Beustiau, Galimard, mont des plantes) est suffisamment vaste pour une armée de 80.000 hommes, bien alimenté en eau, inaccessible aux balistes.

Deux écoles méthodologiques s'affrontent à propos d'Alésia, l'une privilégie la région l'autre le site lui-même. Celle-ci recherche un lieu conforme à la description de César d'où l'ancrage de la région environnante. L'autre approche, à l'intérieur d'un périmètre possible tente de découvrir l'emplacement de l'oppidum. Dans le premier cas le Jura devient une évidence dans le second un bon connaisseur des Commentaires comme Napoléon III cherchera au sud de Sens mais ira élever sa statue, prémonitoire et fatale, là où la vue sera la plus spectaculaire mais absurde : Sedan n'est pas loin d'Alise.

Deux remarques pour finir : Syam était sur la route de l'Italie mais César n'avait que faire de la route d'Italie. Imagine-t-on un instant, compte tenu de ses ambitions, qu'il allait retourner en Italie après sept ans de guerre dont le seul résultat aurait été de laisser la Gaule unie autour de sa révolte et alors qu'il pouvait anéantir l'armée de Vercingétorix, il le fit, quand il le voulait. Dans cette étude il a été question de la plaque de marbre (voir Plaque du temple Montmartre) qui est au musée d'Avallon. En l'occurrence ce serait tout à fait présomptueux de se flatter d'une quelconque découverte, c'est évident. Mais il est assez lamentable de voir que de prétendus chercheurs n'ont pas eu la curiosité d'aller consulter le livre de Victor Petit si bien documenté par ailleurs.

Tu es pierre et sur cette pierre

La pierre est parfois d'achoppement même si elle est le premier petit caillou. Les bifaces de Boucher de Perthes trouvèrent parfois leur meilleure expression dans les veillées familiales des plus dévoués de ses ouvriers mais ces pierres contribuèrent cependant à tracer sa route. Question en passant ! Mais les habitués, résignés de ces lignes en connaissent déjà les incartades, elles le sont par définition et pardonneront cette interrogation. Comment ces pierres, vieilles de 650.000 ans et plus n'étaient-elles pas accompagnées de leur utilisateur à part une mandibule opportune (ou trop opportune d'un homo sapiens). Tout cela pour contribuer à écarter une inquiétude ou plus exactement l'absence d'un scrupule.

Les débris (de marbre certes) de la plaque du temple du Montmartre pour ceux qui prennent en route le récit de cette sombre affaire pourraient sembler douteux, mais l'origine de ces débris ne doit rien à la main complaisante du scripteur.

Ils furent découverts par des chercheurs savants et "mono faces" qui fouillèrent les ruines, du temple de Montmartre : ils donnèrent une traduction sans se préoccuper de savoir, malgré les subtilités des graveurs romains en la matière s'il y en avait une autre... On peut parler d'une incomplétude de la traduction (les troncs. et Julius mais aussi les troncs de Julius) explicable par l'ignorance concomitante du texte de César, sinon l'ablatif pluriel stipibus aurait fait l'effet d'une lumière dans la nuit .

L'autre partie du corps savant, avec à sa tête un gallo-latiniste ignorant la langue du "bouffon" (Ciréron pour les Romains) n'est pas d'humeur à s'intéresser à Victor Petit et au musée d'Avallon entouré de la gloire d'Alise et de Flandin. La présence des rites officiels (fouilles, musée) évite que les doutes qui animaient le corps savant de la Somme à propos des bifaces abbevillois soient d'actualité au Montmartre contemporain.

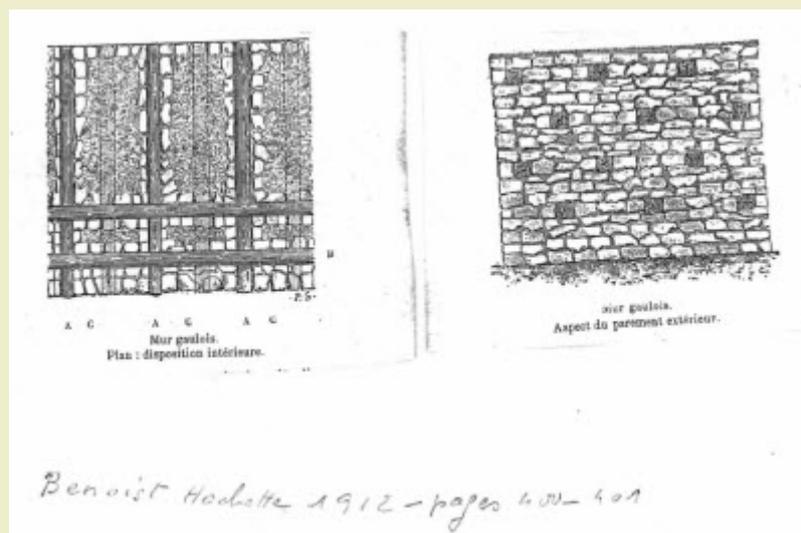
Les quelques lignes précédente destinées à rassurer le lecteur sur l'authenticité des débris de la plaque de marbre du temple de Montmartre seront un préambule concevable à un scrupule de l'auteur à propos de l'ordre de présentation de ses arguments. La sommation des nombres constituant une addition peut-être effectuée dans des ordres différents sans influencer sur le résultat (commutativité de l'addition en mathématiques). Cette recherche a fait appel à des éléments probatoires, cités dans un certain ordre : le Montmartre (le mont de Mars) le temple de Montmartre la plaque de marbre, le confluent de la Cure et du Cousin, tout cela pour parvenir au Champ de la Bataille. On aurait pu procéder en citant en premier le Champ de la Bataille, indice qu'on aurait qualifié d'indiscutable et démonstratif de la présence passée à cet endroit de la bataille d'Alésia. Indice auquel s'ajouteraient en ordre inverse les éléments cités plus haut : temple, plaque, etc. Ce serait une faiblesse de la certitude que d'avoir besoin de l'incident. On rappelle que l'auteur s'est longtemps préoccupé de savoir si un lieu-dit pouvait avoir un nom qui remonta à vingt siècles. Cette bataille d'Alésia où Labienus avait joué un rôle prépondérant avait été précédée de celle qu'il avait remportée à Lutèce quelques jours avant et qui avait laissé son nom au "Champ de Mars" (De même ici se trouve le "Mont de Mars").

Quant à la survivance des noms de l'époque sur les lieux concernés, toutes les routes de César encore présentes dans nos campagnes, en atteste la possibilité aussi.

Apogées Alisiens

Le doute d'un simple lecteur ne fait pas le poids face aux certitudes d'un historien surtout, nous dit-on, lorsque le scepticisme est une entrave au savoir officiel. Quelques perles glanées au passage dans certaines manifestations de ce savoir autoproclamé et officiel méritent les flèches plus que le corps de Saint Sébastien.

Ainsi une reconstitution de la technique gauloise en matière de muraille étale sa science sur le sujet sans un mot du commentaire de César fort précis qui explique la technique de l'entrecroisement des poutres et indique que l'aspect extérieur des murailles gauloises était agréable au regard. C'est le seul passage sauf erreur ou omission où César fait un commentaire esthétique. Le savant et modeste Benoist (1912) présente un schéma reproduit ici (page 400 et 401 commentaire de la guerre des Gaules . Hachette 1912).



Prétérition incidente on laissera à leur insignifiance des spéculations sur la mobilité de Bibracte. Certes on peut bâtir ou détruire un oppidum à volonté mais les endroits adéquats qui s'imposent ne varient pas dans le temps.

La capitale des Eduens ne se promenait pas au gré des visions d'historiens si contents d'eux-mêmes.

Le frêle calame du lecteur plie sous l'anathème venteux qui l'accuse de risquer de perturber le cours officiel et indiscutable de la connaissance. C'est trop d'honneur ... quand la parole de chacun est la fin de celle de tous ; nul n'est autre que rien.

Certaines habitudes règlent les affirmations des penseurs alisiens. Sous leurs coupes César devient imprécis et avec une ironie toute académique ils soulignent courageusement que Alise ne correspondait pas à la description de César c'est qu'il n'est pas à la hauteur de leur compétence, qu'ils aillent à Blannay tout convient.

Que des sites de ce type soient nombreux est faux, M. Berthier qui était d'une autre dimension n'en a répertorié que trois. Ces fonctionnaires qui cherchent leur éclat dans leur ignorance en revanche parviennent à loger les 80.000 gaulois (plus un temps la cavalerie) dans ce village charmant ce qui paraît très ambitieux.

En enrichissant ce lieu de l'eau qui lui manque, ils le rendent inaccessible aux balistes. Que dire sinon qu'un Beustiau (Blannay 89) est quand même plus crédible. Cette affligeante soupe populaire de la cuistrerie repose sur Constans et le médiocre travail de Balland. Leurs auteurs ne méritent pas même qu'on les dirige sur le musée d'Avallon où leur soif de savoir ne serait pas la plus satisfaite. Ces glorieux successeurs du vaincu de Sedan s'exonèrent sans problème de la connaissance de la toponymie voisine (Montmartre, Champ de la Bataille et du temple de Dioclétien..).

On nous permettra d'insister sur cette prétendue mobilité de Bibracte dont la convainc l'archéologie qui ne trouve aucune trace ou écho dans les Commentaires, sans doute encore un témoignage de la négligence de César.

A ce propos il semble que l'archéologie trouve dans ce qu'elle découvre le prédicat teinté de la théorie d'Hamilton, de ce qu'elle cherche.

On se risquera à écrire, en donnant une autre forme au propos précédent, que l'archéologie n'a pas de difficulté à faire son siège en dehors du récit historique correspondant. On vient de le constater à propos du choix qu'elle fait d'Alésia en contradiction avec la description de César. On peut ajouter, que conformément à leur habitude les Romains ont dû raser Alésia et qu'il ne devait pas rester beaucoup de Mandubiens. Les bois du Beustiau, en revanche, abritent des ruines de murs tout à fait dégradés qui ne sont pas inconciliables avec les restes d'un site habité. On tiendra pour négligeable des preuves reposant sur des restes de chevaux absents du lieu ou de bijoux imaginaires.

Ces régions très riches en vestiges antiques, sont il faut l'admettre, tentatrices pour la fouille archéologique et d'autant qu'elle fait litière des textes originaux (en latin).

Refaire l'histoire

Parmi les interrogations qu'on peut légitimement se poser à l'égard de la guerre des Gaules, la plus fondamentale est celle suscitée par la possibilité d'une incertitude sur son issue.

A cet égard, il serait injuste que le « Stipibus » de la plaque du temple de Montmartre, oublié par les chercheurs soit retenu contre eux. Ce serait injuste parce qu'ils ignorent le Latin jusqu'au plus haut niveau du savoir officiel (hors les traductions) les attentions ne pouvaient être attirées à propos de cette inscription où on a relevé un (hendiadys) soulignant qu'elle a été souvent utilisé par César (Ho Dieux grâce au trône de Julius= nom de César).

Il n'y a pas lieu de s'étonner de ce qu'on pourrait considérer comme affaire alors qu'il ne s'agit que d'un clin d'œil à l'auteur des commentaires.

Les Gaulois auraient-ils pu gagner ? Non, pour la simple raison que les commentaires ont été écrits pour célébrer la gloire de César qui n'aurait pas écrit un texte pour souligner un échec de sa part. D'une certaine manière la victoire des Gaulois est hors de question parce que l'auteur n'en voulait pas quelque soit la vérité.

Notons au passage que la campagne de César après la chute d'Avaricum n'a pas tourné au désastre (Grégoire) grâce à Labienus qui a montré qu'il était indispensable tant à Lutèce que sur la montagne nord à Alésia. Cette place essentielle que mérite Labienus est totalement ignorée ou presque par certains commentateurs, ce qui a évidemment n'est pas que fausser leur jugement sur une quelconque chance de victoire des Gaulois. Ils avaient en face d'eux deux des plus grands généraux de l'histoire.

Enfin, le succès final n'était pas assuré par les mêmes impératifs, César doit anéantir son adversaire (esclavage ou massacre).

Les Gaulois se seraient contentés de la libération de la Gaule.

Alésia, si Vercingétorix avait choisi de s'échapper avec sa cavalerie, aurait confronté César à un dilemme : soit anéantir les Gaulois qui lui importent peu (des soldats peu aguerris) ou poursuivre Vercingétorix sans certitude de le rattraper. A cette occasion on aurait pu envisager que les Gaulois l'emportasse.

La tactique de la terre brûlée suggérée par César n'a pas été pratiquée, elle aurait pu être décisive en faveur des Gaulois.

César devait s'emparer de Vercingétorix, le mettre hors d'état de nuire exactement comme les anglais avec Napoléon en le bouclant à Sainte Hélène, à cette époque, pourtant l'armée française était en état de combattre. Talleyrand saura mettre cet argument dans la balance au congrès de Vienne.

Les Gaulois pourraient se contenter d'un retour en Italie des Romains. Mais qu'aurait été leur sort sans les Romains ? Ce sont les romains qui leur maintenaient la tête hors de l'eau, même si on suit ici les affirmations de César, sans lui ils n'auraient pas fait reculer les Suèves, en somme la victoire des Gaulois se serait retournée contre eux. Ils se seraient retrouvés dans la situation d'un homme qui rosse le gendarme qui vient à son secours. Vaincre pour les Gaulois c'était disparaître en dehors de la protection de Rome, tout ceci n'exclut pas les deux thèmes de l'alternative proposée, les Gaulois pourraient-ils vaincre, on en doute mais c'était à leur risque et péril.

Certes ici la question est de trancher mais vraiment la victoire du peuple Gaulois contre l'état romain parait du domaine du rêve ce qui d'ailleurs donne un surcroît d'intérêt à la question posée.

La succession hasardeuse des évènements ne garantit pas l'issue définitive d'un conflit.

César parfois a écrit qu'il s'était refusé à tenter la fortune avec ses aléas. Une défaite fournit les mêmes indices que la victoire adverse. Cette note elle-même présente cette nature double. Une série d'éléments historiques conduit le récit vers la tentative de détermination d'Alésia (chacun peut le vérifier et pourtant ils sont inconnus du savoir historique officiel).

Déodat de Séverac a traité cette question dans le domaine de la musique, celle de l'omniscience parisienne.

Certains estiment que l'hypothèse proposée ici (Hypothèse du Beustiau à Blannay) ne repose que sur une affirmation de même nature que les précédentes sans véritable assise historique. On leur dit qu'ils ont raison et qu'il ne s'agit ici que de prendre en considération des indices systématiquement oubliés jusqu'ici : Le temple de Montmartre, la plaque du temple de Montmartre, les stipibus, Julius (César), l'hendiadys et bien entendu la parfaite conformité topographique du lieu avec la description des commentaires de la guerre des Gaules. Il s'agit d'indices et au même temps de faits réels négligés soit par incompetence (ignorance du Latin) soit par ignorance telle celle de l'ouvrage de Victor Petit.

Une chronique consacrée récemment à Alésia affirme que l'oppidum ne pouvait être en Bourgogne, faute de confluent de « Flumina ». L'auteur néglige sans effort apparent le confluent de la « Cure » et du « Cousin ».

Il s'appuie sur Constant dont la traduction est fautive à un endroit important, pour aller dans le sens de la thèse officielle (Voir infra).

Evidemment ce chroniqueur ignore aussi la plaque du temple. Il s'étend sur les constructions des Gaulois, mais n'évoque pas « Les Maceria » à la différence de César. On conviendra que les affirmations de l'auteur Franck Ferrand sont sujettes à caution.

A l'instant où l'on s'étonne devant cette absence opportune d'un confluent de rivières en Bourgogne (Ce ne sont pas des ruisseaux, comme à Alise, imposture commode pour renforcer la thèse Jurassienne.) , on apprend que monsieur Franck Ferrand est remercié par Europe1, ce qui n'est pas une assurance de compétence. Un journaliste a écrit avec un plaisir à propos, qu'il claque la porte.

La Cure est voisine des grottes d'Arcy sur Cure à forte imprégnation religieuse et mystique. Le voisinage avec Alésia, cité dont la réputation allait largement au-delà de celle des Mandubiens, peut être considérée plus que comme une coïncidence.

Rappelons que monsieur Benoist dont la compétence était saluée de tous notait que César, en remontant vers Paris, rejoint de Labienus, était passé à Avalon, toute proche. On peut penser qu'il a repris le même chemin au retour et que ce n'était pas celui du Jura. La référence actuelle en la matière est monsieur Goudineau qui ignore le Latin.

La querelle qui oppose les partisans d'Alise Sainte-Reine à ceux de Syam, oppose en fait des personnalités assez semblables dépourvues de toute aménité. A les entendre on voit que la base de leur connaissance résulte avant tout de l'importance qu'ils s'accordent dans leur domaine.

Un simple lecteur ne serait pas de taille à lutter. Il note en répétant ce qu'il se reproche, que le Jura semble bien loin

alors que Plutarque explique que César était descendu par la même route qu'il avait emprunté pour monter vers le nord et Labienus, au plus près de l'Italie en Séquanie, en passant par Avallon, explique Benoist (1913), une plaque de marbre trouvé au Montmartre livre des indications précieuses jamais citées par l'un et par l'autre camp, il est sans doute loin de la leur soumettre.

	
<p><i>Inscription antique</i></p>	<p><i>Inscription restituée</i> Victor Petit (Librairie Voillot)</p>

On souligne que le Montmartre est au confluent de la Cure et du cousin dont l'existence est inconnue des jurassiens selon un de leurs représentants les plus illustres déjà cité.

On évoquera ici Alise Sainte-Reine car ceux qui permettent à ce bourg de contenir 80.000 hommes sont quant à eux incompressibles. Il est vrai en revanche que pour eux le mont Auxois est infranchissable, chacun peut constater le contraire.

ANNEXES

Annexe - La Cure

Les Gallo-romains l'appelaient Cora. Cette forme est celle d'Amien Marcellin qui écrivait au milieu du IV siècle (*cf bulletin de la société des sciences de l'Yonne, 1906 p LVI*). Le nom de rivière est devenu l'éponyme d'une localité ou d'un camp qui surveillait la voie d'Agrippa au passage de la Cure. La notice des dignités de l'Empire, rédigée aux environs de l'année 500, nous apprend que ce lieu contenait un cantonnement de Sarmates, *praefectus Sarmatarum gentilium a Chora Parisios usque*. L'o de Cora, qu'il fût bref ou long, devait donner « eu » ouvert en français, et l'on s'attendrait à trouver *Queure* comme nom de la rivière. Les notations médiévales (Kuere 1311, Queure 1380, Quere 1382, etc.), attestent l'évolution dans ce sens : au début du XIV siècle, l'auteur du roman de **Girard de Roussillon** pouvait se permettre de confondre les prononciations de cuer (= coeur) et de *Cuere* (= la Cure) et d'en tirer une étymologie fantaisiste. Pour lui, comme pour le moine qui écrivait la *Vita comitis Girardi*, on a donné à la rivière un nouveau nom pour commémorer la douleur des coeurs de ceux qui perdirent leurs amis dans la bataille. La seule différence à noter, c'est qu'alors le nom de la Cure comportait une syllabe finale qui devait s'assourdir de plus en plus, jusqu'à devenir muette. Aujourd'hui, cette différence a complètement disparu dans la prononciation, puisque les paysans de la vallée disent *la Cure* comme ils disent *le cur* pour *le coeur*, et *seignur* pour *seigneur*. Dans leurs patois, le son eu (oe) s'est transformé en u (ü), par suite d'une légère fermeture des lèvres et d'une élévation de la langue vers le palais.

Cora était-il également le prototype, ou du moins était-ce la forme en usage à l'époque gauloise ? On a hésité entre Cora et Cura (avec u bref), sans que l'on puisse choisir.

(Société d'études d'Avallon – 1938)

Annexe - La bourgeoisie qui brûle

La Bourgeoisie qui brûle

André Germain ⁽¹⁾



Thiers, qui vit mon père à l'œuvre, conçut pour lui une estime et une admiration très grandes. Il lui en donna la preuve en lui offrant le Ministère des Finances. Ce Ministère fut, au fond, le rêve constant de la vie de mon père. Seulement, il ne voulait l'accepter que de mains dignes et sûres. Il l'avait refusé l'année précédente quand, par l'intermédiaire de M. Léon Chevreau, l'Empire expirant le lui proposa, il allait le refuser encore, dix ans plus tard, quand Gambetta lui proposa de faire partie du « grand Ministère ». Cette fois, il accepta avec enthousiasme. Or, à la dernière minute, il se produisit une intervention extraparlimentaire bien étrange. M. Alphonse de Rothschild fit savoir qu'il n'admettait pas la nomination de mon père. Thiers s'inclina. Il poussa même la défaite jusqu'à accepter, des mains de M. de Rothschild, le nouveau ministre des Finances, Léon Say. La puissance des Rothschild, comme, plus tard, la puissance des Wendel, était au-dessus des lois. Et, à ce sujet, j'ai un autre fait à citer, qui ne se rattache pas à la vie de mon père, mais qui me paraît trop important pour être omis. En 1889, les Rothschild, pouvoir obscur qui plana longtemps au-dessus de la France, avaient contribué, par leur influence et par leurs spéculations, à la déconfiture de deux grandes entreprises françaises, le Comptoir d'Escompte et la Société des Métaux. Le principal administrateur de ces deux affaires, M. Denfert-Rochereau, se suicida. Avant de prendre son revolver, il écrivit à ses plus intimes amis, M. et Mme Frédéric Masson : « Je me tue. mais ce

sont les Rotschild qui sont responsables de tout. J'ai contre eux, dans le tiroir de mon bureau, des documents écrasants. Venez les prendre. » M et Mme Masson accoururent chez M. DenfertRochereau qui venait d'expirer. Les documents étaient déjà volés. M, et Mme Masson apprirent plus tard qu'ils avaient été volés par un employé de M. Denfert-Rochereau, auquel les Rotschild servirent une rente. Je tiens l'histoire de M. et Mme Masson eux-mêmes, qui me la racontèrent vingt ans après.

C'est durant cette période, - 1871-1877 – que mon père prit la part la plus activa à la vie politique. Lui qui était si indépendant, il accepta de se laisser enrôler. Il accepta d'entrer dans la coalition qui défendait la République, il se battit avec entrain contre les Conservateurs.

⁽¹⁾ Annexe de la page "[Alise, un village gaulois, dit mandubien](#)" , note 28 .

Un mot sur l'auteur

Yves de BERMOND

Après avoir interrompu ses études pour travailler, l'auteur est entré dans la banque où il s'est occupé des questions de crédit et de clientèle. Il a ainsi été confronté aux représentants de métiers très divers et amené à s'intéresser de près au fonctionnement de ceux-ci.

Durant sa retraite, il a repris l'étude du latin auquel deux professeurs, M. Tétard en première, M. Toulze à la Sorbonne, l'avaient initié. Il acquit un texte latin des *Commentaires de la Guerre des Gaules* (Benoist, Hachette 1912) qui était bien complété par un remarquable appareil de notes.

Comme n'importe quel lecteur peut le faire, il a été conduit à examiner quelques interprétations du texte de César et à émettre des réserves sur certains points. Cette étude en est un résumé.

Alesia Icaunais (*de l'Yonne)*

Alise au pays des merveilles

ou

le passage du stipes

de Yves de Bermond

(Publication Internet Aout 2006 : <http://www.alise-expansive.fr>)

ALESIA ICAUNAIS*

Les légendes ne sont-elles pas d'autant plus tenaces qu'elles sont plus imaginaires ? En effet elles ne doivent alors leur vigueur qu'à elles seules et non à la pâle réalité. Les fables dissuadent la vérité d'être elle-même. César découvrit Alésia et par là suite les Français y conçurent leur origine. Le problème est qu'Alésia a été déterrée un peu partout en France avec la même conviction partisane.

Les querelles sont vives et la qualité des arguments contradictoire telle qu'il s'avère téméraire de vouloir y ajouter. Evoquer quelques simples éléments matériels ne sera cependant sans doute pas jugé comme une intrusion indiscreète dans ce débat.

Le voyageur qui tel Ruskin découvrait Saint Wulfran à Abbeville dont il ignorait tout avant que son train ne traversât cette cité et alors qu'il venait étudier la cathédrale d'Amiens, et craignant de négliger l'accessoire au profit de l'essentiel, trouvera de l'intérêt à la visite du musée d'Avallon (en travaux) avant celle de cathédrales alésiennes englouties mais sermonneuses.

Il y verra quelques misérables fragments d'une plaque, minutieusement reconstituée, ramassée sur les ruines d'un temple datant de Dioclétien (245-313) sis sur une colline campagnarde, le Montmarte, à six kilomètres au nord d'Avallon et alors que ce genre d'édifice était, sauf très rares exceptions, urbain.



Inscription antique

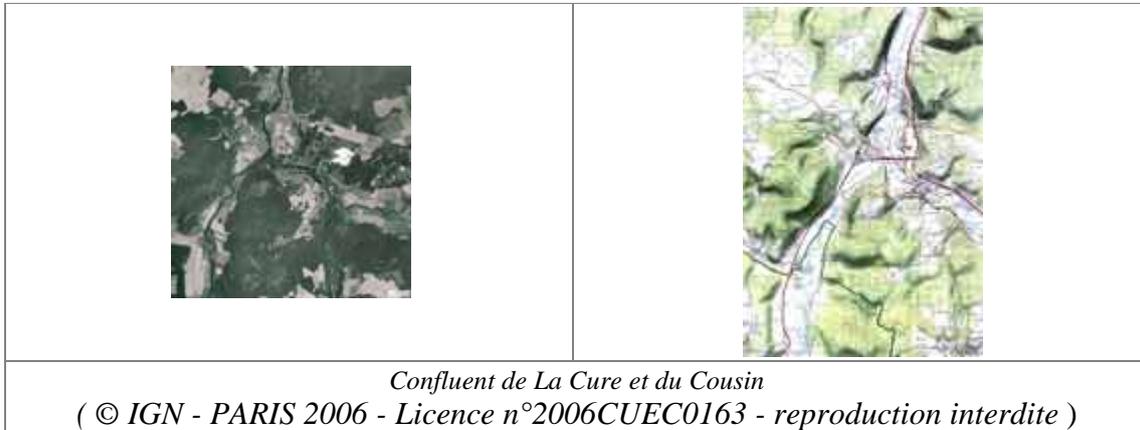


Inscription restituée
Victor Petit (Librairie Voillot)

Il ne paraît donc pas interdit de penser que ce temple célébrait un événement considérable. La plaque porte une inscription : DEO (?) EX STIPIBU CURA IVL soit DEO (?) EX STIPIBUS CURA JULII : Au dieu(?) grâce aux troncs d'arbres et par le soin de Julius. (Cf. reproduction).

Les stipes (ou stipites) horizontaux ou verticaux au fond de fosses furent la principale défense des fortifications romaines à Alésia. Quant à Julius c'est le nom de famille de César. Son emploi évite de le confondre avec d'autres empereurs.

Le Montmartre cache à l'ouest un petit massif bordé par deux rivières, la Cure et le Cousin, tout à fait conforme à la description donnée d'Alésia par César.



Au nord se trouve une hauteur, un peu excentrée, susceptible de correspondre à l'endroit où était le fameux camp nord.

Cette hauteur qui surplombe le village de Sermizelles est couverte de taillis. Elle est bordée sur son flanc nord, très abrupt, par les ruines d'un double mur de pierres sèches (maceria) séparées par un fossé. Le camp nord était défendu par des remblais et un fossé (aggeres neque fossam B G VII-37-5) de même qu'en face l'oppidum gaulois à la suite des travaux ordonnés par Vercingétorix, au pied des murailles.

Une étude à propos d'Alesia existe sur le site "Alise-Expansive" (<http://www.alise-expansive.fr>)

* de l'Yonne

Alesia Icaunais (from Yonne)

Alise's adventures in wonderland or the stipes passage

From Yves de Bermond

(Internet publication August 2006 : <http://www.alise-expansive.fr>)

« Alesia Icaunais » (from Yonne)

Aren't legends more deep-rooted as they are more imaginery ? Indeed, they owe their vigour only to themselves and not to the pale reality. Fairy tales dissuade the truth to be itself. Cesar discovered Alesia and after that the French decided that they are coming from there. The problem is Alesia has been digged up everywhere in France with the same partial conviction.

Quarrels are animated and the quality of arguments is so contradictory that it would be daring to add some more. Mentionning some simple material elements will probably not be considered as an indiscreet intrusion in this debate.

The traveller who, like Ruskin discovering Saint Wulfran in Abberville and ignoring that his train would go through this city as he was coming to study Amiens cathedral and was afraid to neglect the unessential for the essential, will find some interest in visiting Avallon museum before the cathedrals of Alesia. Which were swallowed up.

One will see there the pieces of a plaque which were put together after being collected on the ruins of a temple dating from Diocletien, situated on a hill in the countryside, le Montmarte, 6kms North of Avallon whereas this type of building was, allowing for exceptions, situated in cities.



Inscription antique

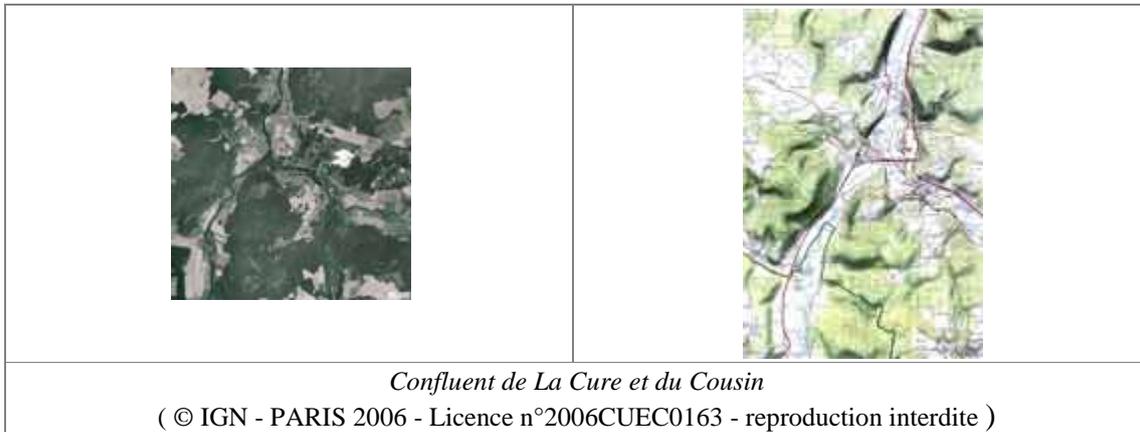


Inscription restituée
Victor Petit (Librairie Voillot)

So it is allowed to think that this temple celebrated a very important event. The plaque bears an inscription : DEO (?) EX STIPIBU CURA IVL or DEO (?) EX STIPIBUS CURA JULII : To God (?) thanks to tree trunks and to Julius's care .

The vertical and horizontal "stipes or stipites" (tree trunks) down the grawes (pits) were the main defense of the Roman fortifications in Alesia. As to Julius, it's Cesar's family name. Calling him so avoids mistaking him for other emperors.

The Montmarte hides Westward a small massif lined by two rivers, La Cure and Le Cousin, corresponding exactly to the description of Alesia given by Cesar.



To the North there is a height, a little outlying, which may correspond to the place where the famous North camp was situated.

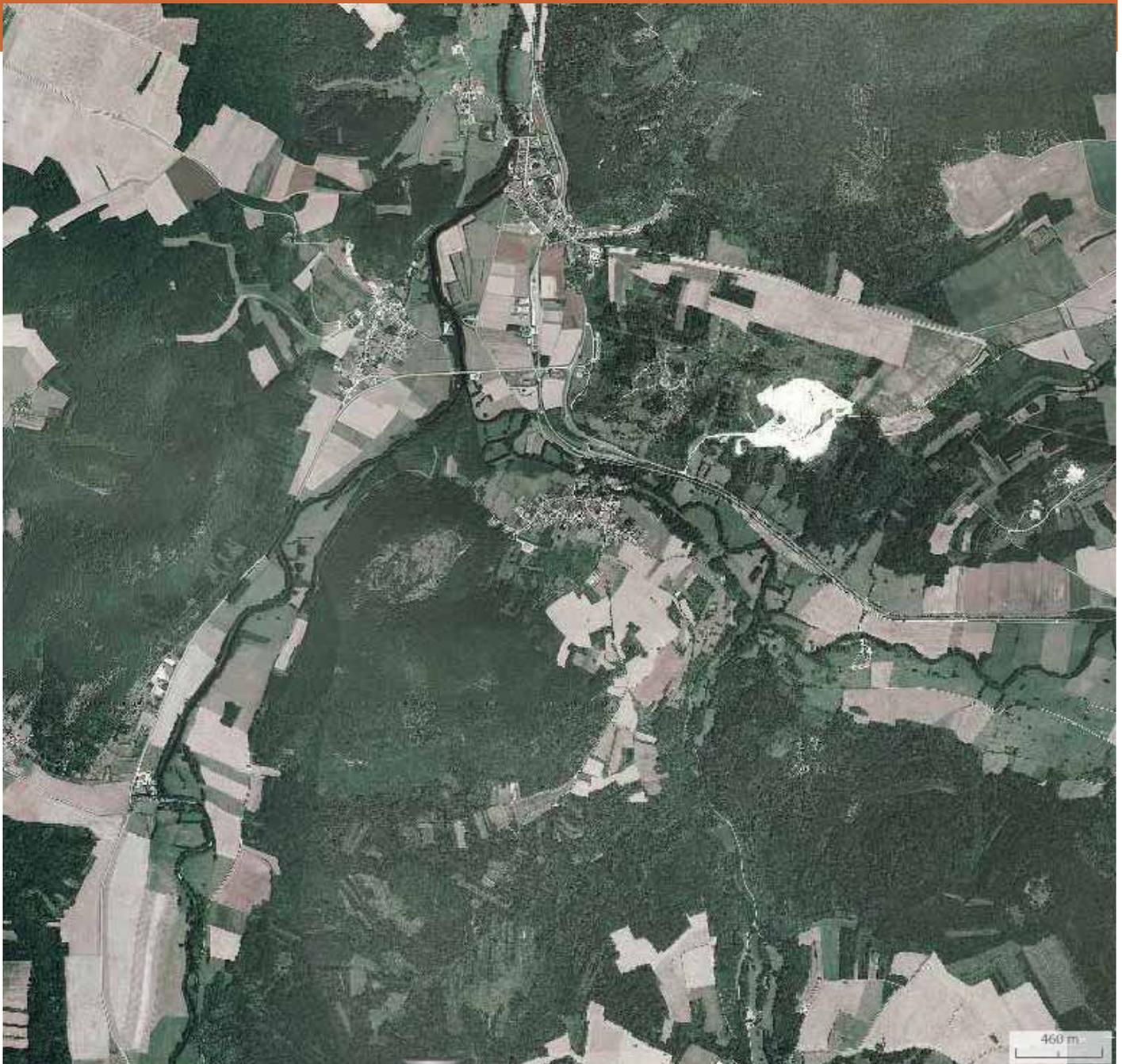
This height which overlooks the village of Sermizelles is covered with bushes. It is lined on its very steep North slope by the ruins of a double dry stone wall (maceria) separated by a ditch. The North was defended by backfills and a ditch (aggeres neque fossam B G VII-37-5) so was the Gallic oppidum opposite after the work ordered by Vercingetorix at the foot of the walls.

Therefore, the North camp wasn't defended in the same way as the Roman lines in the plain, contrary to what might have been said.

The Romans who have razed Carthage can't have saved Alesia. However on the Beustiau in the North, there are still the ruins of an oppidum which deserves not being forgotten. A study about Alesia exists on the site "Alise expansive" (<http://www.alise-expansive.fr>) .

Annexes : Photos et documents graphiques

Confluent de La Cure et du Cousin



Champ de bataille, le Beustiau dans le fond



Le Beustiau



Double mur et fossé intérieur

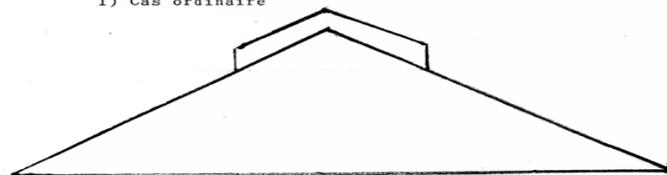


Le camp nord

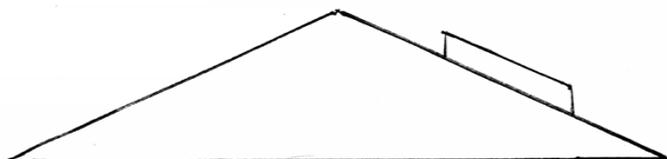


LE CAMP NORD
Quatre cas de figure

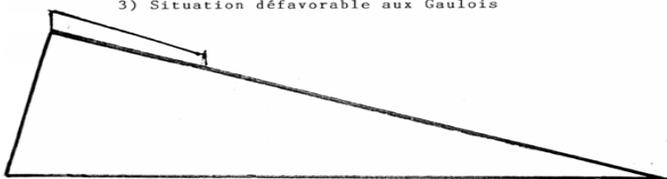
1) Cas ordinaire



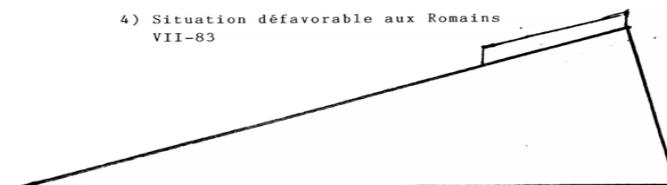
2) Thèse officielle



3) Situation défavorable aux Gaulois



4) Situation défavorable aux Romains
VII-83



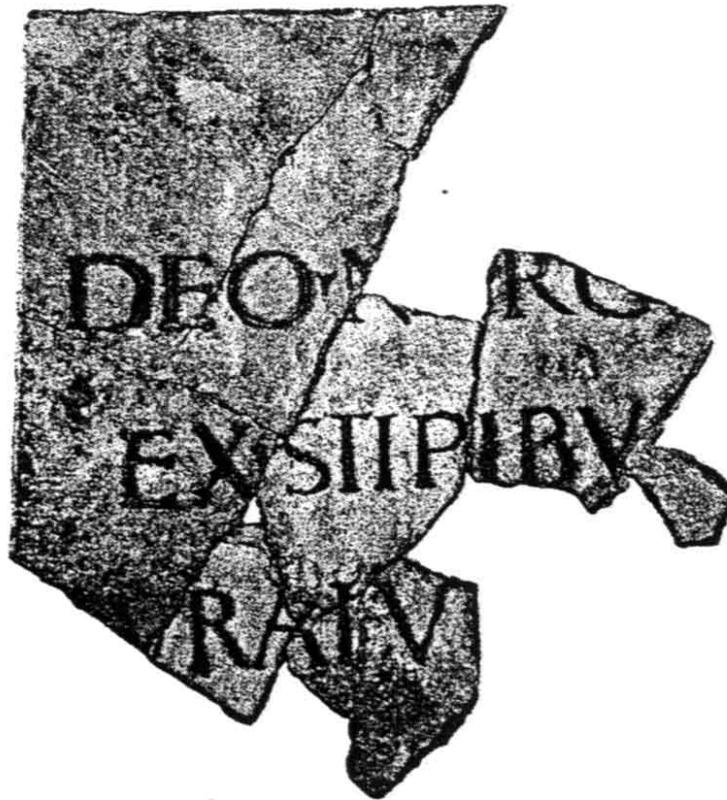
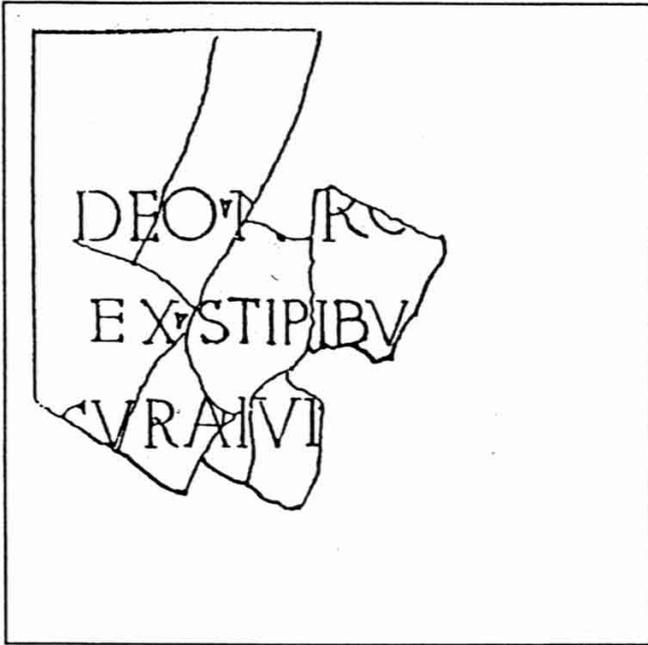
La tour malakoff

Labiénus

Crédit : Bibliothèque Nationale de France - Droits de reproduction acquités



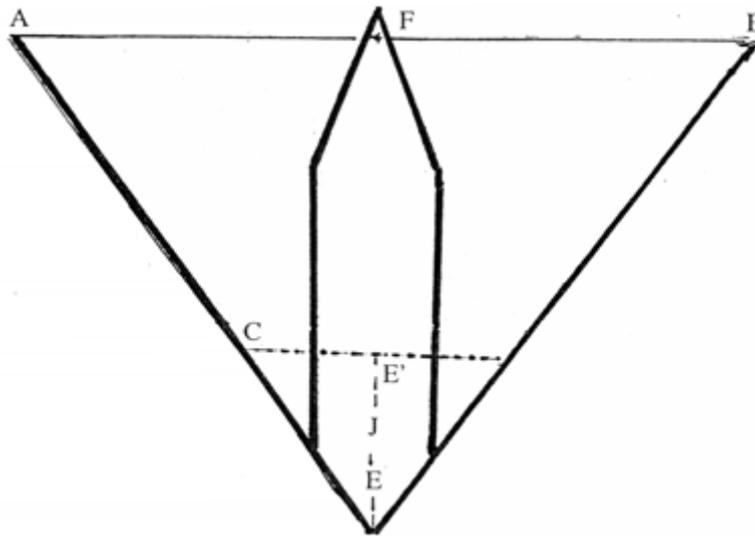
Plaque du temple de Montmartre



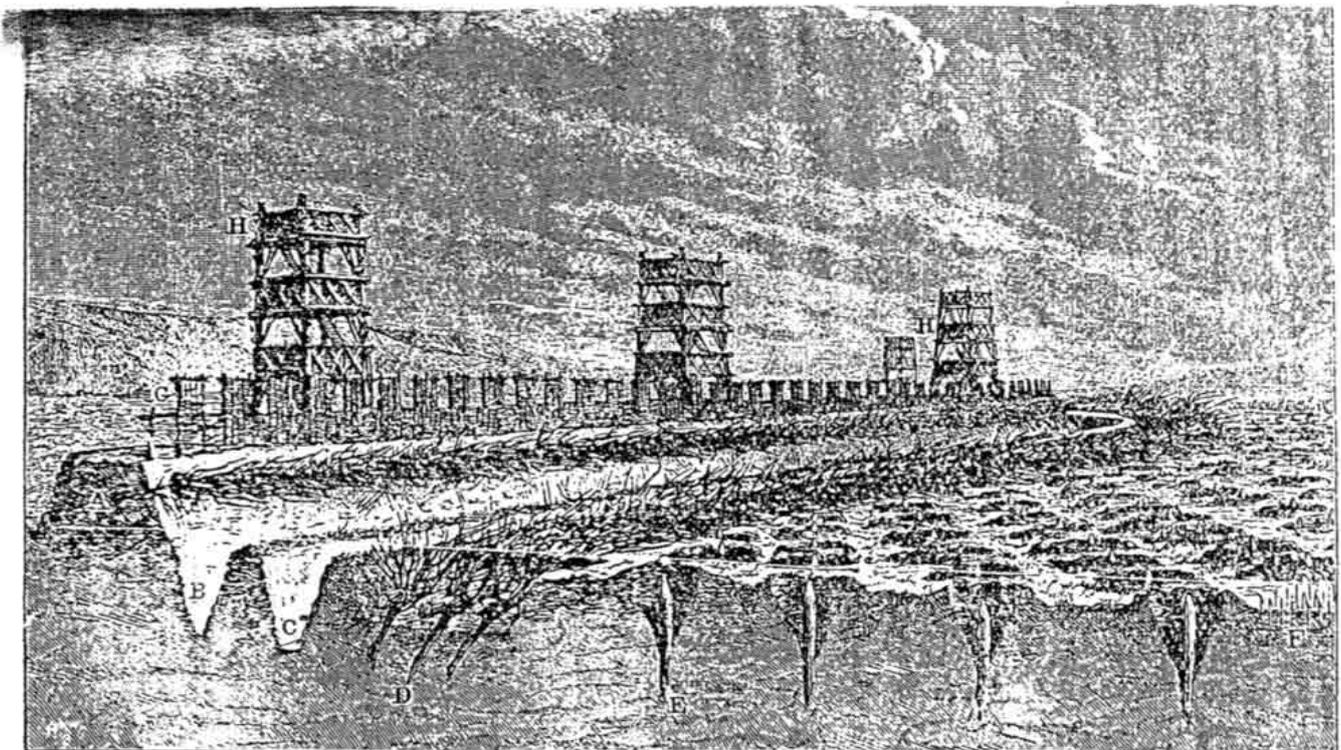
La plaque du temple de Montmartre

Crédit photo : Musée de l'Avallonnais. Cliché © J.-M. Simoès

Le Lis



E. BENOIST (Hachette 1912) Guerre des Gaules p.467



A.Vallum cum cervis _ B.Fossa _ C.Fossa aqua completa _ D.Cippi _ E.Lilia _ F Stimuli _ G.Pinnæ _ H.Turris
TRAVAUX DE CÉSAR DEVANT ALÉSIA

Alise village gaulois



Les Hommes du Jour

Annales Politiques, Sociales, Littéraires et Artistiques

Dessin de G. RAIETER

Texte de Miguel ALMEREYDA



— C'est moi, MOI, MOI, MOI, qui l'ai tué !...

Hebdomadaire : Le Samedi
10 centimes

GUICHARD Cœur de Lion

ABONNEMENTS :

5^e ANNÉE
4 Mai 1912 — N° 224

ADRESSER TOUT CE QUI CONCERNE LA RÉDACTION ET L'ADMINISTRATION A :
25, Rue de Louvre, Rue Saint-Hippolyte, 21, PARIS 1^{er}

Téléphone
321-42

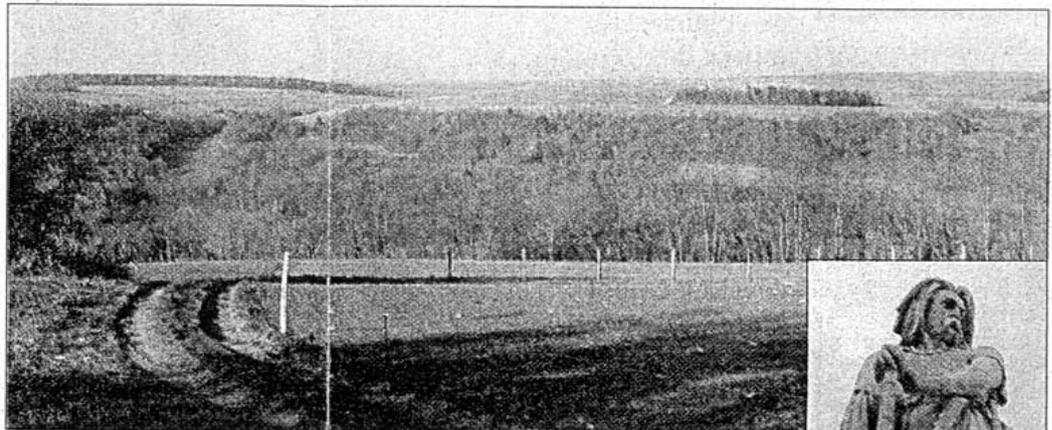
En an.....
SE MISE.....
ÉTRANGERS
En an.....
SE MISE.....

UN PARC ARCHEOLOGIQUE EN PROJET À ALISE-SAINTE-REINE

La fin de la bataille d'Alésia ?

Au cas où il resterait quelques sceptiques sur la véritable localisation d'Alésia, le projet d'aménagement d'un parc archéologique à Alise-Sainte-Reine devrait permettre d'écarter toute équivoque de manière définitive. Un sujet que nous traiterons en deux temps.

DU haut du Mont Auxois, sagement installé sur son promontoire, Vercingétorix scrute la plaine. Comme s'il cherchait encore ce qui a provoqué sa chute et celle de la Gaule face aux légions romaines en 52 avant notre ère. Et pendant ce temps, en bas, l'avenir se prépare. Dans quelques années, un parc archéologique aura vu le jour, illustrant ce moment phare de l'histoire de France, symbole du combat entre la Gaule unie et l'ennemi romain incarné par Jules César. Compte tenu de l'ampleur du sujet, nous avons choisi de l'évoquer en deux temps. Aujourd'hui, il est question de la polémique de toujours régnant autour de la localisation d'Alésia ; et



Le site d'Alise qui s'étend sur 7 000 ha, est controversé depuis sa découverte par Napoléon III en 1861

demain, de la présentation de ce projet d'envergure européenne d'un montant de 40 millions d'euros initié par le conseil général de la Côte-d'Or.

Contestations multiples

Depuis 150 ans, la bataille fait rage entre partisans de la thèse d'Alésia à Alise et ceux de dizaines d'autres sites. On en trouve dans les Bouches-du-Rhône, dans le Gard, en Auvergne, dans le Jura, le Doubs et même en Savoie... Si la plupart des sites n'ont guère tenu la route tant sur le plan archéologique qu'historique, d'autres ont présenté des arguments plus troublants. La thèse d'Alaise dans le Doubs fut peut-être la plus sérieuse et la mieux défendue. Mais elle fut définitivement écartée après des fouilles effectuées dans les années 1950. Il existe aussi celle de Bernard Fèvre qui prétendait dans les années 80 avoir trouvé le véritable Alésia à

Guillon dans l'Yonne. Ou encore celle d'André Berthier, conservateur en chef des Archives nationales, qui désigna le secteur de la Chaux-des-Crottenay dans le Jura, à partir d'un portrait-robot d'Alésia réalisé en 1962 d'après le témoignage de César dans *La guerre des Gaules*. Depuis, l'institut Vitruve qui défend l'hypothèse jurassienne, alimente la polémique et s'apprête à publier le résultat de ses travaux.

Les défenseurs d'Alise confiants

Face à cette querelle, les défenseurs d'Alise-Sainte-Reine demeurent confiants. À vrai dire, ils l'étaient bien avant l'annonce de la concrétisation du projet du conseil général. Les différentes campagnes de fouilles menées régulièrement depuis Napoléon III ont prouvé à de multiples reprises qu'il s'agit du bon site. Et surtout depuis le 26 juin 1990, date à laquelle

René Goguy, illustre archéologue aérien qui a survolé le site pendant près de 50 ans, a révélé par ses photos en lumière rasante, le camp C d'Alésia avec les lignes de fortifications de César et les trous de poteaux.

S'ensuivit une nouvelle campagne de fouilles décidées par le ministère de la Culture et menées par Michel Reddé, vice-président du Conseil supérieur de la Recherche archéologique et directeur des fouilles d'Alise-Sainte-Reine.

Pas de controverse possible

Michel Reddé a d'ailleurs publié l'an dernier un ouvrage (1) qui dresse un bilan clair concernant la véritable localisation du site d'Alésia. Bien plus que des précisions purement historiques, ce livre offre moult documents archéologiques allant des relevés topographiques aux plans des fouilles, en passant par des témoignages d'époque. L'auteur y associe le travail de René Goguy.

Alors, pour la plupart, il n'y a pas de controverse pos-



La statue de Vercingétorix avait été érigée sur le Mont Auxois sur ordre de Napoléon III en 1865

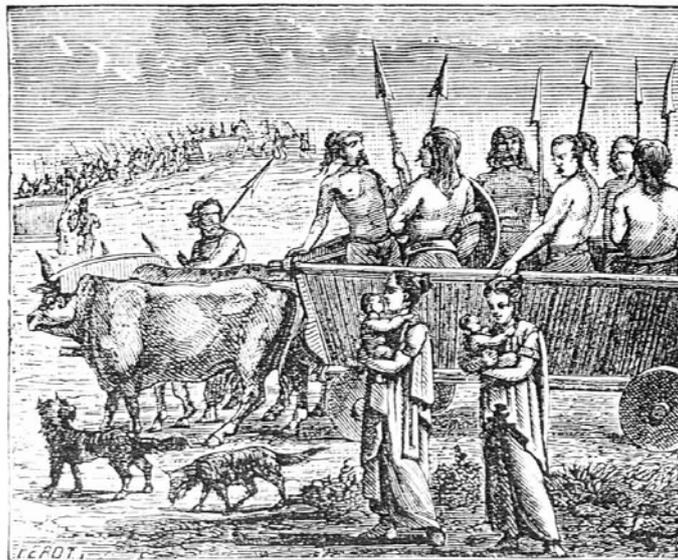
sible. Alise est bien Alésia et ils espèrent que sa mise en valeur à travers le projet d'envergure du conseil général, permettra de mettre un terme à cette bataille d'Alésia, une fois pour toutes. Et de rendre à l'Histoire et à ceux qui l'ont faite, ce qui leur revient.

Jocelyne GARCIA

Dans notre édition de demain mercredi, la suite de notre dossier sur Alésia sur la présentation du projet d'aménagement d'un parc archéologique à Alise et ses environs, envisagé par le conseil général de la Côte-d'Or et de nombreux partenaires.

(1) - *Alésia, l'archéologie face à l'imaginaire*, par Michel Reddé. Editions Errance, 210 pages.

Chariots de guerre des Gaulois / Gaulois en marche



CHARIOT DE GUERRE DES GAULOIS. — Nos ancêtres de la Gaule aimaient beaucoup la guerre et les voyages. Ils s'assemblaient par grandes multitudes : les uns montaient sur des chars, les autres allaient à pied, et ils partaient ainsi à la conquête de lointains pays. Dans les batailles, ils lançaient des flèches et des javelines du haut des chars comme du haut de tours roulantes.

Le Tour de France par Deux Enfants (G. Bruno) Eugène Belin 1886.
Page 135



GAULOIS EN MARCHÉ.

Quand une bande gauloise s'en allait faire la guerre, elle emmenait avec elle des vieillards, des femmes et des enfants. Vous voyez dans cette image une partie d'une bande. Des vieillards, des femmes et des enfants sont assis dans un lourd chariot recouvert d'une bâche. Parmi les hommes, les uns vont à pied, un d'eux conduit une chèvre; les autres vont à cheval. En tête de la bande, derrière le chien qui court, un homme porte sur l'épaule une grosse trompette qui servait à annoncer le départ ou bien à rassembler ceux qui s'étaient dispersés.

Histoire de France - Cours moyen - Ernest Lavisse 1926
Librairie Armand Colin - page 9

Le tour de France par deux enfants

136 LE TOUR DE LA FRANCE PAR DEUX ENFANTS.

lever. On se réunissait la nuit sous l'ombre impénétrable des grandes forêts, auprès des énormes pierres qui servaient d'autels; on parlait de la liberté, on parlait de la patrie, et l'on promettait de donner sa vie pour elle.



UN AUTEL DES ANCIENS GAULOIS. — On trouve dans certaines contrées de la France, et surtout en Bretagne, des sortes de grandes tables de pierre qui, construites depuis les temps les plus reculés, servaient d'autels aux Gaulois, nos ancêtres. C'est sur ces tables qu'ils sacrifiaient leurs victimes, et ces victimes étaient parfois des hommes, des prisonniers de guerre, des esclaves. On appelle ces monuments de pierre des dolmens.

Au jour désigné d'avance, la Gaule entière se souleva d'un seul coup, et ce fut un réveil si terrible que, sur plusieurs points, les légions romaines furent exterminées.

César, qui se préparait alors à quitter la Gaule, fut forcé de revenir en toute hâte, pour combattre Vercingétorix et les Gaulois révoltés. Mais Vercingétorix vainquit César à Gergovie.

— Gergovie, dit Jean-Joseph, c'est un endroit à côté de Clermont, j'en ai entendu parler plus d'une fois. Continuez, Julien; j'aime ce Vercingétorix.

Six mois durant, Vercingétorix tint tête à César, tantôt vainqueur, tantôt vaincu.

Enfin César réussit à enfermer Vercingétorix dans la ville d'Alésia, où celui-ci s'était retiré avec soixante mille hommes.

Alésia, assiégée et cernée par les Romains, comme notre grand Paris l'a été de nos jours par les Prussiens, ne tarda pas à ressentir les horreurs de la famine.

— Oh ! dit Julien, un siège, je sais ce que c'est : c'est comme à Phalsbourg, où je suis né et où j'étais quand les Allemands l'ont investi. J'ai vu les boulets mettre le feu aux maisons, Jean-Joseph; papa, qui était charpentier et pompier, a été blessé à la jambe en éteignant un incendie et en sauvant un enfant qui serait mort dans le feu sans lui.

— Il était brave, votre père, dit Jean-Joseph avec admiration.

— Oui, dit Julien, et nous tâcherons de lui ressembler, André et moi. Mais voyons la fin de l'histoire :

LES GRANDS HOMMES DE L'Auvergne. 137

La ville, où les habitants mouraient de faim, songeait à la nécessité de se rendre, lorsqu'une armée de secours venue de tous les autres points de la Gaule se présenta sous les murs d'Alésia.

Une grande bataille eut lieu; les Gaulois furent d'abord vainqueurs, et César, pour exciter ses troupes, dut combattre en personne. On le reconnaissait à travers la mêlée à la pourpre de son vêtement. Les Romains reprirent l'avantage; ils enveloppèrent l'armée gauloise. Ce fut un désastre épouvantable.

Dans la nuit qui suivit cette funeste journée, Vercingétorix, voyant la cause de la patrie perdue, prit une résolution sublime. Pour sauver la vie de ses frères d'armes, il songea à donner la sienne. Il savait combien César le haïssait; il savait que plus d'une fois, dès le commencement de la guerre, César avait cherché à se faire livrer Vercingétorix par ses compagnons d'armes, promettant à ce prix de pardonner aux révoltés. Le noble cœur de Vercingétorix n'hésita point : il résolut de se livrer lui-même.

Au matin, il rassembla le conseil de la ville et y annonça ce qu'il avait résolu. On envoya des parlementaires porter ses propositions à César. Alors, se parant pour son sacrifice héroïque comme pour une fête, Vercingétorix, revêtu de sa plus riche armure, monta sur son cheval de bataille. Il fit ouvrir les portes de la ville, puis s'élança au galop jusqu'à la tente de César.

Arrivé en face de son ennemi, il arrêta tout d'un coup son cheval, d'un bond sauta à terre, jette aux pieds du vainqueur ses armes étincelantes d'or, et fièrement, sans un seul mot, il attend immobile qu'on le charge de chaînes.

Vercingétorix avait un beau et noble visage; sa taille superbe, son attitude altière, sa jeunesse produisirent un moment d'émotion dans le camp de César. Mais celui-ci, insensible au dévouement du jeune chef, le fit enchaîner, le traîna derrière son char de triomphe en rentrant à Rome, et enfin le jeta dans un cachot.

Six ans Vercingétorix languit à Rome dans ce cachot noir et infect. Puis César, comme s'il redoutait encore son rival vaincu, le fit étrangler.

— Hélas ! dit Jean-Joseph avec amertume, il était bien cruel ce César.

— Ce n'est pas tout, Jean-Joseph, écoutez :



Vercingétorix, de la tribu des Avernes (habitants de l'Auvergne), vivait au dernier siècle avant J.-C.

Détours en Gaule - Texte de Benoist

Gallia [voy. *Gallus*]. Ce mot, dans son acception la plus large, désigne le territoire occupé par les Gaulois et compris entre l'Italie proprement dite, la Germanie, la mer et l'Espagne. C'est une simple expression géographique, I, II, 2 et souvent.

Ainsi entendue, la Gaule se partageait en deux grandes divisions, la Gaule Cisalpine et la Gaule Transalpine. La Gaule Cisalpine comprenait le pays situé entre les Alpes et le Rubicon et avait été réduite en province romaine dès 191 av. J.-C. Elle est désignée tour à tour sous le nom de *Gallia Cisalpina* (VI, I, 2), de *Gallia Citerior* (I, XXIV, 2; LIV, 3; II, I, 1; II, 1; V, I, 5; II, 1; VIII, XXIII, 3; LIV, 3), de *Gallia Togata* (VIII, XXIV, 3; LII, 1), ou encore de *Citerior Provincia* (I, X, 5); César la désigne aussi sous le nom d'*Italie* (voy. ce mot). La Gaule Cisalpine, jointe à la Province (voy. ce mot) et à l'Illyrie, formait le commandement confié à César après son consulat. La Gaule Transalpine (*Gallia Transalpina*, VII, I, 2; VI, 1) comprenait les territoires au nord des Alpes, c'est-à-dire correspondait à la Suisse, à peu près telle qu'elle est, à la France avant 1870, à la Belgique et à la Hollande jusqu'au Rhin; César l'appelle aussi *Gallia Ulterior* (I, VII, 1, 2; X, 3, et même *interior*, II, II, 1). Sous cette double dénomination, il faut

entendre la Province proprement dite et la Gaule indépendante (cf. I, I, 1, *Gallia* sans épithète), qui comprenait tout le territoire situé entre les Cévennes, le haut Rhône, les Alpes, le Rhin, la mer et les Pyrénées. La Gaule indépendante se divisait à son tour en Aquitaine, en Gaule Belgique (voy. *Aquitania*, *Belgæ*, *Belgium*) et en Gaule Celtique, d'où le pluriel *Galliæ*, IV, XX, 3.

La Gaule Celtique s'étendait entre la Garonne, qui la séparait de l'Aquitaine, la Seine et la Marne, qui lui servaient de frontière du côté de la Belgique. Elle était au sud, du côté de la Province romaine, bornée par les Cévennes et le haut Rhône. César nomme comme faisant partie de la Gaule Celtique les peuples suivants : Arverni, Auleri, Bituriges, Carnutes, Esuvii, Hædui, Helvetii, Lemovices, Lingones, Mandubii, Meldi, Nitiobriges, Parisii, Petrocorii, Rauraci, Ruteni, Senones, Sequani, Turones, et les peuples maritimes (cf. *Armoricus*). César désigne la Gaule Celtique, et ses habitants par le nom trop général de *Gallia*, *Gallus*, I, I, 6; XXX, 1; II, I, 2; III, 1; III, XI, 3.

Gallia signifie aussi Belgique et Celtique, VIII, XLVI, 1, et par métonymie les Gaulois, I, XVII, 4, et souvent.

Gallicus, adjectif ne s'appliquant qu'aux noms de choses; on le trouve avec les mots suivants : *ædificia*, V, XII, 3; *ager*, I, XXXI, 11; *arma*, I, XXXII, 2; *bellum*, IV, XX, 1; V, LIV, 4; *consuetudo*, IV, V, 2;

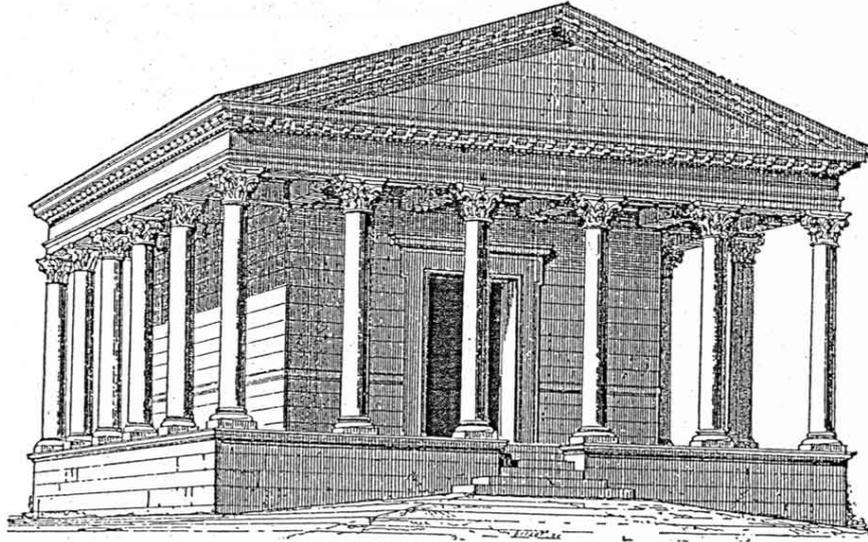
V, XIV, 1; *insignia*, I, XXII, 2; *lingua*, I, XLVII, 4; *mos*, IV, III, 3; V, XLIII, 1; VII, XLVIII, 3; *mirus*, VII, XXIII, 1; *navis*, III, XI, 5; XIV, 7; *ostentatio*, VII, LVII, 3; *res*, VI, VII, 7. Il en est de même de *Germanicus*.

Gallus [*brave*, racine *gal*, d'où un autre dérivé, Γαλαταί, que les Grecs ont adopté]. Ethnique, au singulier : un homme de nationalité gauloise, III, XVIII, 1; V, XLV, 4; XLVIII, 7; XLIX, 2; LI, 3; VII, XXV, 2. Pris adjectivement ce mot s'emploie avec les noms de personne seulement : *equites Galli*, I, XXIII, 2; XLII, 5; V, XLVIII, 3; VI, VII, 7; ne pas le confondre avec *Gallicus*, voy. ce mot. Au pluriel, pris substantivement, *Galli* désigne les habitants de la Gaule Celtique, voy. *Gallia*.

Situation topographique des Gaulois, I, I, 1, 2, 5; XXXI, 5; leurs qualités physiques, II, XXX, 4; leurs mœurs et leurs coutumes, leurs institutions, III, II, 1, 2, VIII, 3; X, 3; XIV, 4; XIX, 6; XXXVIII, 1; IV, V, 1; XIII, 3; V, LVI, 2; VI, XIII-XX; XXX, 3; VII, XL, 7; XLV, 6; XLVI, 3; LI, 1; LXXX, 4; VIII, XIV, 2; XV, 5; peuples les plus remarquables, I, II, 3, 4; II, XXIV, 4; V, LIV, 2; VIII, VI, 2; IX, 1. Voir encore : I, XVII, 3; X, 4; XXV, 3; XXXI, 12, 14; XXXIII, 1; XXXIX, 1; XL, 8; XLII, 5; XLIV, 2, 3; II, I, 3; II, 3; IV, 2; VI, 2; XII, 5; XVII, 2; III, I, 5; II, 1, 2; XVIII, 6; IV, XV, 5; XX, 2; V, VI, 1; XXIV, 1; XXVII, 4, 6; XLY, 4; XLIX, 1; L, 2; LII, 5, 6; VI, VIII, 1; XXIV, 1, 5;

XXXIV, 8; VII, I, 2; VII, 6; XIII, 2; XV, 4; XVII, 7; XIX, 2; XX, 7; XXII, 1; XXVI, 1, 5; XXIX, 6; XXX, 1, 4; LIX, 1, 5; LXX, 6; LXXXIII, 1; LXXV, 1; LXXX, 3; LXXXII, 1-4; LXXXIII, 1; LXXXV, 3, 6; LXXXVIII, 5; VIII, I, 2; II, 1; V, 2; VI, 2; IX, 1; X, 2; XII, 5; XXIII, 6; XXXIX, 3

Le temple de Montmartre



Temple de Montmartre (restauré)
Victor Petit (Librairie Voillot)





Le portrait robot dans la recherche d'Alésia / Syam

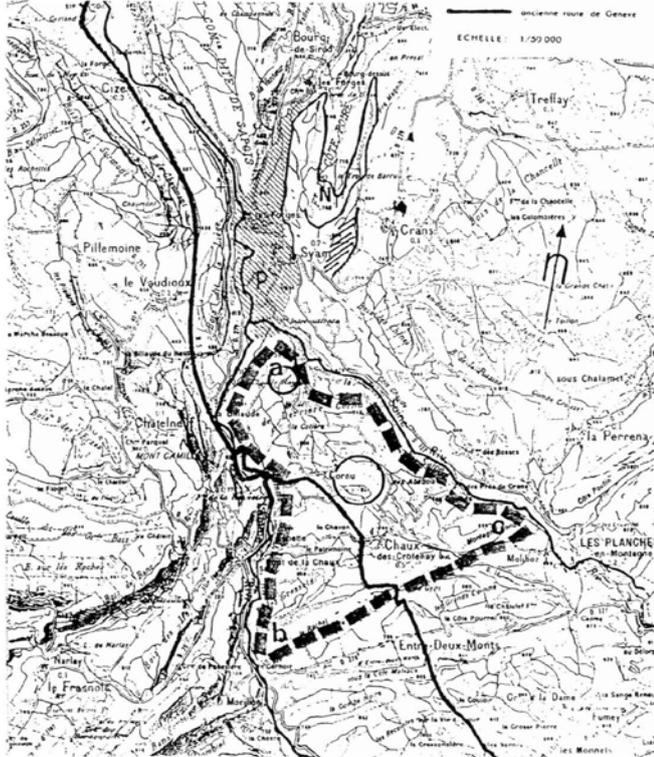
LE PORTRAIT-ROBOT DANS LA RECHERCHE D'ALEZIA

PLANCHE IV

PRESENTATION GENERALE DU SITE D'ALEZIA

(Carte IGN au 1/50 000e)
(Champagne XXXIII 26)

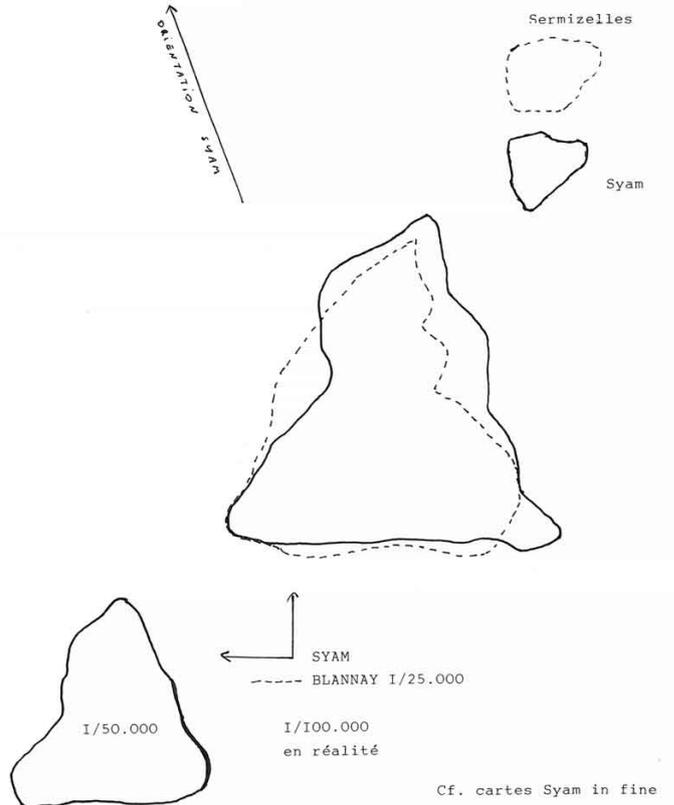
a b c : Oppidum
P : Plaine de 3 000 pas
N : Montagne nord

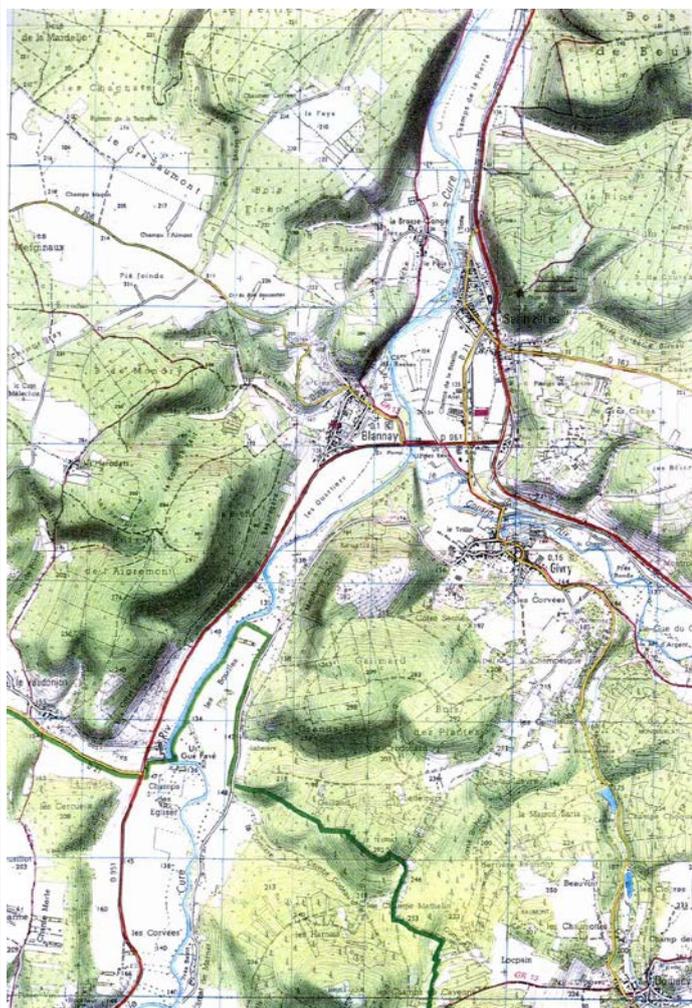


SYAM et BLANNAY

Syam 1/50.000

Blannay 1/25.000





Carte de Blannay
(© IGN - PARIS 2006 - Licence n°2006CUEC0163 -
reproduction interdite)



Carte de Syam
(© IGN - PARIS 2006 - Licence n°2006CUEC0163 -
reproduction interdite)

La bourgeoisie qui brule

26

LA BOURGEOISIE QUI BRULE

Thiers, qui vit mon père à l'œuvre, conçut pour lui une estime et une admiration très grandes. Il lui en donna la preuve en lui offrant le Ministère des Finances. Ce Ministère fut, au fond, le rêve constant de la vie de mon père. Seulement, il ne voulait l'accepter que de mains dignes et sûres. Il l'avait refusé l'année précédente quand, par l'intermédiaire de M. Léon Chevreau, l'Empire expirant le lui proposa, il allait le refuser encore, dix ans plus tard, quand Gambetta lui proposa de faire partie du « grand Ministère ». Cette fois, il accepta avec enthousiasme. Or, à la dernière minute, il se produisit une intervention extraparlementaire bien étrange. M. Alphonse de Rothschild fit savoir qu'il n'admettait pas la nomination de mon père. Thiers s'inclina. Il poussa même la défaite jusqu'à accepter, des mains de M. de Rothschild, le nouveau ministre des Finances, Léon Say. La puissance des Rothschild, comme, plus tard, la puissance des Wendel, était au-dessus des lois.

Et, à ce sujet, j'ai un autre fait à citer, qui ne se rattache pas à la vie de mon père, mais qui me paraît trop important pour être omis. En 1889, les Rothschild, pouvoir obscur qui plana longtemps au-dessus de la France, avaient contribué, par leur influence et par leurs spéculations, à la déconfiture de deux grandes entreprises françaises, le Comptoir d'Escompte et la Société des Métaux. Le principal administrateur de ces deux affaires, M. Denfert-Rochereau, se suicida. Avant de prendre son revolver, il écrivit à ses plus intimes amis, M. et Mme Frédéric Masson : « Je me tue. Mais ce sont les Rothschild qui sont responsables de tout. J'ai contre eux, dans le tiroir de mon bureau, des documents écrasants. Venez les prendre. » M. et Mme Masson accoururent chez M. Denfert-Rochereau qui venait d'expirer. Les documents étaient déjà volés. M. et Mme Masson apprirent plus tard qu'ils avaient été volés par un employé de M. Denfert-Rochereau, auquel les Rothschild servirent une rente. Je tiens l'histoire de M. et Mme Masson eux-mêmes, qui me la racontèrent vingt ans après.

C'est durant cette période, — 1871-1877 — que mon père prit la part la plus active à la vie politique. Lui qui était si indépendant, il accepta de se laisser enrôler. Il accepta d'entrer dans la coalition qui défendait la République, il se battit avec entrain contre les Conservateurs.

Connaissant la pensée de mon père, ses principes de grand bourgeois et sa désillusion des dernières années à l'égard du parlementarisme, je m'étonne presque de la déci-

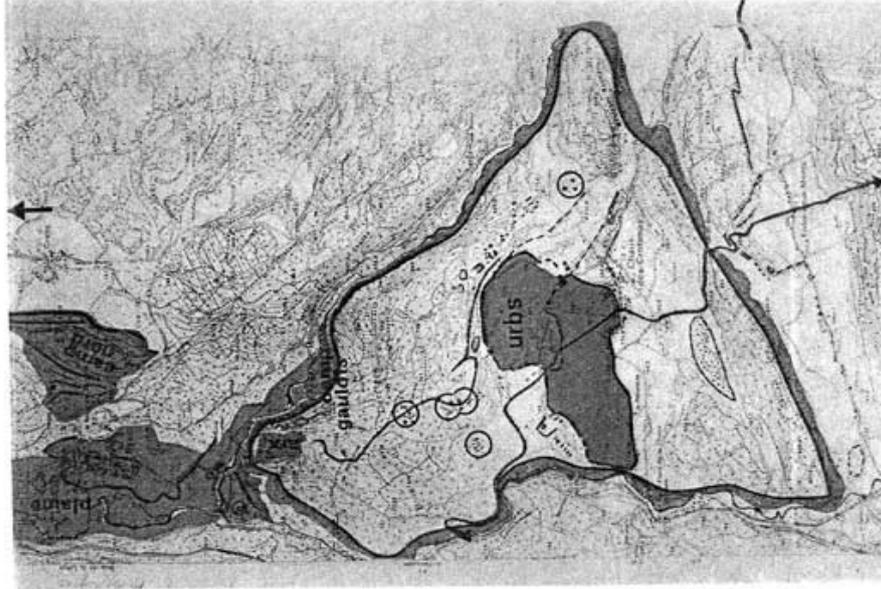
LE PORTRAIT-KOUBI DANS LA RECHERCHE D'ALÉSIA

A. BERTHIER

Annexe

000 stans
au 1/25000
pp 189

PLANCHE V
LES TEMINS ARCHÉOLOGIQUES : 1. PRÉSENTATION GÉNÉRALE



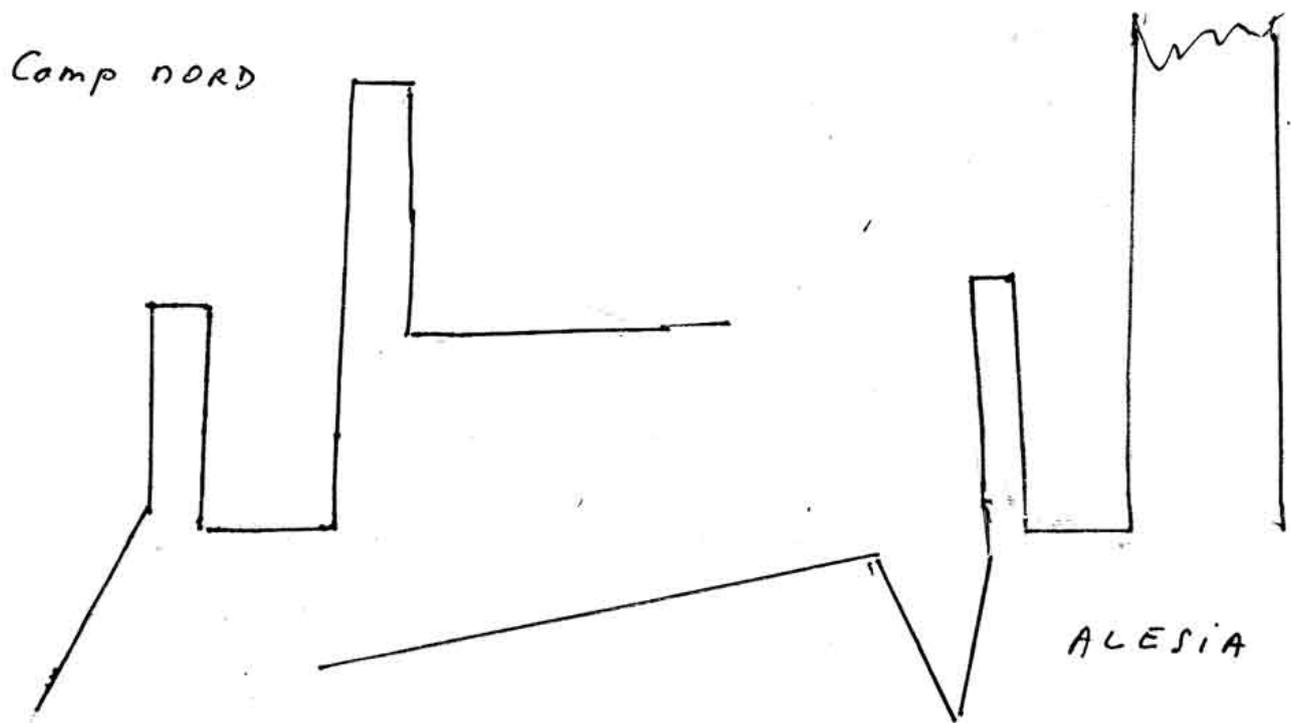
relief.

Où étions-nous dans le cadre régional ? Dans un site perdu du Jura, sans importance stratégique et en dehors des grandes voies de communication ? Que non pas. La position couvrait la R.N.5, la Route Blanche, celle menant à Genève. Toutes les voies confluaient si bien au Nord que la traversée de l'oppidum était déjà un passage obligé avant même le col du Morbier. La position barrait la ligne de retraite Langres-Genève, telle qu'elle est déterminée par l'analyse objective du passage où César précise son axe de marche, objectivité régulièrement laissée de côté par ceux qui négligent de parti pris les textes parallèles de Plutarque et de Dion Cassius et qui ne tiennent aucun compte des impératifs militaires qui président à la retraite d'une grande armée. Ce n'était pas une "route plus facile", puisqu'elle atteignait un secteur montagneux, mais c'était un cheminement qui, comme le note César, permettait de gagner plus facilement (facillius) la Province. Plus facilement que quoi ? On comprend que la réussite d'une manœuvre en retraite exige un itinéraire dégagé, sur lequel on pense que l'ennemi ne s'y trouvera pas ins-tallié en force pour le couper en un point donné.

Ce que nous venons de relater se rapporte au moment où nous avons vu le portrait-robot coïncider avec un site. Rappelons que nous avons devant les yeux un panneau de 5 m. x 5 m., où était placardé l'assemblage des feuilles de la carte d'Etat-Major au 1/50.000. Sur la vaste surface qui se présentait dans l'enchevêtrement du relief, il n'était pas évident que la coïncidence pût se produire. Or, à notre plus grande surprise, l'événement était là. Le Grand éperon barré de Chaux-des-Crotenay sortait de son incognito. Il n'avait attiré l'attention de personne. On ne le saisit avec son environnement que sur carte ou sur photographie aérienne. Le touriste ne le voit pas; il passe dans des fonds, n'a jamais de recul et la configuration des lieux lui échappe. Nous avons dû reconnaître plus tard qu'il avait toutefois été remarqué par les géographes, car il est représenté pour la singularité de sa forme triangulaire dans l'Atlas aérien de la France, où il figure en pleine page (11). En revanche, il avait échappé à la curiosité du Service des Antiquités de Franche-Comté au point qu'il avait été étiqueté "archéologiquement nul". Or, non seulement nous y avions découvert le cadre topographique où l'on peut mettre en place les différents épisodes des combats d'Alésia, mais encore, dans la mesure où nous avons pu faire des fouilles ou des sondages, nous avons pu dresser un inventaire de nombreux vestiges archéologiques. Nous pouvons dès maintenant présenter un dossier largement positif qui serait plus étoffé si nous ne nous étions pas heurtés à une opposition systématique.

Disons pour finir que l'expérience que nous avons décrite a eu pour siège le Musée de Constantine, il y a

Maceria (schéma)



Fragments de la note de présentation de M. Goudineau à sa leçon du 3 Décembre 2007

FRAGMENTS DE LA NOTE DE PRÉSENTATION DE M. Goudineau
à sa leçon du 3 décembre 2007

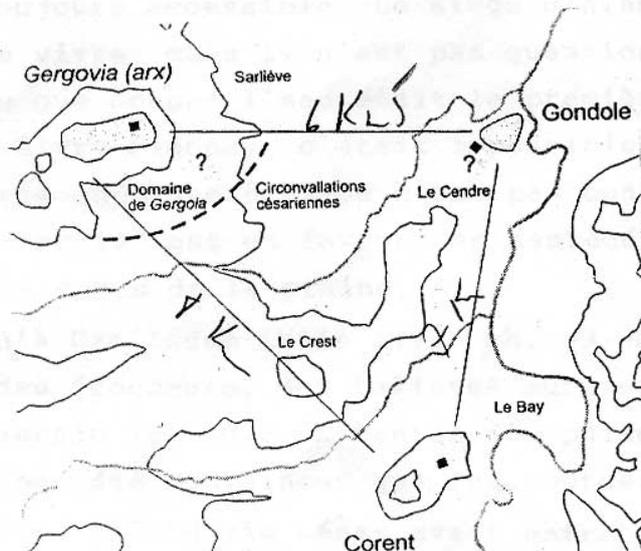
IV. Vercingétorix, fils de Celtillos, Arverne, jeune homme qui était parmi les plus puissants du pays, dont le père avait eu l'empire de la Gaule et avait été tué par ses compatriotes parce qu'il aspirait à la royauté¹, convoqua ses clients et n'eut pas de peine à les enflammer. Quand on connaît son dessein, on court aux armes. Gobannitio, son oncle, et les autres chefs, qui n'étaient pas d'avis de tenter la chance de cette entreprise, l'empêchent d'agir ; on le chasse de Gergovie.

César et Vercingétorix devant Gergovie.

XXXVI. César parvint à Gergovie en cinq jours ; ayant livré le jour de son arrivée un petit combat de cavalerie, et ayant reconnu la place, qui était sur une montagne fort haute et d'accès partout difficile², il désespéra de l'enlever de force ; quant à un siège, il décida de n'y songer qu'après avoir pourvu aux subsistances. De son côté, Vercingétorix avait campé près de la ville, sur la hauteur, et il avait disposé autour de lui les forces de chaque cité, en ne les séparant que par un léger intervalle : tous les sommets de cette chaîne que la vue découvrait étaient occupés par ses troupes, en sorte qu'elles offraient un spectacle terrifiant³.

Vercingetorix, Celtilli filius, Aruernus, summae potentiae adulescens, cuius pater principatum Galliae totius obtinuerat et ob eam causam, quod regnum appetebat, ab ciuitate erat interfectus, conuocatis suis clientibus facile incendit. ²Cognito eius consilio ad arma concurritur. Prohibetur ab Gobannitione, patruo suo, reliquisque principibus, qui hanc temptandam fortunam non existimabant ; expellitur ex oppido Gergouia ;

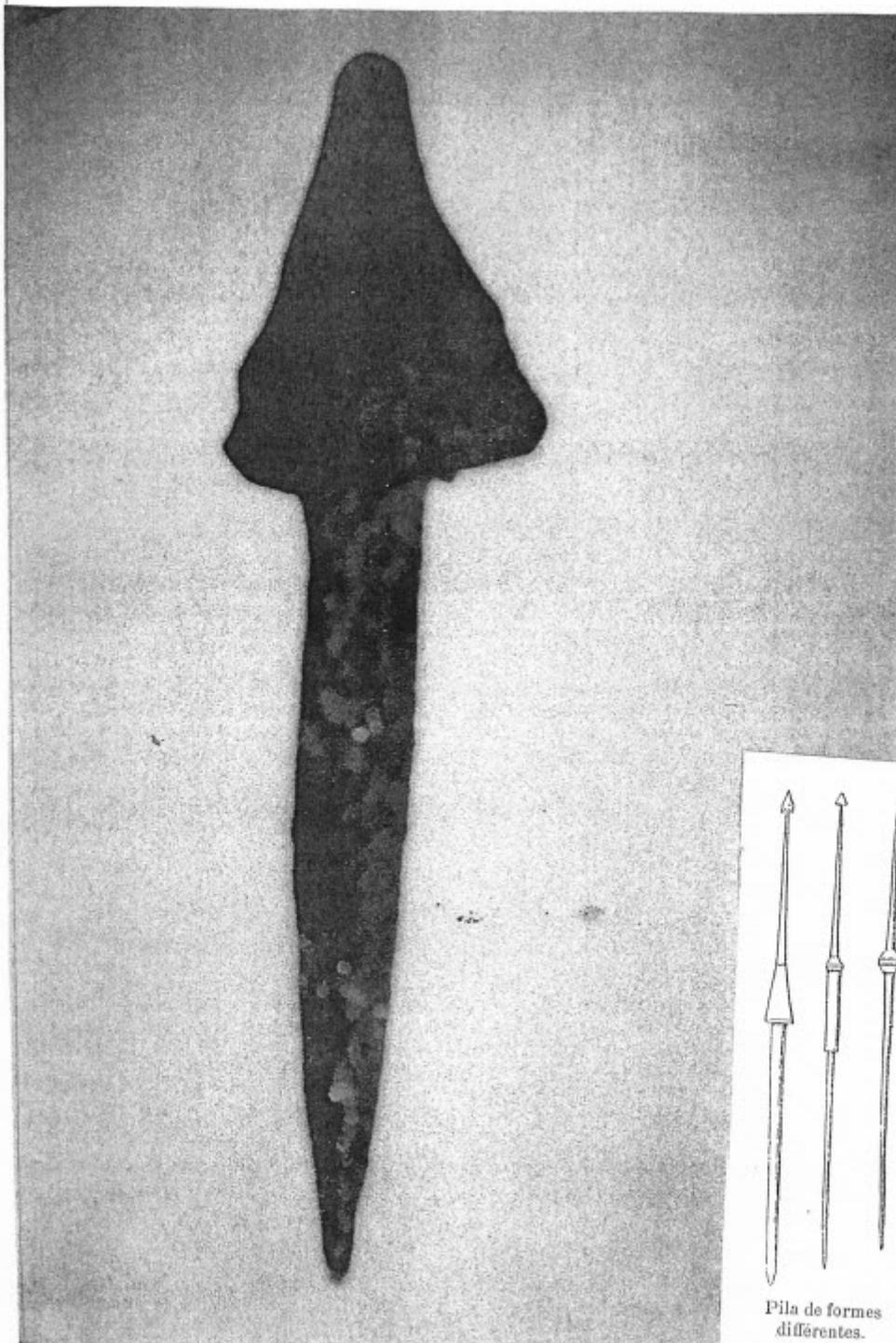
¹Caesar ex eo loco quintis castris Gergouiam peruenit equestrique eo die proelio leui facto, perspecto urbis situ, quae posita in altissimo monte omnis aditus difficilis habebat, de oppugnatione desperauit, de obsessione non prius agendum constituit quam rem frumentariam expedisset. ²At Vercingetorix castris prope oppidum in monte positis mediocribus circum se interuallis separatim singularum ciuitatum copias conlocauerat, atque omnibus eius iugi collibus occupatis qua dispici poterat horribilem speciem praebebat,



Dures extrémités

Pila de formes différentes rapportées à une pièce métallique trouvée dans les environs de Tharot dans l'Yonne.

DURES EXTREMITES



Page 570 BENOIST

Pila de formes différentes rapportées à une pièce métallique trouvée dans les environs de Tharot (Yonne)

La guerre selon César**(Le Nouvel Observateur Hors-Série Juillet-Aout 2011 p 45 à 49)**

La guerre selon César

Le récit de César est une référence incontournable lorsqu'il s'agit d'évoquer la conquête romaine de la Gaule. Mais on sait aujourd'hui que le vainqueur a pris quelques libertés avec la vérité historique

Par Michel Reddé

Le Nouvel Observateur Quelle est la principale motivation de César au moment où il commence la conquête de la Gaule ?

Michel Reddé En 58 av. J.-C., lorsque débute la guerre des Gaules, César vient d'être nommé proconsul, c'est-à-dire gouverneur, de pas moins de trois provinces romaines : l'Illyricum, qui correspond à peu près à l'ancienne Yougoslavie, la Gaule

cisalpine, c'est-à-dire l'Italie du nord, enfin la Gaule transalpine, province qui regroupe le Languedoc et la Provence, sous domination romaine depuis 121 av. J.-C. Ce dernier territoire n'a été ajouté à son mandat qu'au tout dernier moment, grâce à l'intervention d'un de ses amis, et César n'a pas reçu d'objectif précis concernant le reste de la Gaule de la part des sénateurs. Mais cet ●●●

●●● homme politique très ambitieux sait bien que le proconsulat, le gouvernement d'une ou plusieurs provinces, est une étape décisive dans la carrière d'un magistrat romain. C'est à ce moment-là que celui-ci peut acquérir la gloire militaire, si utile politiquement. D'autre part, la conquête de la Gaule chevelue, c'est-à-dire la Gaule indépendante, si elle n'a jamais été formellement programmée par la République romaine, semble naturellement inscrite dans l'extension du territoire romain. Quand il arrive en Gaule à la tête de trois légions, la tentation est trop forte pour César, qui saute sans hésiter sur l'occasion.

Dans le récit qu'il a livré de ses campagnes, les Commentaires sur la Guerre des Gaules, César souligne qu'il n'est intervenu qu'à la demande d'un peuple gaulois allié de Rome, les Éduens, menacés par une migration massive des Helvètes. Doit-on le croire ?

Cet épisode de la migration programmée des Helvètes, depuis leurs montagnes suisses jusqu'en Aquitaine, reste pour moi très mystérieux. Qu'est-ce qui pourrait pousser tout un peuple à aller vivre de l'autre côté de la Gaule ? César, qui est le seul auteur à évoquer ce projet, nous dit que les Hel-

vètes auraient brûlé leurs oppida avant leur départ. Or, en Suisse, les archéologues n'ont jamais rien retrouvé qui puisse confirmer ces dires. Bref, cette affaire n'est pas très claire. Et rien n'interdit de penser que le soi-disant appel des Éduens à César n'est en réalité qu'une légende, un prétexte forgé de toutes pièces au moment de l'écriture de *La Guerre des Gaules*. Même si certains spécialistes évoquent l'existence d'une ancienne alliance entre les Santons et les Helvètes, qui aurait pu conduire ces derniers à changer de territoire.

Les campagnes de César en Gaule vont durer huit ans, jusqu'en 51 av. J.-C., date à laquelle il retourne à Rome pour y conquérir le pouvoir. Avait-il prévu une guerre aussi longue ?

Il faut bien comprendre que, dès la fin de la première année de guerre, Rome, par l'intermédiaire des armées de César, exerce de fait un protectorat sur l'ensemble du monde gaulois. Après avoir battu les Helvètes à plate couture près de Bibracte, César contrôle l'axe Rhône-Saône, qui est le principal axe commercial et stratégique de la Gaule. La guerre n'est pas terminée, mais les combats des années suivantes ont seulement pour but de venir à bout des derniers récalcitrants.

Comment la résistance gauloise à César s'organise-t-elle ?

Rappelons d'emblée que la Gaule n'a pas alors de « conscience nationale », au sens moderne du terme. Elle est constituée de peuples indépendants, qui représentent autant d'entités politiques distinctes, réagissant au cas par cas face à l'invasion romaine. Certains d'entre eux, suivant la tradition gauloise du mercenariat, se mettent au service de César : c'est notamment le cas des Éduens, des Lingons, des Rèmes, et même des Arvernes, qui ont combattu pendant plusieurs années aux côtés de César avant d'incarner la résistance à Rome, derrière Vercingétorix, à la fin de la guerre. Mais d'autres peuples choisissent dès l'origine de résister : ce sont tout d'abord les Belges, qui occupent les territoires situés entre la Seine et le Rhin, mais aussi une grande partie des peuples de l'Ouest et du Sud-Ouest. C'est dans ces régions, mais aussi contre les menaçants Germains d'outre-Rhin, que César mène ses campagnes des premières années.

À quoi ressemblent ces campagnes ? A-t-on affaire à des batailles rangées ou à des formes de guérilla ?

César a livré un certain nombre de grandes batailles. Quand il affronte les Helvètes, les Belges ou les Germains, au début de la guerre des Gaules, il le fait à la tête de toute son armée. Mais si, à l'origine, il ne dispose que de trois ou quatre légions, au moment d'Alésia, il finit par diriger dix à douze légions, sans compter les forces de ses alliés gaulois. Concentrer un si grand nombre d'hommes en un seul lieu représente une tâche extrêmement lourde en termes de logistique. Très vite, César a

donc séparé ses troupes, et confié certaines légions à ses lieutenants, menant la guerre sur plusieurs fronts. Face à ces détachements romains isolés, les indigènes ont ainsi pu pratiquer ce que j'appellerais des formes de « petite guerre », en les harcelant, en dressant des embuscades, en coupant leur ravitaillement... Les Gaulois ont très vite compris qu'il fallait à tout prix éviter un choc frontal face à l'armée romaine.

En 54 av. J.-C., une première révolte de grande ampleur éclate contre l'occupant romain. Pourquoi les peuples gaulois finissent-ils par se fédérer contre César ?

Parce que César se montre de plus en plus exigeant. Dès 58 av. J.-C., il a obligé les peuples gaulois à lui livrer des armes, des chevaux, du blé. Et ses soldats ont fini par piller sans vergogne les territoires conquis. Le général romain agace aussi en intervenant sans y être forcément invité dans les conflits particuliers opposant les peuples gaulois. En assumant cet anachronisme, je dirais que César, par ses réquisitions et ses vexations répétées, pratique un colonialisme très dur, colonialisme que les Gaulois finissent par ne plus supporter. En 54 et 53 av. J.-C., de nombreux peuples se révoltent donc simultanément, et ces révoltes finissent par se coaguler pour donner naissance à la coalition générale de 52 av. J.-C., qui rassemble les principaux peuples sous la conduite des Arvernes et de leur chef Vercingétorix.

César est-il alors passé près de la défaite ?

L'épisode le plus périlleux pour César intervient bien sûr lors de la bataille d'Alésia. Avant Gergovie, quelques mois plus tôt, il a subi un échec tactique lorsqu'il a été contraint de lever le siège de l'oppidum occupé par les troupes gauloises, mais, lors du siège d'Alésia, il aurait pu connaître un véritable désastre. Quand une armée gauloise de secours vient l'attaquer, César est pris en tenaille. L'assiégeant devient à son tour assiégé. Les légions romaines n'ont pu résister puis finalement l'emporter que grâce à la qualité des fortifications qu'elles ont construites autour de l'oppidum occupé par les armées de Vercingétorix. Et avant même cette bataille d'Alésia, lorsque, en 54 et 53 av. J.-C., toute la Belgique est révoltée, les armées de César connaissent des moments très difficiles, avec la défaite et le massacre d'unités entières.

●●● source sur la Gaule de cette époque explique cette confusion. D'ailleurs, même s'il part à la conquête de Rome, qui a toujours été son principal objectif, celle de la Gaule n'étant qu'un moyen, César laisse derrière lui une bonne partie de son armée pour finir de pacifier le territoire gaulois. Des révoltes vont encore éclater périodiquement parmi les peuples gaulois, jusque sous le règne d'Auguste. On peut considérer que la pacification de la Gaule par les Romains n'est vraiment achevée que vers le milieu de la seconde décennie avant Jésus-Christ. C'est alors que commence l'organisation du territoire gaulois par Rome, les adminis-

ne doivent pas être pris au sérieux ! Lorsqu'on suggère ce bilan d'un million de victimes gauloises, on est dans le registre de la propagande. Incontestablement, il y a eu un nombre considérable de morts et de prisonniers gaulois : on sait qu'au moment des campagnes de César, le marché italien est absolument inondé d'esclaves capturés en Gaule. Mais, encore une fois, sur une population totale qu'il est impossible d'évaluer précisément, sinon en disant qu'elle se situe sans doute autour d'une dizaine de millions d'habitants, il est impossible d'imaginer un nombre de victimes aussi considérable.

La reddition de Vercingétorix à Alésia met-elle définitivement fin aux révoltes gauloises ?

Cette reddition ne met fin qu'à la seule coalition menée par Vercingétorix. Dès le début de l'année 51 av. J.-C., de nouvelles révoltes éclatent. Et, contrairement à ce qu'on croit habituellement, la guerre des Gaules ne s'achève pas subitement à la fin de l'année 51 av. J.-C., lorsque César retourne en Italie pour y affronter Pompée. Seul le récit césarien de *La Guerre des Gaules* s'interrompt alors ; le fait qu'il constitue quasiment notre seule ●●●

trateurs prenant le relais des légionnaires, lesquels passent alors à l'étape suivante de l'expansion romaine : la conquête de la Germanie. Mais jusqu'à ce moment-là, soit pendant presque un demi-siècle après le départ de César, la Gaule a continué de faire l'objet d'une occupation militaire, servant pendant les guerres civiles de réservoir d'hommes et de richesses dans lequel César, puis Octave, puisent allègrement.

Plutarque et Pline l'Ancien évoquent le chiffre d'un million de morts côté gaulois au terme des campagnes de César. Faut-il les croire ?

Quand il s'agit de chiffres, les historiens antiques

Quels sont les premiers effets de la conquête romaine sur la vie quotidienne des Gaulois ?

Les Gaulois enregistrent indéniablement une perte considérable de leur liberté. Ils sont notamment contraints de s'accommoder des passages réguliers du percepteur romain, qui par la force leur prend une grande partie de ce qu'ils possèdent, sous forme de taxes et de prélèvements divers. Car en Gaule, comme dans toutes les provinces conquises par Rome, c'est avant tout à travers l'impôt – sous toutes ses formes – que s'exprime la domination romaine.

Propos recueillis par Charles Giol